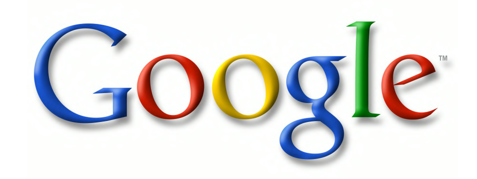
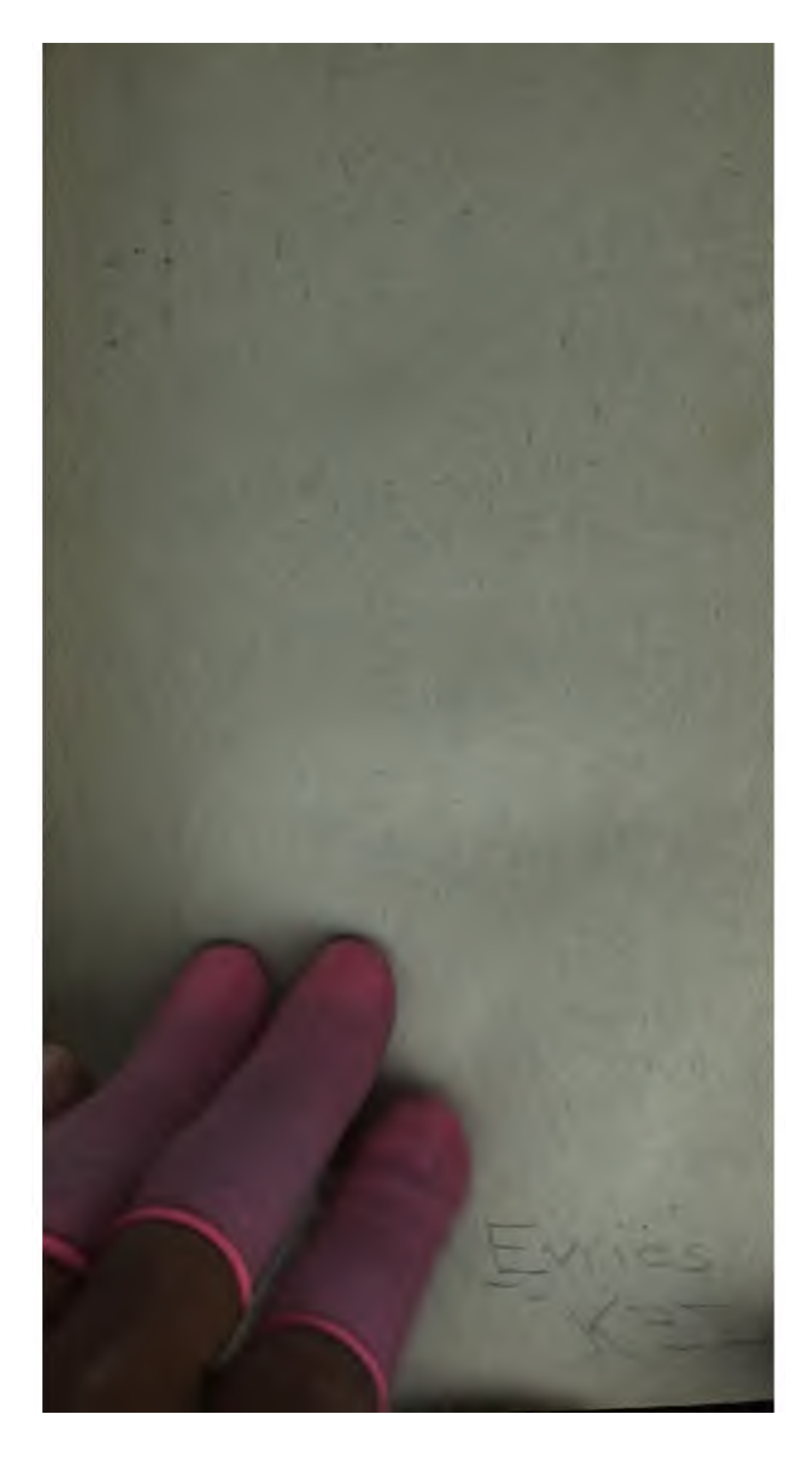




ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS.

I.

IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.



ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS,

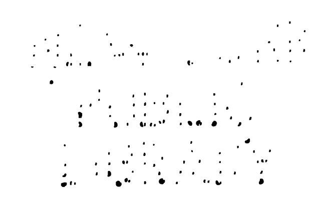
CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré; les mœurs des habitans, la religion, les usages, arts et sciences, commerce et manufactures.

PAR M. EYRIÈS,

l'un des principaux rédacteurs des Annales des Voyages, etc.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9.

1822.

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

LORSQU'EN 1820 nous publiâmes l'*Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, par Laharpe (1), nous annonçâmes le dessein de donner une suite à cet ouvrage jusqu'à nos jours. Nous commençons aujourd'hui l'exécution de ce projet, et nous espérons que la manière dont nous l'effectuerons, nous vaudra les suffrage des hommes éclairés.

Ce travail est confié à M. EYRIÈS, qui, dans la dernière édition de Laharpe qu'il a revue, a fait connaître par les deux volumes des Voyages autour du monde entrepris avant ceux de Cook, la marche qu'il comptait suivre

(1) 24 vol. in-8°, et atlas in-fol. Prix, 144 fr.

pour cette suite. Elle a été goûtée; il a dû y persister.

Pour que le lecteur saisisse mieux l'ordre des découvertes, nous donnerons d'abord les Voyages autour du monde et dans le Grand Océan, qui ont été faits depuis Cook jusqu'à présent. Tout ce qui concerne la Nouvelle-Hollande entrera dans cette partie. Mais on ne s'astreindra pas à faire succéder ces voyages les uns aux autres d'après l'ordre chronologique; on joindra ensemble ceux qui offrent quelque connexion, ou qui sont relatifs aux mêmes contrées. De cette manière, l'intérêt que l'on prend à leur lecture, sera plus vif, étant moins divisé. C'est par la même raison qu'après avoir fini tous les voyages autour du monde et dans le Grand Océan, comme les derniers contiennent des recherches sur la partie boréale de l'Amérique, on s'occupera de ce continent, et de toutes les

excursions qui ont été faites pour connaître son étendue vers le nord. Ces sortes de voyages peuvent, de même que ceux qui ont lieu par mer, être extraits chacun séparément, parce qu'ils ne présentent pas des observations sur les mêmes objets, comme les voyages par terre, dans les pays civilisés.

Après avoir passé en revue les Voyages en Amérique, on s'occupera de ceux qui ont été faits en Afrique et qui ont commencé à répandre quelque jour sur la géographie de cette partie du monde, et en allant le long des côtes du nord au sud, et de l'ouest à l'est, on arrivera en Asie. Ce vaste continent offrira de nombreux faits à la curiosité, et on ne le quittera que pour donner la description de l'archipel qui le termine au sud-est, et que l'on comprend aujourd'hui dans la cinquième partie du monde, à laquelle appartiennent aussi les îles du Grand Océan.

Parmi les voyages dans les différentes parties du globe, il en est quelques-uns qui sont antérieurs à l'époque de Cook, et dont néanmoins on donnera des extraits, parce qu'il n'en était nullement question dans l'*Abregé de l'Histoire générale des Voyages*, et qu'ils sont intéressans.

Nous venons d'exposer notre plan, et nous avons la confiance qu'il méritera l'approbation du public. Nous ne négligerons rien pour que l'exécution réponde aux espérances qu'il pourra faire concevoir.

Notice des principaux voyages qui feront partie de notre ABRÉGÉ. *Plusieurs n'ont pas encore été traduits en français.*

La Pérouse	autour du monde.
D'Entrecasteaux.	dans le Grand Océan.
Portlock et Dixon . . .	côte du nord-ouest de l'Amérique.
Meares	

Marchand.	autour du monde.
Vancouver	
Broughton	dans le nord du Grand Océan.
Wilson.	aux îles Peleou.
Mac-Cluer	
Bligh.	dans le Grand Océan.
Edwards	
J. Wilson.	autour du monde.
Philipps	à la Nouvelle-Hollande.
Grant	
Tuckey.	
Oxley	
Flinders	aux terres australes.
Krusenstern.	autour du monde.
Langsdorf.	à l'Amérique russe.
Kotzebue	autour du monde.
Billings et Saytcheff. . .	aux côtes de l'Asie boréale.
Ross.	aux mers polaires.
Parry	
Hearn	dans l'Amérique boréale.
Mackensie	
Cartwright	à la terre de Labrador.
Lambert	au Canada.
Heriot	
Lewis et Clarke	aux sources du Missouri.

Pike . . . . aux sources du Mississipi.

Brackenbridge. . . . . au Missouri.

Ash . . . . Mellish. . . . . Drake . . . . Darby	Etats-Unis de l'Amérique.

Mac-Kinnen. . . . . . . aux îles Bahama.

Oldendorp . . . . aux Antilles danoises.

Bolingbroke. . . . . . à la Guiane.

Koster . . . . Mawe . . . . Prince de Neuwied. . . Eschewège	au Brésil.

Riley. . . . . Adams	dans le Sahara.

Mungo-Park. . . . . . dans l'intérieur de l'Afrique.

Waltt et Winterbottom . à Tchibo.

Meredith . . . . à la Côte d'or.

Tuckey. . . . . au Congo.

Lichtenstein. . . . . . Campbell. . . . . La Trobe . . . . Burchell	au cap de Bonne-Espérance.

Somerville . . . . . . chez les Bouchouanas.

Alberti. . . . . chez les Caffres.

Thoman	à Mozambique.
Salt	en Abyssinie.
Brown	au Darfour.
Valentia . . . . Miss-Graham . . . . . Buchanan. . . . . Dubois . . . . Fitz-Clarence	dans l'Indoustan.
Fitz-Patrick.	au Nepal.
Fraser	à l'Himalaya.
Elphinstone	au Caboul.
Boyd. . . . . Davy.	à Ceylan.
Symes	à Ava.
Ellis . . . . Abel.	à la Chine.
Hall.	aux îles Lieou-Kieou.
Marsden	à Sumatra.
Woodard.	à Celèbes.
Raffles	à Java.
Forrest.	à la Nouvelle Guinée.

Il serait possible d'ajouter encore à cette nomenclature nombreuse de relations de

Voyages; mais elle suffira pour donner une idée des matériaux dont on disposera pour publier l'Abrégé des Voyages modernes jusqu'à nos jours. Cet Abrégé, ainsi que nous l'avons dit dans notre Prospectus, ne dépassera pas 12 ou 14 vol. de 480 pages chaque.

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES.

LIVRE I.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

VOYAGE DE LA PÉROUSE.

1785 à 1786.

Le dernier voyage de Cook n'était encore connu que par la fin de l'illustre chef de cette expédition, lorsque la France, profitant des loisirs que lui laissait la paix qu'elle venait de conclure, crut devoir à son rang parmi les puissances maritimes, et plus encore à son zèle et à ses moyens pour l'avancement des sciences, d'ordonner un voyage de découvertes pour concourir à l'achèvement de la reconnaissance du globe.

« Aussi grande dans ses entreprises que dans ses conceptions, dans ses opérations, elle s'empressa d'adopter le projet qui fut dressé, qui était

aussi vaste qu'habilement conçu dans son ensemble et ses détails.

« Il fallait un chef habile pour commander l'expédition : La Pérouse fut choisi. Ses travaux et ses succès constans dans la marine militaire l'avaient aguerri contre toute espèce de dangers, et le rendaient plus propre que personne à suivre la carrière pénible et périlleuse d'une longue navigation sur des mers inconnues et au milieu de contrées habitées par des peuples barbares.

Ce fut Louis XVI qui dressa de sa main le mémoire pour servir d'instruction particulière à La Pérouse. Il suffit, pour prouver l'étendue et la profondeur des connaissances de cet infortuné monarque ; mais on n'y admire pas moins cet esprit de bonté qui caractérisait si éminemment ce prince. Toutes les précautions à prendre pour conserver la santé des équipages y sont recommandées avec une attention touchante ; enfin on ne peut lire sans attendrissement ce qu'il prescrit pour la conduite à tenir envers les peuples que l'on devait visiter dans le cours du voyage. Il songe à tout ce qui peut améliorer leur condition, en leur procurant des végétaux utiles d'Europe ; il recommande surtout de les traiter avec douceur et humanité.

« Si des circonstances impérieuses, qu'il est de la prudence de prévoir dans une si longue expé-

dition, dit cet excellent prince, obligeaient jamais le sieur de La Pérouse à faire usage de la supériorité de ses armes sur celles des peuples sauvages, pour se procurer, malgré leur opposition, les objets nécessaires à la vie, tels que des subsistances, du bois, de l'eau, il n'userait de la force qu'avec la plus grande modération, et punirait avec une extrême rigueur ceux de ses gens qui auraient outrepassé ses ordres. Dans tous les autres cas, s'il ne peut obtenir l'amitié des sauvages par les bons traitemens, il cherchera à les contenir par la crainte et les menaces; mais il ne recourra aux armes qu'à la dernière extrémité, seulement pour sa défense et dans les occasions où tout ménagement compromettrait décidément la sûreté des bâtimens et la vie des Français dont la conservation lui est confiée.

« Sa Majesté regarderait comme un des succès les plus heureux de l'expédition qu'elle pût être terminée sans qu'il en eût coûté la vie à un seul homme. »

L'annonce de l'expédition que La Pérouse devait commander excita un enthousiasme difficile à décrire. Les Français y prirent cet intérêt que leur inspire toute entreprise à laquelle la gloire nationale est associée. La Pérouse prit pour son second M. De Langle, capitaine de vaisseau, avec lequel il avait fait des campagnes, et qui, dans

des occasions importantes, lui avait donné des preuves de talent et de caractère. Cent officiers se présentèrent pour s'embarquer : tous ceux dont on fit choix étaient distingués par leurs connaissances.

Les frégates, *la Boussole* et *l'Astrolabe*, furent armées pour faire ce voyage : on les munit de tout ce qui était nécessaire. Les compagnies savantes donnèrent des témoignages de leur zèle et de leur amour pour le progrès des sciences et des arts. L'Académie des sciences et l'Académie de médecine adressèrent chacune un mémoire au maréchal de Castries, ministre de la marine, sur les observations les plus importantes que l'on aurait à faire pendant cette campagne. Les Anglais se montrèrent reconnaissans de la bienveillance que Louis XVI avait montrée pour l'expédition de Cook. Le chevalier Banks fit prêter les boussoles d'inclinaison qui avaient servi au navigateur anglais. « Je reçus ces instrumens, dit La Pérouse, avec un sentiment de respect religieux pour la mémoire d'un si grand homme. »

La Boussole avait à bord cent treize hommes, y compris les officiers et le capitaine; *l'Astrolabe* en avait cent douze. Des savans de tous les genres étaient embarqués : on remarquait parmi eux Dagelet et Monge, astronomes, Lamanon et Mongez, naturalistes, et Monneron, ingénieur.

Les deux frégates appareillèrent de la rade de

Brest le 1er. août 1785, et mouillèrent le 13 à Madère. On en repartit le 16 pour Ténériffe, où l'on était dès le 19, et que l'on quitta le 10 septembre, après avoir fait provision de vin. Les naturalistes profitèrent de ce séjour pour visiter le pic. Monge revint en France.

Les vents alisés quittèrent les frégates par les 14e nord, et furent constamment de l'ouest au sud-ouest, ce qui força de suivre la côte d'Afrique, que l'on prolongeait à environ 60 lieues de distance. Le 29 septembre, on coupa l'équateur par 18° de longitude occidentale.

Le 16 octobre, à 10 heures du matin, on aperçut les îles Martin-Vas; on en passa à environ une lieue et demie : ce ne sont, à proprement parler, que des rochers ; le plus gros peut avoir un quart de lieue de tour; il y a trois ilots séparés entre eux par de très-petites distances : vus de loin, ils paraissent comme cinq têtes.

Au coucher du soleil, on vit l'île de la Trinidad à l'ouest. Le vent était toujours au nord-nord-ouest. On passa la nuit à courir de petits bords. Le 17, à 10 heures du matin, on aperçut au fond d'une anse formée par une pointe qui s'avançait au sud-est, un pavillon portugais, situé au milieu d'un petit fort autour duquel il y avait cinq ou six maisons en bois. « La vue de ce pavillon, dit La Pérouse, piqua ma curiosité ; je me décidai d'envoyer un

canot à terre, afin de m'informer comment l'évacuation et la cessión des Anglais avaient eu lieu; car je commençais déjà à voir que je ne pourrais me procurer dans cette île ni l'eau, ni le bois dont j'avais besoin. Nous n'apercevions que quelques arbres sur le sommet des montagnes. La mer brisait partout avec tant de force, que nous ne pouvions supposer que notre chaloupe ait pu y aborder avec quelque facilité. Je pris donc le parti de courir des bordées toute la journée, afin de me trouver le lendemain, à la pointe du jour, assez au vent pour gagner le mouillage, ou du moins envoyer mon canot à terre. »

Le 18, M. de Vaujuas, officier de *l'Astrolabe*, accompagné de deux naturalistes, se mit dans un canot. Il descendit au fond de l'anse, entre deux rochers; mais la mer était si grosse, que le canot et son équipage eussent infailliblement péri sans les secours prompts que les Portugais lui donnèrent. Ils tirèrent le canot sur la grève, pour le mettre à l'abri des fureurs de la mer; on en sauva tous les effets, à l'exception du grapin, qui fut perdu. M. de Vaujuas compta dans ce poste environ 200 hommes, dont 4 seulement en uniforme, le reste en chemise. Le commandant de cet établissement, auquel on ne peut donner le nom de colonie, puisqu'il n'y a pas de culture, lui dit que le gouverneur de Rio-Janeiro avait fait

prendre possession de l'île depuis environ un an; il ignorait ou feignait d'ignorer que les Anglais l'eussent précédemment occupée. Ce commandant se crut dans la triste nécessité de déguiser sur tous les points la vérité : il prétendait que sa garnison était de 400 hommes, et son fort armé de 20 canons, tandis qu'il n'y en avait pas un seul en batterie aux environs de l'établissement. Cet officier était dans une telle crainte qu'on ne s'aperçût du misérable état de son gouvernement, qu'il ne voulut jamais permettre aux deux naturalistes de s'éloigner du rivage pour herboriser. Après avoir donné à M. de Vaujuas toutes les marques extérieures d'honnêteté et de bienveillance, il l'engagea à se rembarquer en lui disant que l'île ne fournissait rien, qu'on lui envoyait tous les six mois des vivres de Rio-Janeiro, et qu'il y avait à peine assez d'eau et de bois pour sa garnison, encore fallait-il les aller chercher fort loin dans la montagne.

Dès la pointe du jour, *la Boussole* avait aussi envoyé un canot à terre, mais avec ordre de ne pas descendre, si celui de *l'Astrolabe* était arrivé avant lui. Il devait, dans ce cas, se borner à sonder la rade et en tracer le plan le mieux qu'il serait possible dans un si court espace de temps. Il ne s'approcha, en conséquence, que jusqu'à une portée de fusil du rivage; toutes les sondes rap-

portèrent un fond de roc mêlé d'un peu de sable ; Monneron dessina le fort aussi bien que s'il eût été sur la plage, et Lamanon fut à portée de voir que les rochers n'étaient que du basalte ou des matières fondues, restes de quelque volcan éteint. Cette opinion fut confirmée par un grand nombre de pierres toutes volcaniques qui furent apportées de l'île à bord, ainsi que par le sable, qui était seulement mêlé de débris de coquilles.

La Pérouse, convaincu, d'après le rapport des deux officiers envoyés à terre, qu'il ne pouvait trouver à la Trinidad l'eau et le bois qui lui manquaient, se décida tout de suite à faire route pour l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil, en se dirigeant d'abord de manière à s'assurer de l'existence de l'île de l'Ascençaon, que divers géographes plaçaient à cent lieues à l'ouest de la Trinidad, et à quinze lieues seulement plus sud. Il continua sa recherche depuis le 18 à midi jusqu'au 24 au soir, qu'il prit le parti de l'abandonner. Il avait fait alors 115 lieues à l'ouest, et le temps était assez clair pour découvrir 10 lieues en avant: il mettait en panne chaque nuit; ainsi il put assurer que l'île de l'Ascençaon n'existe pas dans la position qu'on lui assignait.

Le 25 octobre, on essuya un orage des plus violens ; les deux frégates étaient au milieu d'un cercle de feu ; les éclairs partaient de tous les

points de l'horizon. Le feu Saint-Elme se posa sur la tête de leur grand mât. Depuis ce jour-là, le temps fut constamment mauvais jusqu'à leur arrivée à l'île Sainte-Catherine. On fut sans cesse enveloppé d'une brume plus épaisse que celle qu'on aurait pu avoir sur les côtes de Bretagne, au milieu de l'hiver.

On mouilla, le 6 novembre, entre l'île Sainte-Catherine et le continent « Après quatre-vingt-seize jours de navigation, dit La Pérouse, nous n'avions pas un seul malade. La différence des climats, les pluies, les brumes, rien n'avait altéré la santé des équipages; mais nos vivres étaient d'une excellente qualité : je n'avais négligé aucune des précautions que l'expérience et la prudence pouvaient m'indiquer. Nous avions eu, en outre, le plus grand soin d'entretenir la gaîté, en faisant danser les équipages chaque soir, lorsque le temps le permettait, depuis huit heures jusqu'à dix. »

L'arrivée des frégates françaises avait jeté une grande terreur dans le pays; elle ne tarda pas à se calmer. Les Français furent accueillis de la manière la plus honnête et la plus cordiale. Les ordres les plus précis furent donnés pour qu'on leur vendît au plus juste prix ce qui leur était nécessaire. Les vivres de toute espèce étaient très-abondans et à très-bon marché : il ne fallait que jeter le filet pour le retirer plein de poisson. On appor-

tait à bord, et on y vendait cinq cents oranges pour moins d'une demi-piastre. Un seul fait donnera une idée de l'hospitalité des habitans. Le canot de La Pérouse ayant été renversé par la lame dans une anse où il faisait couper du bois, les habitans qui aidèrent à le sauver, forcèrent les matelots naufragés à se mettre dans leurs lits, et couchèrent à terre sur des nattes au milieu de la chambre où ils exerçaient cette touchante hospitalité. Peu de jours après, ils rapportèrent à bord de *la Boussole* les voiles, les mâts, le grapin et le pavillon de ce canot, objets très-précieux pour eux et qui leur auraient été de la plus grande utilité dans leurs pirogues. Leurs mœurs sont douces; ils sont bons, polis, obligeans, mais superstitieux et jaloux de leurs femmes, qui ne paraissent jamais en public.

Le major-général de la colonie était don Antonio de Gama, descendant du fameux héros des Indes : ce poste est toujours occupé par quelqu'un de cette famille. Il vint voir La Pérouse le 13 novembre, et lui apporta une lettre très-obligeante du commandant. Les vents de sud et les courans furent si violens, qu'ils retinrent les deux frégates plus long-temps qu'elles n'avaient formé le projet de rester mouillées devant l'île. On espérait pouvoir mettre à la voile le 17; mais les vents du nord, qui auraient été très-favorables si on eût été

en pleine mer, retinrent jusqu'au 19. On ne fut en dehors de toutes les terres qu'à l'entrée de la nuit.

Le temps fut très-beau jusqu'au 28, que l'on eut un coup de vent très-violent de la partie de l'est : c'était le premier depuis le départ de France. « Je vis avec grand plaisir, dit La Pérouse, que si nos bâtimens marchaient fort mal, ils se comportaient très-bien dans les mauvais temps, et qu'ils pouvaient résister aux grosses mers que nous aurions à parcourir. Nous étions alors par 35° 24′ de latitude sud, et 43° 30′ de longitude occidentale : je faisais route à l'est-sud-est, parce que je me proposais, dans ma recherche de l'île Grande, de me mettre en latitude à environ 10 degrés dans l'est du point qui lui a été assigné sur les différentes cartes. Je ne me dissimulai pas l'extrême difficulté que j'aurais à remonter ; mais, dans tous les cas, j'étais dans la nécessité de faire beaucoup de chemin à l'ouest pour arriver au détroit de Le Maire ; et en suivant le parallèle de l'île Grande, il m'approchait de la côte des Patagons, dont j'étais forcé d'aller prendre la sonde, avant de doubler le cap Horn. »

Il ne retira aucun avantage de ces combinaisons. Après quarante jours de recherches infructueuses, pendant lesquels il essuya cinq coups de vent, il fut obligé le 27 décembre, après avoir

couru des bords entre les 43 et 45° de latitude, et parcouru sur ce parallèle 15 degrés de longitude, de faire route pour sa destination ultérieure. Il avait vu passer des goemons, et il avait été entouré d'oiseaux, mais de l'espèce des albatros et des pétrels qui n'approchent jamais des terres que dans la saison de la ponte.

Le 25 décembre les vents s'étaient fixé au sud-ouest ; ils durèrent plusieurs jours. Comme la saison était très-avancée, La Pérouse résolut de ne plus faire que la route qui l'approchait le plus de l'ouest, craignant beaucoup de s'être exposé à doubler le cap Horn dans la mauvaise saison ; mais les temps furent plus favorables qu'il n'avait osé l'espérer. Les coups de vents cessèrent avec le mois de décembre, et le mois de janvier fut à peu près aussi beau que celui de juillet sur les côtes d'Europe. On n'eut que des vents du nord-ouest et du sud-ouest, mais on pouvait mettre toutes voiles dehors, et les variétés étaient si parfaitement indiquées par l'état du ciel, que l'on était certain de l'instant où le vent allait changer, ce qui mettait toujours en mesure de courir la bordée la plus avantageuse.

Les officiers profitèrent de quelques jours de calme et de belle mer pour faire des parties de chasse en canots, et tuèrent une quantité considérable d'oiseaux dont les frégates étaient pres-

que toujours environnées, ces chasses ordinairement assez abondantes procuraient aux équipages des rafraîchissemens en viande : ces oiseaux qui étaient des albatros et des pétrels écorchés et accommodés avec une sauce piquante, avaient à peu près aussi bon goût que les macreuses qu'on mange en Europe ; les matelots les préféraient à la viande salée, et sans doute ils contribuèrent davantage à les maintenir dans leur bonne santé.

Le 24 janvier 1786, on eut connaissance du cap Beau-Temps ou de la pointe nord de la rivière de Gallégos, sur la côte des Patagons ; on prolongea cette côte à trois et cinq lieues de distance. Le 22 à midi l'on releva le cap des Vierges, et le 25 à deux heures, à une lieue au sud le cap San-Diego qui forme la pointe occidentale du détroit de Le Maire. A trois heures les frégates donnèrent dans le détroit; comme il ventait bon frais du nord, La Pérouse abandonna toute idée de relâche à la baie de Bon-Succès et fit route pour le cap Horn. Pendant sa route dans le détroit de Le Maire à une demi-lieue de la Terre-du-Feu, les sauvages allumèrent de grands feux pour l'engager à mouiller. Il fut constamment entouré de baleines. On s'apercevait qu'elles n'avaient jamais été inquiétées, les frégates ne les effrayaient pas, elle nageaient majestueusement à la portée du pistolet.

Le cap Horn fut doublé avec beaucoup plus de facilité que La Pérouse n'avait osé l'attendre. Le 9 février il était dans le Grand Océan par le travers du détroit de Magellan. Les vents d'ouest-sud-ouest lui étant favorables pour gagner au nord, il ne perdit pas un temps précieux à la recherche de la terre de Drake. Il avait voulu d'abord relâcher à l'île de Juan Fernandès, mais l'examen des vivres qui restaient le décidèrent à choisir de préférence la Conception sur la côte du Chili.

Le 22 au soir il eut connaissance de l'île Mocha qui est environ à 50 lieues dans le sud de la Conception ; le lendemain à deux heures après midi il entra dans la baie où cette ville se trouvait autrefois ; il la cherchait avec sa lunette à son ancienne position, mais il n'apercevait rien ; à cinq heures du soir il lui vint des pilotes qui lui racontèrent qu'elle avait été ruinée par un tremblement de terre en 1751, et que la nouvelle ville avait été bâtie à trois lieues de la mer, sur les bords de la rivière de Biobio. Il apprit aussi par ces pilotes que les frégates étaient attendues à la Conception, et que les lettres du ministre d'Espagne les y avaient précédées. Le 24 on mouilla dans l'anse de Talcaguana. Jamais peut-être aucun vaisseau n'avait doublé le cap Horn, et n'était arrivé au Chili sans avoir des malades,

et il n'y en avait pas un seul sur les deux bâtimens.

La Pérouse décrit la fertilité et le beau climat du Chili ; mais l'influence du gouvernement retenait dans l'enfance cette belle colonie. D'ailleurs, les habitans dominés par la paresse, croupissaient dans l'inertie. Les plus actifs étaient ceux qui donnaient quelques heures au lavage du sable des rivières pour y chercher de l'or, ce qui les dispensait d'apprendre aucun métier ; aussi les maisons des habitans les plus riches étaient-elles sans aucun meuble, et tous les ouvriers de la Conception étaient étrangers.

La parure des femmes parut un peu gothique. La Pérouse trouva que les moines étaient les plus mauvais sujets de l'Amérique.

Parfaitement accueilli par M. Quexada, commandant par intérim, il se rembarqua le 15 mars après avoir ravitaillé et réparé ses frégates. Il avait donné une grande fête aux dames de la ville ; elle lui fut rendue par M. Higuins, gouverneur de la ville, qui revenait d'une expédition contre les Indiens du Chili. C'était par la douceur qu'il avait dompté ces sauvages ; il avait réussi à capter leur bienveillance.

La Pérouse donna un jour un grand dîner aux équipages des deux frégates ; tout le monde mangea à la même table, les deux capitaines à la

tête, chaque officier jusqu'au dernier matelot rangé suivant le grade qu'il occupait à bord ; les plats étaient des gamelles de bois. La gaîté était peinte sur le visage de tous les matelots. Ils paraissaient mieux portans et mille fois plus heureux que le jour de leur sortie de Brest.

Les vents ne permirent à La Pérouse de s'éloigner de terre que le 19 mars. Le 8 avril à deux heures du matin, il vit l'île de Pâques à 12 lieues dans l'ouest-sud. La mer était fort grosse, le vent au nord. Le 9 à midi les deux frégates étaient mouillées dans la baie de Cook. Les Indiens les avaient suivies à la nage jusqu'à une lieue au large. Ils montèrent à bord avec un air riant et une sécurité qui donnèrent la meilleure idée de leur caractère. On leur fit des présens ; ils préferaient des morceaux de toile peinte d'une demi-aune, aux clous, aux couteaux et aux rassades ; mais ils désiraient encore davantage les chapeaux. On en avait une trop petite quantité pour en donner à plusieurs. A huit heures du soir La Pérouse prit congé de ses nouveaux hôtes en leur faisant entendre par signes qu'à la pointe du jour il descendrait à terre ; ils s'embarquèrent dans le canot en dansant, et ils se jetèrent à la mer à deux portées de fusil du rivage, sur lequel la lame brisait avec force ; ils avaient eu la précaution de faire de petits paquets des présens qu'ils empor-

taient, et chacun avait posé le sien sur sa tête pour le garantir de l'eau. Rien du reste ne les gênait pour nager, car ils avaient pour tout vêtement une simple ficelle autour des reins, elle servait à fixer un paquet d'herbes qui cachait leurs parties naturelles.

On fut d'avis que leur physionomie avait été fort mal rendue par le peintre du second voyage de Cook; elle est généralement agréable, mais très-variée, et n'a point comme celle des Malais, des Chinois, des Chiliens un caractère qui lui soit propre.

A la pointe du jour tout fut disposé pour la descente à terre; elle se fit avec quatre canots et douze soldats armés; car les relations des différens voyageurs prouvent qu'il n'est pas superflu de retenir les Indiens par la crainte; mais laissons parler La Pérouse.

« Quatre ou cinq cents Indiens nous attendaient sur le rivage, ils étaient sans armes, quelques-uns couverts de pièces d'étoffes blanches ou jaunes; mais le plus grand nombre était nu : plusieurs étaient tatoués et avaient le visage peint d'une couleur rouge; leurs cris et leur physionomie exprimaient la joie; ils s'avancèrent pour nous donner la main et faciliter notre descente.

« L'île dans cette partie est élevée d'environ vingt pieds; les montagnes sont à sept ou huit

cents toises dans l'intérieur, et du pied des montagnes le terrain s'abaisse en pente douce vers la mer. Cet espace est couvert d'une herbe que je crois propre à nourrir les bestiaux; cette herbe recouvre de grosses pierres qui ne sont que posées sur la terre. Ces pierres que nous trouvions si incommodes en marchant, sont un bienfait de la nature ; elles conservent à la terre sa fraîcheur et son humidité, et suppléent en partie à l'ombre salutaire des arbres que ces habitans ont eu l'imprudence de couper, dans des temps sans doute très-reculés, ce qui a exposé leur sol à être calciné par les ardeurs du soleil, et les a réduits à n'avoir ni ravins, ni ruisseaux, ni sources; ils ignoraient que dans les petites îles, au milieu d'un océan immense, la fraîcheur de la terre couverte d'arbres, peut seule arrêter, condenser les nuages, et entretenir ainsi sur les montagnes une pluie presque continuelle, qui se répand en sources ou en ruisseaux dans les différens quartiers. Les îles privées de cet avantage, sont réduites à une sécheresse horrible, qui peu à peu en détruit les plantes, les arbustes, et les rend presque inhabitables. M. De Langle et moi ne doutâmes pas que ce peuple ne dût le malheur de sa situation à l'imprudence de ses ancêtres, et il est vraisemblable que les autres îles de la mer du sud ne sont arrosées que parce que, très-heureu-

sement, il s'y est trouvé des montagnes inaccessibles où il a été impossible de couper du bois. Les habitans de l'île de Pâques ont bien moins à se plaindre des éruptions de leur volcan que de leur propre imprudence. Mais comme l'homme est de tous les êtres celui qui s'habitue le plus à toutes les situations, ce peuple m'a paru moins malheureux qu'au capitaine Cook et à Forster. Ceux-ci arrivèrent dans cette île après un voyage long et pénible, manquant de tout, malades du scorbut; ils n'y trouvèrent ni eau ni bois, ni cochons; quelques poules, des bananes et des patates sont de bien faibles ressources dans ces circonstances. Leurs relations portent l'empreinte de cette situation. La nôtre était infiniment meilleure; les équipages jouissaient de la plus parfaite santé; nous avions pris au Chili ce qui nous était nécessaire pour plusieurs mois, et nous ne désirions de ce peuple que la faculté de lui faire du bien; nous lui apportions des chèvres, des brebis, des cochons; nous avions des graines d'oranger, de citronnier, de coton, de maïs, et généralement toutes les espèces qui pouvaient réussir dans son île. »

« Notre premier soin, après avoir débarqué, fut de former une enceinte avec des soldats armés, rangés en cercle; nous enjoignîmes aux habitans de laisser cet espace vide; nous y dres-

sâmes une tente ; je fis descendre à terre les présens que je leur destinais, ainsi que les différens bestiaux ; mais comme j'avais expressément défendu de tirer, et que nos ordres portaient de ne pas même éloigner à coup de crosse de fusil les Indiens qui seraient trop incommodes, bientôt les soldats furent eux-mêmes exposés à la rapacité de ces insulaires, dont le nombre s'était accru ; ils étaient au moins huit cents, et dans ce nombre il y avait bien certainement cent cinquante femmes. La physionomie de beaucoup de ces femmes était agréable ; elles offraient leurs faveurs à tous ceux qui voudraient leur faire quelque présent. Les Indiens nous engageaient à les accepter, et pendant les agaceries de ces femmes, on enlevait nos chapeaux sur nos têtes et les mouchoirs de nos poches : tous paraissaient complices des vols qu'on nous faisait, car à peine étaient-ils commis, que comme une volée d'oiseaux, ils s'enfuyaient au même instant ; mais voyant que nous ne faisions aucun usage de nos fusils, ils revenaient quelques minutes après ; ils recommençaient leurs caresses, et épiaient le moment de faire un nouveau larcin : ce manége dura toute la matinée. Comme nous devions partir dans la nuit, et qu'un si court espace de temps ne nous permettait pas de nous occuper de leur éducation, nous prîmes le parti de nous

amuser des ruses que ces insulaires employaient pour nous voler ; et afin d'ôter tout prétexte à une voie de fait, qui aurait pu avoir des suites funestes, j'annonçai que je ferais rendre aux soldats et aux matelots les chapeaux qui seraient enlevés ; ces Indiens étaient sans armes. Trois ou quatre sur un si grand nombre, avaient une espèce de massue de bois très-peu redoutable : quelques-uns paraissaient avoir une légère autorité sur les autres ; je les pris pour des chefs, et je leur distribuai des médailles que j'attachai à leur cou avec une chaîne ; mais je m'aperçus bientôt qu'ils étaient précisément les plus insignes voleurs ; et quoiqu'ils eussent l'air de poursuivre ceux qui enlevaient nos mouchoirs, il était facile de voir que c'était avec l'intention la plus décidée de ne pas les joindre. »

Les Français se divisèrent en deux troupes ; la première aux ordres de De Langle. La Pérouse se mit à la tête de l'autre. Il ne partage pas l'opinion de Forster qui regarde les monumens de l'île comme l'ouvrage d'un peuple beaucoup plus considérable que celui qui existe aujourd'hui. Le plus grand de ces bustes grossiers, élevés sur des plate-formes, et qui furent mesurés, n'a que quatorze pieds six pouces de hauteur ; sept pieds six pouces de largeur aux épaules, trois pieds d'épaisseur au ventre, six pieds de largeur, et cinq

pieds d'épaisseur à la base. La Pérouse pense qu'ils pourraient être l'ouvrage de la génération actuelle dont il croit pouvoir sans aucune exagération porter la population à 2,000 personnes. Le nombre des femmes lui parut fort approchant de celui des hommes, il vit autant d'enfans que dans aucun autre pays, et quoique sur environ 1200 insulaires que l'arrivée des Français avait rassemblés aux environs de la baie, il y eut au plus trois cents femmes, il supposa simplement que les habitans de l'extrémité de l'île étaient venus voir les vaisseaux, et que les femmes ou plus délicates ou plus occupées de leur ménage et de leurs enfans, étaient restées dans leurs maisons; en sorte que l'on ne vit que celles qui demeuraient dans le voisinage de la baie. De Langle de son côté rencontra beaucoup de femmes et d'enfans dans l'intérieur de l'île. Les Français entrèrent tous dans les cavernes où les compagnons de Cook crurent d'abord que les femmes pouvaient être cachées. Ce sont des maisons souterraines dans lesquelles on trouva de petits fagots, dont le plus gros morceau n'avait pas cinq pieds de longueur, et n'excédait pas six pouces de diamètre. On ne peut cependant révoquer en doute que les habitans n'eussent caché leurs femmes, lorsque Cook les visita en 1772. Les Français durent peut-être à la manière généreuse dont ils

se conduisirent envers ce peuple, la confiance qu'il leur montra et qui les mit à même de mieux juger de sa population.

Tous les monumens de l'île parurent fort anciens ; ils sont placés dans des moraïs ou cimetières, autant qu'on en peut juger par la grande quantité d'ossemens qu'on trouve à côté. On ne peut douter que la forme du gouvernement actuel n'ait tellement égalé les conditions, qu'il n'existe plus de chef assez considérable pour qu'un grand nombre d'hommes s'occupe du soin de conserver sa mémoire en lui érigeant une statue. On a substitué à ces colosses de petits monceaux de pierres en pyramide ; celle du sommet est blanchie d'une eau de chaux : ces espèces de mausolées qu'un seul homme peut élever en une heure, sont empilés sur le bord de la mer. Un Indien en se couchant à terre désigna clairement que ces pierres couvraient un tombeau : levant ensuite les mains vers le ciel, il a voulu évidemment exprimer qu'ils croyaient à une autre vie. La Pérouse énonce cette opinion parce qu'il a vu répéter ce signe à plusieurs insulaires, et que ses compagnons qui avaient parcouru l'intérieur de l'île, rapportèrent le même fait. On n'aperçut cependant la trace d'aucun culte, car il est impossible de prendre les statues pour des idoles, malgré la vénération que les In-

diens leur montrent. Ces bustes sont d'une production volcanique, connue sous le nom de *lapillo* ou *rapillo*, c'est une pierre si tendre et si légère, que quelques compagnons de Cook ont cru qu'elle pouvait être factice et composée d'une espèce de mortier qui s'était durci à l'air.

Il parut que la dixième partie de l'île à peine est cultivée; trois jours de travail suffisent probablement à chaque Indien pour se procurer la subsistance d'une année. Cette facilité de pourvoir aux besoins de la vie, fit croire à La Pérouse que les productions de la terre étaient en commun, d'autant qu'il regarda comme à peu près certain que les maisons sont communes au moins à tout un village ou district. Il mesura une de ces maisons que Cook n'avait pu voir puisqu'elle n'était pas encore achevée; elle avait trois cent dix pieds de longueur, dix pieds de largeur et dix pieds de hauteur au milieu; sa forme était celle d'une pirogue renversée : on n'y pouvait entrer que par deux portes de deux pieds d'élévation, et en se glissant sur les mains. Cette maison était assez grande pour contenir plus de deux cents personnes : ce n'était pas la demeure du chef, puisqu'il n'y avait aucun meuble, et qu'un aussi vaste espace lui aurait été inutile : elle formait à elle seule un village avec deux ou trois autres petites maisons peu éloignées.

Les habitans de cette île ne forment vraisemblablement qu'une seule nation, divisée en autant de districts qu'il y a de moraïs, parce qu'on remarqua que les hameaux étaient bâtis à côté de ces cimetières.

Dans chaque district un chef doit veiller plus particulièrement aux plantations. Cook a cru que ce chef en était le propriétaire; mais s'il a eu quelque peine à se procurer une quantité considérable de patates et d'ignames, on doit moins l'attribuer à la disette de ces comestibles qu'à la nécessité de réunir un consentement presque général pour les vendre.

Quant aux femmes, La Pérouse n'ose prononcer si elles sont communes à tout un district, et les enfans à la république. « Il est certain, ajoute-t-il qu'aucun Indien ne paraissait avoir sur aucune femme l'autorité d'un mari, et si c'est le bien particulier de chacun, ils en sont très-prodigues. »

Quelques maisons sont souterraines, mais d'autres sont construites avec des joncs, ce qui prouve qu'il y a dans l'intérieur de l'île des endroits marécageux : ces joncs sont très-artistement arrangés, et garantissent parfaitement de la pluie. L'édifice est porté sur un socle de pierres de taille de dix-huit pouces d'épaisseur, dans lesquelles on a creusé à distance égales, des trous où entrent des perches qui forment la charpente

en se repliant en voûte; des paillassons de jonc garnissent l'espace qui est entre ces perches. Les pierres de taille qui supportent l'édifice sont des laves solides.

On ne peut douter, comme l'observe Cook, de l'indentité de ce peuple avec celui des autres îles du Grand Océan; même langage, même physionomie; leurs étoffes sont aussi fabriquées avec l'étoffe du mûrier; mais elles sont très-rares, parce que la sécheresse a détruit ces arbres. Ceux de cette espèce qui ont résisté, n'ont que trois pieds de hauteur; on est même obligé de les entourer de murailles pour les garantir des vents: il est à remarquer que ces arbres n'excèdent jamais la hauteur des murs qui les abritent.

La Pérouse ne doute pas qu'à d'autres époques ces insulaires n'aient eu les mêmes productions qu'aux îles de la Société. Les arbres à fruit auront péri par la sécheresse, ainsi que les chats et les chiens auxquels l'eau est absolument nécessaire. Mais l'homme qui au détroit d'Hudson boit de l'huile de baleine, s'accoutume à tout. « Et j'ai vu, ajoute le nagivateur, les naturels de l'île de Pâques boire de l'eau de mer comme les albatros du cap Horn. Nous étions dans la saison humide; on trouvait un peu d'eau saumâtre dans des trous au bord de la mer; ils nous l'offraient dans des calebasses, mais elle rebutait

les plus altérés. Je ne me flatte pas que les cochons dont je leur ai fait présent multiplient; mais j'espère que les chèvres et les brebis, qui boivent peu et aiment le sel, y réussiront.

Revenu à la tente dressée au lieu du débarquement, il y trouva presque tout son monde sans chapeau et sans mouchoir; la douceur avait enhardi les voleurs; lui-même avait perdu le sien. Un Indien l'ayant aidé à descendre d'une plate-forme, lui enleva son chapeau et s'enfuit à toutes jambes, suivi comme à l'ordinaire de tous les autres; le commandant ne le fit pas poursuivre, ne voulant pas avoir le droit exclusif d'être garanti du soleil, puisque presque tout le détachement était sans chapeau. La plate-forme que La Pérouse examinait, fut le monument qui lui donna la plus haute opinion des anciens talens de ce peuple pour la bâtisse; il paraît qu'il n'a jamais connu aucun ciment; mais il coupait et taillait parfaitement les pierres; elles étaient placées et jointes suivant toutes les règles de l'art.

Ces pierres sont des laves de différentes densités; la plus légère forme le revêtement du côté intérieur de l'île : celui qui est tourné vers la mer, est construit avec une lave infiniment plus compacte, afin de résister plus long-temps. On ne vit à ces insulaires aucun instrument ni aucune matière assez dure pour tailler ces dernières

pierres, peut-être un plus long séjour dans l'île eût donné quelques éclaircissemens à ce sujet.

Cependant des insulaires avaient en plongeant coupé sous l'eau le cablot du canot de l'*Astrolabe*, et avaient enlevé son grapin. On ne s'en aperçut que lorsque les voleurs furent assez loin dans l'intérieur de l'île. Comme ce grapin était nécessaire, deux officiers et plusieurs soldats les poursuivirent; mais ils furent accablés d'une grêle de pierres; un coup de fusil tiré à poudre en l'air ne fit aucun effet; ils furent enfin contraints de tirer un coup de fusil à petit plomb; quelques grains atteignirent sans doute un de ces Indiens, car la lapidation cessa; et les officiers purent regagner tranquillement la tente; mais il fut impossible de rejoindre les voleurs qui durent rester étonnés de n'avoir pu lasser la patience de leurs hôtes.

Ils revinrent bientôt autour de la tente; ils recommencèrent à offrir leurs femmes, et l'on fut aussi bons amis qu'auparavant.

De Langle avec sa troupe était allé d'abord jusqu'à deux lieues dans l'est vers l'intérieur de l'île, marchant péniblement à travers des collines couvertes de pierres volcaniques; mais bientôt il s'aperçut qu'il y avait des sentiers par lesquels on pouvait facilement communiquer de case en case; on en profita et on visita plusieurs plantations d'ignames et de patates. Le sol de ces plan-

tations était une terre végétale très-grasse que le jardinier de l'expédition jugea propre à la culture des graines d'Europe ; on y sema des choux, des carottes, des betteraves, du maïs, des citrouilles ; on essaya de faire comprendre aux insulaires que les graines produiraient des fruits et des racines qu'ils pourraient manger ; ils entendirent parfaitement ce qu'on voulait leur dire, et dès-lors ils désignèrent les meilleures terres, indiquant les endroits où ils désiraient voir les nouvelles productions ; on sema aussi des graines d'oranger, de citronnier, et de coton, en leur expliquant que c'étaient des arbres, et que ce qu'on avait semé précédemment était des plantes.

On ne rencontra d'autre arbuste que des buissons de mûrier à papier et de mimosa, dont les plus fortes tiges n'avaient que trois pouces de diamètre. Il y avait aussi des champs assez considérables de morelle que l'on cultive vraisemblablement dans les terres épuisées par les ignames et les patates. En continuant à marcher vers les montagnes, qui bien qu'assez élevées, se terminent toutes en une pente facile, et sont couvertes d'herbes, on n'aperçut aucune trace de ravin ni de torrent. On retourna au sud vers la côte du sud-est que l'on avait prolongée la veille avec les vaisseaux, et sur laquelle à l'aide des lunettes on avait distingué beaucoup de monumens ; plu-

sieurs étaient renversés ; il paraît que ces peuples ne s'occupent pas de les réparer ; d'autres étaient debout ; leur plate-forme à moitié ruinée ; le plus grand était plus haut que ceux que La Pérouse avait mesurés.

Ayant aperçu quelques cases rassemblées, De Langle dirigea sa route vers cette espèce de village. Une des maisons avait cent trente pieds de longueur et la forme d'une pirogue renversée. Très-près de cette case, on remarqua les fondemens de plusieurs autres qui n'existent plus ; ils sont composés de pierres de lave taillées dans lesquelles il y a des trous d'environ deux pouces de diamètre. Cette partie de l'île sembla plus habitée que les environs de la baie de Cook. Les monumens et les plate-formes y étaient aussi plus multipliés. On vit sur différentes pierres dont ces plate-formes sont composées des squelettes grossièrement dessinés, et on y aperçut des trous bouchés avec des pierres ; ce qui fit penser qu'ils devaient communiquer à des caveaux qui contenaient les cadavres des morts. Un Indien expliqua, par des signes bien expressifs, qu'on les y enterrait, et qu'ils montaient ensuite au ciel. De Langle rencontra sur le bord de la mer des pyramides semblables à celles que La Pérouse avait vues. Dans la matinée il visita sept différentes plate-formes, sur lesquelles il y avait des statues debout ou renversées : elles ne

différaient que par leur grandeur; le temps avait fait sur elles plus ou moins de ravages, suivant leur ancienneté. On trouva près de la dernière une espèce de mannequin de jonc qui figurait une statue humaine de dix pieds de hauteur. Il était recouvert d'une étoffe blanche du pays, avait la tête de grandeur naturelle, et le corps mince, les jambes dans des proportions assez exactes; à son cou pendait un filet en forme de panier, revêtu aussi d'étoffes blanches : il parut qu'il contenait de l'herbe. A côté de ce sac, il y avait une figure d'enfant, de deux pieds de longueur, dont les bras étaient en croix et les jambes pendantes. Ce mannequin ne pouvait exister depuis un grand nombre d'années; c'était peut-être un modèle des statues qu'on érige aujourd'hui aux chefs du pays. A côté de cette même plate-forme, on voyait deux parapets qui formaient une enceinte de trois cent quatre-vingt-quatre pieds de longueur sur trois cent vingt-quatre pieds de largeur : on ne put savoir si c'était un réservoir pour l'eau, ou un commencement de forteresse contre des ennemis; mais il parut que cet ouvrage n'avait jamais été fini.

A l'extrémité de la pointe sud de l'île, De Langle vit le cratère d'un ancien volcan, dont la grandeur, la profondeur et la régularité, excitèrent l'admiration générale. Il a la forme d'un cône tronqué; sa base supérieure, qui est la plus large,

paraît avoir plus de deux tiers de lieue de circonférence. Le fond de la base inférieure est marécageux ; on y aperçoit plusieurs grandes lagunes d'eau douce, dont la surface sembla au-dessus du niveau de la mer : la profondeur de ce cratère est au moins de 800 pieds.

Quelqu'un qui y descendit rapporta que ce marais était bordé des plus belles plantations de bananiers et de mûriers. Il s'est probablement fait un éboulement considérable vers la mer qui a occasioné une grande brêche à ce cratère ; la hauteur de cette brêche est d'un tiers du cône entier, et sa largeur d'un dixième de la circonférence supérieure. L'herbe qui a poussé sur les côtés du cône, les marais qui sont au fond, et la fécondité des terrains adjacens, enfin une statue placée sur le bord du cratère du côté de la mer, et presque entièrement dévorée par le temps, annoncent que les feux souterrains sont éteints depuis plusieurs siècles. On vit au fond du cratère des hirondelles de mer, les seuls oiseaux que l'on eût rencontrés dans l'île.

En se rapprochant des vaisseaux, De Langle aperçut, auprès d'une maison, une grande quantité d'enfans, qui s'enfuirent à l'approche des Français. On supposa que cette maison logeait tous les enfans du district ; leur âge était trop peu différent pour qu'ils pussent appartenir aux deux femmes

qui paraissaient chargées d'en avoir soin. Il y avait auprès de cette maison un trou en terre, où l'on cuisait des ignames et des patates, selon la manière pratiquée aux îles de la Société. Avant d'arriver au cratère, De Langle avait rencontré une vingtaine d'enfans qui marchaient sous la conduite de quelques femmes, et qui paraissaient aller vers les premières maisons qu'il avait vues.

Ces insulaires sont hospitaliers. Ils présentèrent plusieurs fois à De Langle et à sa troupe des patates et des cannes à sucre; mais ils ne manquèrent jamais l'occasion de les voler.

Les terrains défrichés ont la forme d'un carré long très-régulier, sans aucune espèce de clôture: le reste de l'île jusqu'au sommet des montagnes est couvert d'une herbe verte fort grossière. On était dans la saison humide; les Français trouvèrent la terre humectée à un pied de profondeur. Quelques trous dans les collines contenaient un peu d'eau douce, mais on ne rencontra nulle part d'eau courante. La qualité du terrain parut excellente: la végétation y serait encore plus forte s'il était arrosé. On ne connut à ces insulaires aucun instrument dont ils pussent se servir pour cultiver leurs champs: il est vraisemblable qu'après les avoir nettoyés, ils y font des trous avec des piquets de bois, et qu'ils plantent ainsi leurs patates et leurs ignames.

Il y a lieu de croire que l'île contenait une population plus considérable lorsqu'elle était boisée. Si ces insulaires avaient l'industrie de construire des citernes, ils remédieraient à un des plus grands malheurs de leur situation, et ils prolongeraient peut-être le cours de leur vie. On ne voit point parmi eux un seul homme qui paraisse âgé de plus de soixante cinq ans, si toutefois on peut juger de l'âge d'un peuple qu'on connaît si peu, et dont la manière de vivre est si différente de la nôtre.

Ces insulaires avaient paru des géans à Roggeween, des hommes maigres et languissans par le manque de nourriture, à Forster; les Français observèrent, au contraire, qu'ils sont mieux partagés en grâces et en beautés que tous ceux qu'ils ont vus depuis. Ils sont d'un embonpoint médiocre, d'une tournure et d'une figure agréables; leur taille est d'environ cinq pieds quatre pouces, et bien proportionnée. A la couleur près, qui est basanée, leur visage ressemble à celui des Européens; ils sont peu velus et peu barbus; leurs cheveux sont noirs, quelques-uns les ont blonds; ils ont semblé jouir en général d'une bonne santé. Ils ont l'usage de se tatouer la peau et de se percer les oreilles : ils augmentent l'ouverture de cette partie par le moyen de la feuille de la canne à sucre roulée en spirale, au point que le lobe des oreilles flotte, pour ainsi dire, sur les épaules; ce

qui paraît être ; parmi les hommes seulement, un caractère de beauté distinguée, qu'ils tâchent d'acquérir : ils sont circoncis.

Les femmes réunissent aussi à une conformation régulière le poli et la grâce dans le contour des membres ; elles ont le visage d'un ovale agréable, de la douceur, de la finesse dans les traits ; et il ne leur manque que le teint pour être belles, selon l'idée que nous attachons à la beauté ; elles ont autant d'embonpoint qu'il leur en faut, des cheveux bien plantés, l'air engageant, qui inspire le sentiment qu'elles éprouvent sans chercher à le cacher.

A six heures du soir, tout fut rembarqué, les canots revinrent à bord, et le commandant fit le signal de se préparer à appareiller. « Il n'y a personne, dit-il, qui, ayant lu les relations des derniers voyageurs, puisse prendre les Indiens de la mer du Sud pour des sauvages ; ils ont, au contraire, fait de très-grands progrès dans la civilisation, et je les crois aussi corrompus qu'ils peuvent l'être relativement aux circonstances où ils se trouvent. Mon opinion là-dessus n'est pas fondée sur les différens vols qu'ils ont commis, mais sur la manière dont ils s'y prenaient. Les plus effrontés coquins de l'Europe sont moins hypocrites que ces insulaires ; toutes leurs caresses étaient feintes ; leur physionomie n'exprimait pas un seul

sentiment vrai : celui dont il fallait le plus se défier était l'Indien auquel on venait de faire un présent, et qui paraissait le plus empressé à rendre mille petits services. Une espèce de chef auquel M. De Langle donnait un bouc et une chèvre, les recevait d'une main et lui volait son mouchoir de l'autre.

« Ils faisaient violence à de jeunes filles de treize à quatorze ans, pour les entraîner auprès de nous, dans l'espoir d'en recevoir le salaire; la répugnance de ces jeunes Indiennes était une preuve qu'on violait à leur égard la loi du pays. Aucun Français n'a usé du droit barbare qu'on lui donnait; et, s'il y a eu quelques momens donnés à la nature, le désir et le consentement étaient réciproques, et les femmes en ont fait les premiers frais.

J'ai retrouvé dans ce pays tous les arts des îles de la Société, mais avec beaucoup moins de moyens de les exercer, faute de matières premières. Les pirogues ont aussi la même forme; mais elles ne sont composées que de bouts de planches fort étroites, de quatre ou cinq pieds de longueur, et elles peuvent porter quatre hommes au plus. Je n'en ai vu que trois dans cette partie de l'île, et je ne serais pas surpris que bientôt, faute de bois, il n'y en restât pas une seule. Ils ont, d'ailleurs, appris à s'en passer; et ils nagent si parfaitement, qu'avec la plus grosse mer, ils vont à deux lieues

au large, et cherchent par plaisir en retournant à terre l'endroit où la lame brise avec le plus de force.

« La côte m'a paru peu poissonneuse, et je crois que presque tous les comestibles de ces insulaires sont tirés du règne végétal : ils vivent de patates, d'ignames, de bananes, de cannes à sucre, et d'un goemon qui croît sur les rochers au bord de la mer, semblable à celui qu'on nomme *grappe de raisin*, qu'on trouve aux environs du tropique, dans la mer Atlantique. On ne peut regarder comme une ressource quelques poules, qui sont très-rares sur cette île : nous n'avons aperçu aucun oiseau de terre, et ceux de mer n'y sont pas communs.

Les champs sont cultivés avec beaucoup d'intelligence. Ces insulaires arrachent les herbes, les amoncèlent, les brûlent, et ils fertilisent ainsi la terre de leurs cendres. Les bananiers sont alignés au cordeau. J'ignore à quel usage ils emploient la morelle : si je leur connaissais des vases qui pussent résister au feu, je croirais que, comme à Madagascar et à l'Ile-de-France, ils la mangent en guise d'épinards ; mais ils n'ont d'autre manière de faire cuire leurs alimens que celle des îles de la Société, en creusant un trou en terre, et en couvrant leurs patates et leurs ignames de pierres brûlantes et de charbons mêlés de terre,

en sorte que tout ce qu'ils mangent est comme cuit au four.

« Le soin qu'ils ont pris de mesurer mon vaisseau, m'a prouvé qu'ils n'avaient pas vu nos arts comme des êtres stupides ; ils ont examiné nos câbles, nos armes, notre boussole, notre roue de gouvernail, et ils sont venus le lendemain avec une ficelle pour en prendre la mesure ; ce qui m'a fait croire qu'ils avaient eu quelques discussions à terre à ce sujet, et qu'il leur était resté quelques doutes. Je les estime beaucoup moins, parce qu'ils m'ont paru capables de réflexion. Je leur en ai laissé une à faire, et peut-être elle leur échappera : c'est que nous n'ayons fait contre eux aucun usage de nos forces, qu'ils n'ont pas méconnues, puisque le seul geste d'un fusil en joue les faisait fuir. Nous n'avons, au contraire, abordé dans leur île que pour leur faire du bien ; nous les avons comblés de présens ; nous avons accablé de caresses tous les êtres faibles, pas exemple, les enfans à la mamelle ; nous avons semé dans leurs champs toutes sortes de graines utiles ; nous avons laissé dans leurs habitations des animaux, qui y multiplieront vraisemblablement ; nous ne leur avons rien demandé en échange : néanmoins ils nous ont jeté des pierres, et ils nous ont volé tout ce qu'il leur a été possible d'enlever. Il eût encore une fois, dans d'autres circonstances, été

imprudent de nous conduire avec autant de douceur ; mais j'étais décidé à partir dans la nuit, et je me flattais qu'au jour, lorsqu'ils n'apercevraient plus nos vaisseaux, ils attribueraient notre départ au juste mécontentement que nous devions avoir de leurs procédés, et que cette réflexion pourrait les rendre meilleurs. Quoi qu'il en soit, cette idée peut être chimérique ; les navigateurs y ont un très-petit intérêt, cette île n'offrant presqu'aucune ressource aux vaisseaux, et étant peu éloignée des îles de la Société.»

En sortant de la baie de Cook, dans l'île de Pâques, le 10 avril au soir, La Pérouse fit route au nord. Les vents jusqu'au 17 furent constamment du sud-est à l'est-sud-est ; le temps était extrêmement clair ; il changea et ne se couvrit que lorsque les vents passèrent à l'est nord-est où ils se fixèrent depuis le 17 jusqu'au 20. Alors l'on commença à prendre des bonites qui suivirent constamment les frégates jusqu'aux îles Sandwich, et fournirent presque chaque jour, pendant un mois et demi, une ration complète aux équipages. Cette bonne nourriture les maintint dans le meilleur état, et après dix mois de navigation, pendant lesquels il n'y avait eu que vingt-cinq jours de relâche, il ne se trouvait pas un seul malade à bord des bâtimens. On naviguait dans des mers inconnues ; la route de La Pérouse était à-peu-près pa-

rallèle à celle de Cook en 1777, lorsqu'il fit voile des îles de la Société pour la côte nord-ouest de l'Amérique, mais on était environ huit cents lieues plus à l'est. Il se flattait dans un trajet de près de deux mille lieues de faire quelque découverte : il y avait sans cesse des matelots au haut des mâts, et il avait promis un prix à celui qui le premier apercevrait la terre. Afin de découvrir un plus grand espace, les frégates marchaient de front pendant le jour, laissant entre elles un intervalle de trois ou quatre lieues.

Les courans très-violens dans cette partie occasionaient chaque jour de grandes différences entre les longitudes estimées et les longitudes observées. Ils portèrent à l'ouest avec une vîtesse d'environ trois lieues en 24 heures, il reversèrent ensuite avec la même vîtesse, jusque par les 7 degrés nord, qu'ils reprirent, leur cours à l'ouest. De sorte qu'arrivées aux îles Sandwich, les frégates trouvèrent que la longitude d'estime différait environ de cinq degrés de la longitude d'observation. C'est sans doute de cette direction peu observée autrefois que proviennent les erreurs des cartes espagnoles ; car il est à remarquer que la plupart des îles découvertes par Mendana, Quiros et d'autres navigateurs de cette nation qui ont été retrouvées de nos jours, sont sur leurs cartes trop rapprochées des côtes de l'Amérique.

Ces réflexions laissèrent à La Pérouse beaucoup de doute sur l'existence du groupe d'îles appelé par les Espagnols La Mesa, Los Majos, La Disgraiada. Il pensa qu'il était absolument le même que celui des îles Sandwich ; et il fut confirmé dans cette opinion par le nom de *la Mesa* (la table), donné à Ovaïhy, puisque King, dans sa relation du troisième voyage de Cook, dit que Môna-roa, montagne de cette île, est applatie à la cime et forme ce que les marins appellent un plateau.

Quoique la saison fût très-avancée, et qu'il n'eût pas un instant à perdre pour arriver sur les côtes de l'Amérique, il se décida tout de suite à faire une route qui portât son opinion jusqu'à l'évidence. Le résultat, s'il était dans l'erreur, devait être de rencontrer un second groupe d'îles oubliées des Espagnols depuis peut-être plus d'un siècle, de déterminer leur position et l'éloignement précis où il les aurait trouvées des îles Sandwich. « Ceux qui connaissent mon caractère, ajoute-t-il avec une chaleur qui fait le plus bel éloge de ses sentimens, ne pourront soupçonner que j'aie été guidé dans cette recherche par l'envie d'enlever à Cook l'honneur de cette découverte. Plein d'admiration et de respect pour la mémoire de ce grand homme, il sera toujours à nos yeux le premier des navigateurs ; et celui qui a déterminé la position précise de ces îles, qui en a exploré les côtes, qui a

fait connaître les mœurs, les usages, la religion des habitans, et qui a payé de son sang toutes les lumières que nous avons aujourd'hui sur ces peuples, celui-là, dis-je, est le vrai *Christophe Colomb* de cette contrée, de la côte d'Alachka, et de presque toutes les îles de la mer du sud. Le hasard fait découvrir des îles aux plus ignorans; mais il n'appartient qu'aux grands hommes comme lui, de ne rien laisser à désirer sur les pays qu'ils ont vus. Les marins, les philosophes, les physiciens, chacun trouve dans ses voyages ce qui fait l'objet de son occupation; tous les hommes peut-être, du moins tous les navigateurs, doivent un tribut d'éloges à sa mémoire; comment m'y refuser au moment d'aborder le groupe d'îles où il a fini malheureusement sa carrière. »

Le 7 mai par 8° nord, on aperçut beaucoup d'oiseaux du genre des pétrels avec des frégates et des paille-en-culs : on voyait aussi beaucoup de tortues passer le long du bord. *L'Astrolabe* en prit deux qu'elle partagea avec l'autre frégate et qui étaient fort bonnes. Les oiseaux et les tortues suivirent La Pérouse jusque par les 14°, ce qui lui fit penser qu'il avait passé auprès de quelque île vraisemblablement inhabitée : car un rocher au milieu des mers sert plutôt de repaire à ces animaux qu'un pays cultivé. On était alors fort près de Rocca Partida et de la Nublada. Lorsque la la-

titude assignée à la première fut dépassée, les oiseaux disparurent et jusqu'aux îles de Sandwich sur un espace de 500 lieues, on n'en vit jamais plus de deux ou trois dans le même jour.

Après avoir passé sur les points où les cartes plaçaient les îles, nommées plus haut, et n'y avoir pas même découvert une apparence de terre, La Pérouse eût connaissance le 28 mai au matin des montagnes d'Ovaïhy qui étaient couvertes de neige, et bientôt après de celles de Movi un peu moins élevées que celles de l'autre île. Le 29 à 9 heures du matin, il passa au sud-ouest de Movi à une lieue de distance. L'aspect en était ravissant. On voyait l'eau se précipiter en cascades de la cime des montagnes, et descendre à la mer après avoir arrosé les habitations des Indiens; celles-ci étaient si multipliées qu'on aurait pu prendre un espace de trois ou quatre lieues pour un seul village, mais toutes les cases étaient sur le bord de la mer, et les montagnes en étaient si rapprochées que le terrain habitable paraissait avoir moins d'une demi-lieue de profondeur. « Il faut être marin, s'écrie La Pérouse, et réduit comme nous, dans ces climats brûlans, à une bouteille d'eau par jour, pour se faire une idée des sensations que nous éprouvions. Les arbres qui couronnaient les montagnes, la verdure, les bananiers qu'on apercevait autour des habitations, tout produisait sur nos

sens un charme inexprimable : mais la mer brisait sur la côte avec la plus grande force; et nouveaux Tantales, nous étions réduits à désirer et à dévorer des yeux ce qu'il nous était impossible d'atteindre. »

La brise avait forcé; les frégates faisaient deux lieues par heure, La Pérouse voulait arriver avant la nuit à Morokinné où il espérait trouver un mouillage à l'abri des vents alisés, ce qui ne lui permit pas d'attendre environ cent cinquante pirogues qui se détachèrent de la côte; elles étaient chargées de fruits et de cochons que les Indiens proposaient d'échanger contre des morceaux de fer. Presque toutes abordèrent l'une ou l'autre frégate; mais celles-ci marchaient si vîte que les pirogues se remplissaient d'eau le long du bord : les Indiens étaient obligés de larguer la corde qu'on leur avait filée; ils se jetaient à la nage; ils couraient d'abord après leurs cochons; et les rapportaient dans leurs bras, ils soulevaient avec leurs épaules leurs pirogues, en vidaient l'eau, et y remontaient gaîment, cherchant à force de pagaie à regagner près des frégates le poste qu'ils avaient été obligés d'abandonner, et qui avait été dans l'instant occupé par d'autres auxquels le même accident était aussi arrivé. On vit ainsi renverser successivement plus de quarante pirogues, et quoique le commerce que l'on faisait

avec ces Indiens convînt infiniment aux uns et aux autres, il fut impossible aux frégates de se procurer plus de quinze cochons, et elles manquèrent l'occasion d'en traiter de près de trois cents autres.

Les pirogues étaient à balancier, chacune avait de trois à cinq hommes ; les moyennes pouvaient avoir vingt-quatre pieds de longueur, un pied seulement de largeur, et à peu près autant de profondeur : une de cette dimension fut pesée ; son poids n'excédait pas cinquante livres ; c'est avec ces frêles bâtimens que ces insulaires font des trajets de soixante lieues, traversent des canaux qui ont vingt lieues de largeur comme celui qui est entre Atouaï et Vohaou, où la mer est fort grosse ; mais ils sont si bons nageurs qu'on ne peut leur comparer que les phoques.

A mesure que les frégates avançaient le long de la côte de Movi, les montagnes semblaient s'éloigner vers l'intérieur de l'île qui se montrait sous la forme d'un amphithéâtre assez vaste, mais d'un vert jaune : on n'apercevait plus de cascades ; les arbres étaient beaucoup moins rapprochés dans la plaine ; les villages étaient composés de dix à douze cabanes seulement très-éloignées les unes des autres. A chaque instant on avait un juste sujet de regretter le pays qu'on laissait derrière soi ; on ne trouva un abri que

lorsque l'on eut sous les yeux un rivage affreux où la lave avait autrefois coulé, comme les cascades coulent aujourd'hui dans l'autre partie de l'île.

Les deux frégates mouillèrent à un tiers de lieue de terre sur un fond de sable gris très-dur. On était abrité du large par un gros morne coiffé de nuages qui de temps à autre donnaient des raffales très-fortes : les vents changeaient à chaque instant, en sorte que les frégates chassaient sans cesse sur leurs ancres ; les raffales rendaient la mer si grosse que les canots des Français avaient toutes les peines possibles à naviguer.

La Pérouse ne voulut permettre aux Indiens de monter à bord que lorsque sa frégate fut mouillée, et que les voiles furent serrées. Il leur dit qu'il était *tabou*, et ce mot qu'il connaissait d'après les relations anglaises, eut tout le succès qu'il en attendait. De Langle qui n'avait pas eu la même précaution, eut un instant le pont de sa frégate embarrassé par une multitude de ces Indiens, mais ils étaient si dociles, ils craignaient si fort d'offenser les Français, qu'il était extrêmement aisé de les faire rentrer dans leurs pirogues. On n'avait pas d'idée d'un peuple si doux, si plein d'égards. Lorsque La Pérouse leur eut fait signe qu'ils pouvaient monter sur sa frégate, ils n'y faisaient pas un pas sans notre agrément, dit-il ; ils avaient

toujours l'air de craindre de nous déplaire ; la plus grande fidélité régnait dans leur commerce. Nos morceaux de vieux cercles de fer excitaient infiniment leurs désirs ; ils ne manquaient pas d'adresse pour s'en procurer, en faisant bien leurs marchés; jamais ils n'auraient vendu en bloc une quantité d'étoffes ou plusieurs cochons : ils savaient très-bien qu'il y aurait plus de profit pour eux à convenir d'un prix particulier pour chaque article. »

Cette habitude du commerce, cette connaissance du fer que ces insulaires ne doivent pas aux Anglais, d'après leur aveu, sont de nouvelles preuves de la fréquentation qu'ils ont eue anciennement avec les Espagnols. Il paraît certain qu'en 1542, Gaetan découvrit ces îles; les Espagnols avaient dans le dix-septième siècle, de très-fortes raisons pour ne pas les faire connaître, parce que les mers occidentales de l'Amérique étaient infestées de pirates qui auraient trouvé des vivres chez ces insulaires, et qui au contraire, par la difficulté de s'en procurer, étaient obligés de courir à l'ouest vers les mers des Indes, ou de retourner dans la mer Atlantique par le cap de Horn. Lorsque la navigation des Espagnols à l'occident eut été réduite au seul galion de Manille, ce vaisseau qui était extrêmement riche, fut contraint par les propriétaires à faire une route fixe qui diminuait leurs

risques : ainsi, peu à peu, cette nation a perdu peut-être jusqu'au souvenir de ces îles.

Le 30 à huit heures du matin, La Pérouse et De Langle allèrent à terre avec quatre canots ; ils avaient avec eux les passagers, plusieurs officiers et vingt soldats armés. Cet appareil n'effraya pas les insulaires qui, dès la pointe du jour étaient le long du bord dans leurs pirogues : ils continuèrent leur commerce sans suivre les canots à terre, et ils conservèrent l'air de sécurité que leur visage n'avait jamais cessé d'exprimer. Cent-vingt personnes environ, hommes ou femmes, attendaient les Français sur le rivage. Les soldats débarquèrent les premiers avec leurs officiers ; on fixa l'espace que l'on voulait se réserver : les soldats avaient la baïonnette au bout du fusil, et faisaient le service avec autant d'exactitude qu'en présence de l'ennemi. Ces formes ne firent aucune impression sur les insulaires, les femmes témoignaient aux étrangers par les gestes les plus expressifs, qu'il n'était aucun témoignage de bienveillance qu'elles ne fussent disposées à leur donner ; et les hommes, dans une attitude respectueuse, cherchaient à pénétrer le motif de leur visite, afin de prévenir leurs désirs. Deux Indiens qui paraissaient avoir quelque autorité sur les autres, s'avancèrent ; ils adressèrent gravement à La Pérouse une assez longue harangue dont il ne comprit pas un mot, et lui offrirent

chacun en présent un cochon qu'il accepta. A son tour il leur donna des médailles, des haches et d'autres morceaux de fer, objets d'un prix inestimable pour eux. Ses libéralités firent un très-grand effet. Les femmes redoublèrent de caresses, mais elles étaient peu séduisantes : leurs traits n'avaient aucune délicatesse, et leur costume permettait d'apercevoir chez le plus grand nombre, les traces des ravages occasionés par la maladie vénérienne.

La Pérouse fit une promenade dans l'île; à son retour, il fut encore harangué par des femmes qui l'attendaient sous des arbres ; elles lui offrirent en présent plusieurs pièces d'étoffes qu'il paya avec des haches et des clous.

Le rembarquement se fit à onze heures, en très-bon ordre, sans confusion, sans que l'on eût eu la moindre plainte à former contre personne. L'officier resté à bord de la *Boussole* avait reçu la visite d'un chef, duquel il avait acheté un manteau et un beau casque recouvert de plumes rouges, il avait aussi acheté plus de cent cochons, des bananes, des patates, du tarro, beaucoup d'étoffes, des nattes, une pirogue à balancier et différens petits meubles en plumes et en coquilles.

Si l'île de Movi fournit avec abondance à ses habitans les animaux et toutes les denrées nécessaires à leur subsistance, il s'en faut beaucoup

néanmoins que ces insulaires jouissent d'une aussi bonne santé que ceux de l'île de Pâques, où ces ressources ne se trouvent qu'en partie et avec moins d'abondance ; ils sont aussi moins bien partagés en grâce et en beauté que ces derniers. Cependant leur organisation a beaucoup d'analogie avec celle des habitans de l'île de Pâques, et ils sont constitués en général de manière à être plus robustes, si leur santé n'était altérée par les maladies. La taille commune parmi eux est d'environ cinq pieds trois pouces; ils ont peu d'embonpoint, les traits du visage grossiers, les sourcils épais, les yeux noirs, le regard assuré sans être dur, les pommettes saillantes, l'entrée des narines un peu évasée les lèvres épaisses, la bouche grande, les dents un peu larges, mais assez belles et bien rangées. On voit quelques individus auxquels il manque une ou plusieurs dents : un voyageur moderne croit qu'ils se les arrachent dans des momens d'affliction, et que c'est leur manière de porter le deuil de leurs parens ou de leurs amis; on ne remarqua rien qui pût justifier ou détruire cette opinion.

Ces peuples ont les muscles plus fortement exprimés, la barbe plus touffue, le corps plus velu qu'on ne le remarque chez les habitans de l'île de Pâques. Leurs cheveux sont noirs, ils les coupent de manière à figurer un casque; ceux qu'ils lais-

sent dans toute leur longueur, et qui représentent ainsi la crinière du casque, sont roux à cette extrémité. Cette couleur est probablement déterminée par un suc acide de quelques végétaux.

Les femmes sont plus petites que les hommes, et n'ont ni la gaîté, ni la douceur, ni l'élégance dans les formes, de celles de l'île de Pâques; elles ont, en général, la taille mal prise, les traits grossiers, l'air sombre, et elles sont grosses, lourdes et gauches dans leurs manières.

Les habitans de Movi sont doux, prévenans, et ont même une sorte de politesse pour les étrangers. Ils se peignent et se tatouent la peau; ils se percent les oreilles et la cloison du nez, et ils y portent des anneaux pour s'embellir. Les vêtemens consistent en une pagne qui se porte autour des hanches, et un coupon d'étoffe qui sert à envelopper le corps. Les étoffes qu'ils fabriquent avec l'écorce du mûrier à papier sont belles et très-variées; ils les teignent avec beaucoup de goût. Leurs dessins sont si réguliers, qu'on pourrait croire qu'ils ont voulu imiter nos indiennes; mais leur fabrication est inférieure à celle des autres îles: ils en ont une très-grande quantité. Il paraît qu'ils forment plusieurs peuplades, et que chacune d'elles est gouvernée par un chef.

La beauté du climat et la fertilité de cette île pourraient en rendre les habitans très-heureux,

si la lèpre et la maladie vénérienne ne causaient pas des ravages affreux parmi eux. Le temps et les circonstances n'ont permis de faire aucune recherche sur les traitemens qu'ils mettent en usage contre ces fléaux, si humilians et si destructeurs de l'espèce humaine ; mais, si l'on en put juger par l'abandon à la douleur et par le progrès de ces infirmités, on fut porté à croire qu'ils ne connaissaient aucun moyen de mettre fin ou même d'apporter aucun adoucissement à un état si misérable.

Le sol de l'île n'est composé que de débris de lave et d'autres matières volcaniques : les habitans ne boivent que de l'eau saumâtre, puisée dans des puits peu profonds et si peu abondans, que chacun ne pourrait pas fournir une demi-barrique d'eau par jour. Les Français rencontrèrent dans leur promenade quatre petits villages d'une douzaine de maisons : elles étaient construites et couvertes en paille, et ont la forme de celles de nos paysans les plus pauvres. Les toits sont à deux pentes ; la porte, placée dans le pignon, n'a que trois pieds et demi d'élévation, et on ne peut y entrer sans être courbé : elle est fermée par une simple claie que chacun peut ouvrir. Les meubles consistent dans des nattes, qui, comme nos tapis, forment un parquet très-propre et sur lequel ils couchent ; ils n'ont d'ailleurs d'autres ustensiles de cuisine

que des calebasses très-grosses, auxquelles ils donnent les formes qu'ils veulent quand elles sont vertes. Ils les vernissent et y tracent en noir toutes sortes de dessins ; quelques-unes sont collées l'une à l'autre, et forment ainsi des vases très-grands : il paraît que cette colle résiste à l'humidité.

« Quoique les Français, dit La Pérouse, fussent les premiers qui, dans ces derniers temps, eussent abordé sur l'île de Movi, je ne crus pas devoir en prendre possession au nom du roi; les usages des Européens sont à cet égard trop complètement ridicules. Les philosophes doivent gémir de voir que des hommes, par cela seul qu'ils ont des canons et des baïonnettes, comptent pour rien soixante mille de leurs semblables; que, sans respect pour leurs droits les plus sacrés, ils regardent comme un objet de conquête une terre que ses habitans ont arrosée de leurs sueurs, et qui, depuis tant de siècles, sert de tombeau à leurs ancêtres. Ces peuples ont heureusement été connus à une époque où la religion ne servait plus de prétexte aux violences et à la cupidité. Les navigateurs modernes n'ont pour objet, en décrivant les mœurs des peuples nouveaux, que de compléter l'histoire de l'homme : leur navigation doit achever la reconnaissance du globe ; et les lumières qu'ils cherchent à répandre ont pour unique but de rendre

plus heureux les insulaires qu'ils visitent, et d'augmenter leurs moyens de subsistance.

« C'est par une suite de ces principes qu'ils ont déjà transporté dans leurs îles des taureaux, des vaches, des chèvres, des brebis, des béliers; qu'ils y ont aussi planté des arbres, semé des graines de tous les pays, et porté des outils propres à accélérer le progrès de l'industrie. Pour nous, nous serions amplement dédommagés des fatigues extrêmes de cette campagne, si nous pouvions parvenir à détruire l'usage des sacrifices humains, qu'on dit être généralement répandu chez les insulaires de la mer du Sud. Mais, malgré l'opinion de Cook et de son chirurgien Anderson, je crois, avec le capitaine King, qu'un peuple aussi bon, aussi doux, aussi hospitalier, ne peut être antropophage. Une religion atroce s'associe difficilement avec des mœurs douces; et puisque King dit, dans sa relation, que les prêtres d'Ovaïhy étaient leurs meilleurs amis, je dois en conclure que si la douceur et l'humanité ont déjà fait des progrès dans cette classe chargée des sacrifices humains, il faut que le reste des habitans soit encore moins féroce: il paraît donc évident que l'antropophagie n'existe plus parmi ces insulaires; mais il est trop vraisemblable que c'est depuis peu de temps. »

L'horreur qu'ont montrée ces insulaires lorsqu'on les a soupçonnés d'antropophagie, celle

qu'ils témoignèrent lorsqu'on leur demanda s'ils n'avaient pas mangé le corps du capitaine Cook, confirme en partie l'opinion de La Pérouse. Mais Cook avait acquis lui-même la certitude de l'antropophagie des habitans de la Nouvelle Zélande, et des relations de navigateurs modernes apprennent, comme on le verra par la suite, que l'usage de faire des sacrifices humains et de manger les ennemis tués à la guerre est plus répandu dans le grand Océan que La Pérouse ne le supposait.

Le 31 mai, le vent étant fixé au nord-est, il débouqua, comme les Anglais, par le canal qui sépare Vohahou de Morotoï. Cette dernière île ne lui parut pas habitée dans la partie qu'il vit, quoique, suivant les relations anglaises, elle le soit beaucoup dans l'autre. Il est remarquable que dans ces îles, les parties les plus fertiles, les plus saines, et conséquemment les plus habitées, sont toujours au vent. Les îles de la Guadeloupe, de la Martinique, etc., ont une si parfaite ressemblance avec ce nouveau groupe, que tout y semble absolument égal, au moins quant à la navigation.

Le 1er. juin, à six heures du soir, les frégates étaient en dehors de toutes les îles; La Pérouse avait employé moins de quarante-huit heures à cette reconnaissance, et quinze jours au plus pour éclaircir un point de géographie qui lui parut avec raison très important, puisqu'il enlevait des cartes

cinq à six îles qui n'existent pas. Les poissons qui avaient suivi les bâtimens depuis l'île de Pâques jusqu'au mouillage disparurent. Un fait assez digne d'attention, c'est que le même banc de poissons fit quinze cents lieues à leur suite : plusieurs bonites, blessées par des coups de foènes, portaient sur le dos un signalement auquel il était impossible de se méprendre, et l'on reconnaissait ainsi chaque jour les mêmes poissons que l'on avait vus la veille. Sans doute, sans la relâche des frégates aux îles Sandwich, ils les eussent suivies encore deux ou trois cents lieues, c'est-à-dire jusqu'à la température à laquelle ils n'auraient pu résister.

Les vents d'est continuèrent jusque par les 30 degrés de latitude nord. On faisait route au nord; le temps fut beau; les provisions fraîches que l'on s'était procuré pendant la courte relâche aux îles Sandwich, assuraient aux équipages des deux frégates une substance saine et agréable pendant trois semaines. Cependant, faute d'eau et d'alimens, il fut impossible de conserver les cochons en vie : on les fit saler suivant la méthode du capitaine Cook, mais ils étaient si petits, que le plus grand nombre pesait moins de vingt livres; cette viande ne pouvait rester long-temps exposée à l'activité du sel, sans en être corrodée promptement et sa substance en partie détruite, ce qui obligea de la consommer la première.

Le 6 juin étant par 30 degrés de latitude nord, les vents passèrent au sud-est, le ciel devint blanchâtre et terne; tout annonçait que l'on était sorti de la zône des vents alisés, et La Pérouse craignait beaucoup d'avoir bientôt à regretter ces temps sereins qui avaient maintenu la bonne santé dans l'équipage, et avec lesquels on avait presque chaque jour fait des observations de distance de la lune au soleil, ou au moins comparé l'heure vraie du méridien, auquel on était parvenu, avec celle des horloges marines.

Ses craintes sur les brumes se réalisèrent très-promptement; elles commencèrent le 20 juin par 34 degrés de latitude nord, et il n'y eut pas un éclairci jusqu'au 14 du même mois, par 41 degrés. L'humidité était extrême; le brouillard ou la pluie avait pénétré toutes les hardes des matelots; jamais un rayon de soleil ne se montrait pour les sécher. La Pérouse avait fait la triste expérience, dans une campagne à la baie d'Hudson, que l'humidité froide était peut-être le principe le plus actif du scorbut. Personne n'en était encore atteint; mais, après un si long séjour à la mer, tout le monde devait avoir une disposition prochaine à cette maladie. Il ordonna de mettre des bailles pleines de braise sous le gaillard et dans l'entrepont où couchaient les équipages; il fit distribuer à chaque matelot ou soldat une paire de bottes, et on rendit les gi-

lets et les culottes d'étoffes qui avaient été mis en réserve depuis la sortie des mers du cap Horn.

On ajouta au grog ou mélange d'un tiers d'eau-de-vie et de deux tiers d'eau, qui se distribuait chaque jour à déjeuner, une légère infusion de quinquina, qui, sans altérer sensiblement le goût de cette boisson, pouvait produire des effets très-salutaires. Cette mixtion se fit secrètement, ce qui prévint toutes les réclamations.

Le 14 les vents passèrent à l'ouest sud-ouest. Les observations suivantes furent le résultat de la longue expérience que l'on fit dans ces parages : Le ciel s'éclaircissait assez généralement lorsque les vents avaient été quelques degrés seulement de l'ouest au nord, et le soleil paraissait sur l'horizon; de l'ouest au sud-ouest, temps ordinairement couvert avec un peu de pluie; du sud-ouest au sud-est, et jusqu'à l'est, horizon brumeux et une humidité extrême qui pénétrait jusque dans les chambres et dans toutes les parties des vaisseaux.

La partie nord-ouest de la côte de l'Amérique septentrionale jusqu'au mont Saint-Élie par 60 degrés nord, n'avait été qu'aperçue par Cook à l'exception du port de Noutka, dans lequel il avait relâché; mais depuis le mont Saint-Élie jusqu'à la pointe d'Alachka, et jusqu'à celle du Cap-Glacé, ce célèbre navigateur avait suivi la côte avec l'opi-

niâtreté et le courage dont toute l'Europe sait qu'il était capable. Ainsi, l'exploration de la partie d'Amérique comprise entre le mont Saint-Élie et le port de Monterey, était un travail très-intéressant pour la navigation et pour le commerce; mais il exigeait plusieurs années, et La Pérouse ne se dissimulait pas que n'ayant que deux à trois mois à y donner, à cause de la saison, et plus encore du vaste plan de son voyage, il laisserait encore beaucoup de détails aux navigateurs qui viendraient après lui.

Depuis son départ des îles Sandwich jusqu'à son attérage, sur le mont Saint-Élie, les vents ne cessèrent pas un instant de lui être favorables. A mesure qu'il avançait au nord, et qu'il approchait de l'Amérique, il voyait passer des algues d'une espèce absolument nouvelle; une boule de la grosseur d'une orange terminait un tuyau de quarante à cinquante pieds de longueur; cette algue ressemblait, mais en très-grand, à la tige d'un ognon qui est monté en graine. Les baleines de la plus grande espèce, les plongeons et les canards annonçaient aussi l'approche d'une terre; enfin, elle se montra le 23 à quatre heures du matin : le brouillard en se dissipant permit d'apercevoir tout d'un coup une longue chaîne de montagnes couvertes de neige que l'on aurait pu voir de 30 lieues plus loin si le temps eût été clair; on reconnut le mont

Saint-Élie de Béhring, dont la pointe paraissait au-dessus des nuages.

La vue de la terre qui, après une longue navigation, procure ordinairement des impressions si agréables, ne produisit pas le même effet sur les Français; l'œil se reposait avec peine sur les masses de neige qui couvraient une terre stérile et sans arbre; les montagnes paraissaient un peu éloignées de la mer qui brisait contre un plateau élevé de cent cinquante ou deux cents toises, noir, comme calciné par le feu, dénué de toute verdure. Il contrastait d'une manière frappante avec la blancheur des neiges qu'on apercevait au travers des nuages; il servait de base à une longue chaîne de montagnes qui paraissait s'étendre quinze lieues de l'ouest à l'est. On crut d'abord en être très près; la cîme des monts paraissait au-dessus de la tête de ceux qui les regardaient, et la neige répandait une clarté faite pour tromper les yeux qui n'y étaient pas accoutumés; mais en avançant, on aperçut en avant du plateau des terres basses couvertes d'arbres que l'on prit pour des îles; il était probable que l'on devait y trouver un abri pour les frégates, ainsi que de l'eau et du bois.

Le changement de vent qui sauta de l'est au sud, et une brume épaisse, empêchèrent La Pérouse d'approcher de terre avant le 26; il n'en était qu'à deux lieues; il eut bientôt l'espoir d'a-

voir rencontré un port derrière une pointe basse couverte d'arbres qui paraissait joindre le plateau; on la prit pour une île séparée des montagnes par un bras de mer. Des canots de chaque frégate, détachés pour aller reconnaître ce canal ou cette baie, rapportèrent unanimement qu'il n'y avait en cet endroit ni canal, ni rivière, que la côte formait seulement un enfoncement assez considérable dans le nord-est, que rien n'y mettait à l'abri des vents du large les plus dangereux. La mer brisait avec force sur le rivage qui était couvert de bois flotté. Cette baie fut nommée baie de Monti, d'après l'officier qui commandait la petite division de canots. Elle est située par 59°. 33′ nord et 142°. 40′ ouest.

Le rapport unanime des officiers ne laissait aucun doute sur le parti à prendre, d'autant plus que le baromètre avait baissé de six lignes dans les vingt-quatre heures; le ciel était très-noir. Tout annonçait qu'un mauvais temps allait succéder au calme plat qui avait forcé de mouiller; on profita d'une brise du nord-est pour s'éloigner de la côte.

Le 28 le vent devint plus beau; la côte était fort embrumée; mais le baromètre remontait, et tout annonçait un changement de temps. Effectivement, la brume se dissipa; on releva la côte avec exactitude, et M. Dagelet détermina la hauteur du mont Saint-Élie à 1980 toises, et sa position à huit lieues dans l'intérieur des terres.

Enfin, le 2 juillet, on eut connaissance, un peu à l'est du Cap Beautemps, d'un enfoncement qui parut une belle baie. On fit route pour en approcher. On apercevait du bord une grande chaussée de rochers derrière laquelle la mer était très-calme; cette chaussée paraissait avoir trois à quatre cents toises de longueur de l'est à l'ouest; et se terminait à une distance suffisante de la pointe du continent pour laisser une passe commode : en sorte que la nature semblait avoir fait à l'extrémité de l'Amérique, un port comme celui de Toulon, mais plus vaste; il avait trois ou quatre lieues d'enfoncement. Sur le rapport des canots envoyés pour en faire la reconnaissance, les frégates firent route vers la passe.

Bientôt on aperçut des sauvages qui faisaient des signes d'amitié en étendant et faisant voltiger des manteaux blancs et différentes peaux : plusieurs pirogues de ces Indiens pêchaient dans la baie, où l'eau était tranquille comme celle d'un bassin, tandis qu'on voyait la jetée couverte d'écume par les brisans.

Le reflux était si fort, qu'il fut impossible de le refouler; *l'Astrolabe*, qui s'était présentée à la passe, fut portée en dehors avec une assez grande vitesse. Ce courant très-rapide avait ralenti l'empressement de La Pérouse de relâcher dans ce port; cependant, sur les observations de De Lan-

gle, il prit le parti d'y entrer. Comme il n'avait jamais été aperçu par aucun navigateur, il lui imposa le nom de Port-des-Français. Il pense que si le gouvernement avait des projets de factorerie sur cette partie de la côte de l'Amérique, aucune nation n'aurait le plus léger droit de s'y opposer.

Le 3 à six heures du matin, les frégates firent route pour donner dans l'entrée avec la fin du flot ; les vents changèrent dans le moment où elles étaient sur la passe : elles coururent le plus grand risque d'aller se perdre sur les rochers de la pointe de l'est. Cependant elles mouillèrent sans accident, mais le fond était de roches : à chaque instant on craignait d'avoir les câbles coupés et d'être entraîné à la côte. Les inquiétudes augmentèrent beaucoup, parce que le vent d'ouest-nord-ouest fraîchit beaucoup. Enfin on trouva un mouillage meilleur et on le gagna.

Pendant le séjour forcé des frégates à l'entrée de la baie, elles avaient sans cesse été entourées de pirogues de sauvages. Ils proposaient en échange du fer, du poisson, des peaux de loutre ou d'autres animaux, ainsi que différens petits meubles de leur costume. On fut très-surpris de les voir si bien accoutumés au trafic, et de faire leurs marchés aussi bien que les plus habiles acheteurs d'Europe. Ils ne désirent ardemment que le fer ;

ils acceptèrent aussi quelques rassades, mais elles servaient plutôt à conclure un marché qu'à former la base de l'échange. On parvint dans la suite à leur faire recevoir des assiettes et des pots d'étain, mais le fer prévalut sur tout le reste. Ce métal ne leur était pas inconnu; ils en avaient tous un poignard pendu au cou. La forme de cet instrument répondait à celle du cric des Malais; mais le manche n'était que le prolongement de la lame, arrondi et sans tranchant. Cette arme était enfermée dans un fourreau de peau tannée, et elle paraissait être leur meuble le plus précieux. Comme les Français examinaient très-attentivement ces poignards, les Indiens leur firent entendre qu'ils ne s'en servaient que contre les ours et les autres bêtes des forêts : quelques-uns étaient en cuivre rouge, et ils ne paraissaient pas les préférer aux autres. Ce dernier métal est assez commun parmi eux; ils l'emploient plus particulièrement en colliers, bracelets et différens autres ornemens; ils en arment aussi la pointe de leurs flèches.

C'était une grande question de savoir d'où provenaient ces deux métaux. Il était possible de supposer du cuivre natif dans cette partie de l'Amérique; des voyages plus récens dans l'intérieur ont confirmé cette conjecture. Le fer de ces sauvages était aussi doux et aussi facile à couper que du plomb. On leur vit aussi des colliers de rassade

et de petits meubles en laiton : très-probablement ils les recevaient des Russes.

L'or n'est pas plus désiré en Europe que le fer dans cette partie de l'Amérique ; ce qui est une nouvelle preuve de la rareté de ce métal. Chaque insulaire en possède, à la vérité, une petite quantité ; mais ils en sont si avides, qu'ils emploient toutes sortes de moyens pour s'en procurer. Dès le jour de leur arrivée, les frégates furent visitées par le chef du principal village ; avant de monter à bord, il parut adresser une prière au soleil ; il adressa ensuite une longue harangue à La Pérouse ; elle fut terminée par des chants assez agréables, et qui ressemblaient beaucoup au plain-chant des églises : les Indiens de sa pirogue l'accompagnaient en répétant en chœur le même air. Après cette cérémonie, ils montèrent presque tous à bord, et dansèrent pendant une heure au son de la voix, qu'ils ont très-juste. La Pérouse fit à ce chef plusieurs présens, qui le rendirent tellement incommode, qu'il passait chaque jour cinq ou six heures à bord ; il fallait les renouveler très-fréquemment, ou risquer de le voir s'en aller mécontent et menaçant, ce qui cependant n'était pas très-dangereux.

Les Français étaient mouillés derrière une île ; dès qu'ils y furent établis, presque tous les sauvages de la baie s'y rendirent. Le bruit de l'arrivée

de deux vaisseaux se répandit aux environs ; il vint plusieurs pirogues chargées de peaux de loutre, qui furent échangées contre des haches, des herminettes et du fer en barre. Les Indiens donnèrent d'abord leurs saumons pour des morceaux de vieux cercles, mais bientôt ils devinrent plus difficiles, et l'on ne put se procurer ce poisson qu'avec des clous ou de petits instrumens de fer. Il n'y a peut-être pas de contrée où la loutre de mer soit si commune que dans cette partie de l'Amérique ; et La Pérouse juge qu'une factorerie qui étendrait son commerce seulement à quarante ou cinquante lieues sur le bord de la mer, rassemblerait chaque année dix mille peaux de ces animaux : les frégates n'en purent prendre que deux.

Comme tous les villages indiens étaient sur le continent, les Français se flattaient d'être en sûreté sur l'île où ils avaient établi leur observatoire et dressé des tentes pour les ateliers des forgerons, des voiliers et des tonneliers ; mais ils firent bientôt l'expérience du contraire. On avait déjà éprouvé que les Indiens étaient très-voleurs, mais on ne leur supposait pas une activité et une opiniâtreté capables d'exécuter les projets les plus longs et les plus difficiles : on ne tarda pas à les mieux connaître. Ils passaient toutes les nuits à épier le moment favorable pour voler les Français ; mais ceux-ci faisaient bonne garde à bord de leurs vais-

seaux, et leur vigilance fut rarement mise en défaut. D'ailleurs La Pérouse avait établi la loi de Sparte : le volé était puni ; et si l'on n'applaudissait pas au voleur, du moins on ne réclamait rien, afin d'éviter toute rixe qui aurait pu avoir des suites funestes. Le commandant ne se dissimulait pas que cette extrême douceur les rendrait insolens ; il avait cependant tâché de les convaincre de la supériorité de ses armes. On avait tiré devant eux un coup de canon à boulet, afin de leur faire voir qu'on pouvait les atteindre de loin, et un coup de fusil à balle avait traversé, en présence d'un grand nombre de ces Indiens, plusieurs doubles d'une cuirasse qu'ils lui avaient vendue, après qu'ils lui eurent fait comprendre par signes qu'elle était impénétrable aux flèches et aux poignards ; enfin les chasseurs qui étaient très-adroits tuaient les oiseaux sur leurs têtes. Sans doute ces sauvages ne croyaient pas inspirer des sentimens de crainte à leurs hôtes, mais leur conduite prouva qu'ils regardaient leur patience comme étant à toute épreuve. Bientôt ils obligèrent La Pérouse à lever son établissement sur l'île ; ils y débarquaient la nuit, du côté du large ; ils traversaient un bois très-fourré, dans lequel il était impossible de pénétrer le jour, et se glissant sur le ventre comme des couleuvres, sans remuer presqu'une feuille, ils parvenaient, malgré les sentinelles, à dérober

quelques effets ; enfin ils eurent l'adresse d'entrer de nuit dans une tente où couchaient deux officiers qui étaient de garde à l'observatoire ; ils enlevèrent leurs habits qui étaient placés par précaution sous leur chevet et un fusil garni d'argent; une garde de douze hommes ne les aperçut pas, et les deux officiers ne furent point éveillés.

Ces obstacles n'empêchaient pas de faire de l'eau et du bois, tous les officiers étaient sans cesse en corvée à la tête des différens détachemens que l'on était obligé d'envoyer à terre ; leur présence et le bon ordre contenaient les sauvages.

Le fond de la baie est peut-être le lieu le plus extraordinaire de la terre. Pour en avoir une idée, qu'on se représente un bassin d'eau d'une profondeur qu'on ne peut mesurer au milieu, bordé par des montagnes à pic d'une hauteur excessive, couvertes de neige, sans un brin d'herbe sur cet amas immense de rochers condamnés à une stérilité éternelle. Jamais on ne vit un souffle de vent rider la surface de cette eau ; elle n'était troublée que par la chute d'énormes morceaux de glace qui se détachaient fréquemment de cinq différens glaciers, et qui faisaient en tombant un bruit qui retentissait au loin dans les montagnes. L'air y est si tranquille et le silence si profond, que la simple voix d'un homme se fait entendre à une demi-lieue, ainsi que le bruit de quelques

oiseaux de mer qui déposent leurs œufs dans le creux de ces rochers. C'était au fond de cette baie que les Français espéraient trouver des canaux par lesquels ils pourraient pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique. Ils supposaient qu'elle devait aboutir à une grande rivière dont le cours pouvait se trouver entre deux montagnes, et que cette rivière prenait sa source dans un des grands lacs au nord du Canada. On partit donc avec les deux grands canots des frégates. Après avoir fait une lieue et demie seulement dans le canal qui était à l'ouest, on parvint à un cul-de-sac qui se terminait par deux glaciers immenses. On tenait le milieu du canal pour éviter la chute des pierres et des glaces le long des bords. On fut obligé d'écarter les glaçons dont la mer était couverte, pour pénétrer dans cet enfoncement. L'eau en était si profonde, qu'à une demi-encablure de terre, on ne trouva pas fond à cent vingt brasses. De Langle, Dagelet et plusieurs officiers voulurent gravir le glacier; après des fatigues inexprimables, ils parvinrent jusqu'à deux lieues, obligés de franchir, avec beaucoup de risques, des crevasses d'une très-grande profondeur; ils n'aperçurent qu'une continuation de glaces et de neiges, qui probablement ne se termine qu'au cap Beau-Temps. Le canal à l'est fut visité aussi; il se terminait de même par deux glaciers.

Le lendemain de cette course, le chef vint à bord, mieux accompagné et plus paré qu'à l'ordinaire; après beaucoup de chansons et de danses, il proposa au commandant de lui vendre l'île sur laquelle était l'observatoire, se réservant sans doute tacitement, observe La Pérouse, le droit d'y voler les Français. Quoiqu'il fût plus que douteux que ce chef fût propriétaire d'aucun terrein, cependant comme beaucoup de sauvages étaient témoins de ce marché, La Pérouse avait droit de penser qu'ils y donnaient leur consentement. Il accepta l'offre, donna au chef plusieurs aunes de drap rouge, des haches, des herminettes, du fer en barre et des clous; il fit aussi des présens à tous les Indiens présens. Le marché ainsi conclu et soldé, il envoya prendre possession de l'île avec les formalités ordinaires. On enterra au pied d'une roche une bouteille qui contenait une inscription relative à cette cérémonie, et l'on mit auprès une des médailles de bronze qui avaient été frappées en France, avant le départ des frégates.

Tous les travaux qui avaient obligé de relâcher dans cette baie étaient achevés; on était sur le point d'en partir, et les Français se regardaient comme les plus heureux des navigateurs, d'être arrivés à une si grande distance de l'Europe sans avoir eu un seul malade, ni un seul homme des deux équipages atteint du scorbut.

« Mais le plus grand des malheurs, celui qu'il était le plus impossible de prévoir, s'écrie tristement La Pérouse, nous attendait à ce terme. » C'est avec l'accent de la plus vive douleur qu'il trace l'histoire d'un désastre mille fois plus cruel que les maladies et tous les autres événemens des plus longues navigations. Ses regrets, depuis cet événement, furent sans cesse accompagnés de ses larmes; le temps ne put calmer sa douleur; chaque instant, chaque objet, lui rappelait la perte qu'il avait faite, dans une circonstance où l'on croyait si peu avoir à craindre un pareil événement.

Avant d'appareiller du mouillage, on devait sonder dans la passe, pour guider la marche des frégates ; Descures, premier lieutenant de *la Boussole*, en était chargé pour ce bâtiment, et Laborde de Marchainville pour *l'Astrolabe*. Le zèle de Descures ayant quelquefois paru trop ardent à La Pérouse, il crut devoir lui donner des instructions par écrit, pour lui recommander la plus grande prudence dans son opération. Les détails dans lesquels il était entré à cet égard parurent si minutieux à Descures, qu'il demanda à son capitaine s'il le prenait pour un enfant, ajoutant qu'il avait déjà commandé des bâtimens; celui-ci lui expliqua amicalement le motif de ses ordres, et lui représenta qu'une audace peu réfléchie qui

fait braver dans les canots les rochers et les brisans pouvait avoir les suites les plus funestes dans une campagne, où ces sortes de périls se renouvelaient à chaque minute.

« Ces instructions devaient-elles me laisser quelques craintes? dit La Pérouse. Elles étaient données à un homme de trente-trois ans, qui avait commandé des bâtimens de guerre : combien de motifs de sécurité! »

Le 13 juillet, les canots partirent, comme le commandant l'avait ordonné, à six heures du matin : c'était autant une partie de plaisir que d'instruction et d'utilité; on devait chasser et déjeûner sous des arbres. La Pérouse joignit à Descures deux officiers, dont l'un était le seul parent qu'il eût dans la marine, et auquel il était aussi tendrement attaché que s'il eût été son fils. Les sept meilleurs soldats du détachement composaient l'armement du canot, dans lequel le maître-pilote de *la Boussole* s'était aussi embarqué. Boutin commandait un petit canot; *l'Astrolabe* en avait aussi envoyé un avec trois officiers.

« A dix heures du matin, continue La Pérouse, je vis revenir notre petit canot. Un peu surpris, parce que je ne l'attendais pas si tôt, je demandai à M. Boutin, avant qu'il fût monté à bord, s'il y avait quelque chose de nouveau : je craignais, dans le premier instant, quelque attaque des sau-

vages. L'air de M. Boutin n'était pas propre à me rassurer ; la plus vive douleur était peinte sur son visage. Il m'apprit bientôt le naufrage affreux dont il venait d'être témoin, et auquel il n'avait échappé que par la fermeté de son caractère, qui lui avait permis de voir toutes les ressources qui restaient dans un si extrême péril. Entraîné, en suivant son commandant, au milieu des brisans qui portaient dans la passe, pendant que la marée sortait avec une vitesse de trois à quatre lieues par heure, il imagina de présenter à la lame l'arrière de son canot, qui, de cette manière poussé par cette lame et lui cédant, pouvait ne pas se remplir, mais devait cependant être entraîné au dehors à reculons par la marée. Bientôt il vit les brisans de l'avant de son canot, et il se trouva dans la grande mer. Plus occupé du salut de ses camarades que du sien propre, il parcourut le bord des brisans, dans l'espoir de sauver quelqu'un ; il s'y engagea même, mais il fut repoussé par la marée ; enfin il monta sur les épaules d'un officier, afin de découvrir un plus grand espace : vain espoir !... tout avait été englouti... La mer étant devenue belle à la mer étale, il rentra, conservant quelque espérance pour le canot de *l'Astrolabe*, il n'avait vu périr que le nôtre. M. de Marchainville était, dans ce moment, à un grand quart de lieue du danger, c'est-à-dire dans une mer aussi parfaitement tranquille

que celle du port le mieux fermé, mais ce jeune officier, poussé par une générosité sans doute imprudente, puisque tout secours était impossible dans ces circonstances, ayant l'âme trop élevée, le courage trop grand, pour faire cette réflexion, lorsque ses amis étaient dans un si extrême danger, vola à leur secours, se jeta dans les mêmes brisans, et, victime de sa générosité et de la désobéissance formelle de son chef, périt comme lui.

Bientôt DeLangle arrive à bord de La Pérouse, accablé de même de la plus vive douleur, et lui apprend, en versant des larmes, que le malheur était infiniment plus grand qu'il ne le croyait. Depuis le départ de France, il s'était fait une loi de ne jamais envoyer Marchainville et son frère Boutervilliers pour une même corvée : il avait cédé, dans cette seule occasion, au désir qu'ils avaient témoigné d'aller se promener et chasser ensemble; car c'était sous ce point de vue que les deux commandans avaient envisagé l'un et l'autre la course des canots, qu'ils croyaient aussi peu exposés que dans la rade de Brest, lorsque le temps est très-beau.

Les pirogues des sauvages vinrent, dans ce moment, annoncer ce funeste événement; les signes de ces hommes grossiers exprimaient qu'ils avaient vu périr les deux canots, et que tout secours avait été impossible. Ils furent comblés de présens, et

on tâcha de leur faire comprendre que toutes les richesses qui étaient à bord appartiendraient à celui qui aurait sauvé un seul homme.

Rien n'était plus propre à émouvoir leur humanité ; ils coururent sur les bords de la mer, et se répandirent sur les deux côtés de la baie. Les chaloupes et les canots des deux frégates se portèrent l'une sur la côte de l'est, l'autre sur celle de l'ouest, afin de ne rien laisser à visiter ; elles firent trois lieues sur le bord de la mer, où le plus petit débris ne fut pas même jeté. La Pérouse avait cependant conservé un peu d'espoir ; mais le retour des embarcations détruisit cette illusion, et acheva de le plonger dans une consternation inexprimable.

Il ne restait plus qu'à quitter un pays aussi funeste ; cependant La Pérouse forma la résolution d'attendre encore plusieurs jours en changeant de mouillage, pour recueillir ceux de ses infortunés compagnons qui auraient pu échapper à la fureur des flots. Il ne mit à la voile que le 30 juillet ; et, avant son départ, on érigea sur l'île, du milieu de la baie, à laquelle il donna le nom d'île du Cénotaphe, un monument à la mémoire des infortunés qui avaient été engloutis. Lamanon composa l'inscription, qu'il enterra dans une bouteille au pied du cénotaphe ; elle commençait par ces mots : « *A l'entrée du port ont péri vingt-un braves*

marins : qui que vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres ! » Elle racontait ensuite l'événement, et donnait le nom de tous ceux qui en avaient été les victimes.

La baie ou plutôt le Port-des-Français est situé par 58° 37′ de latitude nord, et 139° 50′ de longitude ouest : la déclinaison de l'aiguille aimantée y est de 28° vers l'est, et son inclinaison de 74°. Cette relâche, à cause de ses nombreux inconvéniens, ne convient point aux bâtimens qui seraient expédiés pour traiter des pelleteries à l'aventure ; mais une nation qui aurait des projets de factorerie sur cette côte, ne pourrait faire choix d'un lieu plus propre à un pareil établissement, à cause des avantages qu'il présente. Le climat de cette côte est infiniment plus doux que celui de la baie d'Hudson par cette même latitude. On mesura des pins de six pieds de diamètre et de cent-quarante pieds de hauteur : ceux de cette même espèce ne sont, sur les côtes de la baie d'Hudson, que d'une dimension à peine suffisante pour des boute-hors. La végétation y est aussi très-vigoureuse pendant trois ou quatre mois de l'année. Le blé de Russie et une infinité de plantes usuelles y réussiraient probablement. On y trouve en abondance le céleri, l'ortie à feuilles rondes, le lupin, le pois sauvage, la millefeuille, la chicorée, le mimulus. Chaque jour et à chaque

repas, la chaudière de l'équipage en était remplie; on en mangeait dans la soupe, dans les ragoûts, en salade; et ces herbes ne contribuèrent pas peu à maintenir tout le monde en bonne santé. On voyait, parmi ces plantes potagères, presque toutes celles des montagnes de France, entr'autres l'angélique, la violette, et plusieurs espèces de graminées propres aux fourrages.

Les bois sont remplis de fraises, de framboises, de groseilles, on y trouve le sureau à grappe, le saule-nain, différentes espèces de bruyères qui croissent à l'ombre, le peuplier baumier, le peuplier-liard, le saule-marsaut, le charme, enfin de ces superbes pins avec lesquels on pourrait faire les mâtures des plus grands vaisseaux.

Les rivières sont remplies de truites et de saumons. Les frégates ne pêchèrent dans la baie que des flétans, dont quelques-uns pesaient plus de cent livres, de petites vieilles, une seule raie, des capelans et quelques plics. Au reste, comme on préférait les saumons et les truites à tous ces poissons, et que les Indiens en vendaient plus qu'on ne pouvait en consommer, on pêchait peu, et seulement à la ligne; les occupations des Français ne leur ayant pas permis de jeter la seine. Les moules sont entassées avec profusion sur la partie du rivage qui découvre à la basse mer, et les rochers sont parsemés de petits lépas

assez curieux, on trouve aussi dans le creux de ces rochers différentes espèces de buccins et d'autres limaçons de mer.

On vit aussi sur le rivage de la mer d'assez grosses cames, et Lamanon rapporta d'un endroit élevé de plus de deux cents toises au-dessus du niveau de la mer des coquilles appelées manteau royal, pétrifiées et très-bien conservées.

Les chasseurs aperçurent dans les bois des ours, des martres, des écureils; et les Indiens vendirent aux Français des peaux d'ours noir et brun, de lynx du Canada, d'hermine, de martre, de petit-gris, d'écureuil, de Castor, de marmotte du Canada, et de renard d'eau; on prit aussi une musaraigne ou rat d'eau en vie. On vit des peaux tannées d'orignal ou d'élan et une corne de bouquetin; mais la peau la plus précieuse et la plus commune est celle de loutre de mer: il y a aussi des phoques. Les oiseaux sont peu variés, mais les individus sont assez multipliés. Les bois taillis étaient pleins de fauvettes, de rossignols, de merles, de gélinottes: on était dans la saison de leurs amours; leur chant parut fort agréable. L'aigle à tête blanche et le corbeau de la grande espèce, planaient dans les airs; on surprit et l'on tua un très-beau martin-pêcheur, et l'on aperçut un très-beau geai bleu avec quelques colibris. L'hirondelle et l'huitrier noir font leur nid dans le creux

des rochers sur le bord de la mer ; le goeland, le guillemot à pattes rouges, les cormorans, quelques canards et des plongeons de la grande et de la petite espèce, sont les seuls oiseaux de mer qu'on y ait vus.

Mais si les productions végétales et animales de cette baie la rapprochent de beaucoup d'autres, son aspect ne peut être comparé à rien, et il est douteux que les profondes vallées des Alpes et des Pyrénées offrent un tableau si effrayant, mais en même temps si pittoresque. Des montagnes primitives de granite ou de schiste, couvertes d'une neige éternelle, sur lesquelles on n'aperçoit ni arbres, ni plantes, ont leur base dans l'eau, et forment sur le rivage une espèce de quai ; leur talus est si rapide, qu'après les deux ou trois cents premières toises, les bouquetins ne pourraient les gravir ; et toutes les coulées qui les séparent sont des glaciers immenses dont le sommet ne peut être aperçu, et dont la base est baignée par la mer. A 20 toises du rivage, on ne peut trouver le fond avec une sonde de 160 brasses.

Les côtés du port sont formés par des montagnes du deuxième ordre, de 800 à 900 toises seulement d'élévation ; elles sont couvertes de pins et tapissées de verdure, et on n'aperçoit la neige que sur leur sommet : elles ont paru entièrement composées de schiste qui est dans un commencement

de décomposition ; elles sont non pas entièrement inaccessibles, mais extrêmement difficiles à gravir. Les naturalistes de l'expédition, hommes zélés et infatigables, ne purent parvenir jusqu'à leur sommet, mais ils montèrent, avec des fatigues incroyables à une assez grande hauteur. Ils recueillirent dans les vallées l'ochre, la pyrite cuivreuse, le grenat friable, mais très-gros et parfaitement cristallisé ; le schorl en cristaux, le granit, les schistes, la pierre de corne, le quartz très-pur, le mica, la plombagine et la houille. Quelques-unes de ces matières annoncent que ces montagnes recèlent des mines de fer et de cuivre.

La nature devait à un pays aussi affreux des habitans aussi grossiers et aussi barbares que leur sol est rocailleux et agreste. Ils n'habitent cette terre que pour la dépeupler ; en guerre avec tous les animaux, ils méprisent les substances végétales qui naissent autour d'eux.

Leurs arts sont assez avancés, et leur civilisation à cet égard a fait de grands progrès ; mais celle qui polit les mœurs, adoucit la férocité est encore dans l'enfance ; la manière dont ils vivent, excluant toute subordination, fait qu'ils sont continuellement agités par la crainte ou par la vengeance ; colères et prompts à s'irriter, on les voit sans cesse le poignard à la main les uns contre les autres. Exposés à mourir de faim l'hi-

ver, parce que la chasse peut n'être pas heureuse, ils sont pendant l'été dans la plus grande abondance, pouvant prendre en moins d'une heure la subsistance nécessaire à leur famille ; oisifs le reste de la journée, ils la passent au jeu, pour lequel ils ont une passion violente : c'est la grande source de leurs querelles. Cette peuplade s'anéantirait promptement si à tous ces vices destructeurs, elle joignait le malheur de cônnaître l'usage de quelque liqueur enivrante. Ils sont indifférens pour leurs enfans et vrais tyrans de leurs femmes qui sont condamnées sans cesse aux travaux les plus pénibles.

Les Français ne descendaient à terre qu'armés et en force ; les sauvages craignaient beaucoup les fusils ; et une dixaine d'Européens rassemblés imposaient à tout un village. Les chirurgiens-majors des deux frégates ayant eu l'imprudence d'aller seuls à la chasse, furent attaqués : les sauvages voulurent leur arracher leurs fusils, mais ils ne purent y réussir ; le même événement arrivé à une autre personne qui fut heureusement secouru par l'équipage d'un des canots, prouve combien peu l'on doit se fier à leur bonne foi. Ces commencemens d'hostilité leur paraissaient si simples, qu'ils ne discontinuaient pas de venir à bord, et ils ne soupçonnèrent jamais qu'il fût permis d'user de représailles.

Leur penchant au vol est incroyable; sans cesse autour des vaisseaux, dans leurs pirogues, ils y passaient trois ou quatre heures, avant de commencer l'échange de quelques poissons ou de deux ou trois peaux de loutre; ils saisissaient toutes les occasions de nous voler, dit La Pérouse; ils arrachaient le fer qui était facile à enlever, et ils examinaient surtout par quel moyen ils pourraient pendant la nuit tromper notre vigilance. Je faisais monter à bord les principaux personnages; je les comblais de présens, et ces mêmes hommes que je distinguais si particulièrement, ne dédaignaient jamais le vol d'un clou ou d'une vieille culotte. Lorsqu'ils prenaient un air riant et doux j'étais assuré qu'ils avaient dérobé quelque chose, et très-souvent je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir.

« J'avais expressément recommandé d'accabler de caresses les enfans, de les combler de petits présens; les parens étaient insensibles à cette marque de bienveillance que je croyais de tous les pays : la seule réflexion qu'elle fit naître chez eux, c'est qu'en demandant à accompagner leurs enfans, lorsque je les faisais monter à bord, ils auraient une occasion de nous voler; et pour mon instruction, je me suis procuré plusieurs fois le plaisir de voir le père profiter du moment où nous paraissions le plus occupé de son en-

fant, pour enlever et cacher sous sa couverture de peau tout ce qui lui tombait sous la main. J'ai eu l'air de désirer des effets de peu de valeur, qui appartenaient à des Indiens à qui je venais de faire de présens ; c'était un essai que je faisais de leur générosité ; mais toujours inutilement.

Le 22 juillet, ils avaient apporté des débris des canots naufragés que la lame avait poussés sur la côte de l'est, fort près de la baie, et ils firent entendre par des signes qu'ils avaient enterré un des malheureux Français sur le rivage où il avait été jeté par la lame. Sur ces indices, trois officiers partirent aussitôt, accompagnés des mêmes sauvages qui avaient reçu des présens.

Ils firent trois lieues sur des pierres, dans un chemin épouvantable ; à chaque demi-heure, les guides exigeaient un nouveau paiement ou refusaient de suivre ; enfin ils s'enfoncèrent dans les bois et prirent la fuite. On s'aperçut, mais trop tard, que leur rapport n'était qu'une ruse inventée pour obtenir encore des présens.

Ce que La Pérouse nomme leur village, ne consiste qu'en trois ou quatre appentis de bois de vingt-cinq pieds de long sur quinze à vingt pieds de large, couverts seulement du côté du vent avec des planches ou des écorces d'arbre ; au milieu était un feu, au dessus duquel pen-

daient des flétans et des saumons qui séchaient à la fumée. Dix-huit ou vingt personnes logeaient sous chacun de ces appentis; les femmes et les enfans d'un côté, et les hommes de l'autre. On supposa que chaque cabane constituait une petite peuplade indépendante de la voisine; chacune avait sa pirogue, et une espèce de chef; elle partait, sortait de la baie, emportait son poisson et ses planches, sans que le reste du village eût l'air d'y prendre la moindre part.

Ce port n'est probablement habité que pendant la belle saison, et les Indiens n'y doivent pas passer l'hiver. On n'y vit pas une seule cabane à l'abri de la pluie, et quoiqu'il n'y ait jamais eu ensemble dans la baie, trois cents Indiens, les frégates ont été visitées par huit cents autres au moins.

Les pirogues entraient et sortaient continuellement, et emportaient ou rapportaient chacune leur maison et leurs meubles, qui consistent en beaucoup de petits coffres, dans lesquels ils renferment leurs effets les plus précieux; ces coffres sont placés à l'entrée de leurs cabanes, qui sont d'ailleurs d'une puanteur et d'une malpropreté à laquelle ne peut être comparée la tanière d'aucun animal connu. Ils ne s'écartent jamais de deux pas pour aucun besoin. Ils ne cherchent dans ces occasions ni l'ombre ni le mystère; ils con-

tinuent la conversation qu'ils ont commencée comme s'ils n'avaient pas un instant à perdre, et lorsque c'est pendant le repas, ils reprennent leur place dont ils n'ont jamais été éloignés d'une toise. Les vases de bois dans lesquels ils font cuire leurs poissons ne sont jamais lavés; ils leur servent de marmite, de plat et d'assiette; comme ces vases ne peuvent aller au feu, ils font bouillir l'eau avec des cailloux rougis qu'ils renouvellent jusqu'à l'entière cuisson de leurs alimens. Ils connaissent aussi la manière de les rôtir; elle ne diffère pas de celle de nos soldats dans les camps. Les Français ne virent probablement qu'une petite partie de ces peuples, qui sans doute occupent un espace assez considérable sur le bord de la mer. Ils sont errans pendant l'été dans les différentes baies, cherchant leur pâture comme les phoques; et l'hiver ils s'enfoncent dans l'intérieur du pays pour chasser les castors et les autres animaux dont ils apportaient les dépouilles. Quoiqu'ils aient toujours les pieds nus, la plante n'en est point calleuse, et ils ne peuvent marcher sur les pierres; ce qui prouve qu'ils ne voyagent jamais qu'en pirogues ou sur la neige avec des raquettes.

On ne leur vit d'autres animaux domestiques que des chiens. Il y en a ordinairement trois à quatre par cabane; ils sont petits et ressemblent

au chien de berger ; ils n'aboient presque pas : ils ont un sifflement fort approchant de celui du chacal, et ils sont si sauvages, qu'ils paraissent être aux autres chiens ce que leurs maîtres sont aux peuples civilisés.

Les hommes se percent le cartilage du nez et des oreilles; ils y attachent différens petits ornemens. Ils se font des cicatrices sur les bras et sur la poitrine avec un instrument de fer très-tranchant, qu'ils aiguisent en le passant sur leurs dents comme sur une pierre. Ils ont les dents limées jusqu'au ras des gencives, et ils se servent pour cette opération d'un grès arrondi, ayant la forme d'une langue : l'ochre, le noir de fumée, la plombagine, mêlés avec l'huile de phoque, leur servent à se peindre le visage et le reste du corps d'une manière effroyable. Lorsqu'ils sont en grande cérémonie, leurs cheveux sont longs, poudrés et tressés avec le duvet des oiseaux de mer : c'est leur plus grand luxe, et il est peut-être réservé aux chefs de famille. Une simple peau couvre leurs épaules ; le reste du corps est absolument nu, à l'exception de la tête, qu'ils couvrent ordinairement avec un petit chapeau de paille très-artistement tressé ; mais quelquefois ils placent sur leur tête des bonnets à deux cornes, des plumes d'aigles, et enfin des têtes d'ours entières, dans lesquelles ils ont enchâssée une calotte de bois. Ces différentes coif-

fures sont extrêmement variées ; mais elles ont pour objet principal, comme tous leurs autres usages, de les rendre effrayans, peut-être afin d'imposer davantage à leurs ennemis.

Quelques Indiens avaient des chemises entières de peau de loutre et l'habillement du grand chef était une chemise de peau d'orignal tannée, bordée d'une frange de sabots de daim et de becs d'oiseaux, qui imitaient le bruit des grelots lorsqu'il dansait : ce même habillement est très-connu des sauvages du Canada et des autres nations qui habitent les parties orientales de l'Amérique.

Quelques femmes seulement avaient les bras tatoués ; mais elles ont toutes un usage qui les rend hideuses, et dont Cook a déjà parlé : leur lèvre inférieure est fendue au ras des gencives, dans toute la largeur de la bouche ; elles portent une espèce d'écuelle de bois sans anse qui appuie contre les gencives, à laquelle cette lèvre fendue sert de bourrelet en dehors, de manière que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux ou trois pouces. Les jeunes filles n'ont qu'une aiguille dans la lèvre inférieure, et les femmes mariées ont seules le droit de l'écuelle ; elles se déterminent avec peine à quitter cet ornement ; elles faisaient alors le même geste et témoignaient le même embarras qu'une femme d'Europe dont on découvrirait la gorge. La lèvre inférieure retom-

bait alors sur le menton : il était impossible de rien voir de plus hideux.

La taille de ces Indiens est à peu près comme la nôtre ; les traits de leur visage sont très-variés, et n'offrent de caractère particulier que dans l'expression de leurs yeux, qui n'annoncent jamais un sentiment doux. La couleur de leur peau est très-brune, parce qu'elle est sans cesse exposée à l'air ; mais leurs enfans naissent aussi blancs que les nôtres ; ils sont moins barbus que les Européens. La charpente de leur corps est faible : on en vit dont les jambes enflées semblaient annoncer le scorbut ; leurs gencives étaient cependant en bon état. Il est douteux qu'ils parviennent à une grande vieillesse : on n'aperçut qu'une seule femme qui paraissait avoir soixante ans ; elle était assujétie, comme les autres, aux différens travaux imposés à son sexe.

Instruit par ses voyages qui l'avaient mis à même de comparer différens peuples, La Pérouse pense que les Indiens du Port-des-Français ne sont point eskimaux, ils ont évidemment une origine commune avec tous les habitans de l'intérieur du Canada et des parties septentrionales de l'Amérique.

Ils pêchent comme nous en barrant les rivières ; dans une course que l'on fit à l'ouest de la baie, on rencontra un village sur le bord

d'une petite rivière entièrement barrée par des piquets pour la pêche du saumon; ce poisson en la remontant rencontre les piquets, ne pouvant les franchir, il cherche à retourner à la mer, et trouve sur son passage des paniers très-étroits, fermés par le bout, et placés dans les angles de cette digue; il y entre, et ne pouvant s'y retourner, il reste pris. Ces Indiens pêchent aussi à la ligne, et leur méthode est assez ingénieuse : ils attachent à chaque ligne une vessie de phoque, et ils l'abandonnent ainsi sur l'eau; chaque pirogue jette douze à quinze lignes : à mesure que le poisson est pris, il entraîne la vessie, et la pirogue court après; ainsi deux hommes peuvent surveiller douze à quinze lignes sans avoir l'ennui de les tenir à la main.

Leur industrie est beaucoup plus avancée que celle des insulaires du Grand-Océan : ils savent forger le fer, façonner le cuivre, filer le poil de différens animaux, et fabriquer à l'aiguille avec cette laine, un tissu pareil à nos tapisseries; ils entremêlent dans ce tissu des lanières de peau de loutre, ce qui fait ressembler leurs manteaux à la peluche de soie la plus fine. Nulle part on ne tresse avec plus d'art des chapeaux et des paniers de jonc; ils y figurent des dessins assez agréables; ils sculptent aussi très-passablement toutes sortes de figures d'hommes, d'animaux, en bois

ou en pierre ; marquettent avec des opercules de coquilles des coffres dont la forme est assez élégante ; taillent en bijoux la pierre serpentine, et lui donnent le poli du marbre.

Ils sont d'ailleurs maladroits dans la construction de leurs pirogues, qui sont formées avec un arbre creusé, relevé de chaque côté par une planche, cousue au fond de l'embarcation.

Leurs armes sont le poignard, une lance de bois durci au feu, ou de fer, suivant la richesse du propriétaire ; et enfin l'arc et les flèches qui sont ordinairement armées d'une pointe de cuivre ; les arcs n'ont rien de particulier, et ils sont beaucoup moins forts que ceux de plusieurs autres nations.

On trouve parmi leurs bijoux des morceaux d'ambre jaune ou de succin ; mais on ne put savoir si c'était une production de leur pays, ou s'ils l'avaient reçu par leur communication indirecte avec les Russes.

Le jeu auquel ils se livrent avec une fureur extrême, est absolument un jeu de hasard ; ils ont trente buchettes ayant chacune des marques différentes comme nos dés ; ils en cachent sept ; chacun joue à son tour, et celui qui approche le plus du nombre tracé sur les sept buchettes, gagne l'enjeu convenu qui est ordinairement un morceau de fer ou une hache ; ce jeu les rend

tristes et sérieux. On les entendait cependant chanter très-souvent, et lorsque le chef venait visiter La Pérouse, il faisait ordinairement le tour du bâtiment en chantant, les bras étendus en forme de croix et en signe d'amitié : il montait ensuite à bord, et y jouait une pantomime qui exprimait ou des combats, ou des surprises, ou la mort. L'air qui avait précédé cette danse, était agréable et assez harmonieux.

On rencontra dans l'intérieur du pays un Moraï qui prouva que ces Indiens étaient dans l'usage de brûler les morts et d'en conserver la tête ; on en trouva une enveloppée dans plusieurs peaux. Ce monument consistait en quatre piquets assez forts qui portaient une petite chambre en planches dans laquelle reposaient les cendres conservées dans des coffres. On les ouvrit, on défit le paquet de peaux qui enveloppaient la tête, et après que la curiosité fut satisfaite, on remit scrupuleusement chaque chose à sa place, et on y ajouta beaucoup de présens en instrumens de fer et en rassades. Les sauvages qui avaient été témoins de cette visite montrèrent un peu d'inquiétude ; mais ils ne manquèrent pas d'enlever les présens que les Français avaient laissés, car d'autres curieux y étant allés le lendemain ne les trouvèrent plus ; ils y laissèrent de nouvelles richesses qui eurent le même sort que celles de la veille. Mais si ces

Indiens permirent quoiqu'avec un peu de répugnance, de visiter leurs tombeaux, il n'en fut pas de même de leurs cabanes; ils n'en laissèrent approcher qu'après en avoir écarté leurs femmes.

On voyait chaque jour entrer dans la baie de nouvelles pirogues, et chaque jour des villages entiers en sortaient et cédaient leurs places à d'autres. Ces Indiens paraissaient beaucoup redouter la passe, et ne s'y hasardaient jamais qu'à la mer étale du flot ou du jusant : on apercevait distinctement à l'aide des lunettes que lorsqu'ils étaient entre les deux pointes, le chef, ou du moins l'Indien le plus considérable, se levait, tendait les bras vers le soleil, et paraissait lui adresser des prières, pendant que les autres pagayaient avec la plus grande force. Ce fut en demandant des éclaircissemens sur cette coutume que l'on apprit que depuis peu de temps sept grandes pirogues avaient fait naufrage dans la passe : la huitième s'était sauvée ; les Indiens qui échappèrent à ce malheur la consacrèrent ou à leur Dieu ou à la mémoire de leurs compagnons : on la vit à côté d'un moraï qui contenait sans doute les cendres des naufragés.

Cette pirogue ne ressemblait point à celles du pays ; elle avait des couples, des lisses, comme nos canots, et cette charpente, très-bien faite, était recouverte de peau de phoque, qui lui ser-

vait de bordage, et si parfaitement cousue, que les meilleurs ouvriers d'Europe auraient de la peine à imiter ce travail. Cette pirogue avait 34 pieds de long, 4 de large et 6 de profondeur; ces dimensions la rendaient propre à faire de longs voyages, ce qui fit croire que le Port-des-Français était un lieu d'entrepôt habité seulement dans la saison de la pêche. Il parut possible que les Eskimaux des environs des îles Choumagin et de la presqu'île parcourue par Cook étendissent leur commerce jusque dans cette partie de l'Amérique, qu'ils y répandissent le fer et les autres articles, et qu'ils rapportassent avec avantage pour eux les peaux de loutre, que les Russes recherchent avec tant d'empressement. La forme des pirogues perdues, ainsi que la grande quantité de peaux que La Pérouse traita, et qui pouvaient être rassemblées pour être vendues à des étrangers, lui semblèrent appuyer cette conjecture.

On vit ces Indiens adresser fréquemment des prières au soleil, mais on n'aperçut ni temple, ni prêtres, ni la trace d'aucun culte.

Nos caractères ne peuvent exprimer la langue de ces peuples; ils ont, à la vérité, plusieurs articulations semblables aux nôtres, mais plusieurs nous sont absolument étrangères : ils ne font aucun usage des consonnes B, F, X, J, D, P, V; et, malgré leur talent pour l'imitation, ils n'ont

jamais pu prononcer les quatre premières ; il en a été de même pour l'L mouillée et le *gn* mouillé. Ils articulaient la lettre R comme si elle était double, et en grasseyant beaucoup ; ils prononcent le *chr* des Allemands avec autant de dureté que les Suisses de certains cantons. Ils ont aussi un son articulé très-difficile à saisir ; on ne pouvait entreprendre de l'imiter sans exciter leur rire : il est en partie représenté par les lettres *Khlrl*, ne faisant qu'une seule syllabe, prononcée en même temps du gosier et de la langue ; cette syllabe se trouve dans le mot *Khlrcis*, qui signifie cheveux. Leurs consonnes initiales sont K', T, N, S, M ; les premières sont celles qu'ils emploient le plus souvent : aucun de leurs mots ne commence par R, et ils se terminent presque tous par *ou*, *ouls*, *oulch*, ou par des voyelles. Le grasseyement, le grand nombre de K et les consonnes doubles rendent cette langue très-dure ; elle est moins gutturale chez les hommes que chez les femmes, qui ne peuvent prononcer les labiales, à cause de la rouelle de bois nommée *Kentaga* qu'elles enchâssent dans la lèvre inférieure.

On s'aperçoit moins de la rudesse de leur langue lorsqu'ils chantent. La difficulté de communiquer des idées abstraites par des signes empêcha de faire beaucoup d'observations sur la syntaxe de leur langue. Lamanon, qui se livra plus

particulièrement à cette étude, observa cependant qu'ils avaient des interjections pour exprimer les sentimens d'admiration, de colère ou de plaisir; il pensa qu'ils n'avaient point d'article, car il ne trouva pas de mots qui revinssent souvent, et qui servissent à lier leurs discours. Ils connaissent les rapports numériques; ils ont des noms de nombre, sans cependant distinguer le pluriel du singulier, ni par aucune différence dans les terminaisons, ni par des articles. On leur fit voir une dent de phoque, ils l'appelèrent *Kaourré*, et ils donnèrent le même nom à plusieurs dents réunies. Leurs noms collectifs sont en très-petit nombre; ils n'ont pas assez généralisé leurs idées pour avoir des mots un peu abstraits; ils ne les ont pas assez particularisées pour ne pas donner le même nom à des choses très-distinctes: ainsi chez eux *Kaaga* signifie également tête et visage, et Alcaou chef et ami. On ne trouva aucune ressemblance entre les mots de cette langue et celle d'Alachka, de la baie de Norton et de Noutka, ni avec celle des Groënlandais, des Eskimaux, des Mexicains, des Nadoessis et des Chipavas, dont on compara les vocabulaires. Lamanon prononça des mots de ces différens idiomes, ils n'en comprirent aucun, quoiqu'il variât sa prononciation. Il crut néanmoins qu'il y avait une grande affinité de son entre cette langue et celle de Noutka; le K est, dans

l'une et dans l'autre, la lettre dominante ; on la retrouve dans presque tous les mots. Les consonnes initiales et les terminaisons sont assez souvent les mêmes, et il n'est peut-être pas impossible que cette langue ait une origine commune avec la langue mexicaine ; mais cette origine, si elle existe, doit remonter à des temps bien reculés, puisque ces idiomes n'ont quelques rapports que dans les premiers élémens des mots, et non dans leur signification.

Voici leurs termes numériques : Un, *keirrk ;* deux, *theirh ;* trois, *neisk ;* quatre, *taakoun :* cinq, *keitchine ;* six, *kleitouchou ;* sept, *takatouchou ;* huit, *netskatouchou ;* neuf, *kouehok ;* dix, *tchinecate ;* onze, *keirkrha-keirrk ;* douze, *keirkrha-theirh ;* treize, *keirkhra-neisk ;* quatorze, *keirkrha-taakhoun ;* quinze, *keirkrha-keitchine;* seize, *keirkrha-kleitouchou ;* dix-sept, *keirkrha-takatouchou ;* dix-huit, *keirkrha netskatouchou ;* dix-neuf, *keirkrha-kouehok ;* vingt, *theirha ;* trente, *neiskrha ;* quarante, *taakounrha ;* cinquante, *keitchinerka ;* soixante, *kleitouchourha ;* soixante-dix, *takatouchourha ;* quatre-vingt, *netskatouchourha ;* quatre-vingt-dix, *kouehokrha ;* cent, *tchinecaterha.*

On n'aperçut chez ces peuples aucune trace d'antropophagie ; mais c'est une coutume si générale chez les Indiens de l'Amérique, que La Pérouse aurait eu peut-être encore ce trait à ajouter

à leur tableau s'ils eussent été en guerre, et qu'ils eussent fait un prisonnier.

Le 30 juillet La Pérouse sortit du Port-des-Français. Le séjour forcé qu'il venait d'y faire, l'avait contraint de changer le plan de sa navigation sur la côte d'Amérique; il avait encore le temps de la prolonger et d'en déterminer la direction ; mais il lui était impossible de songer à toute autre relâche, et moins encore à reconnaître chaque baie : toutes ses combinaisons devaient être subordonnées à la nécessité absolue d'aborder à Manille à la fin de janvier, et à la Chine dans le courant de février, afin de pouvoir employer l'été suivant à la reconnaissance des côtes de Tartarie, du Japon, du Kamtchatka et aller jusqu'aux îles Aléontiennes. Un plan si vaste ne lui laissait que le temps d'apercevoir les objets, et jamais celui d'éclaircir aucun doute; mais obligé de naviguer dans des mers à mousson, il fallait ou perdre une année, ou arriver à Monterey du 10 au 15 septembre, n'y passer que six à sept jours pour completter le bois que l'on aurait consommé, et traverser ensuite le plus promptement possible le Grand Océan sur un espace de plus de 120 degrés de longitude ou près de 2400 lieues marines. Il avait la crainte la plus fondée de n'avoir pas le temps de visiter, ainsi qu'il lui était ordonné, les îles Carolines et

celles au nord des Mariannes. L'exploration des Carolines devait dépendre du plus ou moins de bonheur de sa traversée, et il devait la supposer très-longue, vu le mauvais état de ses bâtimens; d'ailleurs la position géographique de ces îles qui sont beaucoup à l'ouest ou sous le vent, ne lui permettait que bien difficilement de les comprendre dans les projets ultérieurs de sa navigation au sud de la ligne.

Les commencemens de cette nouvelle navigation ne furent pas heureux, et ne répondirent pas à l'impatience des Français; le temps était couvert et brumeux, les vents variaient du nord au sud par l'est, on était toujours à trois ou quatre lieues et en vue de terres basses, mais on n'apercevait les hautes montagnes que par intervalles; c'était assez pour lier les relèvemens et pour déterminer ainsi le gisement de la côte dont on avait soin d'assujettir les points les plus remarquables à de bonnes déterminations de longitudes et de latitude.

Le 4 août on reconnut parfaitement l'entrée de Cross-Sound où se terminent les hautes montagnes couvertes de neige dont les pics ont 1300 à 1400 toises d'élévation. Les terres qui bordent la mer au sud-est de cette entrée, quoique encore élevées de 800 à 900 toises, sont couvertes d'arbres jusqu'au sommet, et la chaîne de monta-

gnes primitives paraît s'enfoncer beaucoup dans l'intérieur de l'Amérique.

Depuis Cross-Sound jusqu'au cap de l'Enganno, sur une étendue de vingt-cinq lieues, l'on aperçoit une infinité de petites îles basses très-boisées. La Pérouse est persuadé qu'on trouverait vingt port différens, et que trois mois suffiraient à peine pour développer ce labyrinthe. Les travaux ultérieurs des navigateurs qui avaient la possibilité de consacrer le temps nécessaire à cette reconnaissance, ont prouvé la justesse de cette conjecture. Il nomma différens points dont il détermina les positions. Le 7 septembre, étant par 40° 48′ nord, et 126° 59′ ouest, il aperçut un volcan dont la flamme était très-vive; enfin, toujours contrarié par les vents et les brumes, il n'entra dans la baie de Monterey que le 14 après midi.

Les terres du nord et du sud de la baie de Monterey sont élevées et couvertes d'arbres. On ne peut exprimer ni le nombre des baleines dont les frégates étaient environnées, ni leur familiarité; elles soufflaient à chaque minute à demi-portée de pistolet de distance, et occasionaient dans l'air une très-grande puanteur. Des brumes presque éternelles enveloppent les côtes de la baie de Monterey, ce qui en rend l'approche as-

sez difficile. La mer était couverte de pélicans; il paraît que ces oiseaux ne s'éloignent jamais beaucoup de terre.

Avant l'établissement des Espagnols à Monterey, en 1770, les Indiens de cette partie de la Californie ne cultivaient qu'un peu de maïs, et vivaient presque uniquement de pêche et de chasse. Nul pays n'est plus abondant en poisson et en gibier de toute espèce. Ce pays est aussi d'une fertilité inexprimable; les légumes de toute espèce y réussissent parfaitement; les Français enrichirent les jardins du gouverneur et des missions de différentes graines qui s'étaient parfaitement bien conservées depuis Paris. Les arbres fruitiers y sont encore très-rares quoique le climat leur convienne infiniment; il diffère peu de celui des provinces méridionales de France, du moins le froid n'y est jamais plus vif, mais les chaleurs de l'été y sont beaucoup plus modérées, à cause des brouillards continuels qui règnent dans ces contrées; ils procurent à cette terre qui est sablonneuse et légère une humidité favorable à la végétation, car elle est d'ailleurs fort mal arrosée par la nature; les arbres des forêts sont le pin à pignon, le cyprès, le chêne vert, et le platane d'occident; ils sont clair-semés, et une pelouse sur laquelle il est très-agréable de marcher, couvre la terre de ces forêts; on y rencontre

des clairières de plusieurs lieues, formant de vastes plaines où l'on rencontre le gibier.

La Pérouse rend justice au zèle des religieux qui sont à la tête des missions voisines de Monterey, mais il pense qu'on aurait dû joindre aux principes du christianisme dont ils enseignent la doctrine aux Indiens, une législation qui peu à peu eût rendu citoyens des hommes dont l'état ne diffère pas beaucoup aujourd'hui de celui des nègres des habitations des Antilles, régies avec le plus de douceur et d'humanité. On ne s'attache pas à leur faire connaître les avantages d'une société fondée sur le droit des gens, à établir parmi eux un droit de propriété si séduisant pour tout être qui pense, et par ce nouvel ordre de choses, à engager chacun à cultiver son champ avec émulation, ou à se livrer à tout autre genre de travail.

Les progrès de cette nouvelle civilisation seraient bien lents, les soins qu'il faudrait se donner bien pénibles et bien ennuyeux; mais des missionnaires peuvent seuls l'entreprendre. Les motifs humains sont insuffisans pour un pareil ministère; l'enthousiasme de la religion, avec les récompenses qu'elle promet, peuvent seuls dédommager des sacrifices, de l'ennui, des fatigues et des risques de ce genre de vie; ce sont des hommes vraiment apostoliques que ceux qui ont abandonné l'existence oisive d'un cloître pour se li-

vrer aux peines, aux soins, aux fatigues de tous les genres; il ne reste qu'à désirer un peu plus de philosophie dans ces hommes austères, religieux et charitables.

Les Indiens de Monterey sont généralement petits, faibles, et n'annoncent pas cet amour de l'indépendance et de la liberté qui caractérise les peuples du nord dont ils n'ont ni les arts ni l'industrie. Leur couleur est très-approchante de celle des nègres dont les cheveux ne sont pas laineux; ceux de ces hommes sont très-longs et très-forts; ils les coupent à quatre ou cinq pouces de la racine. Ces Indiens sont très-habiles à tirer de l'arc; ils tuent avec leurs flèches les oiseaux les plus petits; il est vrai que leur patience pour les approcher est inexprimable; ils se cachent et se glissent en quelque sorte auprès du gibier, et ne le tirent qu'à quinze pas.

Les hommes et les femmes sont rassemblés au son de la cloche; un religieux les conduit au travail, à l'église et à tous les exercices. Les moines sont les supérieurs au temporel comme au spirituel; les produits de la terre sont confiés à leur administration; y il a sept heures de travail par jour, deux heures de prière, et quatre ou cinq les dimanches et les fêtes qui sont consacrés entièrement au repos et au culte divin. Les punitions corporelles sont infligées aux Indiens des

deux sexes qui manquent aux exercices de piété, et plusieurs péchés dont le châtiment n'est réservé en Europe qu'à la justice divine, sont punis par les fers ou le bloc.

Cette constitution monacale, à défaut de liberté civile, retient les Indiens dans une enfance continuelle. Ils se lèvent ainsi que les missionnaires avec le soleil, vont à la prière et à la messe, qui durent une heure, et pendant ce temps-là on fait cuire au milieu de la place, dans trois grandes chaudières, de la farine d'orge, dont le grain a été rôti avant d'être moulu : cette espèce de bouillie que les Indiens nomment *atole*, et qu'ils aiment beaucoup, n'est assaisonnée ni de beurre, ni de sel, ce serait pour eux un mets fort insipide.

Chaque cabane envoie prendre la ration de tous ses habitans, pour son déjeûner, son dîner et son souper, dans un vase d'écorce; il n'y a ni désordre ni confusion; et lorsque les chaudières sont vides, on distribue le gratin aux enfans qui ont le mieux retenu les leçons du catéchisme.

Les femmes ne sont guères chargées que du soin de leur ménage, de celui de leurs enfans, et de rôtir et moudre les grains : cette dernière opération est très-pénible et très-longue; parce qu'elles n'ont d'autres moyens pour y parvenir que d'éeraser le grain sur une pierre cylindrique.

De Langle fit présent de son moulin à bras aux missionnaires; il était difficile de rendre un plus grand service; quatre femmes feront le travail de cent, et il restera du temps pour filer la laine des troupeaux et pour fabriquer des étoffes grossières.

Les récompenses des Indiens sont de petites distributions particulières de grains dont ils font de petites galettes cuites sous la braise; et les jours de grande fête la ration est en bœuf; plusieurs le mangent cru, surtout la graisse qui leur paraît un mets aussi délicieux que le plus excellent beurre.

On leur permet souvent de chasser et de pêcher pour leur compte, et à leur retour ils font assez ordinairement quelque présent aux missionnaires en poisson ou en gibier. Les femmes élèvent autour de leurs cabanes quelques poules. Elles sont la propriété des Indiens ainsi que leurs habillemens et leurs petits meubles de ménage et de chasse.

Les Indiens convertis ont conservé tous les anciens usages que leur nouvelle religion ne prohibe pas; mêmes cabanes, mêmes jeux, mêmes habillemens; celui du plus riche consiste en un manteau de peau de loutre qui couvre les reins et descend au-dessous des aines; les plus paresseux n'ont qu'un simple morceau de toile pour

couvrir leur nudité ; un petit manteau de peau de lapin couvre les épaules, et descend jusqu'à la ceinture ; il est attaché avec une ficelle sous le menton ; le reste du corps est absolument nu, ainsi que la tête ; quelques-uns cependant ont des chapeaux de paille très-bien nattés.

L'habillement des femmes est un manteau de peau de cerf mal tannée ; celles des missions sont dans l'usage d'en faire un petit corset à manches ; c'est leur seule parure, avec un petit tablier de jonc et une jupe de peau qui couvre leurs reins et descend à mi-jambe. Les jeunes filles au-dessous de neuf ans n'ont qu'une simple ceinture ; et les petits garçons sont tout nus.

Leurs cabanes sont des plus misérables qu'on puisse imaginer, elles sont rondes, de six pieds de diamètre sur quatre de hauteur. Quelques piquets de la grosseur du bras, fixés en terre, et qui se rapprochent en voûte par le haut, en composent la charpente ; huit à dix bottes de paille mal arrangées sur ces piquets, garantissent bien ou mal les habitans de la pluie ou du vent, et plus de la moitié de cette cabane reste découverte lorsque le temps est beau ; leur seule précaution est d'avoir chacun près de leur case, deux ou trois bottes de paille en réserve. Les exhortations des missionnaires n'ont pu les engager à changer cette construction ; ils disent qu'ils

aiment le grand air, qu'il est commode de mettre le feu à sa maison lorsqu'on y est dévoré par une trop grande quantité de puces, et d'en pouvoir élever une autre en moins de deux heures.

M. Fagès, commandant du fort et des deux Californies, avait déjà reçu des ordres pour faire aux frégates françaises le même accueil qu'aux vaisseaux de sa nation, il mit dans leur exécution une grâce et un intérêt qui lui méritèrent la plus vive reconnaissance de la part de La Pérouse et de ses compagnons.

Lamanon qui fit des recherches sur l'idiome des différens peuples qui habitent les environs de Monterey, observa qu'il n'est peut-être aucun pays où les différens idiomes soient aussi multipliés que dans la Californie septentrionale.

Monterey et la mission de San Carlos qui en dépend, comprennent le pays des Achastliens et des Ecclémacks. La langue des premiers est proportionnée au faible degré de leur intelligence. Ils se servent du mot *missich* pour désigner un homme bon et des alimens savoureux, et donnent le nom de *keches* à un homme méchant et à des viandes corrompues. Ils se servent de leurs doigts pour compter jusqu'à dix; peu d'entre eux peuvent le faire de mémoire. Leurs termes numériques sont : Un, *moukala;* deux, *outis;* trois, *capes;* quatre, *outiti;* cinq,

is; six, *étesake*; sept, *kaleis*; huit, *oulousmasakhen*; neuf, *pak*; dix, *tonta*.

La langue des Ecclemarks diffère absolument de toutes celles de leurs voisins ; voici leurs termes numériques : Un, *pek*; deux, *oulach*; trois, *oullef*; quatre, *amnahon*; cinq, *pemaca*; six, *pekoulana*; sept, *koulakoalano*; huit, *koulefala*; neuf, *lamakoualane*; dix, *tomoïla*. Lamanon recueillit aussi quelques autres mots, tels que : Amie, *nigefech*; arc, *pagounach*; barbe, *iscotre*; danser, *mefpa*; dents, *aour*; phoque, *opopabos*; non, *maal*; oui, *ike*; père, *aoï*; mère, *atzia*; étoile, *aimoulas*; nuit, *taumanès*.

Le gouvernement du Mexique entretient une petite marine dans le port de Monterey. Deux des bâtimens qui la composaient, avaient, pendant les années précédentes, reconnu la côte nord-ouest de l'Amérique.

Un commissaire espagnol se trouvait à Monterey, il apportait au gouverneur des ordres pour rassembler toutes les peaux de loutre qu'il pourrait se procurer dans son territoire, l'état s'en réservait exclusivement le commerce. Le gouverneur dit à La Pérouse qu'il en pourrait fournir vingt mille chaque année, et comme il connaissait le pays, il ajouta que si le commerce de la Chine comportait un débit de trente mille peaux, deux ou trois établissemens au nord de Saint-

François, les procureraient bientôt au commerce de sa nation.

« On ne peut assez s'étonner, observe La Pérouse, que les Espagnols, ayant des rapports si prochains et si fréquens avec la Chine par Manille, aient ignoré si long-temps la valeur de cette précieuse fourrure. C'est au capitaine Cook, c'est à la publication de son ouvrage, qu'ils doivent ce trait de lumière. Ainsi ce grand homme a voyagé pour toutes les nations, et la sienne n'a sur les autres que la gloire de l'entreprise et celle de l'avoir vu naître. »

Le 22 septembre les vivres, l'eau et le bois étaient embarqués à bord des deux frégates, le vent contraire les retint jusqu'au 24. La partie du Grand-Océan qu'elles avaient à traverser pour aller à Macao, est une mer presque inconnue, sur laquelle on pouvait espérer de rencontrer quelques îles nouvelles; les Espagnols, qui seuls la fréquentaient à cette époque, n'ayant plus depuis long-temps, cette ardeur des découvertes que la soif de l'or avait peut-être excitée, mais qui leur faisait braver tous les dangers.

Les vents s'étant fixés au nord-ouest, permirent à La Pérouse d'atteindre le 28me parallèle sur lequel il se proposait de parcourir un espace de 500 lieues jusqu'à la longitude assignée à l'île de Nostra-Senora de La Gorta sur les cartes : il avait

le projet de décliner ensuite vers le sud-ouest et de couper la route du capitaine Clerke au 20me degré de latitude, et par les 179 degrés de longitude à l'est de Paris ; c'était à peu près le point où le capitaine anglais fut obligé d'abandonner cette route pour se rendre au Kamtchatka.

La traversée fut d'abord très-heureuse, et les vents de nord-est succédèrent aux vents de nord-ouest; mais dès le 18 d'octobre, ils passaient à l'ouest; et y furent extrêmement opiniâtres. La Pérouse lutta pendant huit ou dix jours contre ces obstacles, profitant des différentes variations pour s'élever à l'ouest, et gagner enfin la longitude sur laquelle il se proposait d'arriver.

Les pluies et les orages étaient presque continuels ; l'humidité était extrême dans les entreponts ; toutes les hardes des matelots étaient mouillées ; il craignait beaucoup que le scorbut ne fût la suite de ce contre-temps. Enfin le 27 octobre il parvint au méridien qu'il voulait parcourir. L'île que l'on cherchait ne fut pas aperçue ; il était naturel d'en conclure qu'elle n'existe pas, et doit être effacée de dessus les cartes.

Les vents d'ouest continuant toujours à souffler dans ces parages, il tâcha de se rapprocher des tropiques pour trouver enfin les vents alisés qui devaient le conduire en Asie, et dont la température lui paraissait plus propre à maintenir la

bonne santé de ses équipages ; ils n'avaient encore aucun malade, mais le voyage, quoique déjà très-long, était à peine commencé, relativement à l'espace immense qui restait encore à parcourir. Si le vaste plan de la navigation projetée n'effrayait personne, les voiles et les agrès avertissaient chaque jour que l'on tenait constamment la mer depuis seize mois. A chaque instant, les manœuvres se rompaient, et les voiliers ne pouvaient suffire à réparer des toiles qui étaient presque entièrement usées ; on avait, à la vérité, des rechanges, mais il fallait les ménager avec la plus sévère économie. Près de la moitié des cordages était déjà hors de service, et l'on n'était pas encore, à beaucoup près, à la moitié de la navigation que l'on devait achever.

Le 3 novembre par 24° 4′ nord et 165° 2′ ouest, les vaisseaux furent entourés d'oiseaux du genre des fous, des frégates, des hirondelles de mer, et d'autres qui s'éloignent peu de terre ; on dut naviguer avec plus de précaution ; le 4 au soir on eut connaissance d'une île dans l'ouest, le 5 on n'en était qu'à trois lieues de distance, ce n'était qu'un rocher de 500 toises environ de longueur, et de 60 au plus d'élévation ; on n'y voyait pas un seul arbre, mais il y avait beaucoup d'herbe vers le sommet ; le roc nu était couvert de fientes d'oiseaux, et paraissait blanc, ce qui le faisait

ontraster avec différentes taches rouges sur lesquelles l'herbe n'avait point poussé. La Pérouse s'en approcha à un tiers de lieue, les bords étaient à pic, comme un mur, et la mer brisait partout avec force; il ne fut donc pas possible de songer à y débarquer. Cette île est située par 23° 34′ nord et 166° 52′ ouest; elle fut nommé île *Necker*, un banc s'étend de sa partie sud-est à près de dix milles au large.

Le temps était par grains et pluvieux, il y avait cependant de moment en moment des éclaircis très-beaux, et l'horizon des frégates s'étendait alors à dix ou douze lieues; au coucher du soleil surtout, il fut le plus beau possible, on n'apercevait rien à la surface de l'eau, mais le nombre des oiseaux ne diminuait pas, et on en voyait des volées de plusieurs centaines, dont les routes se croisaient, ce qui mettait en défaut les observations relativement au point de l'horizon, vers lequel ils paraissaient se diriger.

« Nous avions une si belle vue à l'entrée de la nuit, dit La Pérouse, et la lune qui était presque pleine, répandait une si grande clarté, que je crus pouvoir faire route : en effet, j'avais aperçu la veille l'île Necker à quatre ou cinq lieues de distance : j'ordonnai cependant de serrer toutes les bonnettes, et de borner le sillage des frégates à trois ou quatre milles par heure. Les vents étaient

à l'est, nous gouvernions à l'ouest. Depuis notre départ de Monterey, nous n'avions eu ni une plus belle nuit ni une plus belle mer; et c'est cette tranquillité de l'eau qui pensa nous être si funeste. Vers une heure et demie du matin, nous aperçûmes des brisans à deux encablures de l'avant de notre frégate; la mer était si belle, comme je l'ai déjà dit, qu'ils ne faisaient presque pas de bruit, ne déferlaient que de loin en loin et très-peu. *L'Astrolabe* en eut connaissance en même-temps; ce bâtiment en était un peu plus éloigné que *la Boussole.* »

On fit à l'instant les manœuvres nécessaires pour éviter les brisans, et comme la frégate avança pendant le temps qu'elles prirent, La Pérouse n'estime pas à plus d'une encablure la distance où il en a été; il fit sonder, il trouva neuf brasses, fond de roc; bientôt le fond augmenta graduellement, et au bout d'un quart-d'heure il n'en trouva point à soixante brasses. « Nous venions, ajoute La Pérouse, d'échapper au danger le plus éminent où des navigateurs aient pu se trouver; et je dois à mon équipage la justice de dire qu'il n'y a jamais eu en pareille circonstance moins de désordre et de confusion; la moindre négligence dans l'exécution des manœuvres que nous avions à faire pour nous éloigner des brisans, eût nécessairement entraîné notre perte. »

On aperçut pendant près d'une heure la continuation de ces brisans; mais ils s'éloignaient dans l'ouest, et à trois heures on les perdit de vue. A huit heures du matin La Pérouse s'en rapprocha pour les bien décrire, et en déterminer la position; leur longueur jusqu'à un îlot élevé de 25 toises au-dessus de la mer, est de quatre lieues; ils furent nommés *Basse des frégates françaises*, parce qu'il s'en était fallu de très-peu qu'ils n'eussent été le dernier terme de leur voyage.

Le 14 décembre à midi, l'on eut connaissance de l'Assomption, une des îles Mariannes; l'imagination la plus vive se peindrait difficilement un lieu plus horrible : l'aspect le plus ordinaire, après une aussi longue traversée, eût paru ravissant aux Français; mais un cône parfait, dont le pourtour jusqu'à quarante toises au-dessus du niveau de la mer, était aussi noir que du charbon, ne pouvait qu'affliger leur vue, en trompant leurs espérances; car depuis plusieurs semaines, ils s'entretenaient des tortues et des cocos qu'ils se flattaient de trouver sur les îles Mariannes.

Les canots que l'on avait envoyés à terre revinrent sans accident quoique l'on n'eût débarqué et qu'on n'y fut rentré qu'avec beaucoup de peine. Suivant le rapport de l'officier, l'île était mille fois plus horrible qu'elle ne le paraissait,

vue d'un quart de lieue. La lave qui a coulé, a formé des ravins et des précipices, bordés de quelques cocotiers rabougris, très-clair-semés, et entremêlés de lianes et d'un petit nombre de plantes entre lesquelles il est presque impossible de faire cent toises en une heure. Le sommet du cratère paraît comme vitrifié, mais d'un verre noir et couleur de suie; on n'en aperçut jamais le haut qui est toujours coiffé d'un nuage; mais quoiqu'on ne l'ait pas vu fumer, l'odeur de soufre qu'il répandait jusqu'à une demi-lieue en mer, fit soupçonner que ce volcan n'était pas entièrement éteint, et que la dernière éruption avait eu lieu assez récemment, car il ne paraissait aucune trace de décomposition sur la lave du milieu de la montagne.

On ne vit d'autres habitans sur cette île que des crabes de la plus grande espèce qui seraient très-dangereux la nuit si l'on s'abandonnait au sommeil; il est vraisemblable que ce crustacé a chassé de l'île les oiseaux de mer qui pondent toujours à terre et dont les œufs auront été dévorés.

On embarqua deux cents cocos, et le 15 à trois heures après midi, l'on s'éloigna de cette île inhospitalière. Les brises furent fortes dans le canal qui sépare les Mariannes des Philippines, les lames très-grosses, les courans assez rapides; le 28 dé-

cembre on vit les îles Bachi; le 2 janvier 1787, on fut environné d'un grand nombre de bateaux pêcheurs chinois qui tenaient la mer par un très-mauvais temps; ils ne purent faire attention aux frégates; le 3, elles prirent des pilotes chinois et mouillèrent devant Macao, à côté d'une flotte française, commandée par M. de Richeri, qui depuis s'est signalé dans la guerre contre les Anglais.

Il est facile de juger du plaisir qu'éprouvèrent les Français en rencontrant, après dix-huit mois, non seulement des compatriotes, mais des camarades et des connaissances. M. De Lemos, gouverneur de Macao, les accueillit très-bien.

En partant du Port-des-Français, La Pérouse avait proposé aux officiers et aux passagers de vendre à la Chine, au profit des seuls matelots, les pelleteries qu'on venait de traiter; cette proposition ayant été acceptée avec transport et unanimement, Dufresne, un des naturalistes, fut chargé de la gestion de cette affaire. A l'arrivée des frégates à Macao, la valeur de ces pelleteries y était dix fois moindre qu'à l'époque du voyage de Gore et King, successeurs de Cook, parce que les Anglais avaient fait cette année six expéditions pour la côte nord-ouest d'Amérique. Deux bâtimens étaient déjà de retour avec une assez petite quantité de peaux; mais le bruit de tous ces ar-

memens s'était répandu à la Chine et avait fait baisser considérablement les prix des pelleteries.

Celles des équipages français furent laissées à M. El. Stockenstroem, chef de la compagnie suédoise, qui se chargea de les vendre. La conduite de La Pérouse et de ses officiers ne méritait que des éloges ; il s'est cependant trouvé un marin anglais assez vil pour faire soupçonner, dans la relation de son voyage, que La Pérouse s'était livré pour son compte à une opération mercantile ; mais le commandant français n'avait traité ces fourrures que d'après les ordres précis contenus dans ses instructions, et ce fut pour le profit seul de ses matelots. « Le profit de la campagne, di« sait-il, dans une de ses lettres, doit appartenir « aux seuls matelots, et la gloire, s'il y en a, « sera le lot des officiers. »

Le 5 février, les frégates partirent de Macao ; le 28, elles mouillèrent à Cavite, dans la baie de Manille. Le surlendemain de son arrivée, La Pérouse s'embarqua pour la capitale avec De Langle et plusieurs officiers. Ils employèrent deux heures et demie à faire ce trajet dans leurs canots qui étaient armés de soldats, à cause des Malais des îles méridionales des Philippines, dont la baie de Manille est souvent infestée.

Le 28 mars, tous les travaux des frégates étaient

finis à Cavite, les canots construits, les voiles réparées, le gréement visité, les bâtimens calfatés en entier, et les salaisons mises en barils.

Les communications entre Manille et la Chine sont si fréquentes, que chaque semaine les Français recevaient des nouvelles de Macao. Ils apprirent l'arrivée, dans la rivière de Canton, de deux vaisseaux Français, dont l'un était commandé par d'Entrecasteaux, qui fit connaître à La Pérouse les motifs de son voyage ; bientôt l'autre bâtiment vint apporter des nouvelles d'Europe ; elles avaient près d'un an de date. On prit à bord des deux frégates des officiers et des soldats pour réparer les pertes qu'on avait éprouvées en Amérique. Depuis que l'on était à Manille, un enseigne était mort, c'était la seconde personne qui succombait aux fatigues du voyage. On avait embarqué à Macao six matelots chinois sur chaque frégate, en remplacement de ceux qu'on avait eu le malheur de perdre. Ce peuple est si misérable, que malgré les lois de l'empire qui défendent sous peine de la vie d'en sortir, on aurait pu enrôler en une semaine, deux cents hommes, si on en eût eu besoin.

La Pérouse observe qu'une grande nation qui n'aurait pour colonies que les Philippines, pourrait en y établissant le meilleur gouvernement qu'elles comportent, voir sans envie tous les établisse-

mens européens de l'Afrique et de l'Amérique.

« Trois millions d'habitans peuplent ces différentes îles, et celle de Luçon en contient à peu près le tiers. Ces peuples ne me parurent, dit-il, en rien inférieurs à ceux d'Europe ; ils cultivent la terre avec intelligence, sont charpentiers, menuisiers, forgerons, orfèvres, tisserans, maçons, etc. J'ai parcouru leurs villages ; je les ai trouvés bons, hospitaliers, affables, et quoique les Espagnols en parlent et les traitent avec mépris, j'ai reconnu que les vices qu'ils mettent sur le compte de ces Indiens doivent être imputés au gouvernement qu'ils ont établi parmi eux.

On n'a songé qu'à en faire des chrétiens, et jamais des citoyens. Ce peuple fut divisé en paroisses, et assujetti aux pratiques les plus minutieuses et les plus extravagantes : chaque faute, chaque péché est encore puni de coups de fouet ; le manquement à la prière et à la messe est tarifé, et la punition est administrée aux hommes et aux femmes à la porte de l'église par ordre du curé. Les fêtes, les confréries, les dévotions particulières occupent un temps très-considérable, et comme dans les pays chauds les têtes s'exaltent encore plus que dans les climats tempérés, j'ai vu, pendant la semaine sainte, des pénitens masqués traîner des chaînes dans les rues, les jambes et les reins enveloppés d'un fagot d'épines,

recevoir ainsi à chaque station, devant la porte des églises, ou devant des oratoires, plusieurs coups de discipline, et se soumettre enfin à des pratiques de pénitence aussi rigoureuses que celles des faquirs de l'Inde. Ces pratiques, plus propres à faire des enthousiastes que de vrais dévots, sont aujourd'hui défendues par l'archevêque de Manille : mais il est vraisemblable que certains confesseurs les conseillent encore s'ils ne les ordonnent pas.

« A ce régime monastique qui énerve l'âme et persuade un peu trop à ce peuple, déjà paresseux par l'influence du climat et le défaut de besoins, que la vie n'est qu'un passage, et que les biens de ce monde ne sont que des inutilités, se joint l'impossibilité de vendre les fruits de la terre avec un avantage qui en compense le travail. Je crois qu'il serait difficile à la société la plus dénuée de lumières d'imaginer un système de gouvernement plus absurde que celui qui régit ces colonies depuis deux siècles. Le port de Manille, qui devrait être franc et ouvert à toutes les nations, a été jusqu'à ces derniers temps fermé aux Européens. L'autorité la plus despotique est confiée au gouverneur. L'audience qui devrait la modérer est sans pouvoir devant le représentant du gouvernement espagnol. On ne jouit d'aucune liberté : les inquisiteurs et les moines surveillent les cons-

ciences ; les oïdors toutes les affaires particulières ; le gouverneur les affaires les plus innocentes ; enfin le plus beau, le plus charmant pays de l'univers, est certainement le dernier qu'un homme libre voudrait habiter.

« Tant de vices dans le gouvernement, tant de vexations qui en sont la suite, n'ont pu cependant anéantir entièrement les avantages du climat ; les paysans ont encore un air de bonheur qu'on ne rencontre pas dans nos villages d'Europe ; leurs maisons sont d'une propreté admirable, ombragées par des arbres fruitiers qui croissent sans culture.

« Chacun cultivait autour de sa maison du tabac pour sa consommation, et le petit nombre de bâtimens étrangers qui avait la permission d'aborder à Manille en transportait dans toutes les parties de l'Inde ; car le tabac de l'île de Luçon est le meilleur de l'Asie. Une loi prohibitive vient d'être promulguée, et menace de détruire un reste de bonheur. Le tabac de chaque particulier a été arraché et confiné dans des champs où on ne le cultive plus qu'au profit de la nation. On en a fixé le prix à une demi-piastre la livre, et quoique la consommation en soit prodigieusement diminuée, la solde de la journée d'un manœuvre ne suffit pas pour procurer à sa famille le tabac qu'il lui faut chaque jour, puisque tout le monde, homme

et femme, a sans cesse un cigare à la bouche. Des troubles sérieux ont été la suite de cette mesure.

« Les Espagnols ont quelques établissemens dans les différentes îles au sud du cap de Luçon; mais ils semblent n'y être que soufferts, et leur situation à Manille n'engage pas les habitans des autres îles à reconnaître leur souveraineté; ils y sont au contraire toujours en guerre. Ces peuples, que les Espagnols ont nommés Mores, et qui sont réellement Malais, habitent Mindanao, Mindoro et Panay; ils ne reconnaissent que l'autorité de leurs princes particuliers, et sont en paix dans leurs propres îles; mais ils expédient des bâtimens pour pirater sur les côtes de Luçon; les alcades achètent un très-grand nombre des esclaves faits par ces pirates parmi les Indiens soumis aux Espagnols. Ces détails peignent mieux la faiblesse du gouvernement des Philippines que tous les raisonnemens. Les Espagnols ne sont pas assez forts pour protéger le commerce de leurs possessions. Tous leurs bienfaits envers les peuples n'ont eu jusqu'à présent pour objet que le bonheur dans l'autre vie. »

Manille renfermait à cette époque 38,000 habitans, parmi lesquels on comptait à peine 1,200 Espagnols; les autres sont Métis, Indiens ou Chinois, cultivant tous les arts, et s'exerçant à tous les genres d'industrie. Les environs de Manille

sont ravissans; c'est peut-être la ville de l'univers la plus heureusement située. Tous les comestibles s'y trouvaient alors dans la plus grande abondance et au meilleur marché; mais les habillemens, les quincailleries d'Europe, les meubles, s'y vendaient à un prix excessif. Le défaut d'émulation, les prohibitions, les gênes de toute espèce mises sur le commerce, y rendaient les productions de l'Inde et de la Chine au moins aussi chères qu'en Europe; et cette colonie, quoique différens impôts rapportassent au fisc près de 800,000 piastres, coûtait encore chaque année à l'Espagne 300,000 piastres que l'on y envoyait du Mexique.

Le gouverneur général, et l'intendant des Philippines, et Bermudès, commandant à Cavite, avaient accueilli les Français comme des amis, et contribuèrent par leurs soins à la prompte expédition des frégates. La Pérouse et ses compagnons eurent aussi de grandes obligations à un négociant français, M. Sébir, qui depuis quelque temps s'était établi à Manille.

Huit jours après y être arrivés, ils apprirent que M. Stockenstroem avait retiré un produit net de plus de 10,000 piastres des peaux de loutre appartenant aux équipages des frégates; cette somme leur fut aussitôt partagée.

Le 9 avril, on mit à la voile avec une bonne brise du nord-est; le 21, l'on aperçut l'île For-

mose. La Pérouse était informé de la révolte de la colonie chinoise, et savait qu'on avait envoyé contre elle une armée de 25,000 hommes, commandée par le santoy de Canton. Il mouilla à l'ouest de la baie de Taïouan, capitale de cette île, et tâcha, pour savoir des nouvelles, d'attirer à bord des bateaux chinois qui naviguaient à sa portée; il leur montra des piastres, mais toute communication avec les étrangers leur est apparemment interdite; il était évident qu'on ne les effrayait pas, puisqu'ils passaient à portée de fusil, mais ils refusaient d'aborder. Un seul eut cette audace; on lui acheta son poisson au prix qu'il voulut. Il fut impossible de deviner les réponses que ces pêcheurs firent aux questions qu'on leur adressait, et qu'ils ne comprirent pas. Ils n'entendaient même pas l'espèce de langage pantomime qui est regardé comme universel; et un mouvement de tête, qui signifie oui parmi nous, a peut-être une signification diamétralement opposée chez eux. Ce petit essai, en supposant même que l'on ferait à un canot envoyé à terre la réception la plus amicale, convainquit encore plus La Pérouse de l'impossibilité qu'il y avait de satisfaire sa curiosité. Différens feux allumés sur la côte, et qui lui parurent des signaux, lui firent croire qu'il avait jeté l'alarme; mais il paraissait très-probable que les armées chinoises et rebelles n'étaient pas aux

environs de Taïouan, où l'on ne vit qu'un petit nombre de bateaux pêcheurs qui, dans le moment d'une action de guerre, auraient eu une autre destination : ce qui n'était qu'une conjecture devint bientôt une certitude. Le lendemain la brise de terre et du large lui ayant permis de remonter dix lieues vers le nord, il aperçut l'armée chinoise à l'embouchure d'une grande rivière qui est par 23° 25′ nord, et dont les bancs s'étendent à quatre ou cinq lieues au large; il laissa tomber l'ancre par le travers de cette rivière; il ne lui fut pas possible de compter tous les bâtimens; plusieurs étaient à la voile, d'autres mouillés en pleine côte, et on en voyait une très-grande quantité dans la rivière. L'amiral, couvert de différens pavillons, était le plus au large; il mouilla sur l'accore des bancs, à une demi-lieue dans l'est des frégates. Dès que la nuit fut venue, il mit à tous ses mâts des feux qui servirent de point de ralliement à plusieurs bâtimens qui étaient encore au vent; ces bâtimens, obligés de passer auprès des frégates pour joindre leur commandant, avaient grand soin de ne les approcher qu'à la plus grande portée du canon, ignorant sans doute si elles étaient amies ou ennemies. La clarté de la lune permit jusqu'à minuit de faire ces observations, et jamais La Pérouse n'avait plus ardemment désiré que le temps fût beau pour voir la suite des événemens.

Il avait relevé les îles Pescadores dans l'ouest-nord-ouest. L'armée chinoise, partie de la province de Fo-kien, s'était probablement rassemblée dans l'île de Pong-hou, la plus considérable des Pescadores, où il y a un très-bon port, et était partie de ce point de réunion pour commencer ses opérations. Les Français ne purent néanmoins satisfaire leur curiosité, car le temps devint si mauvais qu'ils furent forcés d'appareiller avant le jour, afin de sauver leur ancre qu'il leur eut été impossible de lever, s'ils eussent retardé d'une heure ce travail. Le ciel s'obscurcit à quatre heures du matin, il venta grand frais; l'horizon ne leur permit plus de distinguer la terre. On vit cependant à la pointe du jour le vaisseau amiral chinois courir vent arrière vers la rivière avec quelques autres champans qu'on apercevait encore à travers la brume.

La Pérouse espérait doubler les Pescadores en faisant route au nord-ouest, mais à son grand étonnement, il aperçut de ce côté plusieurs rochers qui faisaient partie de ce groupe d'îles; le temps était si gros qu'il n'avait été possible de les distinguer que lorsqu'on en fut très-près, les brisans dont on était entouré, se confondaient avec ceux qui étaient occasionés par la lame; jamais les marins n'avaient vu une plus grosse mer. On vira de bord vers Formose, et on

reconnut par les sondes que le canal entre les bancs de cette île et les Pescadores n'avait pas plus de quatre lieues de largeur; il eût été par conséquent dangereux d'y louvoyer pendant la nuit par un temps épouvantable, par un horizon qui avait moins d'une lieue d'étendue et une si grosse mer, qu'à chaque fois que les frégates viraient vent arrière, elles avaient à craindre d'être couvertes par les lames. Ces divers motifs déterminèrent La Pérouse à passer à l'est de Formose, ce qui lui donna occasion de reconnaître les Pescadores autant du moins qu'un aussi mauvais temps pouvait le permettre; elles furent prolongées à deux lieues de distance; elles offrent des amas de rochers qui affectent toutes sortes de figures; une entre autre ressemble parfaitement à la tour de Cordouan, et l'on jurerait que ce rocher est taillé par la main des hommes. Parmi ces îlots, on compta cinq îles d'une hauteur moyenne qui paraissaient comme des dunes de sable; on n'y découvrit aucun arbre. On sait que les Chinois y entretiennent une garnison de 600 Tartares dans le port de Pong-Hou que les Hollandais avaient fortifié dans le temps qu'ils étaient maîtres de Formose.

Le 1er. mai, après une bourrasque affreuse précédée d'une pluie si abondante qu'on n'en peut voir de pareille qu'entre les tropiques, on resta

toute la journée par un calme plat à mi-canal entre les îles Bachi et celle de Botol-Tobago-Xima ; les vents ayant ensuite permis d'approcher celle-ci à deux tiers de lieue, on aperçut distinctement trois villages sur la côte méridionale, et une pirogue parut faire route sur les frégates, cette île à laquelle aucun voyageur connu n'a abordé, peut avoir quatre lieues de tour ; elle paraît contenir une assez grande quantité d'habitans, puisque l'on compta trois villages dans l'espace d'une lieue. Elle est très-boisée depuis le tiers de son élévation, prise du bord de la mer, jusqu'à sa cime qui parut coiffée des plus grands arbres. L'espace de terrain compris entre ces forêts et le sable du rivage, conserve une pente encore très-rapide ; il était du plus beau vert, et cultivé en plusieurs endroits, quoique silloné par les ravins que forment les torrens qui descendent des montagnes. Elle est séparée par un canal d'une demi-lieue, d'un îlot ou très-gros rocher sur lequel on apercevait un peu de verdure avec quelques broussailles, mais qui n'est ni habité ni habitable.

Après avoir doublé cette île, La Pérouse fit route au nord-nord-ouest, très-attentif pendant la nuit à regarder s'il ne se présenterait pas quelque terre devant lui. Un fort courant qui portait au nord, ne lui permettait pas de connaître avec certitude

le chemin qu'il faisait; mais un très-beau clair de lune et la plus grande vigilance le rassuraient sur les inconvéniens de naviguer au milieu d'un archipel très-peu connu des géographes. On savait seulement que l'on se trouvait dans des parages remplis d'îles et d'écueils. Le 5 mai on vit au n. e. une île; lorsqu'on n'en fut plus qu'à une demi-lieue de distance, on sonda plusieurs fois sans trouver fond. Bientôt on eut la certitude qu'elle était habitée; on vit des feux en plusieurs endroits, et des troupeaux de bœufs qui paissaient sur le bord de la mer. On doubla la pointe occidentale qui est le côté le plus beau et le plus habité; plusieurs pirogues se détachèrent de la côte pour observer les frégates. « Nous paraissions, dit La Pérouse, leur inspirer une crainte extrême : leur curiosité les faisait avancer jusqu'à la portée du fusil, et leur défiance les faisait aussitôt fuir avec rapidité; enfin nos cris, nos gestes, nos signes de paix, et la vue de quelques étoffes, déterminèrent deux de ces pirogues à nous aborder. Je fis donner à chacune une pièce de nankin et quelques médailles : on voyait que ces insulaires n'étaient pas partis de la côte avec l'intention de faire aucun commerce, car ils n'avaient rien à nous offrir en échange de nos présens; et ils amarrèrent à une corde, un seau d'eau douce, en nous faisant signe qu'ils ne se croyaient pas acquittés envers nous, mais qu'ils

allaient à terre chercher des vivres, ce qu'ils exprimaient en portant leur main dans leur bouche. Avant d'aborder la frégate, ils avaient passé leurs mains sur la poitrine, et levé les bras vers le ciel; nous répétâmes ces gestes, et ils se déterminèrent alors à venir à bord; mais c'était avec une défiance que leur physionomie n'a jamais cessé d'exprimer; ils nous invitaient cependant à approcher de terre, nous faisant connaître que nous n'y manquerions de rien. Ces insulaires ne sont ni Chinois ni Japonais; mais situés entre les limites de ces deux empires, ils paraissent tenir des deux peuples; ils étaient vêtus d'une chemise et d'un caleçon de toile de coton; leurs cheveux retroussés sur le sommet de la tête, étaient roulés autour d'une aiguille qui nous a paru d'or; chacun avait un poignard dont le manche était doré. Leurs pirogues n'étaient construites qu'avec des arbres creusés, et ils les manœuvraient assez mal. »

Cette île n'a que quatre à cinq lieues de tour, il n'est pas vraisemblable que sa population excède 500 personnes. Le nom de Koumi qu'elle porte sur les cartes des missionnaires, lui fut conservé; on aurait désiré aborder à cette île; mais on n'avait pas un instant à perdre, et il importait d'être sorti des mers du Japon avant le mois de juin, époque des orages et des ouragans, qui les ren-

dent les plus dangereuses de l'univers. Les observations de La Pérouse placent l'île Koumi par 24° 33′ nord, et 120° 56′ est; on la perdit de vue au coucher du soleil.

Le 6 mai au jour, on vit au nord-est une île, et plus à l'est plusieurs rochers ou îlots, on rangea l'île à un tiers de lieue sans trouver fond; elle est ronde et bien boisée dans la partie occidentale; on n'y aperçut aucune trace d'habitant, et elle est si escarpée qu'on ne la jugea pas habitable : on eut ensuite connaissance d'une seconde île ayant de même deux lieues de tour, mais plus basse, et entre ces îles cinq groupes de rochers, autour desquels volait une immense quantité d'oiseaux ; on conserva à cette dernière île le nom Ho-pin-su, et à l'autre celui de Tiao-yu-su que leur donnent la carte des missionnaires.

On était enfin sorti de l'archipel des îles de Lieou-Kieou, et l'on allait entrer dans une mer plus vaste entre le Japon et la Chine, où quelques géographes prétendent qu'on trouve toujours fond, cette observation est exacte; mais ce n'a été que par 24° 4′ que la sonde a commencé à rapporter 70 brasses, et depuis cette latitude jusque par delà le canal du Japon, l'on ne cessa plus de naviguer sur le fond; la côte de Chine est même si plate, que par les 31 degrés, on n'avait que 25 brasses à plus de trente lieues de terre.

La Pérouse éprouva sur la côte septentrionale de la Chine des contrariétés qui ne lui permirent que de faire sept à huit lieues par jour : les brumes y furent aussi épaisses et aussi constantes que sur les côtes de Labrador.

Le 19 mai, après un calme plat qui durait depuis plusieurs jours avec un brouillard très-épais, les vents se fixèrent au nord-ouest grand frais : le temps resta terne et blanchâtre, mais l'horizon s'étendit à plusieurs lieues; la mer qui avait été belle jusqu'alors, devint extrêmement grosse. Le 21, on eut connaissance, par le plus beau temps possible, de l'île Quelpaert, qui n'est connue des Européens que par le naufrage du vaisseau hollandais le *Sperwer*, en 1635 (1). Il n'est guère possible de trouver une île qui ait un plus bel aspect ; un pic d'environ 1000 toises qu'on peut apercevoir de dix-huit à vingt lieues, s'élève au milieu de l'île dont il est sans doute le réservoir ; le terrain descend en pente très-douce jusqu'à la mer, d'où les habitations se présentent en amphithéâtre. Le sol sembla cultivé à une très-grande hauteur, on apercevait à l'aide des lunettes les divisions des champs ; ils sont très-morcelés, ce qui prouve une grande population. Les nuances

(1) *Voyez* l'Abrégé de l'Histoire des Voyages, t. VIII, pag. 79, édition de 1820.

variées des différentes cultures, rendaient la vue de cette île encore plus agréable. Elle appartient malheureusement à un peuple à qui toute communication est interdite avec les étrangers, et qui retient dans l'esclavage ceux qui ont le malheur de faire naufrage sur ces côtes. « L'histoire des naufragés du *Sperwer* que nous avions sous les yeux, dit La Pérouse, n'était pas propre à nous engager à envoyer un canot au rivage : nous avions vu deux pirogues s'en détacher; mais elles ne nous approchèrent jamais à une lieue, et il est vraisemblable que leur objet était seulement de nous observer, et peut-être de donner l'alarme sur la côte de Corée. »

Au point du jour, on aperçut la pointe du nord-est de l'île Quelpaert, et l'on fixa la route au nord-nord-est, pour approcher la Corée; on sondait d'heure en heure, et l'on trouvait de 60 à 70 brasses. On vit différens îlots ou rochers qui forment une chaîne de plus de 15 lieues en avant de la Corée. Une brume épaisse cachait le continent qui n'en est pas éloigné de plus de 5 à 6 lieues. On le vit le lendemain derrière les îlots, dont il était encore bordé. La sonde rapportait toujours de 30 à 35 brasses fond de vase; le ciel fut constamment terne et blanchâtre; mais le soleil perçait le brouillard, et on put faire les meilleures observations de longitude et de latitude, ce qui était bien

important pour la géographie, aucun vaisseau européen n'ayant jamais parcouru ces mers tracées sur nos mappemondes d'après des cartes japonaises ou coréennes, publiées par les missionnaires.

Le 25 on passa dans la nuit le détroit de la Corée; on avait vu au coucher du soleil la côte du Japon à l'est, et celle de la Corée à l'ouest : la mer paraissait très-ouverte au nord-est; et une assez grosse houle qui en venait achevait de confirmer cette opinion.

Le canal qui sépare la Corée du Japon peut avoir 15 lieues; mais il est rétréci jusqu'à 10 par des rochers qui, depuis l'île Quelpaert, ne cessent pas de border la côte méridionale du premier de ces pays, jusqu'à ce qu'on ait doublé sa pointe sud-est; alors on peut suivre la côte de cette presqu'île de très-près, voir les maisons et les villes qui sont sur le bord de la mer, et reconnaître l'entrée des baies. On distingua sur des sommets de montagnes des fortifications qui ressemblent parfaitement à des fours européens. Le pays est montueux et paraît très-aride; la neige n'était pas entièrement fondue dans certaines ravines, et la terre semblait peu susceptible de culture. Les habitations sont cependant très-multipliées; on compta une douzaine de champans ou sommes qui naviguaient le long de la côte; elles ne pa-

raissent différer en rien de celles des Chinois. La vue des frégates ne sembla leur causer que très-peu d'effroi; il est vrai qu'elles étaient près de terre. La Pérouse aurait bien désiré qu'elles eussent osé l'accoster; mais elles continuèrent leur route sans s'occuper des vaisseaux français, et le spectacle qu'ils leur donnaient, quoique bien nouveau, n'excita pas leur attention. Ils virent cependant à onze heures deux bateaux mettre à la voile pour venir les reconnaître, s'approcher d'eux à une lieue, les suivre pendant deux heures, et rentrer ensuite dans le port : ainsi il est d'autant plus probable que les Français avaient jeté l'alarme sur la côte de Corée, que dans l'après-midi on aperçut des feux allumés sur toutes les pointes.

Cette journée du 26 fut une des plus belles de la campagne, et des plus intéressantes, par les relèvemens que l'on fit d'une côte de plus de trente lieues. Cependant le baromètre descendit à 27 p 10 l; mais comme il avait donné plusieurs fois de faux indices, on continua la route jusqu'à minuit le long de la côte que l'on distinguait à la faveur de la lune. Les vents sautèrent alors du sud au nord avec assez de violence, sans que ce changement eût été annoncé par aucun nuage; le ciel était clair et serein, mais il devint très-noir, et l'on s'éloigna de terre pour ne pas être affalé avec les vents d'est. Les nuages n'avaient rien indiqué

à l'avance, mais on avait eu néanmoins un avertissement que l'on n'entendit pas, et qu'il n'est peut-être pas facile d'expliquer : les vigies crièrent du haut des mâts qu'elles sentaient des vapeurs brûlantes, semblables à celles de la bouche d'un four, qui passaient comme des bouffées, et se succédaient d'une demi-minute à l'autre. Tous les officiers montèrent au haut des mâts, et éprouvèrent la même chaleur. La température était alors de 14° sur le pont; on envoya sur les barres de perroquet un thermomètre; il monta à 20°. Cependant les bouffées de chaleur passaient très-rapidement, et, dans les intervalles, la température de l'air ne différait pas de celle du niveau de la mer. On essuya pendant la nuit un coup de vent de nord qui ne dura que sept ou huit heures, mais la mer fut très-grosse.

Le lendemain 27, on vit dans le nord-est une île qui n'était portée sur aucune carte, et qui paraissait éloignée de la côte de Corée d'environ 20 lieues. Elle fut nommée île *Dagelet* d'après cet astronome qui la découvrit le premier. Elle n'a guère que trois lieues de tour; elle est très-escarpée; mais couverte depuis la cime jusqu'au bord de la mer des plus beaux arbres. Un rempart de roc vif et presqu'aussi à pic qu'une muraille la cerne dans tout son contour, à l'exception de sept petites anses de sable sur lesquelles il est possible

de débarquer, et où l'on aperçut sur le chantier des bateaux d'une forme tout-à-fait chinoise. La vue des frégates qui passaient à une petite portée de canon avait sans doute effrayé les ouvriers, et ils avaient fui dans les bois dont leur chantier n'était pas éloigné de cinquante pas; on ne vit d'ailleurs que quelques cabanes sans village ni culture : ainsi il est très-vraisemblable que des charpentiers coréens, qui ne sont éloignés de l'île Dagelet que d'une vingtaine de lieues, y passent en été avec des provisions pour y construire des bateaux qu'ils vendent sur le continent. Cette opinion est presqu'une certitude; car, après avoir doublé sa pointe occidentale, les ouvriers d'un autre chantier, qui n'avaient pu voir venir *la Boussole*, cachée par cette pointe, furent surpris par ce bâtiment auprès de leurs pièces de bois, travaillant à leurs bateaux, et on les vit s'enfuir dans les forêts, à l'exception de deux ou trois. La Pérouse désirait trouver un mouillage pour persuader à ces peuples par des bienfaits qu'il n'était pas un ennemi, mais des courans assez violens éloignaient les frégates de terre.

Les vents furent constamment contraires les jours suivans. Le 2 juin, les frégates virent deux bâtimens japonais, dont un passa à la portée de la voix; il avait vingt hommes d'équipage, tous vêtus de soutanes bleues de la forme de celle de

nos prêtres. Ce navire, du port d'environ cent tonneaux, avait un seul mât très-élevé, planté au milieu, et qui paraissait n'être qu'un fagot de matériaux réunis par des cercles de cuivre et des rostures. Sa voile était de toile; les lés n'en étaient point cousus, mais lacés dans le sens de la longueur, cette voile parut immense. Deux focs avec une civadière composaient le reste de sa voilure. Ce bâtiment était d'ailleurs d'une construction fort extraordinaire; tout fit juger qu'elle ne le rendait pas propre à s'éloigner des côtes, et qu'on n'y serait pas sans danger, dans les grosses mers, pendant un coup de vent : il est vraisemblable que les Japonais ont pour l'hiver des embarcations plus propres à braver le mauvais temps. On passa si près de ce navire que l'on observa jusqu'à la physionomie des individus; elle n'exprima jamais la crainte, pas même l'étonnement : ils ne changèrent de route que lorsqu'à portée de pistolet de *l'Astrolabe*, ils craignirent de l'aborder. Ils avaient un petit pavillon japonais blanc, sur lequel on lisait des mots écrits verticalement. Le nom du vaisseau était sur une espèce de tambour, placé à côté du mât de ce pavillon. *L'Astrolabe* le héla en passant; on ne comprit pas plus sa réponse qu'il n'avait compris la question des Français, et il continua sa route au sud, bien empressé sans doute d'aller annoncer la rencontre de deux

vaisseaux étrangers dans des mers ou aucun navire européen n'avait pénétré avant eux.

Le 4 le temps fut très-embrumé, il venta grand frais ; on mit à la cape. On aperçut plusieurs bâtimens chinois; le lendemain on vit deux navires japonais, et ce ne fut que le 6 que l'on eut connaissance du cap Noto et de l'île Jootsi-sima, qui en est séparée par un canal d'environ 5 lieues. Le temps était clair et l'horizon très-étendu; quoiqu'à 6 lieues de terre, on en distinguait tous les détails; les arbres, les rivières et les éboulemens. Des îlots ou rochers qui étaient liés entre eux par des chaînes de rochers à fleur d'eau empêchèrent d'approcher plus près de la côte. Cette île est petite, plate, mais bien boisée, et d'un aspect fort agréable : sa circonférence ne doit pas excéder deux lieues; elle parut très-habitée : on remarqua entre les maisons des édifices considérables; et auprès d'une espèce de château, sur la pointe du sud-ouest, on distingua des fourches patibulaires, ou au moins des piliers avec une large poutre posée dessus en travers; peut-être ces piliers avaient-ils une autre destination : il serait assez singulier que les usages des Japonais, si différens des nôtres, s'en fussent rapprochés sur ce point.

La Pérouse employa dix jours d'une navigation très-laborieuse au milieu des brumes à détermi-

ner la position du cap Noto et des points voisins, afin de connaître la largeur de la mer de Tartarie, vers laquelle il prit le parti de diriger sa route. Les vents de sud les plus constans et les plus opiniâtres le suivirent jusqu'à la côte de Tartarie, qu'il vit le 11 juin; le temps s'était éclairci la veille. Le point sur lequel on attérit est précisément celui qui sépare la Corée de la Tartarie des Mandchoux. C'est une terre très-élevée que l'on aperçut à vingt lieues de distance. Les montagnes, sans avoir l'élévation de celles de la côte d'Amérique, ont au moins 600 à 700 toises de hauteur. On s'approcha jusqu'à une lieue de la côte sur 80 brasses; elle était très-escarpée, mais couverte d'arbres et de verdure. La cime des plus hautes montagnes était coiffée de neige en petite quantité. On n'y distinguait d'ailleurs aucune trace de culture ni d'habitation; dans une longueur de côtes de plus de quarante lieues, on ne rencontra l'embouchure d'aucune rivière. On avait le temps le plus beau et le ciel le plus clair dont on eût joui depuis le départ d'Europe. Le 14, on était déjà par 44 degrés de latitude, et on avait déjà pu commencer à rectifier les erreurs des anciennes cartes. Les journées du 15 et du 16 furent très-brumeuses, on s'éloigna peu de la côte; on en avait connaissance dans les éclaircis, et un banc de brume le plus extraordinaire que l'on eût jamais vu, fit croire

que l'on se trouvait dans un détroit, tant son apparence, qui présentait à l'œil une terre avec tous ses détails, faisait illusion.

On était surpris de ne pas voir la moindre trace d'habitation sur une côte où la vigueur de la végétation annonçait un sol fertile. Les Tartares et les Japonais pourraient y former de brillantes colonies, mais la politique de ces derniers est au contraire d'empêcher toute émigration et toute communication avec les étrangers.

Enfin le 23 on vit dans l'ouest une baie qui fut nommée *baie de Ternay*. « Partis de Manille depuis soixante-quinze jours, dit La Pérouse, nous avions à la vérité prolongé les côtes de l'île Quelpaert, de la Corée et du Japon; mais ces contrées, habitées par des peuples barbares envers les étrangers, ne nous avaient pas permis de songer à y relâcher. Nous savions au contraire que les Tartares étaient hospitaliers, et nos forces suffisaient d'ailleurs pour imposer aux petites peuplades que nous pourrions rencontrer sur le bord de la mer. Nous brûlions d'impatience d'aller reconnaître cette terre, dont notre imagination était occupée depuis notre départ de France; c'était la seule partie du globe qui eût échappé à l'activité infatigable du capitaine Cook; et nous devons peut-être au funeste événement qui a terminé ses jours le petit avantage d'y avoir navigué les premiers. »

Les géographes qui sur le rapport incohérent de quelques voyageurs, et d'après des cartes japonaises, avaient représenté cette partie de l'Asie l'avaient tellement défigurée qu'il était nécessaire de terminer à cet égard toutes les anciennes discussions par des faits incontestables.

Le contour de la baie offrait le même aspect que celui de la côte que l'on avait prolongée jusqu'alors. On ne pouvait croire qu'un pays qui paraissait si fertile, à une si grande proximité de la Chine, fût sans habitans. Avant que les canots eussent débarqué, les lunettes étaient tournées vers le rivage; mais on n'y découvrait que des cerfs et des ours qui paissaient tranquillement sur le bord de la mer. Cette vue augmenta l'impatience que chacun avait de descendre; les armes furent préparées avec autant d'activité que si on eût eu à se défendre contre des ennemis; pendant qu'on faisait ces dispositions, des matelots pêcheurs avaient déjà pris à la ligne une quinzaine de morues. Les habitans des villes se peindraient difficilement les sensations que les navigateurs éprouvent à la vue d'une pêche abondante; les vivres frais sont des besoins pour tous les hommes, et les moins savoureux sont bien plus salubres que les viandes salées les mieux conservées. La Pérouse donna ordre aussitôt d'enfermer les salaisons, et de les garder pour des circonstances

moins heureuses; il fit préparer les futailles pour les remplir d'une eau limpide et fraîche qui coulait en ruisseaux dans cinq petites anses, dont le contour de la baie était formé; il envoya chercher des herbes potagères dans les prairies, où l'on trouva une immense quantité de petits ognons, du céleri et de l'oseille. Le sol était tapissé des mêmes plantes qui croissent dans nos climats; mais plus vertes et plus vigoureuses, la plupart étaient en fleur; on rencontrait à chaque pas des roses, des lis jaunes, des lis rouges, des muguets, et généralement toutes nos fleurs des prés; les pins couronnaient le sommet des montagnes; les chênes ne commençaient qu'à mi-côte, et ils diminuaient de grosseur et de vigueur à mesure qu'ils approchaient de la mer; les bords des rivières et des ruisseaux étaient plantés de saules, de bouleaux, d'érables, et sur la lisière des grands bois, on voyait des pommiers et des azeroliers en fleur, avec des massifs de noisetiers dont les fruits commençaient à nouer.

On trouvait à chaque pas des traces d'hommes marquées par des destructions; plusieurs arbres coupés avec des instrumens tranchans; les vestiges du feu paraissaient en vingt endroits, et l'on aperçut quelques abris qui avaient été élevés par des chasseurs, au coin des bois. On rencontrait aussi de petits paniers d'écorce de bouleau, cou-

sus avec du fil, et absolument semblables à ceux des Indiens du Canada; des raquettes propres à marcher sur la neige; tout enfin fit juger que des Tartares s'approchaient des bords de la mer dans la saison de la pêche et de la chasse; qu'en ce moment ils étaient rassemblés en peuplades le long des rivières, et que le gros de la nation vivait dans l'intérieur des terres sur un sol peut-être plus propre à la multiplication de ses immenses troupeaux.

Trois canots des deux frégates abordèrent dans une anse; les plages de sable du rivage étaient seules praticables, car l'herbe des prairies était haute de trois à quatre pieds et très-épaisse, de sorte que l'on s'y trouvait comme noyé, et dans l'impossibilité de marcher; on pouvait craindre aussi d'être piqué par les serpens dont on avait rencontré un grand nombre sur le bord des ruisseaux. La passion de la chasse fit cependant franchir tous les obstacles à De Langle et à plusieurs autres officiers ou naturalistes; mais on ne tua que trois jeunes faons. D'autres essais que l'on fit ensuite ne furent pas plus heureux. L'on eut plus de succès à la pêche; chacune des cinq anses offrait un lieu commode pour étendre la seine, et avait un ruisseau auprès duquel la cuisine était établie, les poissons n'avaient qu'un saut à faire des bords de la mer dans les marmites. On prit

des morues, des grondins, des truites, des saumons, des harengs, des plies; les équipages en eurent abondamment à chaque repas; ce poisson et les différentes herbes qui l'assaisonnèrent pendant trois jours de relâche, furent au moins un préservatif contre les atteintes du scorbut; car personne de l'équipage n'en avait encore eu aucun symptôme, malgré l'humidité froide occasionée par des brumes presque continuelles que l'on avait combattue avec des brâsiers placés sous les hamacs des matelots, lorsque le temps ne permettait pas de faire branle-bas.

Ce fut à la suite d'une de ces parties de pêche que l'on découvrit sur le bord d'un ruisseau un tombeau tartare, placé à côté d'une case ruinée, et presque enterré dans l'herbe : la curiosité le fit ouvrir, on y vit deux personnes placées à côté l'une de l'autre. Leurs têtes étaient couvertes d'une calotte de taffetas : leurs corps enveloppés d'une peau d'ours, avaient une ceinture de cette même peau, à laquelle pendaient de petites monnaies chinoises, et différens bijoux de cuivre. Des rassades bleues étaient répandues et comme semées dans ce tombeau : on y trouva aussi dix ou douze espèces de bracelets d'argent du poids de deux gros chacun; une hache de fer, un couteau du même métal, une cuiller de bois, une peigne, un petit sac de nankin bleu, plein de riz. Rien n'était en-

core dans l'état de décomposition, et l'on ne pouvait guère donner plus d'un an d'ancienneté à ce monument : sa construction parut inférieure à celle des tombeaux de la baie des Français ; elle ne consistait qu'en un petit meulon formé de tronçons d'arbres, revêtus d'écorce de bouleau ; on avait laissé entre eux un vide pour y déposer les deux cadavres ; les Français eurent grand soin de les recouvrir, remettant religieusement chaque chose à sa place, après avoir seulement emporté une très-petite quantité des divers objets contenus dans ce tombeau, afin de constater la découverte. On ne pouvait pas douter que les Tartares chasseurs, ne fissent de fréquentes descentes dans cette baie ; une pirogue laissée auprès de ce monument, annonçait qu'ils y venaient par mer, sans doute de l'embouchure de quelque rivière que l'on n'avait pas encore aperçue.

Les monnaies chinoises, le nankin bleu, le taffetas, les calottes, prouvaient que ces peuples étaient en commerce réglé avec ceux de la Chine. Le riz enfermé dans le petit sac de nankin bleu, désignait une coutume chinoise fondée sur l'opinion d'une continuation de besoins dans l'autre vie ; enfin la hache, le couteau, la tunique de peau d'ours, le peigne, tous ces objets avaient un rapport très-marqué avec ceux dont se servent les Indiens de l'Amérique, et comme ces peuples

n'ont peut-être jamais communiqué ensemble, de tels points de conformité entre eux, ne pouvaient-ils pas faire conjecturer que les hommes dans le même degré de civilisation, et sous les mêmes latitudes, adoptent presque les mêmes usages, et que s'ils étaient dans les mêmes circonstances, ils ne différeraient pas entre eux.

Le spectacle ravissant que présentait cette partie de la Tartarie orientale, n'avait cependant rien d'intéressant pour les naturalistes de l'expédition. Les plantes y sont absolument les mêmes que celles de France, et les substances, dont le sol est composé, n'en diffèrent pas davantage. Des schistes, des quartz, du jaspe, du porphyre violet, de petits cristaux, des roches roulées; voilà les échantillons que le lit des rivières offrit, sans la moindre trace de métaux. Le fer ne paraissait que décomposé en chaux, servant comme un vernis à colorer différentes pierres. Les oiseaux de terre et de mer étaient aussi fort rares; on vit cependant des corbeaux, des tourterelles, des cailles, des bergeronnettes, des hirondelles, des gobe-mouches, des goelans, des macareux, des butors, des canards; mais la nature n'était point animée par les vols innombrables d'oiseaux qu'on rencontre en d'autres pays inhabités; à la baie de Ternai, ils étaient solitaires, et le plus sombre silence régnait dans l'intérieur des bois. Les co-

quillages n'étaient pas moins rares; on ne trouva sur le sable que des débris de moules, de lepas, de limaçons et de pourpres.

Enfin, le 27 juin, après avoir déposé à terre différentes médailles avec une bouteille, et une inscription qui contenait la date de l'arrivée des frégates, les vents ayant passé au sud, elles mirent à la voile; prolongeant la côte à deux tiers de lieue du rivage, naviguant toujours sur un fond de 40 brasses, sable vaseux et assez près pour distinguer l'embouchure du plus petit ruisseau, on fit ainsi 50 lieues avec le plus beau temps que des marins puissent désirer. Des alternatives de vent de nord et de sud, accompagnés de brume, tantôt forçaient de s'éloigner, tantôt permettaient de se rapprocher de la côte; on pêcha beaucoup de morues, la drague rapporta aussi une assez grande quantité d'huîtres, dont la nacre était si belle qu'il paraissait très-possible qu'elles continssent des perles quoiqu'on n'en eût trouvé que deux à demi formées dans le talon. Cette rencontre rendait très-vraisemblable le récit des missionnaires, suivant lequel il se fait une pêche de perles à l'embouchure de plusieurs rivières de la Tartarie orientale. Mais La Pérouse suppose que c'est vers le sud, aux environs de la Corée; car plus au nord, le pays est trop dépourvu d'habitans pour qu'on puisse y effectuer un pareil tra-

vail, puisqu'après avoir parcouru 200 lieues de cette côte, souvent à la portée du canon, et toujours à une petite distance de terre, les Français n'avaient aperçu ni pirogues ni maisons, et que descendus à terre, ils n'avaient vu que les traces de quelques chasseurs qui ne paraissent pas s'établir dans les lieux visités.

Le 4 juillet il se fit un bel éclairci; on vit à l'ouest une grande baie dans laquelle coulait une rivière de quinze à vingt toises de largeur. On y descendit; l'aspect du pays était à peu près le même qu'à la baie de Ternai. Les traces d'habitans étaient beaucoup plus fraîches; ce lieu fut nommé baie de Suffren.

Le 7 les frégates ayant à lutter contre des vents contraires, prolongeaient la côte, se flattant d'arriver avant la nuit au 50me degré, terme qu'elles avaient fixé pour cesser leur navigation sur la côte de Tartarie, et retourner vers l'Iesò et l'Okuieso, bien certains, s'ils n'existaient pas, de rencontrer au moins les Kouriles, en avançant vers l'est, lorsqu'à huit heures du matin, étant par 48° 35′ de latitude, elles eurent connaissance à l'est d'une île qui paraissait très-étendue; on n'en distinguait aucune pointe, et on ne pouvait relever que des sommets qui, s'étendant jusqu'au sud-est, annonçaient qu'on était déjà assez avancé dans le canal qui la sépare du continent.

L'aspect de cette terre était bien différent de celui de la Tartarie; on n'y apercevait que des rochers arides, dont les cavités conservaient encore de la neige, mais on en était à une trop grande distance pour découvrir les terres basses qui pouvaient, comme celles du continent opposé, être couvertes d'arbres et de verdure. La plus élevée de ces montagnes fut nommée pic *Lamanon*.

Il fallut ensuite naviguer à tâtons, au milieu des brumes, dans ce canal dont la forme était inconnue, et l'on fit route au sud-est pour tâcher de rencontrer l'extrémité méridionale de cette terre. La Pérouse attendait avec la plus vive impatience un éclairci; il se fit le 11 après-midi; en approchant davantage de la nouvelle côte, il la trouva aussi boisée que celle de Tartarie; enfin le 12 au soir, il put accoster la terre, et laisser tomber l'ancre par quatorze brasses, sable vaseux, à deux milles d'une petite anse dans laquelle coulait une rivière. A l'aide des lunettes, on aperçut des cabanes et deux insulaires qui paraissaient s'enfuir vers les bois. On descendit à terre, et on trouva effectivement les deux seules cases de cette baie abandonnée, mais depuis très-peu de temps, car le feu y était encore allumé; aucun des meubles n'en avait été enlevé; on y voyait une portée de petits chiens dont les yeux n'étaient pas en-

core ouverts; et la mère qu'on entendait aboyer dans les bois faisait juger que les propriétaires de ces cases n'étaient pas éloignés. On y déposa des haches, différens outils de fer, des rassades; présens destinés à prouver aux habitans que les hommes débarqués n'étaient pas des ennemis. En même temps on étendit la seine, et on prit en deux coups de filet plus de saumons qu'il n'en fallait aux équipages pour la consommation d'une semaine.

Au moment où l'on allait retourner à bord, on vit aborder sur le rivage une pirogue avec sept hommes qui ne parurent nullement effrayés du nombre des Français. Ils échouèrent leur petite embarcation sur le sable, et s'assirent sur des nattes au milieu des matelots, avec un air de sécurité qui prévint beaucoup en leur faveur. Il y avait parmi eux deux vieillards ayant une longue barbe blanche, vêtus d'une étoffe d'écorce d'arbres. Deux des sept insulaires avaient des habits de nankin bleu ouatés, et la forme de leur habillement différait peu de celle des Chinois : d'autres n'avaient qu'une longue robe qui fermait entièrement, au moyen d'une ceinture et de quelques petits boutons, ce qui les dispensait de porter des caleçons. Leur tête était nue, et chez deux ou trois entourée seulement d'un bandeau de peau d'ours; ils avaient le toupet et les faces rasés; tous les cheveux de derrière conservés dans la lon-

gueur de huit ou dix pouces, mais d'une manière différente des Chinois, qui ne laissent qu'une touffe de cheveux. Tous avaient des bottes de peau de phoque avec un pied à la chinoise très-artistement travaillé. Leurs armes étaient des arcs, des piques et des flèches garnies en fer. Le plus vieux de ces insulaires, celui auquel les autres témoignaient le plus d'égards, avait les yeux en très-mauvais état; il portait autour de sa tête un garde-vue pour se garantir de la trop grande clarté du soleil. Les manières de ces hommes étaient graves, nobles et très-affectueuses.

Le lendemain La Pérouse alla lui-même à terre; les insulaires arrivèrent dans l'anse peu de temps après. Ils venaient du nord; ils furent bientôt suivis d'une seconde pirogue; ils se trouvèrent alors au nombre de vingt-un; on ne vit pas une seule femme; on eut lieu de croire qu'ils en étaient très-jaloux. On entendait des chiens aboyer dans les bois : ces animaux étaient probablement restés auprès d'elles. Les chasseurs des frégates voulurent y pénétrer; les insulaires firent les plus vives instances pour détourner les Français de ce projet; La Pérouse voulant leur inspirer de la confiance, ordonna de céder à leurs désirs.

De Langle avec presque tout son état-major débarqua bientôt. On fit aux insulaires des présens de toute espèce. Ils paraissaient ne faire cas

que des choses utiles ; le fer et les étoffes prévalaient sur tout ; ils connaissaient les métaux comme les Français ; ils préféraient l'argent au cuivre, le cuivre au fer, etc. Ils étaient fort pauvres : trois ou quatre seulement avaient des pendans d'oreille d'argent, ornés de rassades bleues, absolument semblables à ceux que l'on avait trouvés dans le tombeau de la baie de Ternai, et que l'on avait pris pour des bracelets. Leurs autres petits ornemens étaient de cuivre comme ceux du même tombeau ; leurs pipes et leurs briquets paraissaient chinois ou japonais ; les premières étaient de cuivre blanc parfaitement travaillé. En désignant de la main le couchant, ils firent entendre que le nankin bleu dont quelques-uns étaient couverts, les rassades et les briquets venaient du pays des Mantchous, et ils prononçaient ce mot absolument comme les Français. « Voyant ensuite, dit la Pérouse, que nous avions tous du papier et un crayon à la main pour faire un vocabulaire de leur langue, ils devinèrent notre intention ; ils prévinrent nos questions, présentèrent eux-mêmes les différens objets, ajoutèrent le nom du pays, et eurent la complaisance de le répéter quatre ou cinq fois, jusqu'à ce qu'ils fussent certains que nous avions bien saisi leur prononciation. La facilité avec laquelle ils nous avaient compris me porte à croire que l'art de l'écriture leur est connu. Ils paraissaient

désirer beaucoup nos haches et nos étoffes; ils ne craignaient même pas de les demander; mais ils étaient aussi scrupuleux que nous à ne jamais prendre que ce que nous leur avions donné : il était évident que leurs idées sur le vol ne différaient pas des nôtres, et je n'aurais pas craint de leur confier la garde de nos effets. Leur attention à cet égard allait jusqu'à ne pas même ramasser sur le sable un seul des saumons que nous avions pêchés, quoiqu'ils y fussent étendus par milliers, car notre pêche avait été aussi abondante que celle de la veille : nous fûmes obligés de les presser à plusieurs reprises d'en prendre autant qu'ils voudraient. »

On avait rencontré sur le bord de la petite rivière un magasin élevé sur des piquets, à quatre ou cinq pieds au-dessus du niveau du sol; on y avait trouvé du saumon, du hareng séché et fumé, avec des vessies remplies d'huile, ainsi que des peaux de saumon minces comme du parchemin. Ce magasin était trop considérable pour la subsistance d'une famille, et l'on avait jugé que ces peuples faisaient commerce de ces divers objets : l'on n'avait touché à rien.

Lorsque dans la conversation l'on fut parvenu à leur faire comprendre que l'on désirait qu'ils figurassent leur pays et celui des Mantchous, un des vieillards se leva, et avec le bout de sa pique

il traça la côte de Tartarie à l'ouest, courant à peu près nord et sud. A l'est vis-à-vis, et dans la même direction, il figura son île; et en portant la main sur sa poitrine, il fit entendre qu'il venait de tracer son propre pays; il avait laissé entre la Tartarie et son île un détroit, et se tournant vers les frégates, il marqua par un trait qu'on pouvait y passer. Au sud de cette île, il en avait figuré une autre, et avait laissé un détroit, en indiquant que c'était encore une route pour les vaisseaux. Sa sagacité pour deviner les questions était très-grande, mais moindre encore que celle d'un autre insulaire, âgé à peu près de trente ans, qui voyant que les figures tracées sur le sable s'effaçaient, prit un des crayons des Français avec du papier, et y traça son île qu'il nomma *Tchoka*, et il indiqua par un trait la petite rivière sur le bord de laquelle on se trouvait, qu'il plaça aux deux tiers de la longueur de l'île, du nord au sud; il dessina ensuite la terre des Mantchous, laissant, comme le vieillard, un détroit au fond de l'entonnoir, « et à notre grande surprise, dit La Pérouse, il y ajouta le fleuve Ségalien, dont ces insulaires prononçaient le nom comme nous; il plaça son embouchure un peu au sud de la pointe du nord de son île, et il marqua par des traits au nombre de sept, la quantité de journées de pirogue nécessaire pour se rendre du lieu où nous étions à

la bouche du Ségalien ; mais comme les pirogues de ces peuples ne s'écartent jamais de terre d'une portée de pistolet, en suivant le contour des petites anses, nous jugeâmes qu'elles ne faisaient guère en droite ligne que neuf lieues par jour; parce que la côte permet de débarquer partout, qu'on mettait à terre pour faire cuire les alimens, et prendre ses repas, et qu'il est vraisemblable qu'on se reposait souvent : ainsi nous évaluâmes à soixante-trois lieues au plus notre éloignement de l'extrémité de l'île. Cet insulaire tenait le crayon comme les Chinois tiennent leur pinceau en écrivant : il répéta ce qui nous avait été dit qu'ils se procuraient des nankins et d'autres objets de commerce par leur communication avec les peuples qui habitent les bords du Ségalien ; et il marqua également par des traits pendant combien de journées de pirogue ils remontaient ce fleuve jusqu'aux lieux où se faisait ce commerce. Tous les autres insulaires étaient présens à cette conversation, et approuvaient par leurs gestes les discours de leur compatriote. Nous voulûmes ensuite savoir si ce détroit était fort large ; nous cherchâmes à lui faire comprendre notre idée ; il la saisit, et plaçant ses deux mains perpendiculairement et parallèlement à deux ou trois pouces l'une de l'autre, il nous fit entendre qu'il figurait ainsi la largeur de la petite rivière de

notre aiguade ; en les écartant davantage, que cette seconde largueur était celle du Ségalien ; et en les écartant enfin beaucoup plus, que c'était la largeur du détroit qui sépare son pays de la Tartarie. Il s'agissait de connaître la profondeur de l'eau ; nous l'entraînâmes sur le bord de la rivière dont nous n'étions éloignés que de dix pas, et nous y enfonçâmes le bout d'une pique, il parut nous comprendre ; il plaça une main au-dessus de l'autre à la distance de cinq ou six pouces ; nous crûmes qu'il nous indiquait ainsi la profondeur du Ségalien ; et enfin il donna à ses bras toute leur extension, comme pour figurer la profondeur du détroit. » Il fut impossible d'avoir des éclaircissemens plus précis sur ce point, de sorte que les deux capitaines français crurent que dans tous les cas, il était de la plus grande importance de reconnaître si l'île qu'ils prolongeaient était celle que les géographes désignaient par le nom de Ségalien, sans en soupçonner l'étendue au sud. La baie où l'on était mouillé fut nommée *baie De Langle*, parce que ce capitaine l'avait découverte, et y avait mis pied à terre le premier.

On employa le reste de la journée à visiter le pays et le peuple qui l'habite. On n'en avait pas rencontré depuis le départ de France qui eût plus excité la curiosité et l'admiration des Français ;

ils étaient extrêmement surpris de trouver chez un peuple chasseur et pêcheur qui ne cultive aucune production de la terre, et qui n'a point de troupeau, des manières en général plus douces, plus graves, et peut-être une intelligence plus étendue que chez aucune nation de l'Europe. Tous ces hommes que l'on venait de voir, paraissaient avoir reçu la même éducation. Ce n'était plus cet étonnement stupide des Indiens de la baie des Français; nos arts, nos étoffes attiraient l'attention des insulaires de la baie De Langle; ils retournaient en tout sens ces étoffes, ils en causaient entre eux et cherchaient à découvrir par quel moyen on était parvenu à les fabriquer. La navette leur est connue; on rapporta un métier avec lequel ils font des toiles absolument semblables aux nôtres; mais le fil est fait avec l'écorce d'un saule très-commun dans leur île, et qui paraît différer peu de celui de France. Quoiqu'ils ne cultivent pas la terre, ils profitent avec la plus grande intelligence de ses productions spontanées; on trouva dans leurs cabanes beaucoup de racines de sarane; ils les font sécher, et c'est leur provision d'hiver; il y avait aussi de l'ail et de l'angélique, plantes qui se trouvent sur la lisière des bois.

Le court séjour que l'on fit parmi eux, ne permit pas de connaître la forme de leur gouverne-

ment; mais on ne put douter qu'ils n'eussent beaucoup de considération pour les vieillards; et que leurs mœurs ne fussent très-douces. Ils sont généralement bien faits, d'une constitution forte, d'une physionomie assez agréable, et velus d'une manière remarquable; leur taille est petite; on n'en observa aucun de cinq pieds cinq pouces, et plusieurs avaient moins de cinq pieds. Ils permirent aux peintres de l'expédition de les dessiner, mais ils se refusèrent constamment au désir du chirurgien qui voulait prendre la mesure des différentes dimensions de leur corps : ils crurent peut-être que c'était une opération magique, ce refus et leur obstination à cacher et à éloigner leurs femmes, furent les seuls reproches qu'on eut à leur faire.

Ce peuple parut si pauvre, que de long-temps il n'aura à redouter ni l'ambition des conquérans, ni la cupidité des négocians. Un peu d'huile et du poisson séché sont de bien minces objets d'exportation. On ne leur acheta que deux peaux de martre : on vit des peaux d'ours et de phoque morcelées et taillées en habits, mais en très-petit nombre; les pelleteries de ces îles seraient d'une bien mince importance pour le commerce. On trouva des morceaux de houille roulés sur le rivage, mais pas un seul caillou qui contînt un métal. Tous les bijoux d'argent des

vingt-un insulaires, ne pesaient pas deux onces; et une médaille avec une chaîne d'argent que La Pérouse mit au cou d'un vieillard, leur parut d'un prix inestimable. Chacun de ces hommes avait au pouce un fort anneau ressemblant à une gimblette; ces anneaux étaient d'ivoire, de corne, ou de plomb; ils laissent croître leurs cheveux comme les Chinois, ils saluent comme eux, leur manière de s'asseoir sur des nattes est la même, ils mangent comme eux avec de petites baguettes.

Cependant les Chinois qui étaient à bord des frégates n'entendaient pas un seul mot de la langue de ces insulaires; mais un deux comprit parfaitement celle de deux Tartares-Mantchous, qui depuis une quinzaine de jours avaient passé du continent sur cette île, peut-être pour faire quelque achat de poisson; ils lui firent absolument les mêmes détails de la géographie du pays, dont ils changèrent seulement les noms; chaque langue ayant probablement les siens. Ils avaient des habits de nankin gris pareils à ceux des coulis ou porte-faix de Macao. Leur chapeau était pointu et d'écorce, leurs manières et leur physionomie étaient bien moins agréables que celles des habitans de l'île; ils dirent qu'ils habitaient à huit journées en haut du Ségalien.

Les cabanes des insulaires sont bâties avec intelligence : toutes les précautions y sont prises

contre le froid; elles sont en bois, revêtues d'écorce de bouleau, surmontée d'une charpente, couvertes en paille séchée et arrangée comme le chaume des maisons de paysans; la porte est très-basse et placée dans le pignon; le foyer est au milieu, sous une ouverture du toit qui donne issue à la fumée; de petites banquettes ou planches élevées de huit ou dix pouces, règnent au pourtour; et l'intérieur est parqueté avec des nattes. La cabane qui vient d'être décrite, était située au milieu d'un bois de rosier, à cent pas du bord de la mer. Ces arbustes étaient en fleur; ils exhalaient une odeur délicieuse; mais elle ne pouvait compenser la puanteur du poisson et de l'huile qui aurait prévalu sur tous les parfums de l'Arabie. On voulut connaître si les sensations de l'odorat sont, comme celles du goût, dépendantes de l'habitude; on donna à l'un des vieillards un flacon rempli d'une eau de senteur très-suave: l'ayant porté à son nez, il marqua pour cette eau la même répugnance que les Français éprouvaient pour son huile. Ils avaient sans cesse la pipe à la bouche; leur tabac était d'une bonne qualité, à grandes feuilles; on crut comprendre qu'ils le tiraient de la Tartarie, mais ils expliquèrent clairement que leurs pipes venaient du Sud, sans doute du Japon. L'exemple des Français ne put les engager à respirer du tabac, et c'eût été leur rendre un mau-

vais service que de les accoutumer à ce nouveau besoin.

Le 14, à la pointe du jour, on quitta cette baie avec des vents de sud et par un temps très-brumeux qui le devint encore davantage, de sorte que l'on naviguait au milieu des ténèbres auxquelles on ne peut comparer celles d'aucune mer. Le brouillard disparut pour un instant le 19, et on revit l'île, mais si enveloppée de vapeurs, que l'on ne put reconnaître aucune des pointes que l'on avait relevées les jours précédens. A deux heures, on laissa tomber l'ancre à l'ouest d'une [illegible]-bonne baie qui fut nommée *baie d'Estaing*.
[illegible] la meilleure dans laquelle on eût mouillé
[illegible] mille. Les c[illegible]ts y abordèrent au pied
[illegible] zaine de [illegible] placées sans aucun
[illegible] assez gr[illegible]nce les unes des au-
[illegible] ent pas [illegible] bord de la mer.
[illegible] un peu [illegible]érables que celles
[illegible] t vues [illegible] construites avec
[illegible] tériaux [illegible] en deux cham-
[illegible] fond c[illegible] les petits meu-
[illegible], le fo[illegible]uette qui règne
[illegible] lle d[illegible]solument nue.
[illegible] ée à r[illegible]ites; les étran-
[illegible] admis en pré-
[illegible] rs en rencon-
[illegible] aient cachées

dans les herbes. Lorsque les canots abordèrent dans l'anse, ces femmes effrayées poussèrent des cris, comme si elles avaient craint d'être dévorées; elles étaient cependant sous la garde d'un insulaire qui les ramenait chez elles et qui semblait vouloir les rassurer. Leur physionomie était un peu extraordinaire, mais assez agréable; leurs yeux étaient petits, leurs lèvres grosses; la supérieure paraissait tatouée en bleu. Leurs formes semblaient peu élégantes; une longue robe les enveloppait; leurs cheveux avaient toute leur longueur.

De Langle qui débarqua le premier, trouva les insulaires rassemblés autour de quatre pirogues chargées de poisson fumé; ils aidaient à les pousser à l'eau. Il apprit que les vingt-quatre hommes qui en formaient l'équipage étaient mantchous, et qu'ils étaient venus des bords du Ségalien pour acheter ce poisson. Il eut une longue conversation avec eux par l'entremise des matelots chinois auxquels ils firent le meilleur accueil. Ils confirmèrent tous les détails géographiques donnés précédemment. On rencontra dans un coin de la baie une espèce de cirque planté de quinze ou vingt piquets surmontés chacun d'une tête d'ours; les ossemens de ces animaux étaient épars aux environs. Comme ces peuples n'ont pas l'usage des armes à feu, qu'ils combattent les ours corps à corps, et que

leurs flèches ne peuvent que les blesser, ce cirque parut être destiné à conserver la mémoire de leurs exploits ; et les vingt têtes d'ours exposées aux yeux, devaient retracer les victoires qu'ils avaient remportées depuis dix ans, à en juger par l'état de décomposition dans lequel se trouvait le plus grand nombre.

Les productions et les substances du sol de la baie d'Estaing ne diffèrent presque point de celles de la baie De Langle : le saumon y était aussi commun, et chaque cabane avait son magasin : on découvrit que ces insulaires consomment la tête, la queue et l'épine du dos, et qu'ils boucanent et font sécher, pour être vendus aux mantchous, les deux côtés du ventre de ce poisson, dont ils ne se réservent que le fumet qui infecte leurs maisons, leurs meubles, leurs habillemens, et jusqu'aux herbes qui environnent leurs villages.

En avançant au nord, la côte de l'île était beaucoup plus montueuse et plus escarpée que dans la partie méridionale. On n'aperçut ni feu, ni habitation, et l'on prit, pour la première fois depuis que l'on avait quitté la Tartarie, une dixaine de morues : ce qui semblait indiquer la proximité du continent que l'on avait perdu de vue.

Obligé de suivre l'une ou l'autre côte, la Pérouse avait donné la préférence à celle de l'île, afin de ne pas manquer le détroit s'il en existait

un vers l'est; ce qui demandait une extrême attention à cause des brumes qui ne laissaient que de légers intervalles de clarté; il ne s'en éloigna jamais de plus de deux lieues, depuis la baie De Langle jusqu'au fond du canal. Ses conjectures sur la proximité de la côte de Tartarie, étaient tellement fondées, qu'aussitôt que son horizon s'étendait un peu, il en avait une parfaite connaissance. Le canal commença à se rétrécir par les 50 degrés, et il n'eut plus que douze à treize lieues de largeur.

Comme depuis la baie d'Estaing on n'avait aperçu aucune habitation, La Pérouse voulut éclaircir ses doutes à ce sujet. Quatre canots qu'il envoya le 22 reconnaître une anse dans laquelle coulait une petite rivière dont on distinguait le ravin, revinrent, à son grand étonnement, tous pleins de saumons, quoique les équipages n'eussent ni lignes ni filets : on les avait tués à coups de bâton. On n'avait d'ailleurs rencontré que deux à trois abris. La végétation était encore plus vigoureuse que dans les baies où l'on avait abordé, et l'on avait rencontré du cresson sur le bord de la rivière; c'était la première fois qu'on en voyait depuis Manille. On aurait pu aussi ramasser de quoi remplir plusieurs sacs de baie de genièvre ; mais on donna la préférence aux herbes et au poisson. On ne découvrit pas d'indice de métal. Les sapins et les saules étaient beaucoup plus nom-

breux que le chêne, l'érable, le bouleau et l'azerolier : les groseilliers, les fraises et les framboises étaient encore en fleur.

Le 23, on releva par 50° 54′ de latitude nord, une très-bonne baie, sur le rivage de laquelle paraissaient çà et là quelques habitations auprès d'un ravin qui marquait le lit d'une rivière un peu plus considérable que celles que l'on avait déjà vues. Cette baie fut nommée *baie de la Jonquière*. A une lieue au large, la sonde donna 35 brasses fond de vase. « Mais j'étais si pressé, dit la Pérouse, et un temps clair dont nous jouissions était si rare et si précieux pour nous, que je crus devoir ne l'employer qu'à m'avancer vers le nord. Depuis que nous avions atteint le 50me. parallèle, je ne pouvais plus douter que l'île que nous prolongions depuis le 47me., et qui, d'après le rapport des naturels, devait s'étendre beaucoup plus au sud, ne fût l'île de Ségalien dont la pointe septentrionale a été fixée par les Russes à 54 degrés, et qui forme dans une direction nord et sud, une des plus longues îles du monde : ainsi le prétendu détroit de Tessoy, marqué sur les cartes un peu au-dessus du 42me. degré, ne serait que celui qui sépare l'île Ségalien de la Tartarie, à peu près par les 52 degrés. J'étais trop avancé pour ne pas vouloir reconnaître s'il est praticable. Je commençai à craindre qu'il ne le fût pas, parce que le fond diminuait avec

une rapidité extrême en avançant vers le nord, et que les terres de l'île Ségalien n'avaient plus que des dunes noyées et presque à fleur d'eau, comme des bancs de sable. »

Effectivement, on reconnut par les sondes, que le talus du canal était du sud au nord dans le sens de sa longueur, à peu près comme celui d'un fleuve dont l'eau diminue à mesure qu'on avance vers sa source. Le fond s'élevait rapidement de trois brasses par lieue dans la direction du nord, et La Pérouse, en supposant un attérissement graduel, pensait qu'il n'était plus qu'à six lieues du fond du golfe, et il n'apercevait aucun courant. Cette stagnation des eaux paraissait prouver qu'il n'y avait point de chenal, et était la cause bien certaine de l'égalité du talus. On mouilla le soir du 26 sur la côte de Tartarie. Le lendemain, à midi, la brume s'étant dissipée, on courut vers le milieu du canal, afin d'achever l'éclaircissement de ce point de géographie qui coûtait tant de fatigues. La Pérouse navigua ainsi, ayant parfaitement connaissance des deux côtes : comme il s'y était attendu, le fond haussa encore de trois brasses par lieue ; et après avoir fait quatre lieues, il laissa tomber l'ancre par neuf brasses fond de sable. Les vents étaient fixés au sud avec une telle constance, que, depuis près d'un mois, ils n'avaient pas varié de vingt degrés, et on s'exposait en courant ainsi

vent arrière vers le fond de ce golfe, à être affalé de manière que les frégates seraient peut-être obligées d'attendre le reversement de la mousson pour en sortir. Mais ce n'était pas le plus grand inconvénient ; celui de ne pouvoir tenir à l'ancre avec une mer aussi grosse que celle des côtes d'Europe, qui n'ont point d'abri, était d'une bien autre importance. Ces vents de sud parviennent sans aucune interruption de la mer de Chine jusqu'au fond du golfe de l'île Ségalien ; ils y agitent la mer avec force, et ils y règnent plus fixement que les vents alisés entre les tropiques. On était si avancé, que La Pérouse désirait toucher ou voir le sommet de cet attérissement. Malheureusement le temps était devenu très-incertain, et la mer grossissait de plus en plus ; on mit cependant les canots à la mer pour sonder autour des frégates. Un canot eut ordre d'aller vers le sud-est, l'autre vers le nord ; le premier revint bientôt après ; le second fit une lieue au nord, et ne trouva plus que six brasses ; il atteignit le point le plus éloigné que l'état de la mer et du temps lui permit de sonder. Parti à sept heures du soir, il ne revint qu'à minuit. Déjà la mer était agitée, et n'ayant pu oublier le malheur que l'on avait éprouvé à la baie des Français, La Pérouse commençait à être dans la plus vive inquiétude. A la pointe du jour, les frégates furent forcées d'appareiller : la mer était si grosse que

l'on employa quatre heures à lever l'ancre; le cabestan et d'autres objets qui en dépendent, cassèrent ou furent brisés; par cet événement, trois hommes reçurent des blessures graves. On fut contraint, quoiqu'il ventât très-grand frais, de faire porter aux frégates toute la voile que leurs mâts pouvaient supporter; heureusement quelques légères variations du vent du sud au sud-sud-ouest et au sud-est leur furent favorables, et elles s'élevèrent en vingt-quatre heures de cinq lieues.

Le 28 au soir la brume s'étant dissipée, on se trouva sur la côte de Tartarie, à l'ouverture d'une baie qui paraissait très-profonde, et offrait un mouillage sûr et commode; on manquait absolument de bois, et la provision d'eau était fort diminuée; on y mouilla derrière quatre îles couvertes de bois qui la garantissaient des vents du large. Un ruisseau d'eau limpide pouvait tomber en cascade dans les chaloupes. Cette baie fut nommée baie de Castries.

L'impossibilité reconnue de débouquer au nord de l'île Ségalien ouvrait un nouvel ordre d'événemens aux frégates françaises; il était douteux qu'elles pussent arriver cette année au Kamtchatka.

La baie de Castries dans laquelle on venait de mouiller est située au fond d'un golfe et éloignée de deux cents lieues du détroit de Sangar, la seule

porte dont on fût alors certain pour sortir des mers du Japon : la constance et la force des vents du sud resserrés entre deux terres, offraient de grands obstacles pour y arriver; et les deux vaisseaux n'étaient pas assez bons voiliers pour laisser l'espoir de gagner, avant la fin de la belle saison, deux cents lieues au vent, dans un canal si étroit, où des brumes presque continuelles rendent le louvoyage extrêmement difficile. Cependant le seul parti qui restait à prendre, était de le tenter, à moins d'attendre la mousson du nord qui pouvait être retardée jusqu'en novembre. La Pérouse ne s'arrêta pas un instant à cette dernière idée : il crut au contraire devoir redoubler d'activité, en tâchant de faire dans le plus court espace de temps possible, sa provision d'eau et de bois, et il annonça que la relâche ne serait que de cinq jours.

La baie de Castries est de toutes celles qu'il avait visitées sur la côte de Tartarie, la seule qui assure un abri aux vaisseaux contre le mauvais temps, et il serait possible d'y passer l'hiver. Le fond en est vaseux, mais il est difficile d'y aborder, même en canot lorsque la marée est basse; on a d'ailleurs à lutter contre des goêmons, entre lesquels il ne reste que deux ou trois pieds d'eau, et qui opposent au efforts des canotiers une résistance invincible.

Il n'y a point de mer plus fertile en goêmons

de différentes espèces; la végétation de nos plus belles prairies n'est ni plus verte ni plus fourrée. Un très-grand enfoncement sur le bord duquel était un village tartare, et que l'on supposa d'abord assez profond pour recevoir les frégates, parce que la marée était haute lorsqu'elles mouillèrent au fond de la baie, ne fut plus, deux heures après, qu'une vaste prairie d'herbes marines; on y voyait sauter des saumons qui sortaient d'un ruisseau dont les eaux se perdaient dans ces herbes, et où l'on en prit plus de deux mille en un jour.

Les habitans du village dont ce poisson est la subsistance la plus abondante et la plus assurée, voyaient le succès de la pêche des Français sans inquiétude, parce qu'ils étaient certains sans doute, que la quantité en est inépuisable. On débarqua au pied de leur village, le lendemain de l'arrivée dans la baie.

« On ne peut rencontrer, dans aucune partie du monde, dit La Pérouse, une peuplade d'hommes meilleurs. Le chef ou le plus vieux vint nous recevoir sur la plage, avec quelques autres habitans. Il se prosterna jusqu'à terre, en nous saluant à la manière des Chinois, et nous conduisit ensuite dans sa cabane, où étaient sa femme, ses belles-filles, ses enfans et ses petits-enfans. Il fit étendre une natte propre sur laquelle il nous pro-

posa de nous asseoir; et une petite graine que nous n'avons pu reconnaître, fut mise dans une chaudière sur le feu, avec du saumon pour nous être offerte. Cette graine est leur mets le plus précieux : ils nous firent comprendre qu'elle vient du pays des Mantchous; ils donnent exclusivement ce nom aux peuples qui habitent à sept ou huit journées dans le haut du Ségalien et qui communiquent directement avec les Chinois. Ils firent comprendre par signes qu'ils étaient de la nation des Orotchys, et nous montrant quatre pirogues étrangères, que nous avions vues arriver le même jour dans la baie, et qui s'étaient arrêtées devant leur village; ils en nommèrent les équipages des Bitchys; ils nous désignèrent que ces derniers habitaient plus au sud, mais peut-être à moins de sept à huit lieues; car ces nations, comme celles du Canada, changent de nom et de langage à chaque bourgade. Ces étrangers avaient allumé du feu sur le sable, au bord de la mer, auprès du village : ils y fesaient cuire leur graine et leur poisson dans une chaudière de fer, suspendue par un crochet de même métal à un trépied formé par trois bâtons liés ensemble. Ils arrivaient du fleuve Ségalien, et rapportaient dans leur pays des nankins, et de la graine qu'ils avaient eus probablement en échange de l'huile, du poisson séché, et peut-être de quelques peaux d'ours ou d'élan : seuls quadru-

pèdes, avec les chiens et les écureuils, dont nous ayons aperçu les dépouilles. »

« Ce village des Orotchys était composé de quatre cabanes solidement construites avec des tronçons de sapin dans toute leur longueur, proprement entaillés dans les angles ; une charpente assez bien travaillée soutenait la toiture, formée par des écorce d'arbres. Une banquette comme celle des cases de l'île Ségalien régnait autour de l'appartement ; et le foyer était placé de même au milieu, sous une ouverture assez large pour donner issue à la fumée. Nous avons lieu de croire que ces quatre maisons appartiennent à quatre familles différentes, qui vivent entre elles dans la plus grande union et la plus parfaite confiance. Nous avons vu partir une de ces familles pour un voyage de quelque durée; car elle n'a point reparu pendant les cinq jours que nous avons passés dans cette baie. Les propriétaires mirent quelques planches devant la porte de leurs maisons pour empêcher les chiens d'y entrer, et la laissèrent remplie de leurs effets. Nous fûmes bientôt tellement convaincus de l'inviolable fidélité de ces peuples, que nous laissions au milieu de leurs cabanes et sous le sceau de leur probité, nos sacs pleins de rassades, d'outils de fer, et généralement de tout ce qui servait à nos échanges, sans que jamais ils aient abusé de notre extrême confiance.

« Chaque cabane était entourée d'une sécherie de saumons, qui restaient exposés sur des perches à l'ardeur du soleil, après avoir été boucanés pendant trois ou quatre jours autour du foyer qui est au milieu de leur case; les femmes chargées de cette opération, ont le soin, lorsque la fumée les a pénétrés, de les porter en plein air, où ils acquièrent la dureté du bois.

« Ils faisaient leur pêche dans la même rivière que nous, avec des filets ou des dards, et nous leurs voyions manger crus, avec une avidité dégoûtante, le museau, les ouïes, les osselets, et quelquefois la peau entière du saumon qu'ils dépouillaient avec beaucoup d'adresse; ils suçaient le mucilage de ces parties, comme nous avalons une huître. Le plus grand nombre de leurs poissons n'arrivaient à l'habitation que dépouillés, excepté lorsque la pêche avait été très-abondante; alors les femmes cherchaient avec la même avidité les poissons entiers, et en dévoraient d'une manière aussi dégoûtante les parties mucilagineuses qui leur paraissaient le mets le plus exquis. Ce fut ici que nous apprîmes l'usage du bourrelet de plomb ou d'os que ces peuples, ainsi que ceux de l'île Ségalien, portent comme une bague au pouce; il leur sert de point d'appui pour couper et dépouiller le saumon avec un couteau tranchant qu'ils portent tous pendu à leur ceinture.

« Leur village était construit sur une lange de terre basse et marécageuse, exposée au nord, et qui nous a paru inhabitable pendant l'hiver; mais à l'opposite et de l'autre côté du golfe, sur un endroit plus élevé, à l'exposition du midi, et à l'entrée d'un bois, était un second village composé de huit cabanes, plus vastes et mieux construites que les premières. Au-dessus et à une très-petite distance nous avons visité trois yourtes ou maisons souterraines, absolument semblables à celles des Kamtchadales; elles étaient assez étendues pour contenir, pendant la rigueur du froid les habitans des huit cabanes. Enfin sur une des ailes de cette bourgade, on trouvait plusieurs tombeaux, mieux construits et aussi grands que les maisons: chacun renfermait trois, quatre, ou cinq bières, proprement travaillées, ornées d'étoffes de Chine, dont quelques morceaux étaient de brocart. Des arcs, des flèches, des filets, et généralement les meubles les plus précieux de ces peuples étaient suspendus dans l'intérieur de ces monumens, dont la porte en bois, se fermait avec une barre maintenue à ses extrémités par deux supports.

« Leurs maisons étaient remplies d'effets comme les tombeaux; rien de ce qui leur sert n'en avait été enlevé; les habillemens, les fourrures, les ustensiles, les armes, tout était resté dans ce village désert qu'ils n'habitent que pendant la mauvaise

saison : ils passent l'été de l'autre côté de la baie où ils étaient, et d'où ils nous voyaient entrer dans les cases, descendre même dans l'intérieur des tombeaux, sans que jamais ils nous y aient accompagnés, sans qu'ils aient témoigné la moindre crainte de voir enlever leurs meubles qu'ils savaient cependant exciter beaucoup nos désirs, parceque nous avions déjà fait plusieurs échanges avec eux. Nos équipages n'avaient pas senti moins vivement que les officiers le prix d'une confiance aussi grande : et le déshonneur et le mépris eussent couvert l'homme qui eût été assez vil pour commettre le moindre vol.

« Il était évident que nous n'avions visité les Orotchys que dans leurs maisons de campagne, où ils faisaient leur récolte de saumon, qui comme le blé en Europe, fait la base de leur subsistance. J'ai vu parmi eux si peu de peaux d'élan, que je suis porté à croire que la chasse est peu abondante. Je compte aussi pour une très-petite partie de leur nourriture quelques racines de saranne que les femmes arrachent sur la lisière des bois et qu'elles font sécher auprès de leur foyer. »

On trouvait des tombeaux sur toutes les îles et dans toutes les anses, ce qui aurait pu faire penser qu'une épidémie récente avait ravagé ces contrées et réduit la population actuelle à un très-petit nombre d'hommes; mais il parut plus vrai-

semblable que le respect religieux de ces peuples pour les tombeaux de leurs ancêtres, les porte à les entretenir, à les réparer, et à retarder ainsi, peut-être pendant plusieurs siècles l'effet inévitable de la lime du temps. On n'aperçut aucune différence extérieure entre ces hommes; il n'en est pas de même des morts dont les cendres reposent d'une manière plus ou moins magnifique, suivant leurs richesses; probablement le travail d'une longue vie suffit à peine aux frais d'un de ces mausolées. Les corps des habitans les plus pauvres sont exposés en plein air, dans une bière placée sur une estrade, soutenue par des piquets de quatre pieds de hauteur; mais tous ont leurs arcs, leurs flèches, leurs filets, et quelques morceaux d'étoffe auprès de leurs monumens; et ce serait vraisemblablement un sacrilége de les enlever.

Sans doute les différentes familles dont cette peuplade est composée, étaient dispersées dans les baies voisines pour y pêcher et sécher du saumon. Elles ne se rassemblent qu'en hiver, apportant alors leur provision de poison pour subsister jusqu'au retour du soleil. C'est ce qui explique la cause du petit nombre d'habitans que nous vîmes.

Ces peuples sembleraient ainsi que ceux de l'île Ségalien, n'être soumis à aucun gouvernement, et ne reconnaître aucun chef. La douceur de leurs mœurs, leur respect pour les vieillards peuvent

rendre parmi eux cette anarchie sans inconvénient. On ne vit jamais entre eux la moindre querelle ; leur affection réciproque, leur tendresse pour leurs enfans, offraient un spectacle touchant ; mais l'odeur fétide du saumon dont les maisons ainsi que les environs étaient remplis, révoltait les sens ; les os en étaient épars, le sang couvrait le tour du foyer, des chiens avides, quoique assez doux, léchaient et dévoraient ces restes. Ce peuple est d'une malpropreté et d'une puanteur révoltantes ; il n'en existe peut-être pas de plus faiblement constitué ni de plus laid : leur taille moyenne est au-dessous de quatre pieds dix pouces ; leur corps est grêle, leur voix faible et aiguë, comme celle des enfans ; ils ont les os des joues saillans ; les yeux petits, chassieux et fendus diagonalement ; la bouche large, le nez écrasé, le menton court, presque imberbe, et une peau olivâtre vernissée d'huile et de fumée. Ils laissent croître leurs cheveux, et ils les tressent à peu près comme nous. Ceux des femmes leur tombent épars sur les épaules ; on ne les distingue des hommes qu'à une légère différence dans l'habillement, et à leur gorge qui n'est serrée par aucune ceinture ; elles ne sont cependant assujetties à aucun travail forcé qui ait pu altérer leurs traits, si la nature les eût pourvues de cet avantage. Tous leurs soins se bornent à tailler et

à coudre leurs habits, à disposer le poisson pour être séché, et à soigner leurs enfans à qui elles donnent à téter jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans.

Elles paraissent jouir d'une assez grande considération ; aucun marché n'était conclu sans leur consentement ; les pendans d'oreille d'argent, et les bijoux de cuivre servant à orner les habits sont uniquement réservés aux femmes et aux petites filles. Les hommes et les petits garçons sont vêtus d'une camisole de nankin ou de peau de chien ou de poisson, taillée comme les blouses des charretiers. Lorsqu'elle descend au-dessous du genou, ils n'ont point de caleçon ; dans le cas contraire, ils en portent à la chinoise, qui descendent jusqu'au gras de la jambe ; tous ont des bottes de peau de phoque, mais ils les conservent pour l'hiver, et ils portent dans tous les temps et à tout âge, même à la mamelle, une ceinture de cuir à laquelle sont attachés un couteau à gaîne, un briquet, un petit sac pour contenir du tabac, et une pipe.

Les femmes sont enveloppées d'une large robe de nankin ou de peau de saumon, qu'elles ont l'art de tanner parfaitement et de rendre extrêmement souple : elle leur descend jusqu'à la cheville du pied, et est quelquefois bordée d'une frange de petits ornemens de cuivre qui font un bruit semblable à celui des grelots. Les saumons

dont la peau sert à leur habillement, et pèsent trente ou quarante livres, ne se pêchent pas en été. Ceux que l'on prenait au mois de juillet étaient du poids de trois ou quatre livres seulement; mais leur nombre et la délicatesse de leur goût compensaient cet avantage.

On ne vit ni temple ni prêtres; on aperçut des figures grossièrement sculptées, qui étaient suspendues au plafond de leurs cabanes; elles représentaient des enfans, des bras, des mains, des jambes, et ressemblaient beaucoup aux *ex voto* des chapelles de campagne. Peut-être ces simulacres que les Français prirent pour des idoles, ne servent-ils qu'à rappeler aux Orotchys le souvenir d'un enfant dévoré par des ours, ou quelque chasseur blessé par ces animaux. Il est cependant peu vraisemblable qu'un peuple si faiblement constitué, soit exempt de superstition. « Nous avons soupçonné, dit La Pérouse, qu'ils nous prenaient quelquefois pour des sorciers; ils répondaient avec inquiétude, quoique avec politesse, à nos différentes questions, et lorsque nous tracions des caractères sur le papier, ils semblaient prendre les mouvemens de la main qui écrivait pour des signes de magie, et se refusaient à répondre à ce que nous demandions, en faisant entendre que c'était un mal. Nos présens ne pouvaient vaincre leurs préjugés à cet égard;

ils ne les recevaient même qu'avec répugnance, et ils les refusèrent souvent avec opiniâtreté. Je crus m'apercevoir qu'ils désiraient peut-être plus de délicatesse dans la manière de les leur offrir, et pour vérifier si ce soupçon était fondé, je m'assis dans une de leurs cases, et après avoir approché de moi deux petits enfans de trois ou quatre ans, et leur avoir fait quelques légères caresses, je leur donnai une pièce de nankin, couleur de rose que j'avais apportée dans ma poche. Je vis les yeux de toute la famille témoigner une vive satisfaction; et je suis certain qu'ils auraient refusé ce présent, si je le leur eusse directement adressé. Le mari sortit de sa case, et rentra bientôt après avec son plus beau chien qu'il me pria d'accepter; je le refusai en cherchant à lui faire comprendre qu'il lui serait plus utile qu'à moi; mais il insista : et, voyant que c'était sans succès, il fit approcher les deux enfans qui avaient reçu le nankin, et appuyant leurs petites mains sur le dos du chien, il me fit entendre que je ne devais pas refuser ses enfans. La délicatesse de ces manières ne peut exister que chez un peuple très-policé. Je crois que la civilisation d'une nation qui n'a ni troupeaux ni culture, ne peut aller au-delà. Je dois faire observer que leurs chiens sont leur bien le plus précieux : ils les attèlent à de petits traîneaux fort légers, très-bien faits, ab-

solument semblables à ceux des Kamtchadales. Ces chiens de l'espèce des chiens-loups sont forts, quoique d'une taille moyenne, extrêmement dociles, très-doux, et paraissent avoir le caractère de leurs maîtres, tandis que ceux du Port-des-Français, beaucoup plus petits, mais de la même espèce, étaient sauvages et féroces. »

Les voyageurs dont les quatre pirogues étaient échouées devant le village, avaient, ainsi que leur pays des Bitchys au sud de la baie de Castries, excité la curiosité des Français. On employa toute l'adresse possible à les questionner sur la géographie du pays; on traça sur du papier la côte de Tartarie, le fleuve Ségalien, l'île de ce nom qu'ils appelaient aussi Tchoka, vis-à-vis de cette même côte, et on laissa un passage entre deux. Ils prirent le crayon, et joignirent par un trait l'île au continent; poussant ensuite leur pirogue sur le sable, ils donnèrent à entendre qu'après être sortis du fleuve, ils avaient poussé ainsi leur embarcation sur le banc de sable qui joint l'île au continent, et qu'ils venaient de tracer; puis arrachant au fond de la mer de l'herbe, dont le fond de la baie était rempli, ils la plantèrent sur le sable pour exprimer qu'il y avait aussi de l'herbe marine sur le banc qu'ils avaient traversé.

Ce rapport plusieurs fois confirmé, fit abandonner à La Pérouse le projet qu'il avait formé

d'envoyer sa chaloupe jusqu'au fond du golfe qui ne devait être éloigné de la baie de Castries que de dix ou douze lieues. Ce plan aurait eu d'ailleurs de grands inconvéniens; on a vu plus haut que la plus petite brise du sud fait beaucoup grossir la mer, dans le fond de cette manche, et à un tel point qu'un bâtiment qui n'est pas ponté, court risque d'être rempli par les lames qui brisent souvent comme sur une barre; les brumes continuelles et l'opiniâtreté des vents du sud rendaient l'époque du retour de la chaloupe fort incertaine, et l'on n'avait pas un instant à perdre: ainsi au lieu d'envoyer la chaloupe éclaircir un point de géographie sur lequel il ne pouvait rester aucun doute, La Pérouse résolut de redoubler d'activité pour sortir enfin du golfe dans lequel il naviguait depuis trois mois, que l'on avait exploré presque entièrement jusqu'au fond, traversé plusieurs fois dans tous les sens, et sondé constamment, autant pour la sûreté des frégates, que pour ne laisser rien à désirer aux géographes. La sonde seule guida les frégates au milieu des brumes qui les enveloppaient depuis si long-temps; elles ne lassèrent pas du moins la patience des Français, et ils ne laissèrent pas du moins un point des deux côtés sans relèvement. Il ne leur restait plus qu'un point intéressant à éclaircir, celui de l'extrémité méridionale de l'île Ségalien qu'ils con-

naissaient seulement depuis la baie De Langle; La Pérouse avoue qu'il en eût peut-être laissé le soin à d'autres, s'il lui eût été possible de débouquer par le nord, parce que la saison avançait, et qu'il ne se dissimulait pas l'extrême difficulté de remonter deux cents lieues au vent, dans un canal aussi étroit et plein de brumes.

Le temps qui restait jusqu'au départ fut employé à reconnaître quelques parties de la baie, ainsi que les différentes îles dont elle est formée. On reconnut que la plus grande partie du sol était composée de laves rouges, compactes ou poreuses, de basaltes gris en table ou en boule, et enfin de trappes qui paraissaient n'avoir pas été attaqués par le feu; différentes cristallisations se rencontraient parmi ces matières volcaniques dont l'éruption était jugée très-ancienne. Le temps nécessaire manqua pour chercher les cratères des volcans.

On ne trouva que les mêmes espèces de plantes que l'on avait déjà rencontrées dans les baies de Ternai et de Suffren, et en moins grande quantité. La végétation était encore au même point, où on la voit aux environs de Paris vers le 15 de mai, les fraises et les framboises étaient encore en fleur, le fruit des groseilliers commençait à rougir : le céleri et le cresson étaient très-rares.

Les rochers étaient couverts d'huîtres feuille-

técs, extrêmement belles, d'une couleur vineuse et noire, mais si adhérentes à leur surface, qu'il fallait beaucoup d'adresse pour les en détacher, et qu'on les brisait presque toujours. On prit à la drague des buccins d'une belle couleur, des peignes, de petites moules de l'espèce la plus commune, ainsi que différentes cames.

Les chasseurs tuèrent plusieurs gelinottes, quelques canards sauvages, des cormorans, des guillemots, des bergeronnettes blanches et noires, un petit gobe-mouche d'un bleu azuré; mais toutes ces espèces étaient peu répandues. Les familles sont peu nombreuses sous ces climats presque toujours glacés où la nature est comme engourdie. Le cormoran et le goeland qui se réunissent en société sous un ciel plus heureux, vivent ici solitaires sur la cime des rochers. Un deuil affligeant et sombre semble régner sur le bord de la mer, et dans les bois qui ne retentissent que du croassement de quelques corbeaux, et servent de retraite à des aigles à tête blanche, et à d'autres oiseaux de proie. Le martinet et l'hirondelle de rivage paraissent seuls être dans leur vraie patrie; on en voyait des nids et des vols sous tous les rochers qui forment des voûtes au bord de la mer.

Quoique La Pérouse n'eût point fait creuser la terre, il croit qu'elle reste gelée pendant l'été à

une certaine profondeur, parce que l'eau de l'aiguade n'avait qu'un degré et demi de chaleur au-dessus de la glace, et que la température des eaux courantes observée avec un thermomètre, n'a jamais excédé 4 degrés ; le mercure se tenait constamment à 15 degrés en plein air. Cette chaleur momentanée ne pénètre point, elle hâte seulement la végétation qui doit naître et mourir en moins de trois mois, et en peu de temps elle multiplie à l'infini les mouches, les moustiques, les maringouins, et d'autres insectes incommodes.

Les indigènes ne cultivent aucune plante ; ils paraissent cependant aimer beaucoup les substances végétales. La graine des mantchous, qui pourrait bien être un petit millet mondé, faisait leurs délices. Ils ramassent avec soin différentes racines spontanées, qu'ils font sécher pour leurs provisions d'hiver, entr'autres, celle de la saranne. Très-inférieurs par leur constitution physique et par leur industrie, aux habitans de l'île Ségalien, ils n'ont pas comme ces derniers l'usage de la navette, et ne sont vêtus que d'étoffes chinoises les plus communes, et de dépouilles de quelques animaux terrestres ou de phoques.

On avait remarqué chez plusieurs matelots un commencement de scorbut annoncé par des enflures aux gencives et aux jambes. Ce principe

s'était développé à terre ; il aurait cédé à un séjour de deux semaines ; mais on ne pouvait les passer à la baie de Castries. On se flatta que le mout de bierre, la sapinette, l'infusion de quinquina mêlée avec l'eau de l'équipage, dissiperaient ces faibles symptômes, et donneraient le temps d'attendre une relâche où il serait possible de rester plus long-temps.

Le 2 août au matin, l'on mit à la voile avec une petite brise de l'ouest qui ne régnait qu'au fond de la baie. Le temps fut beau d'abord, et permit de relever la côte de Tartarie ; il devint ensuite très-mauvais ; l'on essuya des coups de vent, de la pluie et des brumes : la position des frégates dans un canal étroit dont les terres leur étaient alors cachées, devenait au moins très-fatigante ; mais ces bourrasques dont on murmurait, étaient les avants-coureurs des vents du nord, sur lesquels on n'avait pas compté. Ils se déclarèrent le 8, après un orage, et permirent d'atteindre plutôt qu'on ne l'espérait, la partie méridionale de l'île Ségalien. L'on aperçut dans le sud-ouest, une petite île plate qui fut nommée île *Monneron*. On fit route entre les deux îles éloignées l'une de l'autre de six lieues ; on ne trouva jamais moins de cinquante brasses d'eau. Bientôt l'on vit un pic dont l'élévation était à peu près de 1200 toises ; il paraissait n'être composé que d'un roc vif, sans

arbre ni verdure, et ayant conservé de la neige dans ses fentes. La Pérouse le nomma *pic De Langle*. On voyait en même temps d'autres terres plus basses. La côte de l'île de Ségalien se terminait en pointe ; on n'y remarquait plus de doubles montagnes : tout annonçait que l'on touchait à son extrémité méridionale, et que les terres du pic étaient sur une autre île. On mouilla le soir avec cette espérance qui devint une certitude le lendemain où le calme força de mouiller à la pointe méridionale de l'île Ségalien.

Cette pointe, qui fut nommée *Cap Crillon*, est située par 45° 57′ de latitude nord, et 140° 34′ de longitude à l'est de Paris. Elle termine cette île, une des plus étendues du nord au sud qui soient sur le globe et séparée de la Tartarie par une manche que terminent au nord des bancs, entre lesquels il n'y a point de passage pour les vaisseaux, mais où il reste vraisemblablement quelque chenal pour des pirogues, entre les grandes herbes marines qui obstruent le détroit. Cette même île est l'Oku-Ieso ou Haut-Ieso. L'île Chicha, que les frégates avaient au sud, séparée de celle de Ségalien par un canal de douze lieues, et du Japon par le détroit de Sangaar, est l'Ieso des Japonais.

Ce point de géographie, le plus important de ceux que les voyageurs modernes avaient laissé

à résoudre à leurs successeurs, avait jusqu'alors été enveloppé de ténèbres impénétrables. La Pérouse était parvenu par sa constance à les dissiper; et le détroit qu'il venait de découvrir, faisait cesser toute équivoque et toute obscurité sur la position relative des deux îles séparées par ce passage. Il oublia de donner un nom à ce détroit; l'on ignore si son équipage ou son état-major eurent l'intention de lui en faire honneur. Quoi qu'il en ait pu être, les navigateurs et les savans de tous les pays civilisés, ont réuni leur suffrage pour attacher son nom à ce détroit, qui est aujourd'hui universellement appelé *Détroit de La Pérouse.*

Au cap Crillon, l'on reçut pour la première fois la visite des insulaires de Ségalien; car, soit sur la côte de cette île, soit sur celle de Tartarie, les indigènes avaient reçu celle des Français sans témoigner la moindre curiosité ou le moindre désir de voir les frégates. Ceux-ci montrèrent d'abord quelque défiance, et ne s'approchèrent que lorsqu'on leur eut prononcé plusieurs mots d'un vocabulaire fait à la baie De Langle. Bientôt leur confiance devint extrême; ils montèrent sur les vaisseaux comme s'ils eussent été chez leurs meilleurs amis, s'assirent en rond sur le gaillard, y fumèrent leurs pipes. On les combla de présens : la joie d'avoir rencontré un autre détroit que celui de Sangaar, rendait généreux. On leur fit donner des nankins,

les étoffes de soie, des outils de fer, des rassades, du tabac, et généralement tout ce qui semblait leur était agréable. Mais on s'aperçut bientôt que l'eau-de-vie et le tabac étaient pour eux les denrées les plus précieuses : ce fut néanmoins celles qu'on leur distribua le plus sobrement, parce que le tabac était nécessaire aux équipages, et que La Pérouse craignait les suites de l'eau-de-vie. On trouva ces insulaires aussi fortement constitués, et aussi velus que ceux de la baie De Langle. Leur peau était aussi basanée que celle des Algériens ou des autres habitans de la côte de Barbarie; ils ont de belles figures; leur taille moyenne sembla inférieure d'environ un pouce à celle des Français, mais on s'en apercevait difficilement, parce que la juste proportion des parties de leur corps, et leurs muscles fortement prononcés les font paraître en général de beaux hommes.

Leurs manières sont graves ; leurs remercîmens étaient exprimés par des gestes nobles; mais leurs instances pour obtenir de nouveaux présens, furent répétées jusqu'à l'importunité. Leur reconnaissance n'alla jamais jusqu'à offrir à leur tour, même du saumon, dont leurs pirogues étaient remplies, et qu'ils emportèrent en partie à terre, parce que l'on avait refusé le prix excessif qu'ils en demandaient. On ne put s'empêcher de remarquer combien, pour les qualités morales,

ils étaient inférieurs aux Orotchys, sur lesquels ils l'emportent par le physique et l'industrie ; ils sont aussi très-supérieurs pour le physique, aux Japonais, aux Chinois et aux Mantchous. Leurs traits sont plus réguliers et se rapprochent davantage de ceux des Européens.

Tous les habits de ces insulaires sont tissus de leurs propres mains ; leurs maisons offrent une propreté et une élégance dont celles du continent n'approchent pas ; leurs meubles sont artistement travaillés, et presque tous de fabriques japonaise. L'huile de baleine est pour eux un objet de commerce très-important, inconnu dans la manche de Tartarie et qui leur procure toutes leurs richesses. Ils en recueillent une quantité considérable ; leur manière de l'extraire n'est cependant pas la plus économique ; elle consiste à découper la chair de ces cétacés, et à la laisser pourrir en plein air, sur un talus exposé au soleil ; l'huile qui en découle est reçue dans des vases d'écorce ou dans des outres de peau de phoque. Les Français n'avaient pas vu une seule baleine sur la côte occidentale de l'île, tandis qu'elles abondent sur celle de l'est.

Ces insulaires paraissent une race d'hommes absolument différente de celle que l'on avait observée sur le continent, quoiqu'ils n'en soient séparés que par un canal très-étroit, obstrué par

les sables ; ils ont cependant la même manière de vivre ; la chasse et plus particulièrement la pêche, fournissent presque entièrement à leur subsistance. Ils laissent en friche la terre la plus fertile, et ils ont vraisemblablement les uns et les autres dédaigné l'éducation des troupeaux qu'ils auraient pu faire venir du haut du fleuve Ségalien ou du Japon.

« Nos premières questions, dit La Pérouse, furent sur la géographie de l'île, dont nous connaissions une partie mieux qu'eux. Il paraît qu'ils ont l'habitude de figurer un terrain ; car du premier coup ils tracèrent la partie que nous venions d'explorer jusque vis-à-vis le fleuve Ségalien, en laissant un passage assez étroit pour leurs pirogues. Ils marquèrent chaque couchée, et lui donnèrent un nom ; enfin on ne peut pas douter que, quoique éloignés de l'embouchure du fleuve de plus de 150 lieues, ils n'en aient tous une parfaite connaissance, et sans cette rivière, formant le point de communication avec les Tartares Mantchous, qui commercent avec la Chine ; les Bitchys, les Orotchys, les Ségaliens, et généralement tous les peuples de ces contrées maritimes auraient aussi peu de connaissance des Chinois et de leurs marchandises, qu'en ont les habitans de la côte d'Amérique. Leur sagacité fut en défaut lorsqu'il leur fallut dessiner la côte orien-

tale de leur île ; ils la tracèrent toujours sur la même ligne nord et sud, et parurent ignorer que la direction en fût différente, en sorte qu'ils nous laissèrent des doutes, et nous crûmes un instant que le cap Crillon nous cachait un golfe profond, après lequel l'île Ségalien reprenait au sud. Cette opinion n'était guère vraisemblable ; le fort courant qui venait de l'est, annonçait une ouverture ; mais comme nous étions en calme plat, et que la prudence ne permettait pas de nous livrer à ce calme plat qui aurait pu nous entraîner trop près de la pointe, M. De Langle et moi nous crûmes devoir envoyer à terre un canot. »

L'officier qui le commandait était de retour avant la nuit. Son rapport confirma la première opinion des deux capitaines, et prouva qu'on ne saurait être trop circonspect, trop en garde contre les méprises, lorsqu'on veut faire connaître un grand pays d'après des données aussi vagues, aussi sujettes à illusion que celles que l'on avait pu se procurer par le moyen des insulaires. Ces peuples semblent n'avoir aucun égard dans leur navigation, au changement de direction. Une crique de la longueur de trois ou quatre pirogues leur paraît un vaste port ; et une brasse d'eau, une profondeur presque incommensurable ; leur échelle de comparaison est leur pirogue, qui tire quelques pouces d'eau , et n'a que deux pieds de largeur.

L'officier avait été fort bien reçu au village de la pointe; il y fit quelques échanges, et rapporta beaucoup de saumons; il trouva les maisons mieux bâties et surtout plus richement meublées que celles de la baie d'Estaing; plusieurs étaient décorées intérieurement avec de grand vases vernis du Japon.

Les insulaires qui étaient venus à bord des frégates, se retirèrent avant la nuit, et firent comprendre par signes qu'ils reviendraient le lendemain. Ils étaient effectivement à bord à la pointe du jour, avec quelques saumons, qu'ils échangèrent contre des haches et des couteaux; ils vendirent aussi un sabre, un habit de toile de leur pays; et ils parurent voir avec chagrin que les Français se préparaient à mettre à la voile; ils les engagèrent fort à doubler le cap Crillon, et à relâcher dans une anse qu'ils dessinaient et qu'ils appelaient *Tabouoro* : c'était le golfe d'Aniva.

Quoique la manche de Tartarie et la mer de Corée que l'on venait d'explorer, soient les limites du continent le plus anciennement habité, elles étaient ignorées des Européens. Les jésuites dont les relations nous ont si bien fait connaître la Chine, n'avaient pu donner aucun éclaircissement sur la côte du nord-est de cet empire : il n'avait pas été permis à ceux qui faisaient le voyage de Tartarie de s'approcher des bords de la

mer ; cette précaution et la défense faite dans tous les temps par les lois du Japon de naviguer au nord de ce pays, fournissaient des motifs de croire que cette partie de l'Asie recélait des richesses que la politique Chinoise et Japonaise craignait de laisser connaître aux Européens; mais tout ce que l'on a lu plus haut sur la côte de la Tartarie orientale, a dû prouver qu'elle est encore moins peuplée que celle du nord de l'Amérique. Séparée en quelque sorte du continent par le fleuve Ségalien, dont le cours est presque parallèle à sa direction, et par des montagnes inaccessibles, elle n'a jamais été visitée des Chinois et des Japonais que vers les bords du côté de la mer; le très-petit nombre d'habitans qu'on y rencontre, tirent leur origine des peuples du nord de l'Asie; ils n'ont rien de commun à cet égard avec les Mantchous, et encore moins avec les insulaires de Tchoka, d'Ieso et des Kouriles.

On sent qu'un pareil pays, adossé à des montagnes éloignées de moins de vingt lieues des bords de la mer, ne peut avoir de rivière considérable; le fleuve Ségalien qui est au-delà, reçoit toutes les eaux dont la partie est dirigée vers l'ouest; celles qui coulent à l'est se divisent en ruisseaux dans toutes les vallées, et il n'est aucun pays mieux arrosé, ni d'une fraîcheur plus ravissante dans la belle saison. La Pérouse n'évalue pas à

3,000 le nombre total des individus composant les petites peuplades de cette contrée, depuis le point sur lequel il attérit par 42 degrés, jusqu'à la baie de Castries, aux environs de l'embouchure du Ségalien. Ce fleuve que les Mantchous ont descendu en pirogue jusqu'à la mer, d'où ils se sont répandus sur les côtes au nord et au sud, forme la seule voie ouverte au commerce de l'intérieur; elle est à la vérité très-fréquentée, et il n'y a peut-être pas un individu sur cette partie du continent et sur les îles de Tchoka et d'Ieso qui ne connaisse le Ségalien, au moins de nom; mais le commerce ne s'y fait qu'à huit ou dix journées dans le haut de ce fleuve: il paraît que son embouchure offre des bords inhabités, ce que l'on peut attribuer à la stérilité du pays, qui est presque noyé, couvert de marais, et où les troupeaux, la principale richesse des Tartares, ne peuvent trouver une subsistance salubre.

On se ferait la plus fausse idée de ce pays, si l'on supposait qu'on peut y aborder par les rivières de l'intérieur, et que les Chinois y font quelque commerce. Les frégates françaises prolongèrent la côte de très-près, souvent à une portée de canon, sans apercevoir aucun village. On vit à la baie de Ternai les bêtes fauves et les ours paître comme des animaux domestiques, et levant leur tête, regarder avec étonnement, l'arrivée des vaisseaux.

Un tombeau et quelques arbres brûlés annonçaient seuls que ce pays avait d'autres habitans. La baie de Suffren n'était pas moins déserte, une trentaine de personnes paraissait composer la peuplade de la baie de Castries, qui aurait pu en contenir dix mille.

Le poisson frais et séché est pour les habitans des deux côtés de la manche, comme le blé en France, la base de leur nourriture; deux chiens qui avaient été donnés à La Pérouse à la baie de Castries, refusèrent d'abord de manger de la viande, et se jetèrent sur le poisson avec une voracité qu'on ne peut comparer qu'à celle des loups qui ont souffert une longue faim. La nécessité seule les accoutuma peu à peu à une autre nourriture.

Quelques peaux d'ours et d'élans dont ces peuples étaient vêtus, donnèrent lieu de présumer que, l'hiver, ils font la chasse à ces animaux; mais les continentaux sont en général trop faibles pour oser les attaquer avec leurs flèches; ils exprimèrent par signes qu'ils leur tendaient des piéges, en attachant une amorce à un arc fortement bandé; l'animal en dévorant cette amorce, fait partir une détente qui pousse une flèche dirigée vers l'appât. Les insulaires, plus braves, parce qu'ils étaient plus robustes, paraissaient s'enorgueillir de plusieurs cicatrices qu'ils se plaisaient à montrer, en donnant à entendre qu'ils avaient com-

battu des ours avec des épieux, après les avoir blessés à coups de flèches.

Les pirogues sont faites d'un sapin creusé, et peuvent contenir sept à huit personnes. Ils les manœuvrent avec des avirons très-légers et entreprennent sur ces frèles bâtimens des voyages de deux cents lieues depuis Ieso et l'extrémité méridionale de Tchoka par les 42 degrés, jusqu'au fleuve Ségalien par 53 ; mais ils ne s'éloignent jamais de terre d'une portée de pistolet, excepté lorsqu'ils traversent la mer d'une île à l'autre, et ils attendent pour cela un calme absolu. Le vent qui suit toujours la direction du canal, ne pousse jamais les lames sur le rivage, en sorte qu'on peut aborder dans toutes les anses comme dans les rades les mieux fermées : chaque soir ils échouent leurs pirogues sur le sable du rivage ; ils portent avec eux des écorces de bouleau, qui, avec quelques branches de sapin leur servent à construire, dans l'instant une cabane. Des ruisseaux remplis de saumons leur offrent une subsistance assurée ; chaque patron de pirogue a sa chaudière, son trépied, son briquet, son amadou ; en quelque lieu qu'ils abordent, la cabane est dressée, le poisson harponé, et la cuisine faite une heure après la descente. Cette navigation est aussi sûre que celle du canal de Languedoc ; ils arrivent dans un nombre de jours déterminé, et s'arrêtent tous les soirs

aux mêmes anses et auprès des mêmes ruisseaux. D'après le nombre de couchées depuis le cap Crillon qu'ils marquèrent sur la carte des frégates, ils font onze lieues par jour. Quoique leurs pirogues n'aient ni mâts ni vergues, ils attachent quelquefois une chemise à deux avirons en croix, et vont ainsi à la voile, avec moins de fatigue qu'à la rame. On voit auprès des villages, de petites pirogues pour un ou deux hommes seulement; elles ne servent pas pour les longs voyages; elles sont destinées à entrer dans les ruisseaux où ils font leur pêche. La légèreté en est telle, que lorsque le fond n'a que douze ou quinze pouces d'eau, ils se servent de petites béquilles au lieu de perches, et restent assis; ils poussent sur le fond et communiquent à leur bateau une très-grande vitesse : lorsque l'eau est plus profonde, ils manœuvrent ces petites embarcations avec des pagaies.

Quoique les usages et les mœurs des Ségaliens et des Orothys aient paru ne différer que par des nuances, on crut remarquer chez les premiers une distinction d'état qui n'existe pas en Tartarie : il y avait dans chaque pirogue un homme avec lequel les autres ne fesaient pas société; il ne mangeait pas avec eux, et leur paraissait absolument subordonné; on soupçonna qu'il pouvait être esclave; il était au moins d'un rang très-inférieur au leur.

On remarqua, comme dans la baie de Castries des simulacres suspendus au plafond des cabanes des Ségaliens ; le patron d'une des pirogues de la baie de Crillon, auquel La Pérouse avait donné une bouteille d'eau-de-vie, en jeta avant de partir quelques gouttes dans la mer, faisant comprendre que cette libation était une offrande qu'il adressait à l'être suprême. Il paraît que le ciel sert ici de voûte à son temple, et que les chefs de famille sont ses ministres.

Il est aisé de conclure de cette relation qu'aucun motif de commerce ne peut faire fréquenter ces mers aux Européens. Le petit nombre et le peu de valeur intrinsèque des objets d'exportations ne couvriraient pas les dépenses d'un si long voyage. Quoique La Pérouse eût trouvé le saumon fumé de la baie de Castries d'une bonne qualité, il se fit scrupule d'en acheter, dans la crainte que ces malheureux ne lui vendissent leurs provisions d'hiver, et ne mourussent de faim dans cette saison.

On n'aperçut aucune loutre de mer; on leur montra des échantillons des peaux qui étaient à bord; il parut que ces fourrures leur étaient inconnues : il ne semblaient pas y mettre plus de prix qu'à celles des phoques dont ils font leurs bottes.

La Pérouse pense que les Kouriliens, les habitans de Tchoka et d'Ieso ont une origne commune;

et offrent une variété de race d'homme, différente de celle des Japonais, des Chinois, et des Kamtchadales. Cette opinion a été confirmée par les voyageurs qui ont visité après lui ces îles lointaines. Il observe que l'on prononcerait vainement chez tous ces insulaires les nom d'Ieso et d'Oku-Ieso qui vraisemblablement sont Japonais. Ni les Tartares, ni les habitans de ces îles n'en ont aucune connaissance; ils nomment l'Oku-Ieso *Tchoka*, et Ieso *Chicha*; il pense avec raison que lorsque les noms donnés par les naturels d'un pays sont connus, il faut les conserver, ou bien, à leur défaut, ceux qui ont été donnés par les plus anciens navigateurs; ce plan dont il s'est fait une loi, a été fidèlement suivi pendant son voyage : agir autrement, c'est jeter dans les noms une confusion qui nuit beaucoup aux progrès de la géographie.

On recueillit à la baie De Langle, beaucoup de mots de la langue des insulaires de Tchoka : un, *tchinè ;* deux, *tou ;* trois, *tchè ;* quatre, *ynè ;* cinq, *achné ;* six, *yhampé ;* sept, *araouampé ;* huit, *toubichampé*, neuf, *tchinèbi-champé ;* dix, *houampé ;* onze, *tchinébi-kassma ;* douze, *toubi-kassma*, treize, *tchébi-kassma ;* quatorze, *ynebi-kassma ;* quinze, *achnibi kassma ;* seize, *yhambi kassma ;* dix-sept, *araouambi-kassma ;* dix-huit, *toubichampi kassma ;* dix-neuf, *tchinèbi champi kassma ;*

vingt, *houampebi kassma;* trente, *houampebi-kassma, tchiné hi;* quarante, *yné kouampè toukh ho;* cinquante, *achné houampé taikh ho;* cent, *tou achné kouampé taikh ho.*

Le mot *tou* (deux), a le même son et la même signification que *two* en anglais: *kaïani* ou *kahani*, vaisseau n'a pas moins de ressemblance avec *kahne* (canot) en allemand; *hé* et *ki* signifient oui: *honoka*, non, ce qui a quelque affinité avec le *houk* des grecs.

Quelques mots de cette langue se prononcent de la gorge, mais en général, le son doit en être doux, et se rapprocher d'un léger grasseyement.

On n'a vu ni danser ni chanter ces insulaires; mais ils savent tous tirer des sons agréables de la tige principale d'un grand célcri ou d'une espèce d'euphorbe, ouverte par les deux extrémités; ils soufflent par le petit bout: ces sons imitent assez bien les sons adoucis de la trompette. L'air qu'ils jouent est indéterminé; c'est une suite de tons hauts et bas, dont la totalité peut aller à une octave et demie ou deux octaves, c'est-à-dire, à douze ou seize notes. On ne leur a pas reconnu d'autre instrument de musique.

La Pérouse partit de la baie de Crillon le 10 août, avec une petite brise du nord-est, et dirigea d'abord sa route au sud-est, pour passer au large du cap qui est terminé par un îlot ou une roche

sur laquelle la marée portait avec la plus grande force. Dès qu'elle fut doublée, on en aperçut du haut des mâts une seconde qui paraissait à quatre lieues de la pointe, vers le sud-est; elle fut nommée la *Dangereuse*, parce qu'elle est à fleur d'eau, et qu'il est possible qu'elle soit couverte à la pleine mer; on en passa sous le vent; la mer brisait beaucoup tout autour, mais on ne put savoir si c'était l'effet de la marée, ou celui des battures qui l'environnent. La sonde augmenta lorsqu'on l'eut doublée, et le courant parut très-modéré; jusques-là, on avait traversé dans ce canal, des lits de marée plus forts que ceux du Four ou du Raz de Brest : on ne les y éprouve cependant que sur la côte de l'île Tchoka, ou dans la partie septentrionale du détroit de La Pérouse. La partie méridionale vers l'île de Chicha, y est beaucoup moins exposée, mais on y fut balloté par une houle du large ou de l'est qui mit toute la nuit les frégates dans le plus grand danger, parce qu'il faisait calme plat, et que ni l'une ni l'autre ne pouvant gouverner, couraient à chaque instant le risque de s'aborder.

Elles se trouvèrent le lendemain un peu plus au sud que leur estime; mais seulement dix minutes plus au nord que le village d'Atkis, ainsi nommé dans la relation du vaisseau hollandais le *Castricum* en 1643; on se trouvait, après avoir

traversé le détroit, très-près de l'endroit où ce bâtiment avait mouillé; ce détroit lui avait sans doute été caché par des brumes; « et il est vraisemblable, observe La Pérouse, que des sommets de montagnes qui sont sur l'une et l'autre île, avaient fait croire aux Hollandais qu'ils étaient liés entre eux par des terres basses; d'après cette opinion, ils avaient tracé une continuation de côte, dans l'endroit même où nous avions passé. A cette erreur près, les détails de leur navigation sont assez exacts. On releva le cap Aniva presque au même rumb que celui qui est indiqué sur les cartes hollandaises. Nous aperçûmes aussi le golfe auquel le *Castricum* a donné le nom d'Aniva; il est formé par le cap de ce nom et le cap Crillon.

La Pérouse rend justice à la précision avec laquelle les Hollandais avaient déterminé les positions qu'il venait de reconnaître, et qui est étonnante pour le temps où fut fait le voyage du *Castricum*. Il s'imposa la loi de ne changer aucun des noms donnés par les Hollandais, lorsque la similitude des rapports les lui faisait connaître; mais une singularité assez remarquable, c'est que les Hollandais, en faisant route d'Atkis au golfe d'Aniva, passèrent devant le détroit qu'il venait de découvrir, sans se douter, lorsqu'ils furent mouillés à Aniva qu'ils étaient sur une autre île; tant

sont semblables les formes extérieures, les mœurs et la manière de vivre de ces peuples.

Le temps fut très-beau le lendemain, mais on ne fit que peu de chemin à l'est. On releva le cap Aniva au nord-ouest, et on en aperçut la côte orientale qui remonte au nord vers le cap Patience. Ce point fut le terme de la navigation de Van Vries, capitaine du *Castricum*, et comme ses longitudes depuis le cap Nabo sur la côte du Japon, sont à peu près exactes, la carte hollandaise dont les Français avaient vérifié un nombre de points suffisans, pour qu'elle méritât leur confiance, leur donna la largeur de l'île Tchoka jusqu'au 49me. parallèle.

Le temps continua d'être beau, mais les vents d'est-sud-est qui soufflaient constamment depuis quatre jours, retardèrent la marche des frégates vers les îles Kouriles. Le 20, elles aperçurent l'île nommée *Ile de la Compagnie* par les Hollandais, et elles reconnurent le détroit de Vries qui était cependant très-embrumé; elles prolongèrent à trois ou quatre milles la côte septentrionale de l'île de la Compagnie. Elle est aride, sans arbre ni verdure; elle parut inhabitée et inhabitable. On remarqua des taches blanches dont parle la relation des Hollandais : on les prit d'abord pour de la neige, mais un plus mûr examen fit apercevoir de larges fentes dans des rochers; elles avaient

la couleur du plâtre. La Pérouse nomma un cap très-escarpé de cette île, cap *Castricum*, du nom du vaisseau à qui l'on doit cette découverte. On apercevait au-delà quatre petites îles ou îlots, et au nord un large canal; les brumes et les courans contrarièrent beaucoup La Pérouse. Enfin le 30, il traversa la chaîne des Kouriles par un détroit qu'il nomma *Canal de la Boussole*, qui a quinze lieues de largeur, et qu'il regarde comme le plus beau de ceux qu'on peut rencontrer entre les Kouriles. Il voulait explorer en détail les Kouriles septentrionales; la constance et l'épaisseur des brumes le forcèrent de renoncer à ce projet, et de faire route pour le Kamtchatka.

Le 7 septembre, les frégates entrèrent dans la baie d'Avatcha. Le gouverneur vint à cinq lieues au devant d'elles dans sa pirogue; il dit aux Français qu'ils étaient attendus depuis long-temps. A peine avaient-ils mouillés, qu'ils virent monter à bord le bon curé de Paratounka, avec sa femme et tous ses enfans : dès lors, on prévit que l'on verrait paraître une partie des mêmes personnes dont il est question dans le dernier voyage de Cook.

Mais laissons La Pérouse décrire la manière dont il fut reçu au Kamtchatka.

« Nous n'étions pas encore affourchés devant le port, lorsque nous reçûmes la visite du toyon

ou chef du village et de plusieurs autres habitans. Ils nous apportaient chacun quelques présens en saumons ou en raies, et nous offraient leurs services pour aller chasser aux ours ou aux canards dont les étangs et les rivières sont couverts. Nous acceptâmes ces offres; nous leur donnâmes de la poudre et du plomb, et nous ne manquâmes pas de gibier pendant notre séjour dans la baie d'Avatcha : ils ne demandaient aucun salaire pour prix de leurs fatigues, mais nous avions été si abondamment pourvus à Brest, d'objets très-précieux pour des Kamtchadales, que nous insistâmes pour leur faire accepter des marques de notre reconnaissance, et notre richesse nous permettait de les proportionner à leurs besoins plus encore qu'aux présens de leur chasse.

« Le gouvernement du Kamtchatka était entièrement changé depuis le départ des Anglais en 1780; il n'était plus qu'une province de celui d'Okhotsk. Le capitaine Chmaleff, le même qui avait succédé par intérim au major Behm (1), était encore dans le pays avec le titre de commandant particulier des Kamtchadales. Nous apprîmes ces détails et d'autres encore, du lieutenant Kaboroff qui commandait à Saint-Pierre-Saint-Paul, et avait sous

(1) Voyez le 3me. voyage du capitaine Cook dans l'histoire Abrégée des Voyages.

ses ordres un sergent et un détachement de quarante soldats ou cosaques. Cet officier nous combla de politesses : sa personne, celle de ses soldats, tous ses moyens étaient à notre disposition. Il ne voulut pas permettre que je fisse partir un officier pour Bolcheretsk, où par le plus heureux hasard se trouvait le gouverneur d'Okhotsk qui faisait sa tournée dans cette province, et qui devait arriver sous peu de jours à Saint-Pierre-Saint-Paul. M. de Kaboroff me proposa en même temps d'expédier un cosaque pour porter mes dépêches à M. Kasloff, dont il parlait avec enthousiasme et une satisfaction qu'il était difficile de ne pas partager. Il se félicitait à chaque instant de ce que nous aurions occasion de communiquer avec un homme dont l'éducation, les manières et les connaissances ne le cédaient à celles d'aucun officier de l'empire de Russie ou de tout autre pays. M. De Lesseps, notre jeune interprète, parlait la langue russe avec la même facilité que le français ; il traduisit le discours du lieutenant, et il adressa en mon nom une lettre russe au gouverneur d'Okhotsk, auquel j'écrivis de mon côté en français. Je lui marquais que la relation du troisième voyage du capitaine Cook avait rendu célèbre l'hospitalité du gouvernement du Kamtchatka, et que j'osais me flatter de recevoir le même accueil que les navigateurs anglais, puisque notre

voyage comme le leur, avait eu pour but l'utilité commune de toutes les puissances maritimes.

« La réponse de M. Kasloff ne pouvait nous parvenir qu'après un intervalle de cinq ou six jours; et le bon lieutenant nous dit qu'il prévenait ses ordres et ceux de l'impératrice de Russie, en nous priant de nous regarder comme dans notre pays, et de disposer de tout ce que le pays offrait. On voyait dans ses gestes, dans ses yeux et dans ses expressions, que s'il avait été en son pouvoir de faire un miracle, ces montagnes, ces marais seraient devenus pour nous des lieux enchanteurs. Sur le simple bruit qui se répandit que l'ancien inspecteur des Kamtchadales qui demeurait à Verkhnei-Kamtchask, pouvait avoir des lettres pour nous, il fit partir un exprès qui devait faire à pieds plus de cent cinquante lieues. Le sergent et tous les soldats montraient le même empressement pour nous servir. Mme. Kaboroff avait aussi la politesse la plus aimable; sa maison nous était ouverte à toutes les heures de la journée, on nous y offrait du thé et tous les rafraichissemens du pays. Chacun voulait nous faire des présens, et malgré la loi que nous nous étions imposée de n'en pas recevoir, nous ne pûmes résister aux pressantes sollicitations de Mme. Kaboroff qui força nos officiers, M. De Langle et moi, d'accepter quelques peaux de

martre-zibeline, de renne et de renard, beaucoup plus utiles sans doute à ceux qui nous les offraient qu'à nous, qui devions retourner vers les tropiques. Heureusement nous avions les moyens de nous acquitter; et nous demandâmes avec instance qu'il nous fût permis, à notre tour, d'offrir ce qui pouvait ne pas se trouver au Kamtchatka. Si nous étions plus riches que nos hôtes, nos manières ne pouvaient présenter cette bonté naïve et touchante, bien supérieure à tous les présens.

« Nous remplissions d'eau nos futailles, notre cale de bois, et nous coupions et faisions sécher du foin pour les bestiaux que nous attendions, car il ne nous restait plus qu'un seul mouton. Le lieutenant avait écrit à M. Kasloff de rassembler le plus de bœufs qu'il pourrait; il calculait avec douleur qu'il nous était impossible d'attendre ceux que les ordres du gouverneur faisaient sans doute venir de Verkhneï, parce que le trajet en devait être de six semaines. L'indifférence des habitans du Kamtchatka pour les troupeaux, n'a pas permis de les voir se multiplier dans la partie méridionale de cette presqu'île, où avec quelques soins, on pourrait en avoir autant qu'en Irlande. L'herbe la plus fine et la plus épaisse s'élève dans des prairies naturelles à plus de quatre pieds, et l'on pourrait y faucher une immense quantité de

fourrages pour l'hiver, qui dure sept à huit mois dans ce climat; mais les Kamtchadales sont incapables de pareils soins, il faudrait des granges, des écuries vastes, et à l'abri du froid; il leur paraît plus commode de vivre du produit de la chasse, et surtout de la pêche du saumon, qui, tous les ans, dans la même saison, vient remplir leurs filets, et leur assure la subsistance de l'année. Les Cosaques et les Russes plus soldats que cultivateurs, ont adopté ce même régime. Le lieutenant et le sergent avaient seuls de petits jardins remplis de pommes de terre et de navets : leurs exhortations, leurs exemples ne pouvaient influer sur leurs compatriotes qui mangeaient cependant très-volontiers des pommes de terre, mais qui n'auraient pas voulu pour s'en procurer, se livrer à un autre genre de travail qu'à celui de les arracher, si la nature les leur avait offertes spontanément dans les champs comme la saranne, l'ail, et surtout les baies dont ils font des boissons agréables et des confitures qu'ils réservent pour l'hiver. Nos graines d'Europe s'étaient très-bien conservées : nous en avons donné une grande quantité à M. Schmaleff, au lieutenant et au sergent; nous espérons apprendre un jour qu'elles auront parfaitement réussi. »

« Au milieu de ces travaux, il nous restait du temps pour nos plaisirs, et nous fîmes différentes

parties de chasse sur les rivières d'Avatcha et de Paratounka, car notre ambition était de tuer des ours, des rennes ou des argalis ; il fallut cependant nous contenter de quelques canards ou sarcelles. Les Kamtchadales nous apportèrent quatre ours, un argali et un renne avec une telle quantité de plongeons et de macareux, que nous en distribuâmes à tous nos équipages qui étaient déjà lassés de poisson. Un seul coup de filet, aurait suffi à la subsistance de six bâtimens ; mais les espèces de poissons étaient peu variées, c'étaient de petites morues, des harengs, des plies et des saumons.

« M. Kasloff arriva, ses politesses, ses procédés étaient absolument les mêmes que ceux des habitans les mieux élevés des grandes villes d'Europe ; il parlait français, il avait des connaissances sur tout ce qui faisait l'objet de nos recherches, tant en géographie qu'en histoire naturelle : nous étions surpris qu'on eût placé au bout du monde, dans un pays si sauvage, un officier d'un mérite qui eût été distingué chez toutes les nations de l'Europe. Il est aisé de sentir que des liaisons même d'intimité durent bientôt s'établir entre le colonel Kasloff et nous. Le lendemain de son arrivée, il vint dîner à mon bord avec M. Shmaleff et le curé de Paratounka ; je le fis saluer de treize coups de canons. Nos visages qui

annonçaient une meilleure santé que celle dont nous jouissions à notre départ d'Europe, le surprirent extrêmement; je lui dis que nous le devions un peu à nos soins, et beaucoup à l'abondance dont nous jouissions dans son gouvernement. M. Kasloff parut partager notre heureuse situation; mais il nous témoigna la plus vive douleur de l'impossibilité où il était de rassembler plus de sept bœufs avant l'époque de notre départ qui était trop prochain pour songer à en faire venir de la rivière du Kamtchatka, distante de cent lieues de Saint-Pierre-Saint-Paul. Il attendait depuis dix mois le bâtiment qui devait apporter d'Okhotsk des farines et les autres provisions nécessaires à la garnison de cette province, et il présumait avec chagrin que ce bâtiment devait avoir essuyé quelque malheur, la surprise où nous étions de n'avoir reçu aucune lettre, diminua lorsque nous apprîmes de lui que depuis son départ d'Okhotsk, il n'en avait reçu aucun courier; il ajouta qu'il allait y retourner par terre, en côtoyant la mer d'Okhotsk, voyage presque aussi long, ou du moins plus difficile que celui d'Okhotsk à Saint-Pétersbourg.

« Le gouverneur dîna le lendemain avec toute sa suite à bord de *l'Astrolabe*; il y fut également salué de treize coups de canons; mais il nous pria avec instance de ne plus faire de complimens,

afin que nous puissions nous voir à l'aise, avec plus de liberté et de plaisir.

« Il nous fut impossible de faire accepter au gouverneur le prix des bœufs ; nous eûmes beau représenter qu'à Manille nous avions acquitté toutes nos dépenses malgré l'étroite alliance de la France avec l'Espagne. M. Kasloff nous dit que le gouvernement russe avait d'autres principes, et que son regret était d'avoir aussi peu de bestiaux à notre destination. Il nous invita pour le jour suivant à un bal qu'il voulut donner à notre occasion, à toutes les femmes tant kamtchadales que russes de Saint-Pierre-Saint-Paul. Si l'assemblée ne fut pas nombreuse, elle fut au moins extraordinaire : treize femmes vêtues d'étoffes de soie dont dix Kamtchadales, avec de gros visages, de petits yeux et des nez plats, étaient assises sur des bancs, autour de l'appartement ; les Kamtchadales avaient ainsi que les Russes des mouchoirs de soie qui leur enveloppaient la tête, à peu près comme les femmes mulâtres de nos colonies. On commença par les danses russes dont les airs sont très-agréables ; les danses kamtchadales leur sucédèrent. Elles étaient à peine finies qu'un cri de joie annonça l'arrivée d'un courier d'Okhotsk. »

Les nouvelles qu'il apportait furent heureuses pour toutes les personnes de l'expédition, et particulièrement pour La Pérouse. Il apprit que le roi

l'avait promu au grade de chef d'escadre. Cette marque de la bienveillance de son monarque, dont il ne devait pas malheureusement profiter, fut un sujet de fête, et l'occasion de présens réciproques. Il offrit à ses hôtes la relation du troisième voyage de Cook qui paraissait faire grand plaisir à M. Kasloff; il avait à sa suite presque tous les personnages que le capitaine King éditeur de ce livre a mis sur la scène.

Ivachkin, un de ces personnages, qui avait vieilli dans son exil au Kamtchatka, rendit le service à La Pérouse de lui faire connaître le tombeau de Delisle de la Croyère, qu'il avait vu enterrer en 1741. On y attacha l'inscription suivante, gravée sur le cuivre et composée par Dagelet, membre comme le voyageur de l'académie des sciences :

« *Ci-gît Louis Delisle de la Croyère de l'Académie royale des sciences de Paris, mort en* 1741, *au retour d'une expédition faite par ordre du Czar, pour reconnaître les côtes d'Amérique; astronome et géographe, émule de deux frères célèbres dans les sciences, il mérita les regrets de sa patrie. En* 1786, *M. le comte de La Pérouse, commandant les frégates du roi* la Boussole et l'Astrolabe, *consacra sa mémoire en donnant son nom à une île près des lieux où ce savant avait abordé* ».

Les Français demandèrent aussi à M. Kasloff la permission de faire graver sur une plaque du

même métal, l'inscription du tombeau du capitaine Clerke qui n'était que tracée au pinceau sur le bois. Le gouverneur ajouta aux permissions qu'il donna, la promesse de faire élever un monument plus digne de ces hommes célèbres qui ont succombé dans leurs pénibles travaux à une distance immense de leur patrie.

La Pérouse gratifia M. Kasloff d'un petit précis du voyage des deux frégates, jusqu'au Kamtchatka: il ne se permit, d'ailleurs, d'entrer dans aucun détail; mais il l'assura que si la publication de cette campagne était ordonnée, il lui adresserait un des premiers exemplaires de cette relation. Pourquoi des événemens funestes et qu'il était bien éloigné de prévoir l'ont-ils empêché de remplir cette promesse? Il avait déjà obtenu la permission d'envoyer son journal en France par Lesseps, son jeune interprète russe. Sa confiance dans M. Kasloff et dans le gouvernement de Russie ne lui aurait certainement laissé aucune inquiétude, s'il avait été obligé de remettre les paquets à la poste; mais il crut rendre service à sa patrie en procurant à Lesseps l'occasion de connaître par lui-même les différentes provinces de l'empire de Russie. La France doit se féliciter du parti qu'il a pris dans cette occasion, puisqu'elle lui doit la partie la plus précieuse de son journal qui contient ses découvertes dans les mers de Tartarie.

Pendant le séjour des frégates dans le port Saint-Pierre-Saint-Paul, les naturalistes et les mathématiciens de l'expédition visitèrent le volcan le plus voisin de la baie d'Avatcha. Aucun des savans qui avaient voyagé au Kamtchatka, n'avait tenté une entreprise aussi difficile. L'aspect de la montagne la faisait croire inaccessible; on n'y apercevait aucune verdure; on ne découvrait qu'un roc vif et prodigieusement escarpé. Les intrépides voyageurs partirent dans l'espoir de vaincre tous ces obstacles; leurs guides ne devaient les conduire qu'au pied du pic; un préjugé aussi ancien peut-être que le Kamtchatka, faisait croire aux Kamtchadales et aux Russes qu'il sort de la montagne des vapeurs qui doivent étouffer les hommes assez téméraires pour la gravir. Ils se flattaient sans doute que les savans de l'expédition s'arrêteraient comme eux au pied du volcan. Quelques coups d'eau-de-vie, qu'on leur avait donnés avant le départ, leur avaient inspiré vraisemblablement ce tendre intérêt pour eux: ils partirent gaîment avec cet espoir. La première station fut au milieu des bois, à six lieues du havre de Saint-Pierre-Saint-Paul. On avait toujours voyagé sur un terrain peu difficile, couvert de plantes et d'arbres dont le plus grand nombre était de l'espèce des bouleaux; les sapins qui s'y trouvaient étaient rabougris et presque nains; une de ces espèces

porte des cônes dont les graines sont bonnes à manger; et du tronc du bouleau découle une liqueur fort saine et fort agréable que les Kamtchadales ont soin de recevoir dans des vases et dont ils font un grand usage : des baies de toute espèce rouges et noires, de toutes les nuances, s'offraient aussi sous les pas des voyageurs.

Au coucher du soleil, la tente fut dressée, le feu allumé, et toutes les dispositions furent prises pour la nuit avec une promptitude inconnue aux peuples accoutumés à passer leur vie sous des toits. On prit de grandes précautions pour que le feu ne s'étendît pas aux arbres de la forêt; accident qui met en fuite toutes les zibelines. On n'aperçut dans cette journée d'autre quadrupède qu'un lièvre presque blanc.

Le lendemain, à la pointe du jour, on continua le voyage ; il avait beaucoup neigé pendant la nuit et ce qui était bien pire, un brouillard épais couvrait la montagne du volcan dont on n'atteignit le pied qu'à trois heures après midi. Les guides s'arrêtèrent, suivant leur convention, dès qu'ils furent arrivés aux limites de la terre végétale ; ils dressèrent leurs tentes et allumèrent du feu. Cette nuit de repos était bien nécessaire avant d'entreprendre la course du lendemain. Les naturalistes commencèrent à gravir à six heures du matin, et ne s'arrêtèrent qu'à trois heures après midi, sur le

bord même du cratère, mais dans sa partie inférieure. Ils avaient eu souvent besoin de s'aider de leurs mains pour se soutenir entre ces rochers broyés, dont les intervalles présentaient des passages très-dangereux. Toutes les substances dont cette montagne est composée sont des laves plus ou moins poreuses et presque dans l'état de ponce; ils rencontrèrent, sur le sommet, des matières gypseuses et des cristallisations de soufre, mais beaucoup moins belles que celles du pic de Ténériffe; en général toutes les pierres ne pouvaient soutenir la comparaison avec celles de cet ancien volcan qui n'a pas été en éruption depuis un siècle, tandis que celui-ci a jeté des matières en 1778. Ils rapportèrent cependant des morceaux de chrysolithes assez remarquables, mais ils essuyèrent un si mauvais temps, et parcoururent un chemin si difficile, qu'on fut étonné qu'ils eussent pu ajouter de nouveaux poids à ceux des baromètres, des termomètres et de leurs autres instrumens: leur horizon n'eut jamais plus d'une portée de fusil d'étendue, excepté pendant quelques minutes seulement, durant lesquelles ils aperçurent la baie d'Avatcha et les frégates qui de cette élévation paraissaient moins grosses que de petites pirogues. Leur baromètre sur le bord du cratère descendit à 19 p. 11 l. Celui des frégates indiquait dans le même temps 27 p. 9 l; leur ther-

momètre était à 2 1/2 degrés au dessous de zéro, et différait de 12 degrés de la température du bord de la mer. D'après ces données, ils se seraient élevés à 1500 toises au dessus du niveau de la mer, hauteur prodigieuse relativement aux difficultés qu'ils eurent à vaincre. Ils furent si contrariés par les brouillards, qu'ils se déterminèrent à recommencer cette course le lendemain si le temps était plus favorable : les difficultés n'avaient fait qu'accroître leur zèle; ils descendirent la montagne avec cette courageuse résolution, et arrivèrent à leurs tentes. La nuit était commencée, leurs guides avaient déjà fait des prières pour eux et avalé une partie des liqueurs qu'ils ne croyaient plus nécessaires à des morts. La nuit qui suivit fut affreuse; la neige redoubla, il en tomba plusieurs pieds d'épaisseur en quelques heures; il ne fut plus possible de songer à l'exécution du plan de la veille, et l'on arriva le soir même au village, après un trajet de huit lieues, moins fatigant par la pente naturelle du terrain.

Le froid avertissait La Pérouse qu'il était temps de songer à partir; le terrain qu'il avait trouvé, à son arrivée, du plus beau vert, était aussi jaune et aussi brûlé le 25 de septembre, qu'il l'est à la fin de décembre aux environs de Paris; toutes les montagnes élevées de 200 toises au-dessus du niveau de la mer, étaient couvertes de neige. Le

30, les vents ayant passé au nord, La Pérouse fit signal d'appareiller. Les frégates étaient sous pleines voiles, lorsqu'elles entendirent le salut de toute l'artillerie de Saint-Pierre-Saint-Paul; ce salut fut aussitôt rendu (1).

Les frégates ne tardèrent pas à avoir à lutter contre les orages et les coups de vent qui se succédaient avec rapidité. La Pérouse dirigea sa route pour couper par 163° de longitude, le parallèle de 37° 30′, sur lequel quelques géographes avaient placé une grande île riche et bien peuplée, découverte, dit-on, par les Espagnols en 1620. Malgré les indices certains du voisinage d'une terre, et la clarté de l'horizon, l'on ne découvrit rien dans le parage indiqué où l'on se trouva le 14 octobre. L'on suivit le parallèle à l'est jusqu'à 180 degrés, sans rien voir; l'on continua de naviguer au sud.

Le 3 novembre, on atteignit enfin le tropique du nord; le ciel devenait plus beau, et l'horizon était très-étendu. On n'apercevait aucune terre, mais on voyait tous les jours des oiseaux de rivage qu'on ne rencontre jamais à une grande distance. Le 6, les oiseaux avaient entièrement disparu. Les frégates étaient extrêmement fatiguées par

(1) On trouve la description du Kamtchatka dans l'abrégé de l'Histoire générale des Voyages, tome IX, p. 207 et suiv., édition de 1820.

une grosse lame de l'est qui, comme celle de l'ouest dans l'Océan atlantique, régna constamment sur cette vaste mer. On ne trouvait ni bonites ni dorades; à peine apercevait-on quelques poissons volans; les provisions fraîches étaient absolument consommées, et l'on avait un peu trop compté sur les poissons pour adoucir l'austérité du régime auquel on était astreint.

En avançant vers le sud, la mer se calma un peu, et les brises furent plus modérées; mais le ciel se couvrit de nuages épais, et l'on eut à peine atteint le 10me. parallèle nord, que l'on essuya une pluie presque continuelle, au moins pendant le jour, car les nuits étaient assez belles. La chaleur fut étouffante, et l'hygromètre n'avait jamais marqué plus d'humidité depuis le départ d'Europe; on respirait un air sans ressort qui, joint aux mauvais alimens, diminuait les forces et aurait rendu les équipages presque incapables de travaux pénibles, si les circonstances l'eussent exigé. La Pérouse redoubla de soins pour conserver la santé de son monde pendant cette crise, produite par un passage trop subit du froid au chaud et à l'humide. Il fit distribuer chaque jour du café au déjeûner, ordonna de sécher et d'aérer les entreponts; l'eau de la pluie servit à laver les chemises des matelots, et l'on mit ainsi à profit l'intempérie du climat que l'on était obligé de traverser.

Ces pluies, ces orages et ces grosses mers cessèrent vers le 15, lorsque l'on eut atteint les 5° de latitude nord. On jouit alors du ciel le plus tranquille; un horizon de la plus grande étendue, au moment du coucher du soleil, rassurait sur la route de la nuit; d'ailleurs, l'air était si pur, le ciel si serein, qu'il en résultait une clarté à l'aide de laquelle on eût aperçu les dangers comme en plein jour. Ce beau temps accompagna les frégates jusqu'au delà de l'équateur qu'elles coupèrent le 21, pour la troisième fois depuis leur départ de Brest. Elles s'en étaient éloignées trois fois d'environ 60 degrés au nord ou au sud, et le plan ultérieur de leur voyage ne devait les ramener vers l'hémisphère nord que dans la mer Atlantique, lorsqu'elles retourneraient en Europe. Hélas! il ne leur a pas été donné d'y revenir!

Rien n'interrompit la monotonie de cette longue traversée; on faisait une route à peu près parallèle à celle que l'on avait parcourue l'année précédente en allant de l'île de Pâques aux îles Sandwich. On murmurait de la fatalité qui avait fait parcourir depuis le Kamtchatka un si vaste espace sans rencontrer aucune terre nouvelle. Cependant, à mesure qu'on avançait dans l'hémisphère du sud, on était entouré de paille-en-culs, de fous, de frégates, d'hirondelles de mer et d'autres oiseaux que l'on regardait comme les avants-

coureurs de quelque île; on en tua quelques-uns; on prit des requins; on préférait leur chair à la viande salée.

On avait éprouvé des alternatives de calme et de vent d'ouest, d'orage, de pluie, de grains; une grosse houle de l'ouest se fit sentir; elle rendait la navigation extrêmement fatigante; les cordages pourris par l'humidité constante que l'on avait éprouvée sur la côte de Tartarie, cassaient à chaque instant, et on ne les remplaçait qu'à la dernière extrémité, de crainte d'en manquer. Ce fut dans ces circonstances désagréables que la Pérouse eut connaissance, le 6 décembre, à trois heures après-midi, de l'île la plus orientale de l'archipel des navigateurs, découvert par Bougainville, et vers lequel il faisait route en ce moment.

Les frégates entrèrent dans un canal qui sépare cette île d'une autre à l'ouest. On avait vu des habitations dans la partie orientale de l'île, et un groupe considérable d'Indiens assis en rond sous des cocotiers, paraissait jouir sans émotion du spectacle que la vue des vaisseaux leur donnait; ils ne lancèrent pas de pirogue à la mer, et ne les suivirent pas le long du rivage. Cette terre d'environ 200 toises d'élévation, est très-escarpée, et couverte jusqu'à la cime de grands arbres, parmi lesquels on distingua beaucoup de cocotiers. Les maisons sont bâties à mi-côte, et dans cette partie, les insu-

laires respirent un air plus tempéré. On remarquait auprès quelques terres défrichées qui vraisemblablement étaient plantées d'ignames et de patates. Mais en totalité cette île parut peu fertile, et dans toute autre partie du grand Océan, on l'aurait crue inhabitée. Cette erreur eût été d'autant plus forte, que même deux petites îles qui forment le côté occidental du canal par lequel on avait passé, ont aussi des habitans. On vit s'en détacher cinq pirogues qui se joignirent à onze autres sorties de l'île de l'est; les pirogues, après avoir fait plusieurs fois le tour des frégates, avec un air de méfiance, se hasardèrent enfin à s'en approcher et à former avec les Français quelques échanges, mais si peu considérables, que l'on n'en obtint qu'une vingtaine de cocos et deux poules sultanes bleues. Ces insulaires étaient de mauvaise foi dans leur commerce; et lorsqu'ils avaient reçu d'avance le prix de leurs cocos, il était rare qu'ils ne s'éloignassent pas sans avoir livré les objets d'échange convenus; ces vols étaient à la vérité de bien peu d'importance, et quelques colliers de rassade, avec de petits coupons de drap rouge, ne valaient guère la peine d'être réclamés.

On chercha vainement un mouillage dans ce canal; la brise de l'est battait sur la côte qui est hérissée de récifs; avant d'en sortir, les frégates restèrent en calme plat, ballotées par une assez

grosse houle qui fit craindre à La Pérouse d'aborder *l'Astrolabe*. Heureusement, quelques folles risées les tirèrent bientôt de cette situation désagréable; elle ne leur avait pas permis de faire attention à la harangue d'un vieil Indien qui tenait une branche d'ava à la main, et prononça un discours assez long. On savait par la lecture de différens voyages que c'était un signe de paix, et en lui jetant quelques étoffes, on lui répondit par le mot *tayo*, qui veut dire *ami* dans l'idiome de plusieurs peuples des îles du grand Océan; mais les Français n'étaient pas encore assez exercés pour entendre et prononcer distinctement les mots des vocabulaires qu'ils avaient extraits des voyages de Cook.

Lorsqu'ils purent, à l'aide de la brise, s'écarter de la côte, toutes les pirogues les abordèrent; elles marchaient en général assez bien à la voile, mais fort mal à la pagaye; elles ne pourraient servir à des peuples moins bons nageurs que ceux-ci; elles chavirent à chaque instant; mais cet accident les surprend et les inquiète moins que chez nous la chute d'un chapeau; ils soulèvent sur leurs épaules la pirogue submergée; et après en avoir vidé l'eau, ils y rentrent, bien certains d'avoir à recommencer cette opération une demi-heure après, l'équilibre étant presque aussi difficile à

garder dans ces frêles bâtimens que l'est celui de nos voltigeurs sur leurs cordes.

Ces insulaires étaient généralement grands, et leur taille moyenne parut de cinq pieds sept à huit pouces; la couleur de leur peau est à peu près celle des Algériens ou des autres peuples de la côte de Barbarie; leur physionomie était peu agréable. On ne vit que deux femmes, et leurs traits n'avaient pas plus de délicatesse : la plus jeune, à laquelle on pouvait supposer dix-huit ans, avait sur une jambe un ulcère affreux et dégoûtant. Plusieurs de ces insulaires avaient des plaies considérables; on supposa que c'était un commencement de lèpre, car on remarqua parmi eux deux hommes dont les jambes ulcérées et aussi grosses que le corps, ne pouvaient laisser aucun doute sur le genre de leur maladie. Ils s'approchèrent avec crainte et sans armes, et tout fit présumer qu'ils étaient aussi paisibles que les habitans des archipels, de la Société ou des Amis.

On croyait qu'ils étaient partis sans retour, et leur pauvreté apparente ne laissait qu'un faible regret; mais la brise ayant beaucoup molli dans l'après-midi, les mêmes pirogues auxquelles s'en joignirent plusieurs autres, vinrent à deux lieues au large proposer de nouveaux échanges : elles avaient été à terre, et revenaient un peu plus richement chargées que la première fois. *La Boussole*

obtint des insulaires à cette reprise plusieurs curiosités relatives à leur costume, cinq poules, dix poules sultanes, un petit cochon et une très-jolie tourterelle. *L'Astrolabe* qui marchait la première, avait acheté des Indiens deux chiens qui furent trouvés très-bons.

Quoique les pirogues de ces insulaires soient artistement construites, et qu'elles fournissent une preuve de leur habileté à travailler le bois, on ne put jamais parvenir à leur faire accepter des haches ni aucun instrument de fer; ils préféraient quelques grains de verre. Ils vendirent un vase de bois rempli d'huile de coco; il avait absolument la forme d'un de nos pots de terre, et un ouvrier européen n'aurait jamais cru pouvoir le façonner autrement que sur le tour. Leurs cordes sont rondes et tressées comme nos chaînes de montres.

La Pérouse étant certain de rencontrer plus à l'ouest l'île de Maouna qui est beaucoup plus considérable, et auprès de laquelle les frégates pouvaient se flatter de trouver au moins un abri, et peut-être un port, on remit à faire des observations plus étendues après l'arrivée dans cette île.

On n'atteignit la pointe nord-est de Maouna que le 8 décembre à cinq heures du soir. Quoiqu'à trois lieues de terre, trois pirogues vinrent à bord quelques instans après, apportant des cochons et

des fruits qu'elles échangèrent contre des rassades; ce qui donna la meilleure opinion de la richesse de cette île.

Le 9 au matin, les frégates rapprochèrent la terre, et la prolongèrent à une demi-lieue de distance. Elle est environnée d'un récif de corail sur lequel la mer brisait avec fureur; mais il touchait presque le rivage, et la côte formait différentes petites anses devant lesquelles on voyait des intervalles par où les pirogues, et probablement aussi les canots et les chaloupes pouvaient passer. On découvrait des villages nombreux au fond de chacune de ces anses, d'où il était sorti une innombrable quantité de pirogues chargées de cochons, de cocos et d'autres fruits. Une abondance aussi grande augmentait le désir que les frégates avaient de mouiller; on voyait d'ailleurs l'eau tomber en cascades du haut des montagnes au pied des villages. Tant de biens ne rendaient pas difficile l'ancrage. On laissa tomber l'ancre à un mille du rivage; mais on fut balloté par une houle très-forte qui portait à terre, quoique le vent vînt de la côte. On mit aussitôt les canots à la mer, et le même jour De Langle et plusieurs officiers avec trois canots armés descendirent au village où ils furent reçus de la manière la plus amicale. La nuit commençait lorsqu'ils abordèrent au rivage; les Indiens allumèrent un grand feu pour éclairer le

lieu du débarquement; ils apportèrent des fruits et toutes sortes de vivres. Après un séjour d'une heure, les canots retournèrent à bord.

Chacun paraissait satisfait de cet accueil; l'on n'éprouvait que le regret de voir les vaisseaux mouillés dans une si mauvaise rade, où ils roulaient comme en pleine mer. L'idée des dangers que l'inconstance des vents alisés dans ces parages et même les calmes pouvaient faire courir, causèrent à La Pérouse une nuit d'autant plus mauvaise, qu'il se formait un orage vers le nord d'où les vents soufflèrent avec assez de violence; mais heureusement la brise de terre prévalut. Toutes ces contrariétés semblèrent se réunir comme des pronostics de la catastrophe funeste qui allait arriver.

Le lendemain 10, le lever du soleil annonça une belle journée; les deux capitaines formèrent la résolution d'en profiter pour reconnaître le pays, observer les insulaires chez eux, faire de l'eau, et appareiller ensuite, la prudence ne permettant pas de passer une seconde nuit dans ce mouillage.

Dès la pointe du jour les insulaires avaient conduit autour des frégates cent pirogues remplies de différentes provisions qu'ils ne voulaient échanger que contre des rassades. Pendant qu'une partie de l'équipage étai[illegible]upée à contenir les In-

diens, et à faire le commerce avec eux, le reste remplissait les canots et les chaloupes de futailles vides pour aller faire de l'eau ; les deux chaloupes armées partirent dans cette vue, à cinq heures du matin pour une baie éloignée d'environ une lieue et un peu au vent ; La Pérouse suivit de très-près dans un canot, et aborda au rivage en même temps : malheureusement De Langle voulut avec son petit canot aller se promener dans une seconde anse éloignée de l'aiguade à peu près d'une lieue : cette promenade fut, comme on le verra, la cause d'un événement déplorable.

L'anse de l'aiguade était grande et commode pour l'opération, une haie de soldats fut postée entre le rivage et les Indiens ; ceux-ci étaient environ deux cents, et dans ce nombre il y avait beaucoup de femmes et d'enfans. On les engagea tous à s'asseoir sous des cocotiers qui étaient éloignés d'une cinquantaine de pieds des chaloupes, chacun avait auprès de lui des poules, des cochons des perruches, des pigeons, des fruits ; tous voulaient les vendre à la fois, ce qui occasionait un peu de confusion.

Bientôt les femmes dont quelques-unes étaient très-jolies, essayèrent de traverser la haie des soldats, et ceux-ci les repoussaient trop faiblement pour les arrêter. Leurs manières étaient douces, gaies et séduisantes. Des Européens qui ont fait

le tour du monde, des Français surtout, n'ont point d'armes contre de pareilles attaques. Quand elles eurent percé la ligne, les hommes s'approchèrent, et la confusion augmenta : mais des Indiens que l'on prit pour des chefs, parurent armés de bâtons, et rétablirent l'ordre; chacun reprit son poste, le marché recommença. Cependant il s'était passé dans la chaloupe de la *Boussole* une scène qui était une véritable hostilité, et que La Pérouse voulut réprimer sans effusion de sang. Un Indien étant monté sur l'arrière de la chaloupe, y avait pris un maillet, et en avait asséné plusieurs coups sur les bras et le dos d'un matelot. Sur l'ordre de La Pérouse quatre des plus forts marins l'empoignèrent et le jetèrent à la mer. Les autres insulaires parurent blâmer la conduite de leur compatriote, et cette rixe n'eut pas de suite. Peut-être un exemple de sévérité eût-il été nécessaire pour imposer davantage à ces peuples qui se fiaient à leur taille colossale. Mais comme on ne devait passer que peu de temps avec eux, on ne voulut pas infliger de peine plus grave à celui qui avait frappé le matelot; toutefois pour leur donner quelque idée de la puissance des armes à feu, La Pérouse fit acheter trois pigeons qui furent lâchés en l'air et tués à coups de fusil devant les insulaires ébahis : cette expérience parut leur avoir inspiré quelque crainte.

La Pérouse crut pouvoir alors s'écarter de deux cents pas de l'aiguade, pour aller visiter un village charmant, placé au milieu d'un verger dont les arbres étaient chargés de fruits ; ils entretenaient une fraîcheur délicieuse auprès des maisons rangées circulairement autour d'une pelouse de la plus belle verdure. Des femmes, des enfans, des vieillards accompagnaient La Pérouse et l'engageaient à entrer dans leurs maisons ; ils étendaient les nattes les plus fines et les plus neuves sur un sol formé de petits cailloux choisis et qu'ils avaient élevé de deux pieds pour se garantir de l'humidité. Entré dans la plus belle de ces cases qui vraisemblablement appartenait au chef, sa surprise fut extrême de voir un treillis aussi bien exécuté qu'aucun de ceux des environs de Paris. Un rang de colonnes à cinq pieds de distance les unes des autres formait le pourtour de cette case dont l'extrémité se terminait par une ellipse de la courbure la plus élégante : ces colonnes étaient faites de troncs d'arbres très proprement travaillés, entre lesquels des nattes fines artistement recouvertes les unes par les autres en écailles de poisson, s'élevaient ou se baissaient avec des cordes, comme nos jalousies ; le reste de la maison était couvert de feuilles de cocotiers.

« Ce pays charmant, observe La Pérouse, réunissait encore le double avantage d'une terre

fertile sans culture, et d'un climat qui n'exigeait aucun vêtement. Des arbres à pain, des cocos, des bananes, des goyaves, des oranges, présentaient à ces peuples fortunés une nourriture saine et abondante ; des poules, des cochons, des chiens qui vivaient de l'excédent de ces fruits, leur offraient une agréable variété de mets. Ils étaient si riches, ils avaient si peu de besoins, qu'ils dédaignaient nos instrumens de fer et nos étoffes, et ne voulaient que nos rassades : comblés de biens réels ; ils ne désiraient que des inutilités.

« Ils avaient vendu à notre marché plus de deux cents pigeons-ramiers privés, qui ne voulaient manger que dans la main ; ils avaient aussi échangé les tourterelles et les perruches les plus charmantes aussi privées que les pigeons. Quelle imagination ne se peindrait le bonheur dans un séjour aussi délicieux! Ces insulaires, disions-nous sans cesse, sont sans doute les plus heureux habitans de la terre ; entourés de leurs femmes et de leurs enfans, ils coulent au sein du repos des jours purs et tranquilles ; ils n'ont d'autre soin que celui d'élever des oiseaux, et comme le premier homme, de cueillir sans aucun travail, les fruits qui croissent sur leurs têtes. Nous nous trompions, ce beau séjour n'était pas celui de l'innocence ; nous n'apercevions à la vérité au-

cune arme; mais les corps de ces Indiens, couverts de cicatrices prouvaient qu'ils étaient souvent en guerre ou en querelle entre eux; et leurs traits annonçaient une férocité qu'on n'apercevait pas dans la physionomie des femmes; la nature avait sans doute laissé cette empreinte sur la figure de ces Indiens, pour avertir que l'homme presque sauvage et dans l'anarchie est un être plus méchant que les animaux les plus féroces. »

Cette première visite se passa sans aucune rixe capable d'entraîner des suites fâcheuses; cependant on s'apercevait sans peine que ces insulaires étaient très-turbulens et fort peu subordonnés à leurs chefs. Vers midi, La Pérouse fut de retour à bord, il aborda difficilement, parce que les pirogues environnaient les deux frégates. Il trouva sur le gaillard huit Indiens dont le plus vieux lui fut présenté comme un chef; l'officier qu'il avait laissé pour commander pendant son absence, lui raconta qu'il n'aurait pu les empêcher d'y monter qu'en tirant sur eux. Lorsqu'ils comparaient leurs forces physiques à celles des Français, ils riaient des menaces, et se moquaient des sentinelles; la présence du chef les avait un peu contenus. La Pérouse fit à ce chef beaucoup de présens, et lui donna des marques de la plus grande bienveillance; voulant ensuite lui inspirer une haute opinion de la force des armes à feu, il en fit faire

plusieurs épreuves qui ne produisirent pas une grande impression sur l'esprit de cet insulaire, car il eut l'air de ne les croire propres qu'à tuer des oiseaux.

Les chaloupes arrivèrent chargées d'eau ; La Pérouse fit tout disposer pour appareiller et profiter d'une petite brise de terre qui donnait l'espoir d'avoir le temps de s'éloigner un peu de la côte. De Langle revint au même instant de sa promenade, enchanté de la beauté du port où il était descendu, et qui était situé au pied d'un village charmant, et près d'une cascade de l'eau la plus limpide. Il sentait la nécessité d'appareiller, mais entraîné par une fatalité invincible, il insista pour que l'on ne s'éloignât pas encore de la côte, et que l'on prît auparavant quelques chaloupées d'eau fraîche. « J'eus beau lui représenter, dit La Pérouse, que nous n'en avions pas le moindre besoin ; il avait adopté le système du capitaine Cook, il croyait que l'eau fraîche était cent fois préférable à celle que nous avions dans la cale, et comme quelques personnes de son équipage avaient de légers symptômes de scorbut, il pensait avec raison que nous leur devions tous les moyens de soulagement. Aucune île d'ailleurs ne pouvait être comparée à celle-ci, pour l'abondance des provisions ; les deux frégates avaient déjà traité plus de cinq cents cochons, une grande

quantité de poules, de pigeons et de fruits, et tant de biens ne nous avaient coûté que quelques grains de verre.

« Je sentais la vérité de ces réflexions; mais un secret pressentiment m'empêcha d'abord d'y acquiescer. Je lui dis que je trouvais ces insulaires trop turbulens pour risquer d'envoyer à terre des canots et des chaloupes qui ne pouvaient être soutenus par le feu de nos vaisseaux. Mes représentations ne purent ébranler la résolution de M. De Langle; c'était un homme d'un jugement si solide et d'une telle capacité, que les considérations tirées de la nécessité d'arrêter les progrès du scorbut qui commençait à se manifester avec assez de violence, déterminèrent plus que tout autre motif mon consentement, ou plutôt firent céder ma volonté à la sienne. »

On mit à la voile à quatre heures après midi, la nuit fut orageuse, les vents qui changeaient à chaque instant, forcèrent les frégates de s'éloigner de trois lieues; le lendemain à neuf heures elles accostèrent de nouveau l'île, à onze heures elles n'en étaient qu'à une petite lieue de distance. Alors La Pérouse expédia sa chaloupe et son grand canot; tous ceux qui avaient quelques légères atteintes de scorbut, y furent embarqués, ainsi que six soldats armés. Il en partit davantage de *l'Astrolabe;* parmi les soixante-un individus

qui composaient l'expédition commandée par De Langle, se trouvait l'élite des équipages; et plusieurs des savans, entre autres Lamanon.

Quelle fut la surprise de tous les officiers et de De Langle lui-même, de trouver au lieu d'une baie vaste et commode, une anse remplie de corail, dans laquelle on ne pénétrait que par un canal tortueux de moins de vingt-cinq pieds de largeur et où la houle déferlait comme sur une barre! Lorsqu'ils furent en-dedans, ils n'eurent pas trois pieds d'eau; les chaloupes échouèrent, et les canots ne restèrent à flot, que parce qu'ils furent halés à l'entrée de la passe, assez loin du rivage. Malheureusement De Langle avait reconnu cette baie à la mer haute; il n'avait pas supposé que dans ces îles, la marée montait de cinq ou six pieds; il croyait que ses yeux le trompaient. Son premier mouvement fut de quitter cette baie pour aller dans celle où l'on avait déjà fait de l'eau, et qui réunissait tous les avantages, mais l'air de tranquillité et de douceur des naturels qui l'attendaient sur le rivage, avec une immense quantité de fruits et de cochons; les femmes et les enfans qu'il remarqua parmi ces insulaires, qui ont soin de les écarter toutes les fois qu'ils ont des vues hostiles; toutes ces circonstances réunies firent évanouir ses premières idées de prudence, qu'une fatalité inconcevable l'empêcha de suivre.

A son arrivée, les sauvages qui bordaient la côte au nombre de près de huit cents, jetèrent dans le mer en signe de paix plusieurs branches d'ava. De Langle en abordant, donna des ordres pour que chaque embarcation fût gardée par un soldat armé et un matelot, tandis que les équipages des chaloupes s'occuperaient de faire de l'eau, sous la protection d'une double haie de fusiliers qui s'étendait des chaloupes à l'aiguade. Les futailles remplies, on les embarqua tranquillement; les insulaires se laissaient assez contenir par les soldats armés; il y avait parmi eux un certain nombre de femmes et de filles très-jeunes, dont les avances ne furent pas universellement rejetées.

Vers la fin du travail, le nombre des naturels augmenta jusqu'à plus de douze cents, et ils devinrent plus incommodes. Cette circonstance détermina De Langle à renoncer au projet qu'il avait eu d'abord de traiter de quelques vivres; il donna ordre de se rembarquer sur-le-champ; mais auparavant, et ce fut peut-être la première cause de son malheur, il fit présent de quelques rassades à des espèces de chefs, qui avaient contribué à tenir les insulaires un peu écartés. Ces présens distribués à cinq ou six individus, excitèrent le mécontentement de tous les autres; il s'éleva une rumeur générale; il ne fut plus possible de les contenir : cependant ils laissèrent les équipages

monter dans les chaloupes; mais une partie de ces insulaires entra dans la mer pour les suivre, tandis que les autres ramassaient des pierres sur le rivage.

Comme les chaloupes étaient échouées un peu loin de la grève; les Français furent obligés de se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture pour y arriver, et dans ce trajet plusieurs soldats mouillèrent leurs armes. C'est dans ce moment critique que commença une scène d'horreur, affreuse à raconter. A peine était-on entré dans les chaloupes que De Langle donna ordre de les déchouer et de lever le grapin; plusieurs insulaires des plus robustes voulurent s'y opposer en retenant le cablot. Le capitaine, témoin de cette résistance, voyant le tumulte augmenter, et quelques pierres arriver jusqu'à lui, essaya pour intimider les sauvages, de tirer un coup de fusil en l'air; mais bien loin d'en être effrayés, ils firent le signal d'une attaque générale. De Langle avait défendu de tirer avant qu'il l'eût ordonné : excès d'humanité qui occasionna sa perte! les soldats faisaient de vains efforts pour écarter les insulaires. Bientôt une grêle de pierres lancées avec autant de force que de vitesse fond sur les Français; alors le combat de part et d'autre devient général. Ceux dont les fusils sont en état de tirer, renversent plusieurs de ces forcenés; mais les autres Indiens n'en sont

nullement troublés, et semblent redoubler de vigueur. Presque tous les Français qui se trouvent dans les chaloupes, sont atteints. De Langle n'eut que le temps de tirer ses deux coups de fusil, il fut renversé et tomba malheureusement du côté de la mer, où plus de deux cents Indiens le massacrèrent sur-le-champ à coups de massues et de pierres.

La chaloupe de *la Boussole*, commandée par Boutin, était échouée à deux toises de celle de *l'Astrolabe*, et elles laissaient parallèlement entre elles un petit canal qui n'était pas occupé par les Indiens : c'est par là que se sauvèrent tous les blessés qui eurent le bonheur de ne pas tomber du côté du large ; ils gagnèrent les canots, qui étant très-heureusement restés à flot, se trouvèrent à portée de sauver quarante-neuf hommes. Boutin fit tirer sur les Indiens ; on sent qu'à la distance de quatre ou cinq pas, chaque coup de fusil dut en tuer un, mais on n'eut pas le temps de recharger. Boutin fut également renversé par une pierre ; heureusement il tomba entre les deux chaloupes, et put se sauver, Lamanon fut tué.

L'ardeur du pillage fut telle chez les insulaires qu'ils coururent s'emparer des chaloupes où il ne restait plus personne, et y montèrent au nombre de près de quatre cents ; ils brisèrent les bancs et mirent l'intérieur en pièces pour y chercher les

richesses qu'ils y supposaient cachées. Cet acharnement donna le temps à Vaujuas et à Mouton, officiers de *l'Astrolabe*, de sauver le reste de l'équipage, et de s'assurer qu'il ne restait plus au pouvoir des barbares que les cadavres des Français qui avaient été tués dans l'eau à coups de massue.

Ceux qui montaient les canots, et qui jusque-là avaient tiré sur les Indiens et en avaient tué plusieurs, ne songèrent plus qu'à jeter à la mer leurs pièces à eau, pour que les embarcations pussent contenir tout le monde ; ils avaient d'ailleurs presque épuisé leurs munitions, et la retraite n'était pas sans difficulté avec une si grande quantité de personnes dangereusement blessées qui, étendues sur les bancs, empêchaient le jeu des avirons. Boutin avait cinq blessures à la tête et une dans l'estomac. Le canot de *l'Astrolabe* était si chargé qu'il échoua. Cet événement fit naître aux insulaires l'idée de troubler les blessés dans leur retraite ; ils se portèrent en grand nombre vers les récifs de l'entrée dont les canots devaient nécessairement passer à dix pieds de distance : on épuisa sur ces forcenés le peu de munitions qui restait, et les canots sortirent enfin de ce lieu affreux.

« Ils arrivèrent à bord à cinq heures, dit La Pérouse, et nous apprirent cet événement désastreux. Nous avions dans ce moment autour de nous cent pirogues où les naturels vendaient des

provisions avec une sécurité qui prouvait leur innocence; mais c'étaient les compatriotes de ces barbares assassins. J'avoue que j'eus besoin de toute ma raison pour contenir la colère dont j'étais animé et pour empêcher nos équipages de les massacrer. Je fis tirer un seul coup de canon à poudre, pour avertir les pirogues de s'éloigner. Une petite embarcation, partie de la côte, leur fit part sans doute de ce qui venait de se passer, car en moins d'une heure il ne resta plus une seule pirogue à notre vue. Je fis mettre aux fers un Indien qui était sur le gaillard d'arrière de notre frégate lorsque notre canot arriva. Le lendemain, ayant rapproché la côte, je lui permis de s'élancer à la mer: la sécurité avec laquelle il était resté sur la frégate, prouvait évidemment son innocence.

Le projet de La Pérouse fut d'abord d'ordonner une nouvelle expédition pour venger ses malheureux compagnons de voyage et reprendre les débris de ses chaloupes. Dans cette vue, il se rapprocha de la côte pour y chercher un mouillage; mais il ne trouva que ce même fond de corail avec une houle qui roulait à terre, et faisait briser les récifs. Les représentations de Boutin et de Vaujuas, appuyées de l'impossibilité reconnue d'approcher à portée de canon du village, le firent renoncer à son dessein. Il passa deux jours à louvoyer dans la baie; il aperçut encore les débris

des chaloupes échouées sur le sable, et autour d'elles une immense quantité d'Indiens.

Ce qui paraîtra sans doute inconcevable, c'est que pendant ce temps cinq ou six pirogues partirent de la côte et vinrent avec des cochons, des pigeons et des cocos proposer des échanges aux frégates. La Pérouse était à chaque instant obligé de contenir sa colère pour ne pas ordonner de les couler bas. Ces Indiens ne connaissant d'autre portée des armes à feu que celle des fusils, restaient sans crainte à cinquante toises des vaisseaux, et offraient leurs provisions avec beaucoup de sécurité. Les gestes des Français ne les engageaient pas à s'approcher, et ils passèrent ainsi une heure entière de l'après-midi du 12 décembre. Aux offres d'échanger des provisions, ils firent succéder les railleries, et l'on s'aperçut que plusieurs autres pirogues se détachaient du rivage pour venir les joindre. Alors La Pérouse ordonna de tirer un coup de canon au milieu des pirogues. L'eau que le boulet fit jaillir entra dans ces embarcations; dans l'instant elles s'empressèrent toutes de gagner la côte.

Malgré la peine que la Pérouse éprouvait à s'arracher d'un lieu si funeste, et à laisser au pouvoir des barbares les corps de ses compagnons massacrés, il fut obligé, pour ne pas exposer les frégates au danger le plus imminent, en restant

plus long-temps le long de cette côte, de s'en éloigner, sans pouvoir venger ses amis. Le 14 décembre, il fit route pour l'île d'Oyolava qu'il apercevait dans l'ouest, et dont Bougainville avait eu connaissance du haut des mâts seulement, parce que le mauvais temps l'en avait écarté. Elle est séparée de celle de Maouna ou du *Massacre*, par un canal de neuf lieues.

Les Indiens avaient donné les noms de dix îles qui composent leur archipel; c'était en allant de l'est à l'ouest, Opoun, Leoné, Fanfoué, Maouna, Oyolava, Calinassé, Pola, Chika, Ossamo et Ouera; ils en avaient marqué grossièrement la place sur un papier; et quoiqu'on ne puisse guère compter sur le plan qu'ils en tracèrent, il paraît cependant probable que les peuples de ces diverses îles forment entre eux une espèce de confédération, et qu'ils communiquent très-fréquemment ensemble. Il devint vraisemblable, comme on le verra bientôt, que cet archipel est plus considérable, aussi peuplé et aussi abondant en vivres que celui de la Société; sans doute on y trouverait de très-bons mouillages; mais La Pérouse n'ayant plus de chaloupes, et voyant l'état de fermentation des équipages, forma la résolution de ne mouiller qu'à Botany-Bay, sur la côte de la Nouvelle-Hollande.

Parvenu à la distance de trois lieues de l'île d'Oyo-

lava, les frégates furent environnées d'une innombrable quantité de pirogues, chargées de fruits à pain, de cocos, de bananes, de cannes à sucre, de pigeons, de poules sultanes, mais de très-peu de cochons. Les habitans de cette île ressemblaient si fort à ceux de Maouna que les matelots crurent reconnaître plusieurs assassins, et la Pérouse eut beaucoup de peine à les empêcher de tirer sur eux. On continua donc les échanges qui se firent beaucoup plus tranquillement et de meilleure foi qu'à Maouna, parce que les plus petites injustices étaient punies par des coups ou réprimées par des paroles et des gestes menaçans. On voyait sur l'île une très-grande plaine couverte de maisons bâties depuis la cime des montagnes qui s'abaissent en pente douce du centre de l'île jusqu'au bord de la mer. La fumée s'élevait du sein de ce grand village bâti en amphithéâtre au milieu des arbres. La mer était couverte de pirogues qui toutes cherchaient à s'approcher des bâtimens. Quelques-unes n'étaient pagayées que par des curieux, qui n'ayant rien à vendre, faisaient le tour des vaisseaux, et paraissaient n'avoir d'autre objet que de repaître leur curiosité.

A l'entrée de la nuit elles retournèrent vers la terre; La Pérouse continua sa route; toute la journée du lendemain il resta en calme; il y eut beaucoup d'éclairs suivis de coups de tonnerre et

de pluie. Les frégates ne furent accostées que par peu de pirogues, ce qui fit croire que les insulaires d'Oyolava avaient appris l'événement arrivé à Maouna. Cependant il était possible que l'orage et les éclairs eussent retenu les pirogues dans leurs ports; mais l'opinion contraire acquit beaucoup de force le 17, lorsque l'on fut le long de Pola que l'on rangea de beaucoup plus près qu'Oyolava; on ne fut visité par aucune pirogue. Pola, séparée d'Oyolava par un canal d'environ quatre lieues, coupé lui-même par deux îles assez considérables, est moins grande, mais aussi belle. Une des deux îles de ce canal est Calinassé qui est bien boisée, et paraît habitée : la côte du nord de Pola, comme celle de toutes les autres îles de cet archipel, est inabordable pour les vaisseaux; mais en doublant sa pointe ouest, on trouve une mer calme et sans brisans, qui promet d'excellentes rades.

On ne put découvrir la position des trois dernières îles nommés par les Indiens, et placées par eux au sud d'Oyolava. La suite de la navigation de La Pérouse lui fit penser que ce pouvaient être les îles des Cocos et des Traites de Le Maire et Schouten (1).

Les insulaires de l'archipel des Navigateurs ont

---

(1) *Voyez* l'Abrégé de l'Histoire des Voyages, tome XVII, page 268, édition de 1820.

le corps peint ou tatoué, de manière qu'on les croirait habillés, quoiqu'ils soient presque nus, ils ont seulement autour des reins une ceinture d'herbes marines qui leur descend jusqu'aux genoux. Leurs cheveux sont très-longs, ils les retroussent souvent autour de la tête, et ajoutent ainsi à la férocité de leur physionomie : elle exprime toujours ou l'étonnement ou la colère : la moindre dispute entre eux est suivie de coups de bâton, de massue ou de pagaie, et souvent sans doute elle coûte la vie aux combattans. Les cicatrices dont ils sont couverts doivent être la suite de ces combats particuliers. La taille des femmes est proportionnée à celle des hommes : elles sont grandes, sveltes, et ont de la grâce; mais elles perdent avant la fin de leur printemps cette douceur d'expression, ces formes élégantes que la nature a données même à ces peuples barbares. La Pérouse observe que parmi un très-grand nombre de ces femmes qu'il a été à portée de voir, il n'en distingua que trois de jolies : l'air grossièrement effronté des autres, l'indécence de leurs mouvemens, et l'offre rebutante qu'elles faisaient de leurs faveurs, les rendaient bien dignes d'être les mères ou les femmes des hommes féroces dont on était environné.

Ces peuples ont certains arts qu'ils cultivent avec succès. Ils façonnent parfaitement leurs ou-

vrages avec des haches faites d'un basalte très-fin et très-compact, et ayant la forme d'herminettes. Ils fabriquent des nattes et quelques étoffes avec le mûrier à papier; mais elles sont inférieures pour le tissu et la couleur à celles de l'île de Pâques et des îles Sandwich. Trois de ces insulaires qui semblaient être des chefs, avaient, au lieu d'une ceinture d'herbes, une pièce de toile qui les enveloppait comme une jupe; le tissu en est fait avec un vrai fil, tiré sans doute de quelque plante ligneuse comme l'ortie ou le lin; elle est fabriquée sans navette, et les fils sont absolument passés comme ceux des nattes. Cette toile qui réunit la souplesse et la solidité des nôtres, est très-propre pour les voiles de leurs pirogues; elle parut avoir une grande supériorité sur l'étoffe des îles de la Société et des Amis. Ils vendirent aux frégates plusieurs pièces de cette dernière tirée du mûrier à papier; ils en font peu de cas et peu d'usage; les femmes leur préfèrent les nattes fines.

L'on n'avait d'abord reconnu aucune identité entre leur langage et celui des peuples des îles de la Société et des Amis, dont on avait les vocabulaires; mais un plus mûr examen apprit qu'ils parlaient un dialecte de la même langue. Un jeune domestique manillais, né dans la province de Tagayan, au nord de l'île, entendait et expliquait la plus grande partie des mots prononcés

par les naturels de l'archipel des Navigateurs. La langue des Philippines et celles des îles du Grand-Océan, dérivent, on le sait, du Malais : cette identité confirme les conjectures des écrivains, qui attribuent l'origine de tous ces insulaires à des colonies de Malais; ceux-ci, dit La Pérouse, anéantirent dans les petites îles les plus orientales, la race d'hommes noirs à cheveux crépus, que l'on rencontre encore dans l'intérieur de Luçon, de Formose, et de plusieurs autres, qui occupent encore exclusivement la nouvelle Guinée, la nouvelle Bretagne, l'archipel du Saint-Esprit, et les terres voisines. Ils se mêlèrent dans les petites îles, avec le peuple conquérant, et il en est résulté une race d'hommes très-noirs, dont la couleur conserve encore quelques nuances de plus que celle de certaines familles du pays qui vraisemblablement se sont fait un point d'honneur de ne pas se mésallier. Ces deux races très-distinctes qui frappèrent les yeux des Français aux îles des Navigateurs, ont aussi été remarquées dans la plupart des archipels du Grand-Océan, et La Pérouse ne leur assigne pas d'autre origine.

« Les descendans des Malais, ajoute-t-il, ont acquis dans ces îles une vigueur, une force, une taille et des proportions qu'ils ne tiennent pas de leurs pères, et qu'ils doivent sans doute à l'abon-

dance des subsistances, à la douceur du climat, et à l'influence de différentes causes physiques qui ont agi constamment et pendant une longue suite de générations. Les arts qu'ils avaient peut-être apportés, se sont perdus par le défaut de matières et d'instrumens propres à les exercer; mais l'identité de langage, semblable au fil d'Ariane, permet à l'observateur de suivre tous les détours de ce nouveau labyrinthe. Le gouvernement féodal s'y est aussi conservé : ce gouvernement, que de petits tyrans peuvent regretter, qui a souillé l'Europe pendant quelques siècles, et dont les restes gothiques subsistent encore dans nos lois et sont les médailles qui attestent notre ancienne barbarie; ce gouvernement, dis-je, est le plus propre à maintenir la férocité des mœurs, parce que les plus petits intérêts y suscitent des guerres de village à village, et ces sortes de guerres se font sans magnanimité, sans courage; les surprises, les trahisons y sont employées tour à tour, et dans ces malheureuses contrées, au lieu de guerriers généreux, on ne trouve que des assassins. Les Malais sont encore aujourd'hui la nation la plus perfide de l'Asie, et leurs enfans n'ont pas dégénéré, parce que les mêmes causes ont préparé et produit les mêmes effets. On objectera peut-être qu'il a dû être très-difficile aux Malais de retourner de l'ouest vers l'est, pour arriver dans ces différentes

îles, mais les vents de l'ouest sont au moins aussi fréquens que ceux de l'est, aux environs de l'équateur, dans une zône de sept à huit degrés au nord et au sud, et ils sont si variables, qu'il n'est guère plus difficile de naviguer vers l'est que vers l'ouest. D'ailleurs, ces différentes conquêtes n'ont pas eu lieu à la même époque; ces peuples se sont étendus peu à peu, et ont introduit de proche en proche cette forme de gouvernement qui existe encore dans la presqu'île de Malacca, à Java, à Sumatra, à Bornéo, et dans toutes les contrées soumises à cette barbare nation. »

C'est avec raison que Bougainville a nommé ces insulaires les *Navigateurs*, tous leurs voyages se font en pirogue, et ils ne vont jamais à pied d'un village à un autre. Ces villages sont tous situés dans des anses sur le bord de la mer, et n'ont de sentiers que pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Leurs pirogues sont à balancier, très-petites, et ne contiennent ordinairement que cinq ou six personnes; il y en a cependant quelques-unes assez grandes pour en admettre jusqu'à quatorze. On a vu plus haut qu'elles ne méritaient pas les éloges que des voyageurs ont fait de la célérité de leur marche, et qu'elles chavirent très-aisément. Pour éviter ce dernier accident, ils en accolent quelquefois deux ensemble, au moyen d'une traverse en bois, dans laquelle ils pratiquent un étambrai

pour placer leur mât : de cette manière, ils peuvent conserver leurs provisions sans accident pour de longs voyages.

Ils ne pêchent qu'à la ligne ou à l'épervier. Ils vendirent aux Français des filets et des hameçons de nacre et de coquilles blanches, très-artistement travaillés. Ces instrumens ont la forme de poissons volans, et servent d'étui à un hameçon d'écailles de tortue assez fort pour résister aux dorades, aux bonites et aux thons. Ils échangeaient les plus gros poissons contre quelques grains de verre.

Les îles de cet archipel que les Français visitèrent parurent volcaniques; toutes les pierres du rivage sur lesquelles la mer brise avec une fureur qui fait rejaillir l'eau à plus de cinquante pieds, ne sont que des fragmens de lave, de basalte roulé, ou de corail dont l'île entière est entourée. Ces coraux laissent au milieu de presque toutes les anses un passage étroit, mais suffisant pour des pirogues, ou même pour des canots et des chaloupes, et forment ainsi de petits ports pour la marine des insulaires, qui d'ailleurs ne laissent jamais leurs pirogues sur l'eau; en arrivant, ils les remisent auprès de leurs maisons, et les placent à l'ombre sous des arbres; elles sont si légères que deux hommes peuvent les porter aisément sur leurs épaules.

L'imagination la plus riante se peindrait difficilement des sites plus agréables que ceux de leur villages, dont la description a déjà été donnée. L'on n'aperçut aucun moraï.

Indépendamment des productions végétales qui ont été nommées plus haut, on y observa aussi un arbre qui produit une grosse amande qu'on mange cuite, et à laquelle on trouva le goût du marron; les cannes à sucre y croissent spontanément sur le bord des rivières, mais elles sont aqueuses et moins sucrées que celles des Antilles : cette différence vient sans doute de ce qu'elles se multiplient à l'ombre sur un terrain trop gras qui n'a jamais été travaillé : on y voit aussi des souches dont les racines approchent beaucoup de celles de l'igname ou du camagnoc.

Quelque dangereux qu'il fût de s'écarter dans l'intérieur de Maouna, les naturalistes La Martinière et Colignon suivirent plus les impulsions de leur zèle que les règles de la prudence; et lors de la descente qui fut si funeste, ils s'avancèrent dans les terres pour chercher des plantes nouvelles. Les Indiens exigeaient un grain de verre pour chacune de celles que La Martinière ramassait, et ils menaçaient de l'assommer lorsqu'il refusait de payer cette rétribution : poursuivi à coups de pierre au moment du massacre, il gagna les canots à la nage, son sac de plan-

tes sur le dos, et parvint ainsi à les conserver.

On ne leur avait aperçu jusqu'alors d'autres armes que des massues ou patou-patou; mais Boutin assura qu'il avait vu dans leurs mains plusieurs paquets de flèches, sans aucun arc; ce sont probablement des arcs qui leur servent à darder le poisson; leur effet serait bien moins dangereux dans les combats que celui des pierres de deux ou trois livres qu'ils lancent avec une adresse et une vigueur incroyables.

Ces îles étant extrêmement fertiles, doivent avoir une population considérable: celles de l'est Opoun, Léoné, Fanfoué sont petites, les deux dernières surtout, n'ont qu'environ cinq milles de circonférence; mais Maouna, Oyolava et Pola doivent être comptées parmi les plus grandes et les plus belles îles du Grand-Océan.

Quoique La Pérouse en tournant la partie occidentale de Pola, eût aperçu une mer tranquille qui paraissait promettre de bons mouillages, au moins tant que les vents seraient de l'est, la fermentation était trop grande dans les équipages des frégates pour qu'il pût se décider à s'arrêter à cette grande et superbe île. « Après l'événement qui nous était arrivé, dit-il, je ne pouvais prudemment envoyer nos matelots à terre, sans armer chaque homme d'un fusil, et chaque canot d'un pierrier; et alors le sentiment de leur force,

augmenté par le désir de la vengeance, les eût portés peut-être à réprimer à coups de fusil le plus petit acte d'injustice commis par les insulaires : d'ailleurs dans ces mauvais mouillages un bâtiment est exposé à se perdre, lorsqu'il n'a pas un bateau capable de porter une ancre sur laquelle il puisse se touer. C'est d'après ces considérations que je m'étais déterminé à ne m'arrêter qu'à la baie Botanique, en me bornant à parcourir dans ces divers archipels les routes qui pouvaient me conduire à de nouvelles découvertes. »

Lorsque l'on eut doublé la côte occidentale de Pola ; on n'aperçut plus aucune terre ; ce ne fut que le 20 décembre que l'on eut connaissance d'une île ronde, précisément au sud d'Oyolava, mais à près de quarante lieues de distance. Le lendemain on put l'accoster à deux milles, et l'on vit au sud deux autres îles que l'on reconnut bien parfaitement pour les îles des Cocos et des Traîtres de Le Maire et Schouten, tant leur aspect se rapportait à la description qu'ils en ont donnée, sauf de légères différences. Comme il ventait très-grand frais du nord-ouest, que le temps avait très-mauvaise apparence, et qu'il était tard, on fut peu surpris de ne voir venir à bord aucune pirogue. Au jour on rapprocha l'île des Traîtres, qui étant basse et plus étendue que celle des Cocos, parut devoir être plus peuplée. À huit heures

du matin on mit en panne à deux milles au sud-ouest d'une large baie de sable. Vingt pirogues se détachèrent à l'instant de la côte, et s'approchèrent des frégates pour faire des échanges : plusieurs étaient sorties d'un canal qui divise l'île en deux parties : elles portaient les plus beaux cocos qu'on eût encore vus, un très-petit nombre de bananes, et quelques ignames ; une seule avait un petit cochon et trois ou quatre poules. On s'apercevait que ces Indiens avaient déjà vu des Européens, ou en avaient entendu parler ; ils s'approchèrent sans crainte, firent leur commerce avec assez de bonne foi, et ne refusèrent jamais, comme ceux de l'archipel des Navigateurs de donner leurs fruits avant d'avoir reçu le paiement ; ils acceptèrent les morceaux de fer et les clous avec autant d'empressement que les rassades. Ils leur ressemblaient d'ailleurs en tout, quoique moins grands et moins gigantesques, différence qui vient sans doute de ce que le sol de ces îles est moins fertile ; tous avaient les deux phalanges du petit doigt de la main gauche coupées, et l'on n'avait aperçu aux îles des Navigateurs que deux individus qui eussent souffert cette amputation.

« Chaque île que nous apercevions, dit La Pérouse, nous rappelait un trait de perfidie de la part des habitans, les équipages de Le Maire et

Schouten avaient été attaqués à l'île des Traîtres que nous avions en vue, et au sud de Maouna où nous avions été nous-mêmes assassinés d'une manière si atroce. On a déjà vu que ces réflexions avaient changé nos manières d'agir à l'égard des Indiens. Cette conduite était cent fois préférable à notre modération passée, et si nous avons quelque regret à former, c'est d'être arrivés chez ces peuples avec des principes de douceur et de patience : la raison et le bon sens disent qu'on a le droit d'employer la force contre l'homme dont l'intention bien connue serait d'être votre assassin s'il n'était retenu par la crainte. »

Le 23 après midi, un fort grain du nord-ouest assaillit les frégates pendant qu'elles faisaient leur commerce de cocos avec les Indiens, les pirogues furent dispersées, et nagèrent avec force vers la terre : le temps était menaçant ; cependant on fit le tour de l'île des Traîtres. La nuit fut affreuse, il tomba des torrens de pluie.

Tous ceux qui avaient des symptômes de scorbut, souffraient extrêmement de l'humidité. La quantité de porcs que l'on s'était procurée à Maouna, n'offrait qu'une ressource passagère : on ne pouvait ni les saler, parce qu'ils étaient trop petits, ni les conserver faute de vivres pour les nourrir : La Pérouse en fit distribuer deux fois par jour à l'équipage : alors les enflures des jambes, et tous

les symptômes de scorbut disparurent; ce nouveau régime produisit sur le physique des hommes de l'expédition, l'effet d'une longue relâche.

Le 27 décembre on découvrit l'île de Vavao que Cook n'avait jamais visitée, mais dont il avait eu connaissance par le rapport des insulaires de l'archipel des Amis; elle en est une des plus considérables. Egale à peu près en étendue à Tongatabon, elle a sur elle un grand avantage, c'est que plus élevée, elle ne manque pas d'eau douce.

La Pérouse a la modestie de ne pas s'attribuer la découverte de cette île, et d'en faire honneur au pilote espagnol Maurelle. Il s'était procuré à Manille l'extrait du journal de ce navigateur qui parti de cette ville en 1781, chargé d'une commission pour l'Amérique, se proposait d'y arriver par l'hémisphère austral, en cherchant à gagner les latitudes élevées où il comptait avec raison, rencontrer les vents d'ouest. Après avoir cotoyé la Nouvelle-Irlande, il aperçut plusieurs petites îles dont Bougainville, Carteret et Surville avaient déjà eu connaissance. Il en découvrit trois ou quatre nouvelles, et se croyant près des îles Salomon, il rencontra d'abord au nord de Vavao une île qu'il nomma l'*Amargoura* (l'amertume), parce qu'elle ne lui offrit aucun des rafraîchissemens dont il avait besoin, et il arriva enfin à Vavao, où il mouilla dans un port assez commode, et se pro-

cura de l'eau et une quantité assez considérable de vivres. Les détails de sa relation étaient si vrais, que l'on ne pouvait méconnaître les îles des Amis, ni même se méprendre sur le portrait de Poulaho, chef principal de toutes ces îles; mais les latitudes et les longitudes du navigateur espagnol, qui ne voyageait que d'après l'estime, n'étaient pas exactes : il portait ces îles six degrés trop à l'ouest; cette erreur, copiée de siècle en siècle et consacrée par les géographes, eût donné naissance à un nouvel archipel qui n'aurait eu de réalité que sur les cartes.

Le 27 on eut connaissance de l'Amargoura qui est très-haute, près d'une autre île à l'est, que Maurelle n'avait pas pu voir, parce qu'elle est très-plate; toutes deux sont boisées et probablement habitées. La beauté du port de Vavao formé par de petites îles assez élevées qui laissent entre elles des passages étroits mais profonds, et mettent les vaisseaux parfaitement à l'abri des vents du large, fut sur le point de faire changer à La Pérouse sa résolution de ne pas relâcher jusqu'à Botany-Bay, mais la raison et la prudence l'y ramenaient. Voulant du moins former des liaisons avec les insulaires, il mit en panne assez près de terre, aucune pirogue ne s'approcha des frégates; le temps était si mauvais et le ciel si menaçant que l'on fut peu surpris; et comme à chaque mi-

nute l'horizon se chargeait davantage, il se dirigea vers l'île de Latté qu'il apercevait à l'ouest, et qui est assez élevée pour être vue de vingt lieues par un temps clair.

La nuit suivante fut affreuse; les ténèbres qui environnaient les frégates furent si épaisses, que l'on ne pouvait rien distinguer autour de soi: dans cet état il eût été imprudent de faire route au milieu de tant d'îles; il prit le parti de courir de petits bords jusqu'au point du jour, mais il fut encore plus venteux que la nuit : le baromètre avait baissé de trois lignes, et si un ouragan pouvait être plus fort, il ne pouvait s'annoncer par un temps de plus mauvaise apparence. Aucune pirogue ne se harsarda de sortir de Latté ; un grain força les frégates de se porter vers Kao et Tofoa, dont ils devaient être assez près, quoique la brume ne permît pas de les distinguer. A cinq heures du soir un éclairci permit de voir Kao dont la forme est celle d'un cône élevé. On passa la nuit comme la précédente; et sous moins de voiles, à cause de la force du vent.

Le lendemain on approcha Tofoa à une demi-lieue, et on put ainsi s'assurer qu'elle était inhabitée au moins dans les trois quarts de sa circonférence; car on distinguait les pierres du rivage. Cette île est très-montueuse, et couverte d'arbres jusqu'à la cime; elle peut avoir quatre lieues de

tour. On supposa que les habitans de Tongatabou et des autres îles des Amis y abordent souvent dans la belle saison pour y couper des arbres, et vraisemblablement y fabriquer leurs pirogues ; car ils manquent de bois dans leurs îles plates, où ils n'ont conservé d'autres arbres que ceux qui comme le cocotier portent des fruits propres à leur subsistance. En prolongeant l'île, on vit plusieurs glissoires, par où les arbres coupés sur le penchant des montagnes, roulent jusqu'au bord de la mer; mais il n'y avait ni cabanes, ni défrichés dans les bois, rien enfin qui annonçât une habitation. On observa sur sa pointe nord-est du côté du canal qui la sépare de Kao, un pays absolument brûlé, noir comme du charbon, dénué d'arbres et de toute verdure, et qui vraisemblablement aura été ravagé par des débordemens de lave. L'île Kao qui est trois fois plus élevée que Toufa, ressemble au soupirail d'un volcan : sa base parut avoir moins de deux milles de diamètre.

L'après midi l'on vit Hounga-Tonga et Hounga-Hapaï qui ne sont que deux gros rochers inhabitables, assez élevés pour être aperçus de quinze lieues, et entourées de récifs, sur lesquels la mer brise avec violence.

Enfin, le 31 l'on reconnut Toungatabou dont la côte méridionale est de même défendue par

des brisans; mais on voyait au-delà les vergers les plus rians. Toute l'île paraissait cultivée; les arbres bordaient les champs qui étaient du plus beau vert; il est vrai que l'on était alors dans la saison des pluies; car malgré la magie de ce coup-d'œil, il est plus que vraisemblable que pendant une partie de l'année, il doit régner sur une île si plate une horrible sécheresse; on n'y découvrait pas un seul monticule, et la mer elle-même n'a pas dans un temps calme, une surface plus égale.

Les cases des insulaires n'étaient pas rassemblées en villages, mais éparses dans les champs comme les maisons de campagne dans nos plaines les mieux cultivées. Bientôt sept ou huit pirogues furent lancées à la mer, et s'avancèrent vers les frégates; mais ces insulaires plus cultivateurs que marins, les manœuvraient avec timidité; ils n'osaient approcher des bâtimens quoiqu'ils fussent en panne, et que la mer fût très-belle; ils se jetaient à la nage à huit ou dix toises des frégates, tenant dans chaque main des cocos qu'ils échangeaient de bonne foi contre des morceaux de fer, des clous, ou de petites haches. Leurs pirogues ne différaient en rien de celles des habitans des îles des Navigateurs, mais aucune n'avait de voiles, il est vraisemblable qu'ils n'auraient pas su les manœuvrer.

« La plus grande confiance s'établit bientôt en-

tre nous, dit La Pérouse, ils montèrent à bord, nous leur parlâmes de Poulaho, de Feinou, nous avions l'air d'être de vieilles connaissances qui se revoient, et s'entretiennent de leurs amis. Un jeune insulaire nous donna à entendre qu'il était fils de Feinou, et ce mensonge ou cette vérité, lui valut plusieurs présens; il faisait un cri de joie en les recevant, et cherchait à nous faire comprendre par signes, que si nous allions mouiller sur la côte, nous y trouverions des vivres en abondance; et que les pirogues étaient trop petites pour nous les apporter en pleine mer. En effet, il n'y avait ni poules, ni cochons sur ces embarcations; leur cargaison consistait en quelques bananes et cocos, et comme la plus petite lame faisait chavirer ces frêles bâtimens, les animaux eussent été noyés avant que d'être arrivés à bord. Ces insulaires étaient bruyans dans leurs manières; mais leurs traits n'avaient aucune expression de férocité; et ni leur taille, ni la proportion de leurs membres, ni la force présumée de leurs muscles n'auraient pu nous imposer, quand même ils n'eussent pas connu l'effet de nos armes; leur physique; sans être inférieur au nôtre, ne paraissait avoir aucun avantage sur celui de nos matelots : du reste, leur langage, leur tatouage, leur costume, tout annonçait en eux une origine commune avec les habitans de l'archipel des Navigateurs; et il est

évident que la différence qui existe entre les proportions individuelles de ces peuples, ne provient que de l'aridité du sol et des autres causes physiques du territoire et du climat de l'archipel des Amis. Des cent cinquante îles qui le composent, le plus grand nombre ne consiste qu'en rochers inhabités et inhabitables, et je ne craindrais pas d'avancer que la seule île d'Oyolava l'emporte en population, en fertilité et en forces réelles sur toutes ces îles réunies où les naturels sont obligés d'arroser de leurs sueurs les champs qui fournissent à leur subsistance. C'est peut-être à ce besoin de l'agriculture qu'ils doivent les progrès de leur civilisation, et la naissance de quelques arts qui compensent la force naturelle dont ils sont privés, et les garantissent des invasions de leurs voisins. Nous n'avons cependant vu chez eux d'autres armes que des patou-patou, nous leur en achetâmes plusieurs, qui ne pesaient pas le tiers de ceux que nous nous étions procurés à Maouna, et dont les habitans des îles des Amis n'auraient pas eu la force de se servir. »

La coutume de se couper les deux phalanges du petit doigt, est aussi répandue chez ces peuples qu'aux îles des Cocos et des Traîtres. Cependant La Pérouse diffère de l'opinion de Cook qui rangeait ces deux îles dans l'archipel des Amis; il pense, d'après diverses circonstances physiques,

qu'elles font partie de l'archipel des Navigateurs.

Le 1er. janvier 1788, l'on aperçut à l'ouest la petite île Pylstaart, découverte par Tasman; sa plus grande largeur est d'un quart de lieue; elle est fort escarpée, n'a que quelques arbres sur la côte du nord-est, et ne peut servir de retraite qu'à des oiseaux de mer. Les calmes retinrent La Pérouse pendant trois jours en vue de ce rocher. Le soleil que l'on avait au zénith, entretenait ces calmes plus ennuyeux cent fois pour les marins que les vents contraires. Enfin, les vents d'est et de nord permirent d'arriver le 13 à l'île Norfolk. Les canots ne purent y débarquer à cause de la lame qui déferlant avec fureur sur les roches, empêchait d'approcher du rivage. Quoique très-escarpée, cette île n'est guère élevée de plus de 70 ou 80 toises au-dessus du niveau de la mer; les pins dont elle est remplie, sont vraisemblablement de la même espèce que celle de la Nouvelle-Calédonie ou de la Nouvelle-Zélande. Comme elle n'est pas habitée, elle est couverte d'oiseaux de mer.

Le 23, on vit la côte de la Nouvelle-Hollande. Le 24, les frégates, en louvoyant pour entrer dans Botany-Bay, eurent un spectacle bien nouveau pour elles depuis leur départ de Manille : ce fut celui d'une flotte anglaise mouillée dans la baie, et dont ils distinguèrent les flammes et les pavillons.

C'était la flotte commandée par le commodore Phillip et destinée à former un établissement à Botany-Bay. Comme les localités n'étaient pas favorables à l'exécution du plan, dans cet endroit, le commodore était parti pour aller plus au nord. Le capitaine Hunter, qui commandait *le Sirius*, fit offrir aux Français tous les services qui dépendaient de lui ; mais comme il ne pouvait donner ni vivres, ni munitions, ni voiles, ses offres se réduisaient à des vœux pour le succès ultérieur de leur voyage.

La Pérouse envoya un officier faire ses remercîmens à Hunter qui se disposait à appareiller. Les officiers anglais paraissaient mettre beaucoup de mystère au plan de Phillip. Les matelots, moins discrets, apprirent à ceux de frégates françaises qu'ils n'allaient qu'au port Jackson, seize milles plus au nord. « Nous n'eûmes par la suite, dit la Pérouse, que trop d'occasions d'avoir des nouvelles de l'établissement anglais, dont les déserteurs nous causaient beaucoup d'ennuis et d'embarras. »

Le journal de ce navigateur se termine au 26 janvier. Les derniers monumens qui attestent son existence, sont quelques lettres qu'il écrivit de Botany-Bay, et qui furent apportées avec son journal, depuis le Kamtchatka, par un bâtiment de la flotte anglaise.

Le 7 février, il écrivait à Fleurieu son ami : « J'ai

fait à terre une espèce de retranchement palissadé pour y construire en sûreté de nouvelles chaloupes. Ces constructions seront achevées à la fin du mois. Cette précaution était nécessaire contre les Indiens de la Nouvelle-Hollande qui, quoique très-faibles et peu nombreux, sont, comme tous les sauvages, très-méchans, et brûleraient nos embarcations s'ils avaient les moyens de le faire, et en trouvaient une occasion favorable : ils nous ont lancé des zagaies après avoir reçu nos présens et nos caresses. Mon opinion sur les peuples incivilisés était fixée depuis long-temps ; mon voyage n'a pu que m'y affermir. « J'ai trop à mes périls appris à les connaître » Je suis cependant mille fois plus en colère contre les philosophes qui exaltent tous les sauvages, que contre les sauvages eux-mêmes. Ce malheureux Lamanon qu'ils ont massacré, me disait la veille de sa mort que ces hommes valaient mieux que nous. Rigide observateur des ordres consignés dans mes instructions, j'ai toujours usé avec eux de la plus grande modération ; mais je vous avoue que si je devais faire une nouvelle campagne de ce genre, je demanderais d'autres ordres. »

Il fixe son départ de Botany-Bay au 15 mars.

Dans une lettre adressée au ministre de la marine, et écrite de même le 5 février, il trace ainsi sa route projetée :... Je remonterai aux îles des

Amis, et je ferai absolument tout ce qui m'est enjoint par mes instructions relativement à la partie méridionale de la Nouvelle-Calédonie, à l'île Santa-Cruz de Mendano, à la côte du sud de la terre des Arsacides de Surville, et à la terre de la Louisiade de Bougainville, en cherchant à connaître si cette dernière fait partie de la Nouvelle-Guinée, ou si elle en est séparée. Je passerai à la fin de juillet 1788 entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande par un autre canal que celui de *l'Endeavour*, si toutefois il en existe un. Je visiterai, pendant le mois de septembre et une partie d'octobre, le golfe de la Carpentarie, et toute la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande jusqu'à la terre de Diémen ; mais de manière cependant qu'il me soit possible de remonter au nord assez tôt pour arriver au commencement de décembre 1788 à l'Isle-de-France. »

Dans une autre lettre, il annonce le projet de quitter l'Isle-de-France le 25 décembre, de diriger sa route vers le cap de la Circoncision, puis, après avoir remonté au nord, de relâcher au cap de Bonne-Espérance, suivant les circonstances ; enfin il espère arriver à Brest au mois de juin 1789.

Les années 1788 et 1789 s'étant passées sans qu'il parvînt aucune nouvelle de la Pérouse, une inquiétude générale se manifesta sur son compte. L'état de crise où se trouvait la France, ne per-

nettait guère qu'on s'en occupât efficacement. La société d'histoire naturelle de Paris fixa enfin l'attention du gouvernement sur ce navigateur le 22 janvier 1791. Elle présenta une pétition à l'assemblée constituante, pour que l'on fît une expédition qui aurait pour but d'aller à la recherche de La Pérouse.

La demande de la Société d'histoire naturelle, accueillie avec le plus vif intérêt, fut suivie de près par un décret qui priait le roi d'ordonner l'armement de deux frégates. Les motifs d'après lesquels le décret fut rendu le 9 février, les termes même du rapport, faisaient connaître l'intérêt tendre et touchant qu'inspiraient les navigateurs français, et l'empressement avec lequel on saisissait la plus simple lueur d'espérance de les retrouver.

VOYAGE

DE D'ENTRECASTEAUX,

ENVOYÉ A LA RECHERCHE DE LA PÉROUSE DANS LE GRAND OCÉAN, DE 1791 A 1793.

Le soin d'aller à la recherche de La Pérouse, fut confié à d'Entrecasteaux, capitaine de vaisseau, chef de division, que son mérite déjà connu, ses talens, sa longue expérience rendaient capable de bien remplir cette honorable mission. Il avait sous ses ordres les frégates *la Recherche* et *l'Espérance*; il commandait la première, Huon-de-Kermadec la seconde; chacune avait quatre-vingt-douze hommes d'équipage.

Le 29 septembre 1791, l'expédition sortit de Brest : le 13 octobre, elle était à Ténériffe, le 17 janvier 1792 au cap de Bonne-Espérance. D'Entrecasteaux à l'instant de son départ de France, avait été nommé chef d'escadre. Il fut reçu au cap avec les mêmes honneurs qui auraient été rendus à un officier supérieur des Provinces-Unies; cette distinction motivée sur la reconnaissance qu'elles devaient à la France pour la conservation de leurs possessions dans l'Inde

pendant la guerre qui avait fini en 1783, attendait tous les officiers supérieurs français qui arrivaient dans la colonie.

On remit à d'Entrecasteaux une dépêche de M. de Saint-Félix, commandant la station de l'Inde ; elle contenait les dépositions de deux capitaines marchands, français ; pendant leur séjour à Batavia, des officiers anglais leur avaient raconté qu'en allant de Botany-Bay à Java, ils avaient aperçu, près des îles de l'Amirauté, des pirogues montées par des insulaires qui avaient offert à leurs yeux des uniformes et des ceinturons de soldats de la marine de France ; et ils avaient jugé que ce ne pouvait être que les dépouilles des équipages des deux frégates de La Pérouse.

Les détails circonstanciés des dépositions joints aux témoignages du commandant anglais, firent d'abord naître chez d'Entrecasteaux l'espoir de retrouver des traces de La Pérouse dans un endroit connu, et de pouvoir aller directement à son secours. Mais il fit bientôt réflexion que si l'on avait vu les habitans des îles de l'Amirauté vêtus d'habits européens, il était vraisemblable que les infortunés à qui ils appartenaient, avaient péri dans un naufrage, et que ceux qui s'étaient échappé avaient été massacrés par les naturels du pays ; car d'après la proximité où sont ces îles des établissemens européens, il paraissait impossible

que les équipages des deux bâtimens, n'eussent pu parvenir à construire quelques embarcations et à se rendre aux îles Moluques d'où l'on eût infailliblement et depuis long-temps reçu de leurs nouvelles.

Aux craintes que ces réflexions avaient inspirées à d'Entrecasteaux, succédèrent des doutes qui prirent leur source dans les dépositions et dans le peu d'accord qui régnait entre elles; il était probable que les capitaines français avaient mal entendu; enfin l'officier anglais, dont ils annonçaient qu'ils les tenaient, et qui venait de quitter le cap, avait nié les faits contenus dans les dépositions. Toutefois la confiance qu'elles avaient inspirées à Saint-Félix, détermina d'Entrecasteaux à faire le sacrifice de son opinion, et à se rendre directement aux îles de l'Amirauté.

Le 16 février, on sortit de la rade du cap. Le chemin le plus court pour arriver à ces îles, était de passer au nord de la Nouvelle-Guinée, où l'on espérait de parvenir avant le reversement de la mousson, et l'on avait pris cette route; mais après vingt-un jours de navigation, d'Entrecasteaux ne se trouvant le 6 mars que par 44° de longitude à l'est de Paris et 35° de latitude sud, reconnut qu'il lui serait impossible d'aller au-delà de Timor, et qu'il serait inutilement retenu dans les parages de cette île pendant toute la mousson

de l'est ; il fallut dès-lors renoncer à ce projet, et prendre le parti de gagner les îles de l'Amirauté, en passant par le sud de la Nouvelle-Hollande. Cette réflexion se présenta en même-temps aux deux commandans, et l'on changea de route.

Le 28 mars on aperçut l'île d'Amsterdam, sa proximité avait été annoncée par un très-grand nombre d'oiseaux; son sommet était couvert de nuages; à mesure que l'on approcha, ils parurent produits par une très-épaisse fumée ; on ne tarda pas à voir des flammes; cet incendie, sur une terre inhabitée, fit conjecturer à quelques personnes qu'il ne pouvait être qu'un signal fait par des malheureux qu'un naufrage aurait poussé sur cette île, et qui demandaient du secours; mais il était évident que cette masse de feu était trop considérable pour que l'incendie eût commencé au moment où les frégates avaient été aperçues, d'ailleurs un pareil signal fait au hasard, était inutile dans des parages où il est si rare qu'il passe des navires.

La partie du sud de cette île que l'on côtoya est inabordable, parce que le rivage est très-escarpé. Elle présente néanmoins un aspect assez riant, depuis le sommet de la plus haute montagne jusqu'au rivage, par une masse de verdure des plus vives, dont la fraîcheur est entretenue par un in-

finité de filets d'eau qui se réunissent pour former de petits ruisseaux tombans en cascades dans la mer. Après avoir dépassé l'île, la fumée formait des nuages amoncelés, de couleurs plus ou moins sombres, qui donnaient à l'atmosphère une teinte cuivrée comme aux approches d'une tempête. On fut bientôt enveloppé de cette fumée si compacte, qu'elle interceptait presque la vue des flammes.

Les petits espaces de la côte qui étaient dégarnis de verdure, laissaient apercevoir les couches de grès dont elle est formée. Leur disposition régulière semblait devoir faire rejeter toute idée de volcan. On voyait une légère fumée sortir d'une petite ouverture souterraine à peu de distance du rivage.

On ne put former aucune conjecture sur la cause de l'incendie, et même en mettant pied à terre, il n'eût peut-être pas été facile de reconnaître le lieu où le feu avait commencé, parce que l'île était embrâsée dans toute sa largeur. Plusieurs causes naturelles peuvent l'avoir occasionné : la seule odeur que l'on ait bien distinctement reconnue sous le vent de l'île, fut celle de bois et de terre brûlés. Malgré toute l'attention des Français pour découvrir si leurs secours n'étaient pas reclamés, il ne virent aucun signal qui indiquât que l'île fut habitée. On n'aperçut au-

cun animal dans la partie où le feu n'avait pas encore atteint, et qui seule offrait un refuge.

Les îles d'Amsterdam et de Saint-Paul furent découvertes en 1696 par le capitaine Hollandais Vlaming; il donna le premier nom à la plus au nord; sur la carte de Cook au contraire, l'île d'Amsterdam est la plus au sud; d'Entrecasteaux suivit la détermination de Vlaming. On trouva comme lui une prodigieuse quantité de phoques en approchant de l'île d'Amsterdam.

Dans la nuit du 20 avril, on mit à la cape, parce que la proximité à laquelle le point rapprochait les frégates de la côte, ne leur permettait pas de faire voile. Le 21, à neuf heures du matin, on aperçut la pointe méridionale de la terre Van-Diemen, au sud de la Nouvelle-Hollande; on voulut entrer dans la baie de l'Aventure : trompé par les configurations de cette côte qui ont de la ressemblance entre elles, on donna dans la baie des tempêtes.

La nuit approchait, le temps était mauvais, des brisans environnaient les frégates; cependant, comme elles se trouvaient à l'abri du vent qui soufflait alors, et que le fond était parfaitement bon, elles y jetèrent l'ancre; mais d'Entrecasteaux envoya deux canots pour reconnaître la baie et y découvrir quelque havre. On en rencontra un au nord, où l'on pouvait se procurer aisément du

bois et de l'eau; on avait découvert sur la plage des débris de coquillages grillés qui avaient évidemment servi au repas des naturels du pays.

Le 23, on mouilla dans le port qui reçut le nom de d'Entrecasteaux. « Je tenterais vainement, dit ce navigateur, de rendre la sensation que me fit éprouver ce havre solitaire, placé aux extrémités du monde, et fermé si parfaitement, que l'on peut s'y considérer comme séparé du reste de l'univers. Tout s'y ressent de l'état agreste de la nature brute. L'on y rencontre à chaque pas, réunis aux beautés de la nature abandonnée à elle-même, des marques de sa décrépitude; des arbres d'une très-grande hauteur, et d'un diamètre proportionné, sans branches le long de la tige, mais couronnés d'un feuillage toujours vert; quelques-uns paraissent aussi anciens que le monde; entrelacés et serrés au point d'en être impénétrables, ils servent d'appui à d'autres arbres d'égale dimension, mais tombant de vétusté, et fécondant la terre de leurs débris réduits en pourriture. »

Ce havre, l'un des plus commodes et des plus sûrs, contraste de la manière la plus frappante avec le nom de la baie près de laquelle il est caché; c'est un bassin de forme ovale, de 700 toises dans son plus grand diamètre, garanti de toutes parts par des bois extrêmement épais, et qui s'élèvent

en amphithéâtre : l'eau en est si tranquille, qu'elle est à peine agitée par les vents les plus violens ; les plus frêles embarcations peuvent y naviguer en tout temps ; le fond y est presque partout de quatre brasses sur un fond de vase noirâtre dans laquelle les ancres s'enfoncent et peuvent se perdre : aussi peut-on y échouer sans danger. Plus de cent vaisseaux de ligne y mouilleraient sûrement et y trouveraient toute l'eau et le bois dont ils auraient besoin ; il est aussi très-poissonneux.

De faibles abris d'écorce d'arbres disposés le long des bords d'une petite rivière qui se jette au fond de ces havres, faisaient connaître qu'ils étaient fréquentés par les naturels. On y trouva une portion du goëmon connu sous le nom de *goëmon palmé*, taillée à peu près dans la forme d'un petit sac. C'était un vase destiné à puiser de l'eau, il en était encore rempli. Un feu allumé à peu près à deux lieues de distance, indiquait que des sauvages habitaient près des frégates, quoiqu'on n'en eût aperçu aucun.

Les environs du port offrent peu de plantes comestibles. On y trouve peu de cresson et de cerfeuil ; la percepierre y est plus abondaute. Le jardinier-botaniste de l'expédition y sema diverses graines qui pourront dans la suite procurer des ressources aux navigateurs amenés dans ce havre, si toutefois ces productions échappent au génie

destructeur des sauvages qui pourront confondre ces plantes nouvelles dont ils ignorent les propriétés, avec celles dont il paraît qu'ils se débarrassent par le feu.

Le 30, un des naturalistes qui faisaient route dans une forêt près de la mer, vit un jeune naturel qui fuyait effrayé d'un coup de fusil tiré sur un oiseau. Chacun accourut aussitôt dans le dessein de jouir d'une entrevue avec les habitans de cette terre; mais les recherches furent vaines; le jeune sauvage avait fui en s'enfonçant avec précipitation dans les lieux les plus fourrés, au risque de se déchirer la peau, car il était tout nu. On trouva au lieu d'où il était parti un abat-vent opposé aux brises du large.

Des embarcations expédiées à plusieurs reprises par le commandant, reconnurent que le cap Tasman et la baie de l'Aventure faisaient partie d'une île séparée de la terre Van-Diemen.

Dans une de ces excursions, un officier rencontra six naturels sur la rive droite du canal où il se trouvait; il parvint à les attirer près de lui. L'entrevue fut très-amicale; il leur donna deux cravattes qu'ils mirent autour de leurs têtes : il présenta un couteau dont-ils parurent effrayés tant qu'il s'en servit pour leur en faire connaître l'usage; mais bien plus encore, lorsque pour le rendre plus tranchant, il l'aiguisa sur une pierre.

A l'autre rive, des cannoniers virent aussi des naturels que la vue d'un couteau ouvert intimida et empêcha d'approcher. Il y avait avec eux une femme, qui saisie d'effroi, se laissa glisser du haut d'une roche sur le bord de la mer; elle portait des racines liées ensemble, et dont il paraît que ces sauvages se nourrissent, ainsi que ceux de la Nouvelle-Zélande.

Un autre officier aperçut sur la côte d'un autre canal deux sauvages et un enfant qui s'enfuirent précipitamment, quoique rien n'eût été négligé pour les rassurer. Ils laissaient d'espace en espace, en s'éloignant, les peaux de kangorous dont ils se couvrent le dos, leurs petits paniers et d'autres ustentiles, soit pour pouvoir accélérer leur fuite, soit pour suspendre la poursuite des Européens, en excitant la curiosité par les divers objets semés sur leur route. L'officier fitprendre un échantillon de chaque chose, qu'il remplaça par des mouchoirs, des gilets, des couteaux; et chacun s'empressa de fournir ce qu'il avait sur lui dans l'espoir de les attirer par des objets nouveaux pour eux : l'on se proposait d'y retourner le lendemain, en évitant surtout de les effrayer par le bruit des armes à feu; mais une circonstance imprévue fit aborder dans ce même lieu un canot d'où partirent quelques coups de fusil, ce qui sans doute les épouvanta : car après avoir été

aperçus de nouveau, ils ne reparurent plus le jour suivant.

De leurs côtés les naturalistes se répandaient de tous les côtés pour chercher les productions de cette terre qui en offre à chaque pas de si différentes de celles que nous avons l'habitude de voir en Europe. Les cygnes noirs, les canards, les pélicans couvraient les eaux; les kangorous de différentes tailles s'élançaient du milieu de ces forêts aussi anciennes que le monde, et fuyaient les atteintes des Européens, en prenant des sentiers pratiqués à travers les bosquets : c'étaient autant de chemins couverts qui se croisaient dans tous les sens, ils étaient fort rapprochés les uns des autres. Les empreintes multipliées des pas de ces quadrupèdes, annonçaient qu'ils devaient être fort nombreux : comme ils se tiennent dans les endroits les plus fourrés, il aurait fallu des chiens pour les lancer. Ces petits sentiers aboutissent communément à des ruisseaux.

Un des naturalistes trouva un jour des ossemens humains dans les cendres d'un feu allumé par les sauvages pour cuire leurs alimens. Ils les reconnut pour ceux d'une jeune fille; ils étaient en partie recouverts de chair grillée. Un fait ainsi isolé sans autres indices, surtout chez un peuple de mœurs aussi simples, n'est pas suffisant, observe avec raison d'Entrecasteaux, pour autoriser

des conjectures injurieuses à la nature humaine, et qui la ravalent au-dessous des bêtes féroces, car celles-ci du moins, épargnent leur propre espèce. Ne pourrait-on pas conclure seulement de ce fait, que les sauvages ont coutume de consumer par le feu les dernières dépouilles de leurs semblables?

L'on était dans l'hiver de ces contrées australes. Durant près d'un mois de relâche, le ciel favorisa peu les observations astronomiques, et les vents soufflèrent avec violence du nord-ouest au sud-est. Le 17 mai, on fit les dispositions pour sortir du havre. Le sommet des hautes montagnes était déjà couvert de neige, et le froid fut très-piquant; le lendemain elles avaient augmenté.

Le 28 mai l'on quitta la terre Van-Diemen; la traversée jusqu'à la nouvelle Calédonie n'offrit rien de remarquable; le 16 juin on vit le soir un feu allumé sur l'île des Pins. Les récifs qui s'étendent au sud de la nouvelle Calédonie, sont extrêmement dangereux; le 19 on croyait les avoir entièrement doublés, lorsque l'on s'en trouva enveloppé. L'espace dans lequel on avait à louvoyer pour s'en dégager était très-court, le vent fort et la mer très-grosse. Trois fois les frégates essayèrent de virer de bord, vent devant, pour éviter les dangers sur lesquels on courait, et

dont on n'était pas éloigné de plus de cinq encablures, et trois fois la grosse houle fit abattre *la Recherche*. Il n'y avait pas moyen de jeter l'ancre, car la sonde n'indiquait pas de fond à 75 brasses de profondeur, quoique l'on fût tout près des écueils; enfin une cinquième tentative réussit, et ce fut avec une joie inexprimable que l'on vit la frégate s'éloigner de cette côte dangereuse.

En la prolongeant au nord-ouest, on suivit une chaîne non interrompue de récifs qui s'en approchait à mesure que l'on avançait, et qui paraissait former un cordon impénétrable autour de la partie méridionale de la Nouvelle-Calédonie : jusqu'au 21, l'on ne vit pas de passage, même pour une embarcation.

Le 28, on eut connaissance de l'extrémité septentrionale de l'île, et l'on vit du haut des mâts la chaîne de brisans se prolonger dans le nord-ouest à perte de vue.

Il est douteux qu'aucun navigateur soit tenté d'aborder à cette côte, dont l'aspect offre d'ailleurs peu de traces de végétation, et conséquemment peu de ressources. Une chaîne de montagnes très-élevées s'étend dans toute la longueur de cette île extrêmement étroite. Entre le rivage et cette chaîne, sont placés dans des formes variées et souvent très-pittoresques, plusieurs rangs de collines groupées, de hauteurs différentes; mais la

teinte monotone de toutes ces montagnes sans verdure n'offre rien où la vue puisse se reposer avec plaisir : ce n'est que sur le bord ou très-près de la mer, que l'on aperçoit quelques bouquets d'arbres, placés à de grande distance les uns des autres. Cependant l'intérieur de l'île doit être boisé, puisque l'on y découvrit des feux considérables. On ne vit des naturels rassemblés que dans un seul endroit, et pas une seule pirogue : ce qui semblerait confirmer l'opinion que le récif qui borde cette côte est sans issue. Entre les brisans et le rivage la mer est si tranquille, que le moindre corps flottant doit suffire au transport des insulaires qui naviguent pour pêcher, si le poisson sert à leur nourriture.

La chaîne principale paraissait avoir au moins 900 toises d'élévation perpendiculaire. Dans toute la hauteur des monts les plus arides, on remarquait des ravins qui semblaient s'être formés par la chute des pluies. Derrière ces montagnes, on en voyait une à près de huit lieues dans les terres, dont on pouvait estimer la hauteur au moins à 1200 toises. Du milieu des ravins sortait un torrent que l'on distinguait parfaitement à la blancheur de ces eaux écumantes, quoique l'on en fût très-éloigné.

Cook qui découvrit cette île en 1772, n'en vit que la partie nord-est. Il était important pour la

navigation d'en reconnaître la côte sud-ouest. Les récifs qui la bordent n'en sont jamais éloignés de plus de trois milles dans la partie la plus large; et vers ses extrémités où elle a moins de largeur, ils s'en trouvent à une plus grande distance. Cette côte, extrêmement dangereuse en tout temps, l'est encore plus par les vents de sud-ouest qui avaient singulièrement contrarié d'Entrecasteaux dans la reconnaissance qu'il venait d'en faire.

Parvenu au nord de la Nouvelle-Calédonie, on vit plusieurs îles montueuses et des rochers détachés qui rendent cette extrémité encore plus dangereuse que celle du sud. Quelques-unes de ces petites îles ont quelques centaines de toises d'étendue. Beaucoup de roches de couleur noire élèvent leurs pointes au-dessus des eaux; battues par une vague à peine agitée, ces roches semblent avoir du mouvement, et on les prendrait à la première vue pour des pirogues balancées par la mer. L'élévation de tous ces ilots de la pointe du nord diminue graduellement à mesure qu'ils s'éloignent de la Nouvelle-Calédonie; ils semblent être un prolongement de ses montagnes, dont les bases couvertes par la mer se relèvent çà et là pour former cet archipel d'écueils.

Ce ne fut que le 1er. juillet que l'on fut entièrement dégagé de tous ces ilots, dont quelques-uns étaient boisés. Ils reçurent le nom de ceux qui

les avaient découverts les premiers. Le 3, en faisant route au nord-nord-ouest, on ne vit plus de brisans.

Le 9, on vit la terre des Arsacides, découverte par Surville en 1769; le 10, les îles de la Trésorerie, ainsi nommées par l'anglais Shortland en 1788. Leur terrain est peu élevé; elles sont couvertes d'arbres, et offrent un aspect agréable. Le milieu de ce groupe, qui semble ne former qu'une île, est situé par 7° 25′ sud et 153° 9′ est.

Après en avoir fait le tour, on gouverna pour aller reconnaître la partie occidentale de l'île Bougainville; elle offrit un groupe de dix îlots, couverts de grands arbres du milieu desquels s'élançaient les cîmes de quelques palmiers; l'aspect en était enchanteur : des brisans en rendaient l'approche périlleuse, il fallut renoncer à pénétrer au milieu de ce groupe. On remarqua sur le rivage des îles dont on était le plus près, plusieurs naturels accroupis sur le bord de l'eau. De grandes pirogues à la voile annonçaient une navigation active; aucune ne fit de dispositions pour venir visiter les frégates.

Tout ce que l'on vit de la côte occidentale de l'île Bougainville, fit présumer que l'abord en est difficile et dangereux, tant vers son milieu, à cause des hauts-fonds, que vers ses extrémités, à cause des récifs qui défendent l'approche des

deux amas d'îles dont elle y est environnée. Les frégates coururent de grands dangers au milieu de ces hauts-fonds où elles se trouvèrent engagées par un temps brumeux. La surface de l'île présente de hautes montagnes qui percent les nuages ; elle s'abaisse vers le nord. L'apparence de la côte laissa dans l'incertitude sur la réalité de la séparation de l'île Bouka d'avec l'île Bougainville : toutes les terres parurent réunies par des terrains bas.

La côte de Bouka que l'on avait prolongée jusqu'à son extrémité septentrionale, est d'une hauteur moyenne ; elle est boisée depuis le rivage jusqu'au sommet des montagnes. Il se détacha de cette côte plusieurs pirogues ; quatre d'entre elles n'avaient pas plus de huit hommes, mais la plus grande, qui était vraisemblablement une pirogue de guerre, en contenait quarante, dont seize ramaient ; les autres étaient armés d'arcs et de flèches. Arrivés par le travers des deux frégates, les insulaires refusèrent d'abord de s'approcher, malgré les signes d'amitié et les invitations qu'on leur fit. Enfin, des bagatelles mises sur une planche que l'on fila des fenêtres de la grande chambre de *la Recherche*, attirèrent une pirogue ; les autres, dans la crainte peut-être de se trouver prises entre les deux bâtimens, s'approchèrent de *l'Espérance* qui était de l'arrière. Les naturels

montrèrent des arcs et des flèches qu'ils avaient l'air de vouloir tirer; ce qui ne parut pas de bon augure ; mais on reconnut bientôt, qu'ils les proposaient en échange, et qu'ils en désignaient l'usage pour qu'on les achetât. Ils attachèrent de leur plein gré un de leurs arcs à la ligne qui retenait la planche où l'on avait mis des clous, de petits miroirs et un morceau d'étamine rouge ; cette action excita la générosité des Français, chacun s'empressa de leur faire passer ce qu'il avait sous la main ; alors ils devinrent plus réservés, et quelque chose qu'on leur donnât, ils n'envoyaient plus que des flèches. Les étoffes rouges paraissaient leur faire plus de plaisir que le fer, les miroirs et même les instrumens tranchans ; ils mettaient tant d'adresse dans le commerce qu'on faisait avec eux, qu'il sembla que ce n'était pas leur coup d'essai.

Ces hommes étaient absolument tels que les avait dépeints Bougainville ; ils sont entièrement nus, leurs cheveux sont noirs et crépus, plusieurs les ont peints en rouge ; les taches de craie qu'ils se peignent sur différentes parties du corps, faisaient ressortir la couleur noire de leur peau. Sans doute ils mâchent du bétel, puisque leurs dents sont rouges ; rien ni dans leur physionomie, ni dans leurs gestes, n'annonçait de la férocité ; ils parurent portés à la gaîté. Un officier joua un

air un peu vif sur son violon : le son de cet instrument nouveau pour eux sembla leur être fort agréable ; ils riaient et sautaient sur le banc de leur pirogue ; ils proposèrent en échange de ce violon, non-seulement un ou plusieurs objets qu'on leur avait déjà inutilement demandé en échange de mouchoirs pour lesquels ils n'avaient donné que des flèches, mais aussi des massues qu'ils n'avaient pas encore montrées. Ils répétèrent avec facilité plusieurs mots de notre langue ; il fut au contraire très-difficile de saisir leur prononciation. On put croire qu'ils avaient communiqué avec des Anglais et des Espagnols. Un d'eux en montrant une flèche qu'il faisait passer aux frégates, prononça distinctement le mot anglais *arrow* (flèche) ; un autre, en faisant signe d'aller à terre et la montrant, prononça le mot *tierra*.

Pendant cette entrevue, le calme survint, le courant entraînait les frégates vers la côte; il fallut mettre les embarcations à la mer pour s'éloigner de terre ; à la vue des canots, les naturels reprirent bien vite le chemin de leur île ; mais leur départ ne fut marqué par aucun acte de trahison comme celui qu'ils avaient commis contre Bougainville.

Leurs pirogues, faites de plusieurs planches réunies avec art, sont d'une forme élégante, et marchent à la rame avec beaucoup de promptitude.

Le 16, le temps fut sombre, et l'on eut beaucoup de peine à distinguer à travers les nuages les terres hautes de la Nouvelle-Irlande. Le 17, on mouilla dans le havre Carteret. L'eau y est bonne, claire et abondante; on y fait le bois avec facilité, mais il présente le grand inconvénient de remplir les bâtimens de toutes sortes d'insectes venimeux. Les arbres du rivage ont l'air de sortir de l'eau; les montagnes, boisées depuis le bord de la mer jusqu'à leur sommet, sont escarpées. On s'attendait, d'après le récit de Bougainville qui avait mouillé au port Praslin dans la même saison, à des pluies abondantes, mais elles le furent au delà de toute expression. Il ne cessait chaque jour de tomber des torrens d'eau.

Ce havre ne procura d'autres rafraîchissemens qu'une douzaine de cocos, et la pêche n'y fut pas abondante. Les naturalistes firent de fréquentes excursions sur l'île des Cocos à l'entrée du port. On voit jusqu'à la sommité des montagnes, comme sur celle de la Nouvelle-Irlande, les productions marines dont elles sont en partie composées. On y aperçut un caïman. Cet animal n'y est probablement pas nombreux, car il n'arriva aucun accident à toutes les personnes qui se baignèrent très-souvent.

Les forêts y étaient extrêmement épaisses; des lianes qui s'entrelaçaient dans les arbres, empêchèrent d'y pénétrer bien avant. Des vanilles or-

naient les plus gros troncs d'arbres, et croissaient au milieu d'un grand nombre de fougères également parasites. Du sommet de diverses espèces de figuiers, pendaient un grand nombre de radicules qui allaient s'implanter dans la terre pour donner naissance à autant de tiges nouvelles.

Parmi les grands arbres, une nouvelle espèce d'arec qui s'élève à plus de cent pieds, n'avait que quatre pouces d'épaisseur. On ne concevait pas comment un arbre aussi frêle en apparence, pouvait se soutenir à une si grande élévation; mais l'étonnement cessa lorsqu'on voulut en abattre un; son bois était d'une si grande dureté, qu'il résista quelque temps aux coups redoublés de la hache. Une grande quantité de substance amilacée sous la forme de moelle, en occupait le centre; ôtée du tronc, elle laissa voir un cylindre dont le bois n'avait pas plus de cinq lignes d'épaisseur. Ce bois est d'un beau noir.

On rencontra sur cette île une grande quantité d'insectes de formes et de couleurs différentes, dont les pluies ne semblaient pas diminuer l'activité.

On vit auprès d'un cycas un abri nouvellement construit de branchages où les sauvages, étaient venus se reposer. Les traces du repas qu'ils avaient fait avec le fruit du cycas étaient encore visibles. Ces amandes mangées sans préparation, sont un

puissant vomitif, comme l'éprouvèrent plusieurs personnes de l'équipage; les sauvages les avaient fait griller.

Parvenu à l'extrémité du canal de Saint-George et près des îles de l'Amirauté, d'Entrecasteaux n'eut plus d'autre objet en vue que de tâcher de découvrir les traces de la Pérouse, en faisant usage des renseignemens qu'on lui avait communiqués au cap de Bonne-Espérance; mais, au milieu du grand nombre d'îles qui forment cet archipel, le hasard seul pouvait lui faire rencontrer celle dont il était fait mention dans les dépositions des capitaines français; il se décida donc à visiter les plus orientales, et à parcourir ensuite la partie septentrionale de cet archipel.

La première île que l'on reconnut le 28, est d'un abord très-dangereux et entourée de récifs. Dans la préoccupation des esprits, de grands arbres, étendus sur les écueils, furent pris par quelques personnes pour des débris d'un navire; mais les branches et les racines qu'on aperçut distinctement, ne laissèrent aucun doute que ce ne fussent des arbres détachés de la côte.

Toutes les recherches furent inutiles; on n'aperçut parmi les sauvages aucun vestige de vêtement européen. Cependant, comme ils portent des ornemens de coquilles blanches et des ceintures d'un rouge sombre, on conjectura que des

hommes préoccupés du passage de La Pérouse dans cet archipel, qu'il n'avait cependant pas ordre de visiter, auront pu prendre ces ornemens pour des ceinturons, et confondre la couleur de la peau de ces insulaires avec celle des habits uniformes de la marine française. On crut pouvoir s'arrêter à ces suppositions; car, observe d'Entrecasteaux, avant que nous fussions arrivés au point d'où la vue distincte des objets ne laissait plus d'incertitude, on croyait déjà voir ces mêmes insulaires couverts d'étoffes, etc.

Quelques-unes de ces îles étaient cultivées jusqu'au sommet, divers terrains palissadés, firent juger que le droit de propriété des terres est connu des habitans.

Les canots des frégates approchèrent inutilement du rivage dans l'intention de débarquer; les récifs les retinrent au large. Les insulaires appelaient les Français à grands cris, et leur faisaient toutes sortes de signes d'amitié, tels que d'élever et d'agiter des branches d'arbres, de montrer des cocos; ils en jetèrent quelques-uns, et firent succéder l'étonnement à la joie la plus vive, en voyant avec quelle facilité on les ouvrait au moyen d'une hache.

Un sauvage distingué des autres par un double rang de petits coquillages dont il avait le front orné, paraissait jouir de beaucoup d'autorité; il

ordonna à un autre insulaire de se jeter à l'eau pour apporter des cocos aux Français. La crainte de s'approcher à la nage et sans défense de personnes dont il ne connaissait pas les intentions, fit hésiter un moment cet insulaire. Alors le chef, peu accoutumé sans doute à trouver de la résistance à ses volontés, lui donna des coups de bâton sur le ventre, et il fallut obéir sur-le-champ. On ne s'attendait pas à voir traiter ainsi un homme au milieu d'une peuplade qui semblait si voisine de l'état de nature. On donna au sauvage battu, pour le consoler, des morceaux d'étoffe rouge, des clous et un couteau qu'il reçut avec la plus grande joie. Dès qu'il fut revenu sur l'île, la curiosité rassembla les autres autour de lui, chacun voulut avoir part aux présens; des pirogues furent aussitôt lancées à la mer; beaucoup d'autres naturels s'avancèrent à la nage; on était étonné que la force du ressac et celle de la vague sur les brisans leur eussent permis de s'éloigner de l'île.

Un autre chef qu'on distinguait aux mêmes ornemens que celui dont on vient de parler, se fit aussi remarquer par les coups de bâton qu'il distribuait à plusieurs des insulaires auxquels il donnait des ordres.

Tous montraient un air assuré, une physionomie ouverte et confiante qui n'annonçait rien de sinistre. Les échanges se firent avec beaucoup de calme;

ils se défaisaient sans peine de leurs armes, de leurs ornemens, et enfin de tout ce qu'on leur demandait. Ils parurent assez indifférens pour toutes les bagatelles qui leur furent présentées, et même pour les étoffes rouges; mais à la vue du premier clou, ils manifestèrent un empressement extrême pour avoir tous des instrumens en fer; tout le reste fut en quelque sorte dédaigné. Ils eurent beaucoup de peine à sentir le prix des couteaux; d'abord ils exigeaient qu'on les fermât avant de les accepter; mais leurs craintes furent bientôt bannies, et ils les reçurent aussi bien ouverts que fermés.

Ils parurent, ainsi que tous les habitans du grand océan, avoir de l'inclination pour le vol; on remarqua cependant que ce penchant était plus vif chez les hommes avancés en âge : il y avait plus de loyauté et de franchise chez les jeunes gens. On compta environ cent cinquante individus sur le rivage. Les femmes se tenaient à l'écart, mais bientôt elles se rapprochèrent des hommes; elles avaient pour tout vêtement une natte autour de la ceinture.

Ces insulaires sont d'un noir peu foncé, leur physionomie est agréable et diffère peu de celle des Européens. Nés sous un beau ciel, dans des îles fertiles, ils semblent heureux, si l'on en juge par l'air de satisfaction qui se peignait dans tous

leurs traits : ils ont les cheveux crépus, et s'épilent toutes les parties du corps. Il paraît que le verre volcanique dont ils arment leurs zagaies, leur sert aussi à se raser; car voyant un des canonniers qui portait des moustaches, ils lui firent signe de les couper avec cette sorte de verre.

Si l'on en juge par la nature des armes qu'ils avaient dans leurs pirogues, on pourrait penser qu'ils ne se font pas la guerre entre eux.

Plusieurs avaient la cloison du nez percée d'un trou dans lequel ils avaient passé une corde aux extrémités de laquelle étaient suspendues des dents canines deux fois plus longues que celles de l'homme. Un chef avait un paquet de feuilles d'une espèce de poivrier ; ils le mâchent probablement sans noix d'arec, car on ne vit dans leur bouche aucune des traces qui accompagnent la mastication du bétel.

Le long d'une de ces îles, toutes les pirogues mirent à la voile pour suivre les frégates ; c'était un spectacle vraiment curieux que de voir cette petite flotille, après qu'elle eût déployé ses voiles ; mais ce qui parut plus surprenant, ce fut la vitesse d'une des pirogues qui doublait le sillage des frégates, et qui les eut dépassées en un clin d'œil, quoique le vent fût assez frais, et qu'elles eussent beaucoup de voiles.

Un examen très-attentif des naturels qui furent

vus dans leurs pirogues, convainquit les Français que La Pérouse n'avait fait naufrage sur aucune des îles de l'Amirauté. La connaissance que ces insulaires ont de l'usage du fer, leur a été donné sans doute par la frégate que commandait Maurelle. On était fondé à croire que tout ce que des navigateurs précédens avaient dit de la férocité de ces peuples, de leurs vues hostiles, etc., était exagéré. La communication fréquente qui doit exister entre des îles aussi rapprochées, ne permet pas de penser que quelques-uns de leurs habitans aient un caractère aussi opposé à celui des autres, que la relation de Carteret porterait à le croire.

Le 31 juillet, on côtoya jusqu'au soir les petites îles nommées *los Negros* par Maurelle; on apercevait un grand nombre de pirogues occupées à la pêche. On ne put en attirer que deux à portée de la voix des frégates.

On imagina que le spectacle d'une fusée commencerait par les étonner, mais pourrait ensuite exciter leur admiration et peut-être leur curiosité; tout au contraire, il les effraya; ils gardèrent d'abord le silence, puis s'éloignèrent avec précipitation. Peu à peu on les vit revenir, en se tenant toutefois à une grande distance. On leur envoya des clous et d'autres objets sur une planche que surmontait une bougie enveloppée d'une lanterne de papier. Cette lumière qui semblait s'avancer vers

eux fixa toute leur attention; cependant ils n'osèrent s'en approcher à plus de 200 toises; ils soupçonnèrent sans doute qu'il y avait quelque chose de merveilleux dans la marche apparente de ce feu errant sur les flots; car, à mesure que la dérive qui éloignait les frégates de la lumière leur faisait croire qu'ils s'en rapprochaient eux-mêmes, on s'amusa beaucoup à les entendre adresser pendant long-temps la parole à cette bougie; ils lui parlaient avec beaucoup de chaleur; enfin, au bout de deux heures, ils retournèrent à leur île, où des feux avaient été allumés, peut-être pour indiquer à ces pirogues le point où il fallait revenir. D'Entrecasteaux avoue que s'il eût pu prévoir l'effet que cette scène produirait, il aurait épargné aux insulaires un effroi qui pouvait accroître la défiance bien naturelle que les étrangers leur inspirent, et que l'on doit tâcher de faire disparaître, en évitant avec la plus grande attention tout ce qui peut l'entretenir.

On apercevait toujours de côté et d'autre de petites îles entourées de récifs; le 2 août, on en vit un groupe découvert par Bougainville, et que Maurelle a nommé *los Ermitanos* (les Ermites). Elles étaient assez élevées, et semblaient laisser entre elles des intervalles assez grands pour permettre de passer entre elles; mais en approchant, on reconnut qu'elles étaient terminées par des

terres basses, et cernées par un banc de sable très-étroit en dedans duquel un grand espace d'eau était assez tranquille. Plusieurs pirogues se détachèrent de la plus considérable; les insulaires après les avoir transportées sur le banc de sable, s'approchèrent de la voile des frégates qui avaient mis en panne pour les attendre; ils ne montrèrent pas la même confiance que ceux des îles de l'Amirauté : rien ne put les déterminer à entrer en marché avec les Français. Ils n'osèrent toucher aux différens objets qu'on leur envoya par le moyen d'une planche. Quelques-uns parurent cependant désirer que leur pirogue s'avançât assez pour s'en saisir, mais le sentiment de la crainte prévalut chez le plus grand nombre.

Ces insulaires sont d'une belle stature; on ne leur vit aucune arme. On s'aperçut qu'ils essayaient de jeter quelque chose à bord des frégates. On crut d'abord que c'étaient des pierres; bientôt on reconnut que c'étaient des fruits tous fort bons à manger. Des gestes semblables de leur part n'ont-ils pas, comme l'observe d'Entrecasteaux, induit quelquefois en erreur des navigateurs européens qui ont taxé ces peuples de cruauté et de perfidie, parce qu'on supposait qu'ils voulaient lancer des pierres?

Après avoir reconnu différentes îles, découvertes dans ces parages par Le Maire et Schouten, Car-

teret et Bougainville, les frégates doublèrent le 20 août le cap de Bonne-Espérance de la Nouvelle Guinée. On voyait sur cette terre une chaîne de montagnes, dont les plus élevées paraissaient avoir au moins 800 toises de hauteur perpendiculaire; les grands arbres dont elles étaient couvertes, ajoutaient singulièrement à la beauté du paysage. Ensuite on entra dans le grand Archipel de l'Asie orientale par le détroit de Sagewien entre l'île Sallavaty et l'île Batenta. Une pirogue que l'on aperçut près de Batenta, portait un pavillon dont le fond était blanc; elle eut l'air de ne pas faire attention aux frégates; on en vit plusieurs autres, de même que des habitans sur l'île : ils regardaient avec indifférence les bâtimens qui n'étaient pas des objets nouveaux pour eux.

Le 1er. septembre, on longea la côte de Ceram; le 5 on était vis-à-vis de la baie d'Amboine. D'Entrecasteaux envoya son second lieutenant auprès du gouverneur, pour lui présenter la lettre par laquelle les Etats-généraux ordonnaient à tous les officiers de la compagnie hollandaise de recevoir les frégates françaises. La liberté de mouiller leur fut d'abord accordée, mais ensuite on voulut les astreindre à des conditions auxquelles il était impossible de consentir. Les difficultés venaient de ce que l'acte dont la copie officielle était présentée, n'avait pas encore été adressée par la régence

de Batavia. Ces obstacles furent levés, et les frégates laissèrent tomber l'ancre.

C'est dans l'île d'Amboine que les Hollandais ont concentré la culture du girofle : elle y est la seule que les habitans exercent ; on fait venir le riz de Java ; c'est le moyen de tirer des insulaires l'argent qu'on leur paie pour le girofle. Depuis quelque temps, on y avait permis la culture du muscadier, à cause d'un ouragan qui avait fait périr la plupart de ceux de Banda.

La bonne opinion que Bougainville, pendant son séjour à Bourou, avait donnée des mœurs et du caractère agréable et poli de la nation française, n'était point encore effacée du souvenir de la veuve du résident de cette île, depuis, retirée à Amboine. Les officiers de l'expédition reçurent chez elle l'accueil le plus amical ; elle faisait apprendre à ses enfans la langue française, mais les ressources qu'on trouve dans cette île pour ce genre d'instruction, sont bien faibles.

Le 13 octobre, on partit d'Amboine où l'on avait joui d'un assez beau temps. Le 22 on passa devant Timor où l'on aperçut le pavillon portugais hissé au-dessus du fort de Laphao, qui salua les Français de cinq coups de canon. Le 26, on était devant Savou, où les Hollandais ont un petit établissement. Cette île présente un aspect enchanteur ; elle est entrecoupée, surtout vers le

sud-ouest, de très-belles collines dont la pente douce doit offrir aux naturels un sol favorable à la culture.

Bientôt on fut dehors de toutes les îles, et l'on ne rencontra plus aucune terre jusqu'au 5 décembre que l'on vit la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, nommée terre de Leeuwin.

Les blattes s'étaient tellement multipliées depuis plusieurs mois qu'on naviguait sous les tropiques, qu'elles incommodaient extrêmement. Ces insectes ne se contentaient pas du biscuit; ils rongeaient aussi le linge, le papier, etc; tout leur était bon. Leur goût pour les acides végétaux ne laissa pas de surprendre; dès qu'un citron était un peu entr'ouvert, ils ne tardaient pas à l'achever: mais ce que l'on trouva plus étonnant, ce fut la rapidité avec laquelle ils vidaient un encrier, lorsqu'on oubliait de le boucher. La causticité du vitriol dont ils se gorgeaient, semblait ne produire sur eux aucun effet nuisible.

Le sucre du palmier sagou était un appât auquel ils se laissaient prendre; on en détruisait beaucoup en mettant une petite quantité de ce sucre avec de l'eau dans un vase où ils venaient se précipiter. Ces insectes tourmentaient encore plus la nuit que le jour; ils troublaient continuellement le sommeil, en se portant sur toutes les parties du corps qui étaient découvertes.

La côte de la terre de Leeuwin est généralement peu élevée, on la longea d'assez près pour reconnaître qu'elle est nue et aride; ce ne sont partout que des dunes de sable entrecoupées de bruyères d'un vert noirâtre ou de rochers taillés à pic. Rien d'ailleurs ne pouvait faire espérer d'y trouver un abri; sans la fumée aperçue dans un seul endroit, on eut jugé que le pays était inhabité. L'aspect du rivage qui est très-escarpé, ainsi que celui des îles ou roches situées le long des terres, annoncent que la côte doit être vivement battue par la mer, et qu'il doit être impossible d'en faire la reconnaissance pendant la mauvaise saison : en effet, dès la première nuit, on éprouva des coups de vent qui obligèrent de mettre à la cape.

On prolongea ensuite la terre de Nuyts en faisant route à l'est; la côte commençait à former des baies profondes, le sol était moins sablonneux. On découvrit de petites îles qui reçurent le nom d'*Archipel de la Recherche.* Les frégates allèrent mouiller dans une baie qui fut nommée *Baie de l'Espérance.* On n'y put pas trouver une aiguade; on n'aperçut pas de traces d'habitations. Des phoques abondaient sur plusieurs des petites îles; on les assommait à coups de bâton.

D'Entrecasteaux ayant terminé les réparations qui l'avaient décidé à mouiller dans cette baie, comptait mettre à la voile lorsqu'un événement

inattendu le força de retarder son départ. Le 14 au matin, un canot de *l'Espérance* avait conduit à terre plusieurs officiers, et Riche, naturaliste. Le rendez-vous était donné pour revenir à bord à une heure après-midi ; tout le monde s'y trouva, excepté Riche. Ce retard n'étonna pas dans le premier moment, mais vers cinq heures du soir on conçut de vives inquiétudes sur son sort, parce que dans la course que diverses personnes avaient faite sur le sable brûlant du rivage, plusieurs plus robustes que Riche avaient éprouvé des défaillances. On ne pouvait rester plus long-temps à terre, car l'on était sans vivres, et l'on craignait d'être surpris par le mauvais temps. On laissa sur le rivage le manteau et les armes de Riche avec du biscuit, et de l'eau-de-vie, et un billet pour l'avertir, dans le cas où il retournerait à cette place, qu'on reviendrait le chercher le lendemain matin.

Effectivement un canot fut envoyé à terre le 16; tous les objets laissés sur le rivage furent retrouvés. L'officier qui commandait le canot, se mit à courir le pays pour tâcher de découvrir les traces de Riche. Il vit dans cette course les premiers naturels qui eussent été aperçus, et ne put communiquer avec eux, parce qu'ils s'enfuyaient à mesure qu'on s'avançait vers eux. Il revint à bord avec la triste nouvelle que ses recherches pour retrouver Riche, avaient été infructueuses.

On était d'autant plus alarmé sur le compte de Riche, que l'on savait qu'il s'était engagé sans provision, au milieu de bois d'une terre extrêmement stérile. Le grand canot fut expédié à terre, l'équipage se divisa en deux bandes pour parcourir le pays. *La Recherche* tirait des coups de canon de demi-heure en demi-heure pour que Riche pût diriger plus sûrement sa marche vers le rivage.

Le détachement passa la nuit à terre ; le 17 au matin, les deux bandes se mirent en route. Le temps était couvert et très-favorable à cette excursion. La troupe qui alla au nord, parcourut pendant plus de deux lieues des chaînes de collines de sable calcaire nues, où l'on n'aperçut ni insectes ni oiseaux ; à mesure que l'on avançait, les dunes étaient moins élevées et plus éloignées les unes des autres. On arriva dans un fond assez étroit où la verdure des plantes contrastait agréablement avec la tristesse des lieux que l'on venait de traverser. On y entendit les cris d'une multitude d'oiseaux, et on rencontra des cavités qui contenaient un peu d'eau douce ; mais elle était trop éloignée du rivage pour pouvoir être utile aux vaisseaux.

Au bout de quatre heures, d'une marche assez rapide, on arriva sur les bords d'un grand lac qui communique avec la mer ; toute cette partie de la côte est bordée de lagunes semblables.

Les naturels avaient récemment mis le feu dans plusieurs endroits où l'on venait de passer. On vit beaucoup d'excrémens de kangourous ; ce qui fit connaître que cet animal est très-abondant sur cette côte ; on remarqua aussi des empreintes de pieds fourchus qui parurent assez larges.

On se reposa une demi-heure sur une des hauteurs qui dominent le lac, et d'où l'on en apercevait un second à l'est. Sur cette dune croissait un arbre d'une moyenne taille, d'une végétation vigoureuse, et couvert de grappes de couleur de fleurs d'orange. C'est le seul arbre de cette espèce que l'on eût rencontré. On ne voyait aucun des oiseaux aquatiques si communs à la terre Van-Diemen.

Les bords du lac que l'on suivit pendant plus d'une demi-heure, en se rapprochant de la mer, sont un peu marécageux et garnis de joncs. Il s'étend fort loin dans les terres, puisque la troupe qui s'était portée au nord-ouest arriva aussi sur ses bords ; quelques-uns de ceux qui la composaient rejoignirent l'autre, pour lui apprendre qu'ils avaient remarqué tout près du lac, vers sa partie la plus éloignée de la mer, des empreintes de souliers qui ne laissaient aucun doute que Riche n'y eût passé ; mais les marques de pieds nus qui paraissaient auprès des siennes, faisaient craindre qu'il n'eût été entraîné par les sauvages dans l'in-

térieur des terres. Une circonstance augmenta encore les probabilités de cette conjecture: c'est que l'on trouva bientôt son mouchoir de poche sur le sable, et à quelques pas plus loin ses pistolets. Tout auprès s'élevait la fumée d'un feu abandonné autour duquel on ramassa des morceaux de papier, où l'on reconnut l'écriture de Riche; le sable laissait voir l'empreinte de quelqu'un qui s'y était reposé.

L'on retournait tristement au rivage en pleurant sur le sort de Riche, lorsque près du lieu de débarquement, un des hommes qui étaient restés pour veiller à la sûreté des canots, accourut au devant de la troupe, pour annoncer qu'il venait de paraître au débonadaire exténué de faim et de fatigue. On se hâta de le rejoindre, on lui donna les secours les plus pressans, puis on le ramena à bord.

Lorsqu'il fut revenu de l'état d'accablement où l'avait jeté la privation de nourriture, pendant cinquante-quatre heures, car il n'avait emporté avec lui que quelques morceaux de biscuit, il raconta ce qui lui était arrivé.

Ayant aperçu des tourbillons de fumée dans diverses parties de l'intérieur, et à peu de distance de la côte, il dirigea ses pas de ce côté; en avançant il reconnut que les apparences l'avaient trompé. Il marchait depuis plus de trois heures à

travers des dunes souvent séparées par des vallées remplies d'arbres et d'arbrisseaux, et il était encore très-éloigné de son but. Persuadé qu'il n'y pourrait parvenir sans manquer à l'heure du rendez-vous, il monta sur la plus grande hauteur qui fut près de lui, et découvrit une grande étendue d'eau ; il crut que c'était la mer, et s'y dirigea. Après quelques heures de marche, il parvint à l'endroit où l'on avait trouvé du feu encore allumé. Une source d'eau, voisine du lac salé, lui avait servi à étancher sa soif. Il mangea un peu de sucre et de biscuit. A force de chercher parmi les plantes analogues à celles dont les fruits peuvent servir à la nourriture de l'homme, il trouva un arbuste de la famille des plaqueminiers qui lui fournit quelques petits fruits, mais en trop faible quantité pour suffire à ses besoins. Le soir il revint vers sa fontaine, se coucha près du feu, et dormit quelques heures.

Le lendemain dès que le jour parut, il attacha auprès de la fontaine un billet qui indiquait sa route à ceux qui viendraient le chercher ; ensuite il reprit sa course pour retourner au rivage, sans pouvoir le découvrir. Il essaya de traverser un lac pour abréger sa route. Il avait de l'eau jusqu'à la ceinture ; il ne savait pas nager ; un vent léger lui fit faire la culbute, il se releva fort étourdi, et fut trop heureux de regagner la rive qu'il avait

quittée. Revenu près de la fontaine, il détacha son billet, mais ayant perdu son crayon, il ne put en écrire un autre. Il se remit en marche au milieu des sables mouvans; accablé de fatigue et de chaleur, il était souvent obligé de s'étendre à terre pour reprendre des forces. Enfin ayant gravi sur une hauteur, il vit la mer au sud, mais il était trop fatigué pour y parvenir par la route qu'il avait suivie. Il ne trouva pas une seule goutte d'eau dans toute la journée, et mangea seulement quelques sommités très-amères de laitron. Il revint à la fontaine pour y passer la nuit, et fit du feu. Il avait déjà la fièvre et la poitrine oppressée; un orage considérable qui se forma au nord-ouest lui fit craindre de la pluie pendant la nuit; il s'endormit en pensant que s'il était mouillé pendant quelque temps, il ne serait peut-être pas en état de partir le lendemain.

Pendant ces deux jours il avait vu de loin des sauvages, et avait essayé de communiquer avec eux, afin de connaître leur manière de se nourrir, et leur demander quelques alimens, mais ils avaient toujours pris la fuite à mesure qu'il s'avançait vers eux. Ils mettaient le feu aux herbes sèches.

Quelques kangourous de la grande espèce et quelques casoars furent les seuls animaux que Riche aperçut à terre Quoique dans un état d'épuisement extrême, il avait porté jusqu'au der-

nier jour une nombreuse collection de productions intéressantes, mais ses forces diminuaient si rapidement dans le courant de la journée qu'il avait eu beaucoup de peine à se trainer jusqu'au rivage de la mer. Au bout d'une lieue, il découvrit d'une hauteur les deux bâtimens à l'ancre, mais à une très-grande distance. Quoique le temps fût très-clair, il doubla le pas, et après quelques heures de marche, arriva au mouillage, où sa présence consola ses compagnons.

Le 17 décembre on quitta ce mouillage, où l'on n'avait trouvé de ressource que dans la pêche; on mangea aussi des phoques et des pingouins dont le goût ne parut pas désagréable; les requins étaient d'une grosseur monstrueuse.

On suivit jusqu'au 1er. janvier 1793, à plus ou moins de distance cette côte d'une aridité désolante. La disette d'eau fit alors prendre la route de la terre Van-Diemen, où l'on mouilla le 21 dans le port du sud de la baie de la Recherche.

Pendant que l'on était occupé à réparer les deux frégates, et à compléter la provision d'eau et de bois, d'Entrecasteaux fit visiter le port du nord où l'on avait relâché l'année précédente. L'aiguade où l'on avait fait l'eau, était entièrement à sec; le jardin n'avait pas réussi, presque rien n'avait poussé, soit que la saison fût peu favorable, ou que les graines ne fussent pas bonnes.

On fût tourmenté dans ce havre, ainsi que Cook l'avait été à la baie de l'Aventure, par de très-grosses mouches dont la piqûre faisait tomber très-promptement en putréfaction, les oiseaux, les poissons, et généralement toute espèce de chair; le bourdonnement en est fort importun. En général les mouches sont beaucoup plus incommodes à la terre Van-Diemen que dans nos climats.

On eût dit que l'arrivée des frégates eût fait disparaître les naturels du pays; car on en découvrait partout des traces, et on n'en voyait pas un seul. On ne trouva plus dans le port du nord une plaque de fer-blanc qui avait été clouée à un arbre.

Enfin le 7 février, deux des naturalistes furent plus heureux; ils herborisaient à quelque distance d'une case, où ils avaient passé la nuit, lorsqu'ils entendirent quelques voix dans les broussailles, et ils aperçurent bientôt, à travers les arbres, un assez grand nombre de naturels qui semblaient occupés à pêcher sur le bord d'un lac. Ignorant leurs dispositions, la prudence exigeait qu'ils vinssent promptement prendre leurs fusils, et rejoindre leurs compagnons de voyage. En retournant vers le lieu où ils avaient vu les sauvages, ils les rencontrèrent. Les hommes faits et les jeunes gens étaient rangés en avant à peu

près sur un demi-cercle ; les femmes, les filles et les enfans se tenaient derrière à quelques pas de distance. Leur air ne paraissait annoncer aucun dessein hostile ; on s'approcha d'eux. Le plus âgé accepta de bonne grâce un morceau de biscuit dont il avait vu un Français manger ; on lui tendit la main en signe de bonne intelligence ; ce sauvage comprit très-bien ce qu'on voulait lui dire, et donna la sienne en souriant. Des deux côtés, on quitta ses armes, et la plus parfaite cordialité s'établit. Ces insulaires étaient au nombre de quarante-deux. Les femmes finirent par s'approcher ; elles étaient, ainsi que les hommes, entièrement nues, à l'exception d'une peau de kangourou que quelques-unes avaient sur les épaules ou autour de la ceinture. On se fit mutuellement des présens. Lorsque les Français repassèrent près de la case où ils avaient dormi, les naturels leur firent connaître qu'ils les avaient vus couchés et livrés au sommeil. S'ils eussent été aussi féroces qu'ils le parurent à Marion en 1772 (1), certainement les quatre Français auraient été victimes de leur méchanceté. Tout prouva au contraire qu'ils étaient bons et confians.

On voulut leur montrer l'effet des armes à feu,

---

(1) Voyez l'*Abrégé de l'Histoire des Voyages*, t. 465, édition de 1820.

après avoir essayé de leur faire comprendre qu'ils n'avaient rien à craindre ; l'explosion d'un premier coup de fusil mit les femmes en fuite ; les hommes parurent effrayés, mais ils ne s'éloignèrent pas. Cependant, quand ils virent recharger les armes, ils firent signe de ne pas continuer. Les hommes et quatre jeunes gens se séparèrent de leur troupe pour accompagner les Français ; ils marchaient assez lentement pour qu'on pût les suivre sans peine. Il semble qu'ils ne sont pas accoutumés à faire de suite une longue course, car au bout d'une demi-heure, ils engagèrent les Français à s'asseoir, en leur disant *médid*. Cette halte ne dura que quelques minutes ; ils se levèrent en criant *tangara*, qui signifie *partons*. Ils firent faire quatre autres pauses à des distances à peu près égales.

Les attentions que ces sauvages prodiguaient aux Français, étaient vraiment remarquables : le passage était-il embarrassé par des monceaux de branches sèches, quelques-uns allaient en avant, et les rangeaient sur le bord des sentiers : ils cassaient même celles qui, attachées encore aux arbres renversés, obstruaient le chemin. L'herbe était sèche et les Français glissaient à chaque pas, surtout dans les lieux en pente ; les sauvages soutenaient leurs nouveaux amis, en les prenant par les bras. Deux fois ceux-ci se trompèrent de che-

min pour gagner le port d'Entrecasteaux ; ils les remirent toujours dans celui qui y conduisait directement.

Chemin faisant, on visita avec plus de soin le jardin fait l'année précédente au port du nord ; et le jardinier trouva que quelques plantes avaient poussé. Pendant qu'il l'examinait soigneusement, un des naturels lui montra celles qui avaient levé, et il les distinguait parfaitement des plantes indigènes, quoiqu'elles fussent presque imperceptibles. Le jardinier attribua avec raison le peu de succès de ce potager, à ce que les graines avaient été semées dans une saison trop avancée.

Trois naturels se rendirent à l'invitation d'entrer dans le canot qui était venu chercher les Français ; mais ils en sortirent au moment où il s'éloigna du rivage. Ensuite ils marchèrent tranquillement le long de la mer, en regardant de temps en temps vers les Français, et poussant des cris de joie.

Cette première entrevue excita dans les deux frégates un vif désir de visiter des hommes si bons et si différens du portrait que les voyageurs en avaient tracé. On les trouva plus rapprochés du bord de la mer ; ils témoignèrent beaucoup de joie. Ils étaient au nombre de dix-neuf assis autour de trois feux, faisant cuire des coquillages sur des charbons, et les mangeaient à mesure qu'ils

les grillaient; il y avait aussi du goëmon palmé; lorsqu'il était un peu ramolli, ils le déchiraient par morceaux pour s'en nourrir. Ils firent goûter sans peine de leurs mets à plusieurs Français, mais ils ne voulurent toucher à aucun des leurs. Ils se bornèrent à accepter quelques pattes de homard. Ils ne permettaient pas même à leurs enfans de manger le sucre qu'on leur donnait, ayant grand soin de le leur retirer de la bouche. Cependant, la confiance était établie au point qu'une des femmes qui allaitait un enfant, ne craignit pas de le laisser prendre par plusieurs Français.

Ils montrèrent beaucoup de tendresse pour leurs enfans, les caressaient et jouaient avec eux. Les petites querelles que ceux-ci avaient entre eux, étaient apaisées sans violence et par une légère correction, suivie de marques d'amitié qui faisaient promptement cesser les pleurs.

Ces sauvages étaient séparés par familles; chacune avait son feu. Dans deux de ces ménages, un seul homme était entre deux femmes dont chacune avait ses enfans autour d'elle; interrogé par signes, il fit connaître que l'une et l'autre étaient à lui, ainsi que leurs enfans, et indiqua de même qu'il n'avait aucun droit sur les autres femmes. Cependant, le lendemain on crut pouvoir tirer des conséquences différentes, et il fut impossible d'obtenir des éclaircissemens sur ce fait.

Quelques-unes de ces sauvages étaient assises sur des peaux de kangourous; d'autres appuyaient leurs coudes sur une espèce de petit oreiller couvert de peau.

On perdit sans doute beaucoup à ne pas entendre leur langage, car lorsque l'on retournait au port, une des jeunes filles, qui étaient au nombre de quatre, parla très-long-temps avec une volubilité extraordinaire. Elles essayèrent à différentes reprises de charmer leurs hôtes par des airs qu'elles chantèrent, et auxquels un Français qui avait voyagé dans le Levant, trouva une singulière analogie avec ceux des Arabes. Plusieurs fois, elles chantèrent à deux dans le même air, mais constamment à la tierce l'une de l'autre, et formant cet accord avec la plus grande justesse.

Trois matelots ayant voulu, dans un endroit un peu écarté, prendre des libertés avec deux de ces jeunes filles, elles s'enfuirent aussitôt sur les rochers les plus avancés dans la mer, prêtes à se jeter à la nage, si on les eût poursuivies; elles revinrent bientôt au lieu où les autres Français étaient avec les sauvages; elles gardèrent probablement le secret sur cette aventure, car rien ne troubla la bonne intelligence.

Dans une autre entrevue, on vit de quelle manière ils font la pêche qui fournit à leur subsistance. Les femmes allument plusieurs petits feux,

et un plus grand; ensuite elles attachent un sac à leur cou, et plongent dans la mer avec un petit bâton aminci par le bout; il leur sert à prendre des homards et des coquillages qu'elles déposent dans le sac. Elles ne sortent de l'eau que pour venir apporter à leurs maris les fruits de leur pêche, jusqu'à ce qu'elle soit assez abondante pour nourrir leurs familles. Dans les intervalles de leurs courses à la mer, elles se placent entre plusieurs feux pour se sécher en tout sens. C'est au feu principal qu'elles font cuire la pêche. Elles restent si longtemps sous l'eau, que les Français conçurent des inquiétudes sur leur sort : un instant leur suffisait pour respirer, puis elles replongeaient à différentes reprises pour remplir leur sac. On reconnut qu'elles pouvaient prolonger leur séjour sous l'eau, deux fois plus que les plus habiles plongeurs des frégates.

On fit signe aux hommes qu'ils auraient dû épargner cette peine aux femmes; ils donnèrent à entendre qu'ils avaient besoin de repos. De temps en temps ils cassaient de petits morceaux de branches pour alimenter le feu; ils appuyaient le bois sur leur crâne, tenant les extrémités de chaque main, et le courbaient fortement jusqu'à ce qu'il rompît. Leur tête étant constamment découverte, acquiert la faculté, par cette haute latitude, de résister à de semblables efforts. D'ailleurs, leurs

cheveux forment un coussin qui amortit cette pression, et la rend beaucoup moins douloureuse sur le sommet de la tête que sur toute autre partie du corps. La plupart des femmes n'auraient pas pu en faire autant; les unes ayant les cheveux coupés assez ras, et portant à la tête une corde qui en faisait plusieurs fois le tour; les autres n'ayant qu'une simple couronne de cheveux.

Les femmes et les filles sont aussi chargées d'aller chercher à boire; elles puisent l'eau avec les vases de tige de goëmon dont on a déjà parlé.

Le 23 janvier, les sauvages annoncèrent qu'ils viendraient au port après deux révolutions du soleil; ils tinrent parole. Après les avoir comblés de présens, on essaya de les engager à venir à bord de la *Recherche*; un seul qui paraissait le plus intelligent de la troupe, s'y décida. Tout ce qu'il vit à bord était nouveau pour lui; tout excitait son étonnement. On lui fit voir des cochons, des chèvres, des poules et des oies; il parut reconnaître ces derniers oiseaux, sans doute parce qu'ils ressemblent beaucoup aux cygnes qui sont communs à la Nouvelle Hollande. Le capitaine lui donna un coq, et on y aurait volontiers ajouté une poule, si le sauvage n'eût fait signe qu'il allait manger le coq. Lorsqu'il eut visité toutes les parties de la frégate, on le reconduisit à terre, où il fut reçu avec empressement par ses compa-

triotes, qui avaient témoigné quelque impatience de la durée de son absence.

On avait porté à terre un singe qui amusa beaucoup les sauvages. Un chevreau que l'on y amena aussi, fit pendant quelque temps le sujet de leur conversation. Ils lui adressaient la parole en lui disant : *médid* (reposez-vous). Ils parurent affligés lorsqu'on leur annonça qu'on partirait le lendemain.

Toute la conduite de ces sauvages marqua la plus grande confiance. La seule chose qu'ils parussent vouloir dérober à la vue des Français, avec beaucoup de soin, c'étaient leurs armes; elles restaient toujours cachées dans les bois, et gardées par des femmes qui jetaient de grands cris, quand on en approchait.

Aucune de leurs actions ne put faire soupçonner qu'ils eussent des idées religieuses; ils ne comprirent pas les signes qui avaient pour but d'obtenir des éclaircissemens sur cet objet.

On ne remarqua en eux nul penchant au larcin. Ils n'insistaient jamais quand on leur refusait ce qu'ils avaient demandé. Les petits enfans auxquels on avait donné des couteaux, s'amusaient à couper les boutons des habits des Français, mais c'était plutôt pour essayer leur adresse que pour voler, puisqu'ils ne les cachaient pas après les avoir détachés.

Rien n'indiqua que ces sauvages eussent des chefs ; chaque famille semblait, au contraire, vivre dans une indépendance absolue. On remarqua seulement dans les enfans une grande subordination à l'égard de leurs parens ; et dans les femmes pour leurs maris. Il parut qu'elles prenaient bien garde d'exciter leur jalousie.

On leur donna une hache, une scie, des hameçons, et on leur enseigna l'usage de toutes ces choses ; celui qui paraissait le plus intelligent, l'apprit sans peine. Comme on allumait devant lui au foyer d'une lentille l'écorce fongueuse d'un eucalyptus qui leur sert d'amadou, il essaya d'en faire autant ; mais il dirigea le point lumineux sur sa cuisse, et la douleur qu'il ressentit, l'empêcha sans doute de perdre le souvenir de cette expérience.

On recueillit beaucoup de mots de leur langue. En les comparant avec les vocabulaires donnés par Cook, de l'idiome des naturels de la baie de l'Aventure, on ne trouva pas le moindre rapport entre les mots. Les habitans de ces deux parties, séparées seulement par un détroit, appartiendraient-ils à deux peuples différens ?

Les frégates s'engagèrent le 13 février dans le canal d'Entrecasteaux. On y tua beaucoup de cygnes noirs qui servirent à la nourriture des équipages. Des sauvages avec lesquels on commu-

niqua, étaient d'une plus belle stature que ceux que l'on venait de quitter, quoiqu'ils parussent être de la même race; ils comprirent tous les mots qu'on leur adressa. L'explosion d'une arme à feu leur causa plus d'effroi qu'à ceux que l'on venait de quitter. L'un deux fit entendre qu'il avait déjà vu des vaisseaux dans la baie de l'Aventure. Tous ignorent l'usage de l'arc, et n'ont pour armes que des zagaies.

Après être sorties du canal, les frégates allèrent le 22 mouiller dans la baie de l'Aventure. On y trouva près du rivage des traces d'un établissement passager, fait par les Anglais; des inscriptions tracées sur les arbres, apprirent que le capitaine Bligh avait séjourné dans cette baie au mois de février 1792, et planté diverses espèces d'arbres. Le jardinier de l'expédition découvrit deux grenadiers, un coignassier et trois figuiers qui paraissaient assez vigoureux, mais ils étaient étouffés par les fougères; ils furent dégagés. On ne retrouva pas les herbes potagères dont parlaient d'autres inscriptions.

Les Français déposèrent à la côte de l'extrémité septentrionale du détroit une chèvre pleine et un jeune bouc. En 1792 on avait laissé au port du nord un autre bouc avec une chèvre. D'Entrecasteaux espérait que peut-être un de ces deux couples échapperait à la vue et à la pour-

suite des naturels. Il supposa que le couple de cochons laissé à la baie de l'Aventure par Cook, n'avait pas prospéré, puisqu'on n'en découvrit aucune trace, soit qu'ils eussent péri naturellement, soit qu'ils eussent été détruits par les naturels, qui n'étaient pas assez avancés dans la civilisation pour connaître le prix d'un pareil don. Il est à regretter, observe d'Entrecasteaux, que les Européens ne puissent leur faire sentir l'utilité des présens qu'ils font à leur contrée, car ces sauvages donnent à d'autres égards des marques de prévoyance qui peuvent faire présumer qu'ils ne négligeraient pas de profiter des avantages qu'on voudrait leur procurer.

La côte de la baie de l'Aventure offre un aspect plus riant que la côte du continent; le pays est moins fourré, et il est moins pénible d'y marcher. La terre y semble meilleure et plus susceptible de culture : elle est peuplée d'un grand nombre d'oiseaux, et l'on y vit aussi plusieurs Kangourous; mais de tous les aspects, le plus pittoresque, et tout à la fois le plus sauvage, est celui du cap Pillar à l'extrémité de l'île d'Abel Tasman.

Le froid que l'on éprouvait dans la matinée était assez incommode. Peut-être faut-il l'attribuer aux vents de la partie du sud qui règnent presque constamment pendant que le soleil est dans l'hémisphère austral; en effet ils passent sur

des glaces qui ne fondent jamais, et les vapeurs dont ils se chargent doivent rendre le temps nébuleux et très-froid lorsque le soleil n'est que depuis peu de temps sur l'horizon.

Le 27 février, on partit de la baie de l'Aventure. « Les vents du sud-ouest, qui soufflaient alors bon frais, dit d'Entrecasteaux, m'inspirèrent le désir de prolonger la côte orientale de la terre Van-Diemen jusqu'au cap Hicks; j'aurais voulu vérifier s'il existe un détroit dans le sud de ce cap, ainsi que j'en avais eu l'idée pendant la traversée de la terre de Nuytz au port du sud, d'après les courans violens que nous avions éprouvés entre les parallèles du 32me. et du 36me. degré de latitude australe; mais nous étions éloignés, depuis trop long-temps, des parages où nous pouvions avoir l'espérance de trouver des traces de M. de La Pérouse pour nous arrêter à faire une reconnaissance que j'aurais été obligé de laisser incomplette, en supposant même qu'elle eût été accompagnée de quelque succès. »

La conjecture de d'Entrecasteaux était juste, il existe un détroit dans la partie où il le soupçonnait. Le sentiment de son devoir l'a privé du bonheur d'attacher son nom à une découverte qu'un autre à faite, ainsi que nous le verrons plus tard.

Le 11 mars au point du jour on vit les Trois-Rois, îlots situés au nord-ouest de la Nouvelle-

Zélande. On ne présumait pas qu'ils fussent habités. Une forte colonne de fumée s'éleva tout à coup de dessus l'îlot le plus oriental. Sans doute c'étaient des sauvages qui avaient choisi ce séjour pour y faire plus facilement la pêche au milieu des écueils.

L'après-midi, on passa à peu de distance du cap Nord de la Nouvelle-Zélande. Les insulaires avaient allumé un grand feu sur le plus élevé des coteaux qui bordent la mer de ce côté. Bientôt deux pirogues se détachèrent de la côte et se dirigèrent vers *la Recherche*. On diminua de voiles pour les attendre, elles joignirent assez promptement la frégate. Les insulaires ne firent aucune difficulté de s'approcher; mais la foule des curieux rassemblés pour les regarder, les intimida probablement; ils refusèrent de monter à bord. Ils parurent moins noirs que les habitans de la terre Van-Diemen; mais plus grands et plus musculeux; leur physionomie avait quelque chose de sombre et de farouche. Cependant ils montrèrent beaucoup de confiance, puisqu'ils ne s'éloignèrent pas et entrèrent tout de suite en marché; ils avaient du poisson qui est très-abondant le long de ces côtes; des nattes et des armes telles que des javelots, des lances dont une avait seize pieds de longueur, un cassetête d'une pierre dure et parfaitement polie, des hameçons de toutes les

grandeurs faits de coquilles et d'os d'animaux, des lignes de pêches faites de phormium et très-bien tressées. Ils étaient enveloppés depuis la ceinture jusqu'aux pieds par une espèce de couverture très-grossière. Les extrémités du tissu qui servent à la fabriquer, sortent en dehors du tissu, et s'appliquent sur l'étoffe même qu'elles rendent très-épaisse et très-pesante. On leur donna des haches, des clous et quelques morceaux d'étoffe. Ils parurent faire plus de cas du fer travaillé que des autres objets.

Quelques jeunes gens avaient des pendans d'oreille, faits avec une serpentine d'une grande dureté. Tous avaient la tête parée de plumes et portaient des colliers faits de différens os d'animaux; ils en cédèrent quelques-uns quoiqu'ils parussent y attacher un très-grand prix, et l'on reconnut avec horreur que des os humains en faisaient partie. Quelqu'un pour leur montrer l'usage des couteaux, fit semblant de se couper le doigt, et le porta à sa bouche en feignant de le manger. Le cannibale qui observait tous les mouvemens de l'Européen, ressentit une joie extrême de ce geste, et la manifesta par un rire féroce, en se frottant les mains de plaisir. Tous les échanges se firent au reste de très-bonne foi.

A l'instant où les pirogues quittèrent *la Recherche*, une troisième arriva; douze insulaires la

montaient. Ils demandèrent des haches pour les objets qu'ils offraient. L'un d'eux en avait déjà obtenu une, lorsqu'un autre en demanda une d'une voix mâle, en criant de toutes ses forces : *étoki* (une hache). Il ne se tut que lorsqu'on la lui eut donnée.

Comme il faisait déjà nuit, et que *l'Espérance* était trop éloignée de *la Recherche* pour qu'on pût la voir, celle-ci brûla quelques amorces pour lui faire connaître sa position. Les insulaires ne furent nullement épouvantés de la lumière de ces amorces, et continuèrent tranquillement leurs échanges. Ils montraient entre autres des paquets de phormium, en les agitant pour en faire remarquer toute la beauté. La nuit durait depuis plus d'une heure, lorsqu'ils pagayèrent en se retirant vers la côte.

En continuant à naviguer vers les îles des Amis, on aperçut différens ilots peu considérables, et le 23 mars on mouilla dans le havre de Tongatabou, que la relation de Cook a rendu célèbre.

Dès le moment où les frégates donnèrent dans l'entrée du port, la mer fut couverte de pirogues ; elles vinrent entourer les vaisseaux ; les unes semblaient marcher en avant pour marquer la route qu'il fallait suivre. Les insulaires commencèrent tout de suite à échanger différentes provisions contre les marchandises d'Europe.

Un officier fut chargé d'aller reconnaître sur l'île Panghaïmodou le lieu le plus propre pour faire les échanges et pour dresser les tentes de l'observation et celles des ouvriers. Cette petite île parut plus propre à ces opérations, que la pointe de l'observatoire de Cook, où d'ailleurs on ne peut pas aborder en tout temps.

Dès que les tentes furent établies, il fut défendu de faire aucun marché à bord des frégates, et il ne fut permis d'acheter à terre que des comestibles, jusqu'à ce qu'on eût pu s'en procurer une quantité suffisante : mais ces deux injonctions ne purent être exactement exécutées.

On conclut avec le propriétaire de l'île un marché pour puiser de l'eau qui était médiocrement bonne. Après plusieurs essais, pour transporter les barils pleins, on eut recours à une charrette dont le sol de l'île, assez égal, permettait de faire usage. Ce spectacle, très-nouveau pour les insulaires, les amusa beaucoup, et facilita l'accord que l'on fit avec eux pour la traîner. Un grain de verre, donné à chaque homme, par voyage, dispensa d'y employer les matelots.

Malgré l'accueil amical que les insulaires avaient fait aux Français, et la tranquillité avec lesquelles les échanges avaient d'abord eu lieu, on remarqua dès le 25 après-midi, que les hommes armés étaient plus turbulens que les autres. On avait

beaucoup de peine à les contenir hors des limites qu'on leur avait assignées. Le tumulte augmenta le soir, et força de prendre des précautions dont plus tard on reconnut l'utilité.

Dans le dessein d'inspirer de la crainte aux insulaires, deux oiseaux furent attachés à un arbre assez éloigné; un des meilleurs tireurs se mit en devoir de les abattre; il les manqua deux fois; un second renouvela le même essai qui ne réussit point, parce que le fusil avait été exposé à l'humidité. Des risées s'élevèrent de tous côtés. Un des insulaires tendit son arc, et abattit un des oiseaux, dont à la vérité il était peu éloigné. Cet acte d'adresse fut extrêmement applaudi. Alors un Français tua le second oiseau, mais la première impression était produite; il était facile de voir que la confiance des naturels dans leurs armes s'était beaucoup augmentée, et au contraire la crainte des armes à feu, singulièrement diminuée. On pouvait craindre des résultats fâcheux de cette disposition des esprits; c'est pourquoi *l'Espérance* se plaça dans la nuit même à une petite portée de mitraille du lieu où les tentes étaient établies.

Deux factionnaires veillaient jour et nuit à la sûreté de l'établissement. Ils suffisaient pour éloigner les naturels qui auraient essayé de s'y glisser furtivement pour voler; car on ne pensait pas qu'ils tenteraient de s'y introduire à force ouverte. Cepen-

dant un insulaire profita d'une pluie très-abondante qui survint le 26 aux approches du jour, pour s'avancer derrière un des factionnaires, et le frappa si violemment à la tête avec sa massue, que le soldat tomba sous le coup, quoiqu'il eût été en partie paré par son casque; il eut toutefois la force de donner l'alarme, mais l'assassin lui enleva son fusil. L'autre factionnaire ayant averti les Français qui dormaient sous les tentes, chacun courut aux armes, et plusieurs se rapprochèrent même du rivage pour gagner la chaloupe dans un cas de nécessité. *L'Espérance* avertie, lança aussitôt quelques fusées pour avertir *la Recherche*. D'après les dispositions de la multitude dont on était environnée la veille, on avait craint que les insulaires n'eussent formé le projet d'une attaque générale; mais dès qu'ils virent que l'on s'était rassemblé, ils n'osèrent plus se porter à aucun acte d'hostilité. On peut croire aussi que le nombre des mal-intentionnés n'était pas aussi considérable qu'on avait pu d'abord le supposer; car la plupart des naturels dormaient encore autour de l'établissement, et ceux qui venaient d'être réveillés, s'éloignaient. D'ailleurs, un officier qui arrivait de l'intérieur de l'île, presqu'au moment de cet assassinat, rapporta qu'il avait rencontré un grand nombre d'habitans qui tous lui avaient paru plongés dans un profond sommeil.

Au point du jour, d'Entrecasteaux se rendit à terre avec un détachement de soldats; la tranquillité paraissait rétablie. Néanmoins, il s'aperçut qu'il y avait de la fermentation du côté où étaient les insulaires armés. Le parti le plus sage pour éviter tout acte d'hostilité qui aurait pu amener l'effusion du sang, était de ne laisser subsister à terre aucun établissement permanent. Ce fut celui auquel d'Entrecasteaux s'arrêta. Il fit démonter et transporter à bord toutes les tentes, ainsi que les objets déposés dans leur enceinte pour faire des échanges.

La retraite des Français affligea singulièrement la plupart des insulaires plus avides que nous des échanges, dit d'Entrecasteaux, quoique nous en eussions plus besoin qu'eux. Un des chefs fondit avec impétuosité sur les naturels qui avaient refusé de reculer lorsque le commandant français les y avait engagés, et avaient même levé leurs massues et leurs zagaies. A grands coups de massue, il les eut bientôt dispersés. Le commandant fit quelques présens aux différens chefs rassemblés autour de lui; il exigea d'eux la promesse de lui livrer l'assassin et de rendre le fusil, ainsi qu'un sabre enlevé la veille à un canonnier; et il les prévint qu'à cette condition seule les échanges recommenceraient.

Dans l'après-midi, Feïnou, un des chefs, vint

à bord et donna une pièce immense d'étoffe au soldat qui avait été blessé. Ce présent lui en valut de beaucoup plus considérables; on lui fit voir plusieurs gravures du voyage de Cook. Ce fut avec les plus grandes marques de respect qu'il prononça à plusieurs reprises le nom de cet illustre navigateur qu'il appelait *Touté*. Les Français articulaient facilement les mots du langage des insulaires; ceux-ci au contraire avaient de la peine à rendre les mots de notre langue : voulant répéter *français*, ils prononçaient tous *palançais*. *Beaupré* (ingénieur de l'expédition) *Beaupélé*, etc. Feïnou parla de Taïti, et raconta qu'il avait vu Omaï à Anamouka. Peut-être était-ce le même Feïnou dont parle Cook dans son dernier voyage. Pourtant il dit que cet insulaire était d'une belle taille, en quoi celui que les Français avaient devant les yeux en différait.

Il n'y eut point de marché le 27, et toutes les pirogues qui dès la pointe du jour environnaient les frégates, furent soigneusement écartées. Cette suspension, qui est le meilleur moyen à employer, produisit un très-bon effet. Vers neuf heures, Toubou, le grand chef de l'île, vint à bord avec une suite nombreuse, menant avec lui l'homme qui avait frappé la sentinelle. Le coupable était étendu à ses pieds dans le fond de la pirogue, les mains liées derrière le dos; il avait

déjà reçu à la tête plusieurs coups de massue dont il était grièvement blessé. Toubou le fit monter à bord, et Feïnou voulait l'assommer en présence des Français. D'Entrecasteaux eut beaucoup de peine à l'en empêcher, et déclara qu'il allait le faire châtier. Le pauvre insulaire croyait toucher à son heure dernière, car déjà il tendait le cou; il fut seulement puni de quelques coups de corde sur les épaules; Feïnou trouvant cette peine trop douce, leva encore sa massue pour l'assommer, on le retint; dans ce moment le soldat blessé vint demander la grâce du coupable, et l'obtint. Comme Feïnou ne cessait de le menacer, on l'envoya à bord de *l'Espérance*, après avoir pensé ses plaies, et on ne le débarqua sur l'île de Panghaïmodou qu'à la nuit close, afin qu'il put s'échapper.

La réparation que d'Entrecasteaux venait d'obtenir, lui inspira quelque confiance, et lui fit espérer que la bonne intelligence ne serait plus troublée. Il combla les chefs de présens, et fit dîner Toubou avec lui, ce qui fut une exclusion pour les autres. Dans le nombre des cadeaux que ce chef reçut, celui d'une serinette le charma, car il ne cessa presque pas de la faire jouer, et ne voulut pas s'en dessaisir un seul instant.

Le fusil et le sabre ayant été rendus, les échanges recommencèrent, et le 30, d'Entrecas-

teaux et les Français furent invités à une fête. Rien n'y rappela la beauté de celles que Cook a décrites; ce n'en était qu'une pâle copie. Le commandant offrit aux insulaires toutes sortes de présens, et de plus un bouc et une chèvre pleine, ainsi qu'une couple de lapins. Il voulut ensuite obtenir des renseignemens positifs sur les bœufs et les chevaux que Cook avait laissés dans cet archipel, mais il ne put y parvenir.

Le penchant de ces insulaires au vol est si fort, que pendant la fête donnée par Toubou, tous les Français qui se trouvaient au nombre des spectateurs, et qui ne prirent pas de précaution, eurent leurs poches fouillées et vidées. Pendant ce temps, d'autres insulaires exerçaient leur adresse sur les deux frégates, malgré la surveillance continuelle et très-exacte qu'on y observait. On avait essayé de faire éloigner les pirogues en les poursuivant avec les canots et en les chavirant; mais comme on ne voulait pas employer de moyen de force, toutes les tentatives furent inutiles; on dirigea sur les pirogues le tuyau d'une pompe à incendie, les insulaires en furent d'abord étonnés et reculèrent; mais comme cette aspersion un peu forte ne leur faisait pas grand mal, ils s'y accoutumèrent et finirent par y prendre plaisir. L'espérance d'obtenir quelques bagatelles par le petit nombre d'échanges qui avaient encore lieu, malgré les

défenses du commandant, les empêchait de s'éloigner. Ils étaient retenus surtout par un genre de marche, interdit plus particulièrement que les autres, mais vis-à-vis duquel échoua toute autorité. C'est celui des filles prostituées dont les pirogues étaient remplies, et que les chefs offraient avec une licence qui ne se rencontre pas même parmi les peuples les plus corrompus: l'espoir d'en introduire à bord, malgré les rondes fréquentes qui s'y faisaient pour les expulser, les empêcha constamment de s'éloigner; d'ailleurs les équipages ne montraient pas un grand zèle pour exécuter des ordres qui contrariaient leurs désirs.

La douceur des Français envers les insulaires, les rendait d'une effronterie extrême. Les vols devenaient si fréquens qu'il fallut enfin punir ceux que l'on prenait sur le fait; et comme on vit bientôt qu'il était impossible d'arrêter le plus grand nombre des voleurs, le commandant autorisa à tirer sur eux avec des fusils chargés à sel, quand ils n'étaient pas loin du navire, et de tirer à petit plomb, quand ils étaient à une plus grande distance. Pour leur donner une idée de la facilité que l'on aurait à les exterminer, s'ils le forçaient à prendre des voies de rigueur, il fit tirer en leur présence une canonade de trente-six, chargée à mitraille; ils en virent l'effet avec une surprise mêlée d'effroi.

On avait regardé Toubou, vieillard de soixante ans comme le chef principal; mais le 31 mars, d'Entrecasteaux reçut la visite d'une femme qui fut annoncée comme la souveraine des îles des Amis. Il crut d'abord que c'était une ruse employée pour extorquer des présens, et il n'était pas disposé à faire un bon accueil à cette reine : elle venait accompagnée de beaucoup de femmes qui disaient être de sa suite, et qu'il soupçonnait venir dans d'autres desseins. Cependant deux des principaux chefs qui étaient à bord, s'étant échappés en secret, et très-promptement, dès qu'ils surent que cette femme arrivait, et tous ceux qui restaient lui ayant rendu les hommages dus à la plus haute dignité, le commandant fut convaincu que ce n'était pas un jeu, et s'empressa de lui faire des présens convenables. Il apprit qu'elle s'appelait Tiny, et qu'elle allait s'établir pour quelques jours sur l'île Panghaïmodou où elle avait fait construire une hutte de feuillages.

Un feu d'artifice fut tiré le 2 avril sur cette île; les fusées firent plus d'impression sur les naturels que les soleils et les chandelles romaines; le nombre des spectateurs était immense sur cette petite île et sur la côte de Tongatabou, d'où l'on entendait de grands cris d'applaudissement et de joie. Elle offrit aussi pendant cette même nuit, un spectacle assez curieux; elle était bordée de feux

qui formaient une superbe illumination. On dit au commandant que c'était pour attirer le poisson près du rivage; mais la petite quantité qui parut le lendemain au marché, lui fit croire que les insulaires avaient voulu rendre les Français témoins d'un spectacle analogue à celui qu'ils donnaient.

Ce même jour, les naturels arrachèrent un sabre à un officier qui était assis entre deux de ses camarades; le voleur eut le temps de se sauver; d'autres vols avaient précédé celui-là. L'île Panghaïmodou devenait en quelque sorte le réceptacle de tous les fripons que le marché y attirait. Les Français furent prévenus que ce ramas de vagabonds avait formé le projet de les attaquer à force ouverte, ou de les entraîner au milieu d'eux en se faisant poursuivre.

Le commandant qui n'était pas instruit de ces avis, se rendit à terre le 3 avril pour assister à une fête donnée par la reine. Près de six mille insulaires étaient rassemblés. Parmi les présens offerts à la reine, une pièce de toile peinte d'un très-grand aunage fut reçue avec des applaudissemens infinis. La reine était au milieu des femmes de sa suite, les hommes formaient un cercle plus loin d'elle. Les musiciens s'assirent au milieu de ce cercle, au nombre de trente-un, vis-à-vis de la souveraine; les danseurs au nombre de trente-sept, se rangèrent sur trois lignes en avant des musiciens; quoi-

qu'assez monotone, leur musique n'était pas sans agrément; leur danse est peu variée, elle ressemble assez à nos ballets-pantomimes; on ne put en concevoir le sujet; comme les danseurs avaient tous une petite pagaie, on put croire qu'il était relatif à un événement de mer. Ils chantaient en dansant, mais on ne connaissait pas assez leur langue, pour pouvoir distinguer les paroles et encore moins en deviner le sens. La mesure tantôt lente, tantôt vive, donnait de l'action à la danse. Les Français convinrent qu'il régnait dans ces ballets un ensemble aussi parfait que dans ceux des meilleurs spectacles de leur patrie. Il y eut, selon l'usage, une pile de bananes, d'ignames, etc., destinée au commandant; il dut accepter aussi l'étoffe étendue sur le sol, et sur laquelle il avait marché pour aller prendre place, ainsi que la natte sur laquelle il était assis.

Dès que la fête fut terminée, d'Entrecasteaux se rendit à bord de *l'Espérance*, il était trois heures, et tout lui paraissait tranquille. Peu de temps après, il entendit des cris tumultueux; on demandait du secours à la frégate. On vit une partie des Français courir sur la grève; à l'aide de la lunette on crut en apercevoir de plus éloignés qui poursuivaient les naturels jusque sur le récif qui joint Panghaïmodou à Tongatabou. Bientôt on remarqua que la chance avait tourné, les pour-

suivans étaient poursuivis à leur tour. Il n'y eut plus à délibérer, il fallait repousser la force par la force. Quelques coups de pierriers et deux coups de canon à mitraille furent tirés sur le groupe des naturels, qui paraissait serrer de fort près quelques Français que l'on pouvait distinguer par leurs vêtemens et la différence de couleur; les insulaires furent mis en fuite.

Cependant le commandant descendit à terre pour rallier son monde et prendre les mesures les plus convenables, d'après le compte qui lui serait rendu de l'état des choses. En arrivant, il eut la douleur de voir porter à demi-mort le forgeron, Anglais de naissance, et excellent ouvrier en instrumens de mathématiques, que l'on avait embarqué au cap de Bonne-Espérance. Le commandant apprit qu'à la suite de quelques vols, commis par les naturels, on s'était mis à poursuivre ceux que l'on soupçonnait d'en être les auteurs; des coups de massue avaient été donnés, et des coups de fusil tirés dans la mêlée. Il fit rembarquer tous ses gens.

Plusieurs chefs qui voulurent s'enfuir pendant le tumulte, furent retenus comme otages; cependant, pour ne pas les effrayer, un officier s'assit au milieu d'eux, puis on fit entrer dans un canot le fils de Toubou qui témoigna une épouvante extrême, quoiqu'il répétât souvent qu'il était ami

des Français, il engagea Titsifa, autre chef, de venir avec lui; ce dernier s'y décida sans peine. Tout le monde ayant répondu à l'appel, les insulaires soupèrent avec l'état major, puis ils couchèrent dans la grande chambre.

Le lendemain on fut réveillé par les cris perçans de deux femmes qui se lamentaient en conduisant leur pirogue au tour de la frégate; c'étaient la femme et la fille de Titsifa, qui reconnut aussitôt leurs voix. Il ne parvint à calmer leur douleur, que lorsqu'il les eut instruits du bon traitement qu'il avait éprouvé à bord; mais elles furent transportées de joie, lorsqu'il leur annonça que bientôt il retournerait à terre; effectivement il y fut reconduit dans la chaloupe avec le fils de Toubou.

Les échanges se firent à Panghaïmodou, comme s'il n'était rien arrivé. Cependant il se présenta moins d'insulaires au marché, et il vint moins de pirogues près des frégates. Cependant la liberté de trafiquer ayant été, le même jour, accordée à tout le monde, parce qu'on était suffisamment approvisionné de vivres, on ne tarda pas à être environné de pirogues.

Afin d'intéresser tous les insulaires à procurer la restitution des objets volés, d'Entrecasteaux avait ordonné dès les premiers momens de son arrivée, d'arrêter toutes les pirogues dont on pour-

rait se saisir, aussitôt qu'il y aurait quelque vol commis. Pendant la mêlée du 3 avril, des soldats voulurent s'emparer d'une grande pirogue qui était le long du rivage; un des naturels en sortit, et leva sa massue pour assommer le soldat qui s'était présenté le premier; un coup de fusil l'abattit. Cet insulaire et un autre qui fut tué sur la grève, furent les seuls qui perdirent la vie; un troisième fut blessé d'un coup de fusil tiré à petit plomb.

D'Entrecasteaux qui attachait le plus grand prix à terminer cette campagne sans effusion de sang, fut vivement affecté de ce fâcheux événement; mais tout lui avait fait un devoir d'employer les moyens de rigueur. Les avis qui avaient été donnés à diverses reprises, la conduite toujours plus insolente de quelques-uns des insulaires, le peu de police qui régnait dans l'île Panghaïmodou, à cause de la faiblesse du gouvernement, l'absence très-remarquable pendant les deux jours précédens de quelques chefs qui paraissaient avoir le plus d'influence, tout annonçait qu'il y avait le 3 avril un complot formé contre les Français par des vagabonds. Les chefs en étaient probablement informés, mais ils n'eurent pas le pouvoir d'en arrêter les suites.

Cet événement inattendu ne parut pas troubler la bonne intelligence qui avait jusqu'alors régné entre les insulaires de Tongatabou et les Français.

Les chefs qui n'avaient pas osé se montrer dans ce moment d'orage, revinrent le lendemain jusqu'au moment du départ.

D'après les renseignemens que l'on prit des insulaires les plus intelligens, il fut hors de doute que La Pérouse n'avait relâché dans aucune des îles des Amis. Ils se souvenaient parfaitement bien de tous les voyages de Cook et de tous les intervalles qu'il y avait eu entre ces voyages ; ils se rappelaient aussi le voyage de Bligh qui était bien postérieur.

On trouva plusieurs effets de fabrique anglaise à Tongatabou ; la plus grande partie provenait du capitaine Cook : il n'y avait qu'un petite quantité de ceux que Bligh avait laissés à Anamoka. Ce fait annonce cependant la circulation de ces objets dans les diverses îles qui composent l'archipel des Amis. D'Entrecasteaux n'aperçut aucun effet provenant des manufactures de France dont La Pérouse était pourvu. Les médailles que l'on donna aux insulaires étaient pareilles à celles qu'il avait dû distribuer dans le cours de son voyage, et elles parurent absolument nouvelles à leurs yeux. Elles parurent également inconnues à un insulaire de Vavao qui se trouvait alors à Tongatabou.

Le gouvernement des îles des Amis sembla conforme à ce qu'en a dit le capitaine Cook; il paraît, que la souveraineté se perpétue dans la

même famille, mais cette famille n'a pas probablement un nom particulier. L'ordre de la succession au pouvoir suprême est un peu embrouillé; elle va du père à ses frères et à ses sœurs, puis revient à son fils. Quoique Fatafé, fils de Poulao, qui régnait du temps de Cook, fût âgé à peu près de vingt-cinq ans, sa tante Tiné était reine. Mais il paraît que lorsque cette dignité échoit à des femmes, l'autorité est exercée par un de ses proches parens du côté maternel; il jouit de cette prérogative durant la vie de la reine : après sa mort, elle doit passer à l'héritier direct du trône.

« Cette disposition présumée, mais très-vraisemblable, observe d'Entrecasteaux, présente un grand et très-grand inconvénient, celui de distinguer les hommes qui exercent le pouvoir d'avec ceux à qui on rend les honneurs; ce qui affaiblit les deux principaux ressorts de tout gouvernement. L'autorité doit être moins respectée lorsqu'on ne lui rend pas les hommages dus à la souveraineté, et les hommes sans pouvoir n'ont jamais une grande considération. De cette division de deux choses qui devraient être inséparables, résultait une anarchie générale, et des factions entre la famille propriétaire de la souveraineté et celle qui n'en a que l'exercice. Aussi avons-nous trouvé le gouvernement sans force; nulle police ne contenait le peuple; la classe des guerriers,

surtout, semblait ne reconnaitre aucune autorité. Il paraît que les deux familles rivales tâchent de se les attacher, ce qui leur assure l'impunité.»

D'Entrecasteaux pense que le droit, ou plutôt l'abus de la force, qui consiste à éxiger des inférieurs ce qui leur a été donné, ou même ce qu'ils ont obtenu par échange, est la vraie cause de la disposition au vol que l'on trouve chez tous les insulaires du grand Océan. Un pareil vice qui ne peut pas provenir du climat, tient évidemment de la nature du gouvernement qui, en autorisant les chefs à dépouiller les inférieurs, doit exciter dans ceux-ci le désir de se procurer par adresse, ce qui leur a été enlevé par force; aussi sont-ils tous d'une dextérité qu'égale à peine celle des filous des plus grandes capitales de l'Europe. Ce qui prouve que le vol a lieu habituellement parmi eux.

Cette disposition les rend dissimulés et traîtres, surtout à l'égard des étrangers. Ils ne sont pas féroces par caractère, mais il paraît que les sentimens d'humanité leur sont inconnus. La police des chefs se fait à coups de massue; les inférieurs emploient les mêmes moyens pour parvenir à leur but. Ils commettent ainsi des actes de cruauté, qui les accoutument à n'attacher aucun prix à la vie des hommes. Ils sont cependant naturellement gais et même moqueurs. Ce caractère de gaîté

n'est pas affaibli par le régime oppressif sous lequel ils gémissent, car jamais les inférieurs n'obtiennent justice contre un des chefs.

D'Entrecasteaux est disposé à croire, ainsi que Cook, que ce gouvernement a de très-grands rapports avec l'ancien régime féodal, dont les inconvéniens augmentent à proportion de la faiblesse du chef principal. De là provenait l'anarchie qui força les Français à se faire justice par eux-mêmes.

La plupart des femmes dans la classe de celles qui appartiennent aux chefs, ont une physionomie très-agréable; leur regard est intéressant; il a de l'expression sans annoncer la coquetterie. Elles ont en général la main très-belle, et leurs doigts pourraient servir de modèle; il est dommage qu'elles soient obligées de se couper les phalanges du petit doigt et de l'annulaire, à la mort de leurs proches parens. On remarqua avec plaisir qu'elles sont mieux traitées dans cet archipel que dans les îles les plus occidentales du grand Océan, où elles sont employées à tous les travaux pénibles; aussi paraissent-elles d'une complexion plus forte, et d'une meilleure santé que toutes celles que l'on avait vues jusqu'alors : elles sont uniquement destinées aux travaux du ménage et à l'éducation des enfans.

Les Français furent, comme l'avaient été les Anglais, frappés de l'extrême propreté de ces in-

sulaires. Les hommes ont la peau très-basanée, parce qu'ils s'exposent très-souvent à l'ardeur du soleil; mais les femmes qui se tiennent constamment dans leurs habitations ou à l'ombre des arbres, ont le teint très-blanc.

Les hommes se faisant la barbe avec le tranchant d'une coquille, emploient beaucoup de temps à cette opération, car ils ne coupent, pour ainsi dire, qu'un poil après l'autre. Ils furent frappés d'étonnement, lorsqu'ils virent avec quelle promptitude le barbier d'une des frégates rasa plusieurs personnes de l'équipage. Un jour, ils eurent recours à son adresse, et le barbier eut entr'autres l'honneur de faire la barbe à sa majesté.

La hardiesse avec laquelle ils entreprennent de longs voyages sur mer, est vraiment surprenante. En effet, ils vont très-souvent dans leurs pirogues jusqu'aux îles Fidji, qui sont à 150 lieues au nord-ouest de Tongatabou. Dépourvus, comme ils le sont, de tout moyen de se diriger, quand ils perdent la terre de vue, et avec d'aussi frêles embarcations que leurs pirogues, il doit en périr un très-grand nombre. Cela pourrait, observe d'Entrecasteaux, servir à expliquer la manière dont se sont peuplées les îles du grand Océan, mais ne ferait pas concevoir aussi facilement comment elles auraient pu l'être par l'ouest, comme Forster a très-ingénieusement cherché à le prouver.

Depuis qu'on fréquente cette mer, on n'a pas entendu parler de pirogues qui aient été entraînées dans l'est.

Ce peuple n'a pas paru belliqueux, et il est difficile qu'il le soit; les chefs mènent une vie trop voluptueuse. Les insulaires des autres classes ont trop peu d'intérêt de défendre leur patrie pour qu'on puisse attendre d'eux beaucoup de valeur. Aussi est-ce avec beaucoup de désavantage qu'ils combattent les naturels des îles Fidji, et ils le reconnaissent. Ces derniers, quoique féroces, sont très-industrieux; les pirogues, les armes, les étoffes qui viennent de leur archipel, sont meilleures et beaucoup mieux travaillés que ceux des îles des Amis. Ceux-ci accusent les autres de dévorer leurs ennemis : un naturel des îles Fidji que les Français virent à Tongatabou, n'en est pas disconvenu; du reste, il avait une physionomie plus fortement prononcée, montrait plus d'intelligence, et annonçait plus de désir de s'instruire que ceux des îles des Amis. Malgré les guerres fréquentes que ces deux peuples ont ensemble, dès que les hostilités sont finies, il y a entre eux de fréquentes communications.

Ce naturel des îles Fidji et deux insulaires de Tongatabou témoignèrent le désir d'accompagner les vaisseaux : ces derniers demandèrent la permission et l'obtinrent; mais l'affaire n'eut pas de

suite, et ils cédèrent aux efforts que leurs familles faisaient pour les retenir.

D'Entrecasteaux pense que la grande quantité de marchandises versées dans Tongatabou pendant son séjour, pourrait bien exciter la cupidité des insulaires de Fidji, et qu'une visite pacifique faite à la première île, serait propre à leur en attirer une très-hostile de la part des naturels de l'autre. Quelques informations lui ont donné lieu de croire que les bœufs et les chevaux laissés par Cook à Tongatabou ont été une occasion de guerre entre cette île et l'archipel de Fidji : ce qui lui semblait confirmer cette opinion, c'est que les chèvres que Cook avait également laissées à Tongatabou, n'existaient plus dans cette île, et qu'il y en a à Fidji, où elles ne pouvaient être venues que par Tongatabou.

La beauté du paysage de Tongatabou, son extrême fertilité, la culture soignée des terres, frappèrent les Français ; les vivres y sont très-abondans ; mais l'eau y est de mauvaise qualité ; les insulaires peuvent y suppléer par l'eau des cocos qu'ils ont en profusion.

Les naturalistes de l'expédition embarquèrent plus de trois cents pieds d'arbres à pain sur les deux frégates. Le commandant regardait comme très-important que quelques-uns pussent arriver en bon état à l'Ile-de-France, d'où cet arbre pou-

vait être facilement transporté dans les colonies françaises d'Amérique ; ses vœux ont été exaucés.

Le départ était fixé au 9 avril ; le vieux Toubou et la reine vinrent faire leurs adieux la veille. Dans la matinée, le nombre des pirogues qui entouraient les frégates était prodigieux ; mais, pour n'être pas gêné dans les manœuvres, on ne laissa monter à bord que les personnes distinguées par leur rang. Le vieux Toubou arriva au moment où l'on commençait à faire route, et il ne fut pas possible de le recevoir.

On fit route pour la Nouvelle-Calédonie. Le 15 à midi, on aperçut Erronam, et peu de temps après Annatom. On passa entre ces deux îles, qui sont les plus méridionales de l'archipel du Saint-Esprit. Dans la soirée, on vit très-distinctement le volcan de Tanna : la fumée qui en sortit, le fit paraître comme au milieu des nuages, tandis que le ciel était serein dans toutes les autres parties de l'horizon.

La prudence exigeait qu'en suivant une route nouvelle, dans cette mer parsemée d'écueils, on prît de grandes précautions pendant la nuit ; c'est pourquoi d'Entrecasteaux avait fait régler la voilure de manière à éviter promptement le danger dans les rencontres imprévues ; cependant pour les prévenir autant que possible, il avait donné ordre aux officiers de quart de mettre à la cape

toutes les fois que le temps viendrait à s'obscurcir.

Le 17 avril au soir il ventait grand frais, le temps était nuageux, mais pas assez sombre pour que le commandant pût se décider à perdre une nuit en mettant à la cape. Il donna ordre de continuer la route avec peu de voiles. Vers trois heures du matin le temps s'éclaircit, et l'on entendit un très-grand nombre d'oiseaux près de la frégate, indice presque certain, à cette heure, du voisinage de la terre. Quoique le jour ne fût pas très-éloigné, l'officier de quart eut la prudence de faire mettre en travers. A quatre heures on fit route, mais à peine pouvait-on distinguer les objets, qu'une terre très-basse s'offrit à la vue; l'instant d'après, on la vit entourée de brisans, sur lesquels on eût donné, sans la précaution que l'officier avait prise, car on faisait deux lieues par heure sous les huniers avec un seul ris largue. Deux petites îles boisées, situées à la partie orientale de ce récif, et une troisième plus grande, reçurent le nom d'île Beaupré.

Le même jour on vit la côte orientale de la Nouvelle-Calédonie : elle était, ainsi que la côte occidentale que l'on avait reconnue l'année précédente, bordée de récifs; le pied des montagnes dont la cime se perdait dans les nues, était baigné par les eaux de la mer. De belles cascades,

après avoir disparu plusieurs fois dans des ravins profonds, se précipitaient dans la mer. La blancheur de ces masses d'eau produisait un effet très-pittoresque au milieu de la verdure sombre de ces terres élevées.

Le 21 on laissa tomber l'ancre dans le port de Balade, où Cook avait mouillé en 1774. Le vent était trop frais deux jours avant, pour que les pirogues des insulaires pussent naviguer; le lendemain le vent s'apaisa, il en vint quelques-unes auprès des frégates. Ils parurent au premier aspect tels que Cook les a dépeints; néanmoins on ne trouva pas qu'ils fussent d'une aussi belle race d'hommes que l'avance Forster. Au contraire d'Entrecasteaux jugea qu'ils avaient la même stature et prenaient les mêmes attitudes que les habitans de la terre Van-Diemen : « Ils ont, dit-il, peu de corpulence; leurs bras et leurs jambes sont très-grêles; une excessive maigreur décèle leur misère. Il semble que leurs moyens de subsistance soient très-insuffisans; quoique la population de leur île nous ait paru bien moins considérable qu'à Forster. Loin de pouvoir nous fournir des cocos, des bananes et des ignames, ils nous donnèrent tout ce qu'ils avaient dans leurs pirogues pour quelques cocos qui restaient à bord. Ils montraient de la main leur ventre qui

Ils revinrent les jours suivans ; l'on ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils n'étaient pas aussi étrangers au vol que Forster l'avait dit. Ils prirent plusieurs mouchoirs, parce que l'on était sans défiance d'après le portrait flatteur qu'il avait fait de ce peuple ; il les représente comme des hommes doux, bienveillans, confians ; combien les Français les trouvèrent différens !

Le 22, tandis qu'on préparait le lieu où devait se faire l'eau, ils vinrent en assez grand nombre ; l'un deux eut l'effronterie d'entrer dans le cercle qui avait été tracé pour servir de limite, et d'enlever une hache. On le poursuivit sans pouvoir l'atteindre. L'officier de garde ne voulut pas qu'on tirât sur lui. D'autres officiers qui prenaient des mesures dans un autre endroit, furent également entourés ; un insulaire enleva le bonnet de police d'un de ces officiers, celui-ci se leva aussitôt pour arrêter le voleur, au même instant un autre emporta son sabre. D'autres vols furent commis, et il y eut même des pierres jetées à un officier. Cependant les Français étaient descendus à terre avec les intentions les plus pacifiques, parce qu'ils étaient convaincus que les précautions seraient inutiles au milieu d'un peuple tranquille.

Enfin ce peuple qui avait paru si bon à Forster, et qui avait témoigné de l'horreur, à ce qu'il dit, en voyant des matelots manger de la chair, parce que ces

insulaires crurent que c'était de la chair humaine, ce peuple est antropophage, il est avide de chair humaine, il ne s'en cacha pas; ainsi il semblerait que ce n'est pas un usage nouvellement établi parmi eux. Un de ces sauvages ayant à la main un os fraîchement grillé, et dévorant un reste de chair qui y était encore attaché, proposa au peintre de l'expédition de partager son repas. Celui-ci accepta l'os qu'il croyait appartenir à un quadrupède. Un instant après il le remit à La Billardière, un des naturalistes, qui le reconnut pour un os du bassin d'un enfant de quatorze à quinze ans. Les naturels qui les entouraient leur indiquèrent sur un enfant la position de cet os; et convinrent sans difficulté que la chair dont il avait été recouvert avait servi au repas de quelque insulaire; ils firent même connaître que c'était pour eux un mets très-friand.

Cette découverte jeta les Français, restés au lieu du débarquement, dans de grandes inquiétudes sur le sort des gens de l'équipage qui étaient dans les bois. Peu de temps après on les vit arriver sains et saufs, et on ne craignit plus de les voir tomber victimes de la barbarie des insulaires.

La plupart des personnes de l'expédition qui n'étaient pas descendues à terre, ne voulurent point ajouter foi au récit qu'on leur fit du goût barbare des naturels, car on ne pouvait se per-

suader que ces peuples, dont Cook et Forster avaient fait une peinture si avantageuse, fussent dégradés par un vice si horrible. Mais il ne fut pas difficile de convaincre les plus incrédules. L'os fut présenté à deux insulaires qui se trouvaient en ce moment seuls à bord; sur-le-champ, l'un de ces antropophages le saisit avec avidité, et arracha avec ses dents les ligamens et les cartilages qui y tenaient encore; on le passa ensuite à son camarade qui y trouva aussi quelque chose à ronger.

Les différens signes qu'on leur fit pour obtenir d'eux l'aveu qu'ils mangeaient leurs semblables, furent la cause d'une très-grande méprise. Leur physionomie exprima une consternation extrême. Ils crurent sans doute que les Français étaient aussi des antropophages, et s'imaginèrent qu'on allait les dévorer, ils se mirent à pleurer. On ne parvint pas, malgré toutes les démonstrations possibles pour repousser cette idée, à les rassurer entièrement; ils essayèrent tous deux de s'enfuir, cependant ils ne tardèrent pas à revenir de leur frayeur, et se rapprochèrent des Français.

Le lendemain les naturalistes étant descendus de bonne heure sur la côte la plus voisine, y trouvèrent les sauvages qui prenaient déjà leur repas; on reconnut que la viande qu'ils man-

geaient et qui venait d'être grillée, était de la chair humaine; ils montrèrent qu'ils avaient coupé cette tranche du milieu du bras, et firent connaître par des signes très-expressifs qu'après avoir blessé avec leurs zagaies celui dont on voyait des restes entre leurs mains, ils l'avaient assommé à coups de massue. Ils voulurent sans doute donner à entendre qu'ils ne dévoraient que leurs ennemis.

Les naturalistes s'étant ensuite un peu avancés dans l'intérieur, s'assirent dans un ravin où coulait une eau limpide. Des insulaires qui les accompagnaient se placèrent à côté d'eux; on leur donna du biscuit, dont ils mangèrent volontiers, quoiqu'il fût en grande partie vermoulu; ils ne voulurent pas goûter du fromage; ils préférèrent à l'eau-de-vie et au vin, l'eau pure, qu'ils burent en s'y prenant d'une manière assez plaisante; leur tête étant penchée à peu près à deux pieds au-dessus de l'eau; ils en jetèrent à plusieurs reprises avec la main sur leur visage, ouvrant à chaque fois une grande bouche pour recevoir celle qui se présentait à son ouverture; ils eurent bientôt étanché leur soif.

Quelques-uns se rapprochèrent des plus robustes d'entre les Français, et leur tâtèrent à différentes reprises les parties les plus musculeuses des bras et des jambes, en prononçant *kapareck* (cela est

bon), d'un air d'admiration et même de désir, ce qui n'était pas trop rassurant; cependant ils ne donnèrent aucun sujet de mécontentement.

Dès que les Français eurent atteint le milieu de la montagne, les naturels qui les suivaient, les engagèrent à ne pas aller plus loin, et les avertirent que les habitans de l'autre côté de cette chaîne les mangeraient. On continua cependant de monter jusqu'au sommet, car on était assez bien armé pour ne pas craindre ces cannibales; sans doute les insulaires qui accompagnaient les Français, étaient en guerre avec ceux d'au-delà de la montagne, car ils s'arrêtèrent.

Pendant que les naturalistes faisaient cette promenade, des détachemens des deux équipages étaient occupés à l'aiguade. On crut avoir entendu crier au secours; un officier s'enfonça aussitôt dans les bois avec une patrouille; il n'aperçut aucun Européen, mais il vit les naturels qui, armés et rangés en bon ordre, s'avançaient vers l'aiguade. Les pièces à eau qui étaient remplies, furent aussitôt transportées à la chaloupe, ensuite les soldats qui avaient protégé cette opération, se rapprochèrent des hommes qui coupaient du bois. Les travaux furent suspendus, et l'on se réunit, afin de se mettre en état de défense. Plusieurs naturels étaient restés près de l'aiguade, et l'on n'avait pas cru devoir les forcer à s'éloigner, parce

qu'ils n'avaient témoigné aucune mauvaise intention; mais dès qu'on voulut embarquer les haches, ils tentèrent d'assommer à coups de massue le matelot qui les portait. Un soldat qui était près de ce matelot, le défendit, sans cependant faire encore usage de ses armes à feu. Cependant, la troupe des naturels qui étaient au nombre de plus de trois cents, précipita sa marche, et commença l'attaque. Les hommes du premier rang avaient la zagaie levée, et ceux du dernier lançaient des pierres, dont quelques Français furent atteints. On leur fit inutilement signe de s'arrêter. Alors pour éviter d'en être enveloppé, on tira quelques coups de fusil qui les mirent en fuite. A quelque distance, ils firent halte et semblèrent vouloir revenir sur leurs pas; des coups de fusil tirés de nouveau, les détournèrent de leur dessein. On apprit le lendemain que deux hommes de cette troupe avaient été blessés.

Au bruit des coups de fusil, le commandant inquiet fit tirer deux coups de canon que l'on pointa entre le lieu où étaient les insulaires et l'aiguade; les boulets, dont ils purent entendre le sifflement, et qui, en tombant, élevèrent une grande quantité de sable, les mirent en fuite; ils s'enfoncèrent dans les bois, et la tranquillité fut rétablie. Le même jour, ils avaient déjà essayé de retenir de force plusieurs embarcations.

Les naturels étant depuis cet événement devenus moins entreprenans, on fit diverses excursions dans l'intérieur. Au village de Baladé, on eut de nouvelles preuves que ce peuple est antropophage. On vit attachées à un poteau toutes les parties d'un squelette, qui portaient des marques de feu. A quelques pas, un autre poteau portait le crâne d'un jeune homme ; au-dessus était le fourreau du sabre pris à un officier français ; il fut repris, mais on ne trouva pas le sabre. L'insulaire à la porte duquel était le poteau, fit connaître, de la manière la plus expressive, que c'étaient les restes d'un malheureux qui avait été dévoré.

Les insulaires avaient apporté quelques jours auparavant un instrument qu'ils appellent *nbouet*, que Cook n'avait pas connu. La pièce principale est un morceau de serpentine, de six à huit pouces de diamètre, parfaitement poli, peu épais, taillé en rond ou en ovale, et tranchant sur les bords. Le manche, long d'un pied, est fait avec un morceau de bois fixé à la pièce principale au moyen de rotins que l'on passe par plusieurs trous pratiqués dans la pierre, et qu'on lie ensuite le long du manche avec des cordons de poils de chauve-souris. On avait d'abord cru que c'était un instrument de danse, parce qu'ils en avaient figuré une en le tenant à la main. Cependant on était

resté dans l'incertitude à cause des grimaces qu'ils faisaient et qui n'offraient pas l'image de la joie. On apprit enfin que cet instrument était destiné à éventrer les corps des victimes, et à détacher la chair des os. Cette horrible cérémonie commence en effet par une espèce de danse pendant laquelle un des acteurs tient une pique d'une main, et l'instrument dont on vient de parler, de l'autre. « Ils n'omirent, ajoute d'Entrecasteaux, aucun détail sur la manière dont ils assassinent la malheureuse victime destinée à leur servir de festin, et dont ils la dépècent ensuite ; ils nous représentèrent le partage qui s'en fait ; et enfin, ils nous donnèrent l'idée de l'avidité horrible avec laquelle ils la dévorent après l'avoir fait cuire. Oh ! l'effroyable peuple ! »

On fit diverses excursions dans l'intérieur de l'île ; on parvint au sommet des montagnes voisines du mouillage des frégates, et l'on descendit à mi-côte. On crut voir de là que la vallée dont parle Cook, et au milieu de laquelle serpente une rivière assez large, était aussi stérile que la côte la plus proche du mouillage. Le sol semblait ne produire qu'une espèce d'herbe très-grossière, et cependant assez haute. Quelques cases éparses dans l'étendue de ce vallon, annonçaient que la population y était proportionnée au peu de fertilité de cette contrée : on ne rencontra effective-

ment qu'un petit nombre de naturels dont l'excessive maigreur prouvait évidemment que ce sol ingrat ne pouvait pas même servir à la subsistance de ses habitans. Le besoin pressant de la faim les porte à se gorger d'une terre argileuse qui peut dans les premiers momens apaiser l'appétit, mais qui certainement ne nourrit pas. Ils mangent aussi des racines peu substantielles ; ce qui montre que le pays est dénué de toute ressource.

Dans une autre course, on contourna la montagne au sommet de laquelle on avait déjà gravi, afin d'arriver dans la vallée. On la trouva plus cultivée qu'elle ne l'avait d'abord paru ; mais on y rencontrait à chaque pas des traces de dévastation et de nouvelles preuves de la férocité de ces peuples. Des cases brûlées, des cocotiers étêtés, des têtes d'homme attachées à des piques pour servir de trophées, annonçaient la manière cruelle dont ils se font la guerre. Partagé en plusieurs petites hordes, chaque canton est probablement dans un état d'hostilité presque continuel contre un autre ; les animosités et les vengeances qui s'entretiennent par le besoin de la faim, s'exercent avec plus de fureur que dans une guerre générale. On pensa qu'il en était ainsi, parce que l'on fut, à différentes reprises, plusieurs jours sans voir beaucoup de naturels, et que toutes les fois qu'ils parurent en grand nombre, on aperçut entre leurs

mains de nouveaux lambeaux de chair grillée qu'ils dévoraient.

Le 4 mai, on vit arriver à bord de *la Recherche* une double pirogue avec sept insulaires et une femme, absolument nus, plus noirs, plus robustes, et d'une plus belle stature que les habitans de Balade. Ils firent entendre qu'ils venaient d'une île, nommée par eux Hohoua, et située dans l'est-nord-est. On distingua dans leur langage plusieurs mots de la langue des îles des Amis; ils étaient beaucoup plus intelligens que les insulaires de la Nouvelle-Calédonie, avec lesquels ils paraissaient avoir peu de relations. Des hommes de Balade vinrent à bord pendant qu'ils y étaient, et n'eurent aucune communication avec eux. On dit à d'Entrecasteaux que ces insulaires inconnus, qui étaient arrivés assez tard, avaient témoigné quelque désir de passer la nuit à bord, mais qu'ils avaient été renvoyés, avant qu'on eût pu se former une idée bien précise de l'objet de leur demande. On espérait qu'ils reviendraient le lendemain, mais on ne les revit plus. Leur départ causa d'autant plus de regrets au commandant qu'il avait espéré tirer d'eux des éclaircissemens que l'on n'avait pas pu obtenir des habitans de la Nouvelle-Calédonie.

Il fut impossible d'apprendre à quelle distance de Balade est l'île Hohoua; cependant d'après la

direction que les insulaires indiquèrent, on put supposer qu'ils étaient partis des îles, entourées de récifs sur lesquels les frégates avaient failli à se perdre le jour même, où elles attérirent à la Nouvelle-Calédonie.

Le capitaine Huon, commandant la frégate *l'Espérance*, mourut dans la nuit du 6 mai, d'une fièvre étique qui le minait depuis deux mois. Il emporta les regrets de tous ses compagnons de voyage, et notamment de d'Entrecasteaux, lié avec lui de la plus étroite amitié.

Il fut, conformément à ses dernières volontés, enterré dans une petite île à l'entrée du port, afin que ses restes fussent à l'abri de la férocité des insulaires, et l'on choisit l'entrée de la nuit pour cette triste cérémonie, parce que l'on voulait en dérober la vue à ces barbares.

D'Auribeau prit le commandement de *l'Espérance*.

Les informations que prirent les Français pour tâcher de savoir si les insulaires avaient vu sur leurs côtes quelques bâtimens européens, leur firent présumer que ces sauvages se souvenaient du capitaine Cook; du reste on ne vit aucun des objets qu'il leur avait laissés. On ne remarqua chez eux aucune trace de police ni de subordination. Ils semblent vivre dans la plus grande indépendance les uns des autres, du moins l'autorité

de ceux qu'ils désignaient comme chefs, était si faible, qu'elle parut à peu près sans efficacité. Ils ont d'ailleurs le droit de prendre à leurs inférieurs ce qui a été donné à ceux-ci. Il est donc tout naturel qu'ils cachent soigneusement tout ce qu'ils reçoivent; conduite qui annonce la méfiance avec laquelle ils vivent entre eux; il fut impossible d'imaginer où ils avaient enfoui ce que les Français leur avaient donné, ou ce qu'ils leur avaient pris; car on n'aperçut dans les cases aucun des objets d'échange. On ne vit pour tout meuble dans quelques-unes de ces misérables huttes, qu'une natte; on n'y peut entrer qu'en se tenant extrêmement courbé; la fumée dont elles sont remplies, les rend inhabitables pour des Européens; c'est sans doute pour se garantir des moustiques qu'ils y allument du feu, ces insectes étant prodigieusement nombreux et excessivement incommodes.

La taille de ces insulaires est peut-être un peu au-dessus de la moyenne, cependant on ne vit qu'un seul homme de près de six pieds, et l'on en remarqua un assez grand nombre qui n'avaient pas plus de cinq pieds, un ou deux pouces; ils sont entièrement nus, à l'exception d'une enveloppe d'écorce d'arbre ou de feuilles dont ils cachent leurs parties naturelles; un cordon leur sert de ceinture pour les relever; ils y attachent

tous les morceaux d'étoffe qu'on leur donne, et dont ils ornent aussi leur tête, quelques-uns ont des colliers et des bracelets.

Les femmes ont le regard féroce et les traits désagréables ; elles portent, pour tout vêtement, une ceinture qui fait plusieurs fois le tour de leur corps, et dont les franges retombent sur les cuisses. On observa que celles des femmes étaient noires, et celles des filles, blanches.

Malgré l'épreuve que ces insulaires àvaient faite des armes à feu des Français, leur férocité ne s'est jamais démentie ; ils ne se rassemblaient presque jamais près des travailleurs, sans que quelques-uns d'entre eux, ne jetassent des pierres, ou fissent mine d'attaquer. Malgré ces petites rixes, très-fréquentes, les pirogues ne cessèrent jamais de communiquer avec les frégates.

D'Entrecasteaux estima que la population de la Nouvelle-Calédonie était bien moins considérable que Forster ne l'avait supposé. Il s'efforça de découvrir quelles pouvaient être les causes de la grande différence qui existe entre ces insulaires tels que Cook les a dépeints, et tels que les Français les virent. Il lui parut très-vraisemblable qu'à l'époque où Cook vint à Balade, ces insulaires jouissaient de la paix, et que leur férocité qui était alors comme suspendue et assoupie, ne s'est développée qu'à la suite de quelque longue guerre

qu'ils auront eu à soutenir depuis son départ. On jugea qu'ils livraient des combats pendant le séjour des frégates françaises à Balade, ou du moins que les hostilités avaient cessé depuis peu de temps, parce qu'un grand nombre d'insulaires avait des blessures faites récemment.

Le commandant français est disposé à croire que les effets laissés à Balade par Cook, ont attiré aux habitans de ce canton, une guerre qui n'a pas été heureuse pour eux, puisqu'il ne leur restait rien de ce qu'ils avaient reçu. « Notre passage, observe d'Entrecasteaux, pourrait leur être également funeste. En effet, les divers objets que les Européens donnent aux peuples qu'ils visitent, doivent exciter la jalousie et la cupidité de ceux qui n'y ont eu aucune part, et susciter des guerres sanglantes.

« L'excès de la misère, produit par ce fléau, se faisait particulièrement remarquer dans l'intérieur des terres; les femmes et les enfans qu'on y a rencontrés étaient de vrais squelettes; c'était un spectacle qui faisait compassion. Les naturels qui vinrent à bord ne parurent pas avoir autant souffert : la pêche, sans doute, fournit à leur subsistance. Probablement par une des suites inévitables de la guerre, plusieurs champs qui semblaient jadis avoir été cultivés, étaient en friche au moment où nous les vîmes. Le sol, à la vé-

rité, nous a paru être peu susceptible de culture. Les arbres y viennent mal; les cocotiers ne s'élèvent pas à la moitié de la hauteur de ceux des îles des Amis; l'espèce des bananiers y est excessivement petite; on a remarqué cependant quelques morceaux de terre en rapport; ce qui donne lieu de penser que l'art de la culture n'est pas entièrement inconnu à ces insulaires. Des canaux d'arrosage et des sillons pratiqués avec assez d'intelligence, annoncent que c'est plus par paresse que par ignorance, que les autres terrains restent en friche. »

« L'éloignement qu'ils paraissent avoir pour les travaux de l'agriculture, est peut-être la première des causes qui les ont rendus antropophages. N'ayant pu se résoudre à pourvoir à leur subsistance par une vie laborieuse, ils ont mené une vie errante et agitée, qui les a réduits à manquer du nécessaire, et les a mis dans le cas de se livrer au plus révoltant de tous les excès. Tout semble lié dans l'ordre moral, ainsi que dans la nature, où les événemens les plus faits pour étonner, ne proviennent souvent que d'un enchaînement, dont la première cause est bien simple, et paraît n'avoir aucune proportion avec l'effet qu'elle produit. Quoi qu'il en soit, la paresse de ces insulaires ne peut-être revoquée en doute; ils ne sortent de leurs cases que pour aller en

course, et ils en sortent bien tard. Ils se rendaient tous les jours à l'endroit où nous faisions du bois et de l'eau, soit par curiosité, soit plus vraisemblablement dans l'espoir de nous piller; mais ils n'y arrivaient que quand le soleil était déjà fort élevé. Leur logement très-resserré, et où ils allument sans cesse des feux pour se garantir de l'importunité des moustiques, les rend si frileux, qu'ils n'osent pas s'exposer à la fraîcheur de la nuit. Ils paraissaient transis de froid quand ils venaient à bord, les jours où le vent était frais: aussi recevaient-ils alors avec plaisir toutes les espèces d'habillemens qu'on leur donnait, et s'en couvraient-ils très-volontiers.»

On a trouvé quelques arbres à pain, mais en petite quantité; les naturalistes jugèrent qu'ils n'étaient pas de la bonne espèce; quoique l'on n'ait apercu d'oranger dans aucune course, il paraît que cet arbre existe dans les environs de Balade; on en vit le fruit entre les mains d'un naturel. Il est étonnant que l'île si fertile de Tongatabou n'en produise pas, et qu'on en trouve à la Nouvelle-Calédonie.

Le jardinier sema une grande quantité de graines à Balade; on ne put se flatter qu'elles réussiraient. On ne voulut pas y laisser un bouc et une chèvre qu'on s'était proposé d'y mettre à terre. Il est aisé de juger qu'on ne retrouva pas la race des

cochons que Cook avait apportés à ces hommes féroces : n'épargnant pas leurs semblables, ils n'ont certainement pas donné à ces animaux le temps de se reproduire.

Les frégates eurent beaucoup de peine à faire leur eau ; elles firent du bois avec la plus grande facilité. « Le peu de ressource qu'offre cette grande île, observe d'Entrecasteaux, les écueils dont elle est environnée, la férocité des habitans, la difficulté même d'y faire de l'eau, tout y est fait pour en éloigner les navigateurs. Si ce n'eût été pour tâcher de découvrir des traces de M. de La Pérouse, je me serais dispensé d'y venir une seconde fois ; mais la continuité du récif qui prolonge la côte occidentale nous ayant empêchés d'y aborder l'année dernière, il était devenu nécessaire d'y retourner, pour nous assurer si ce n'était pas sur ces mêmes récifs que M. de La Pérouse avait fait naufrage. J'avais attribué à cette position vraiment singulière, qui semble isoler ces insulaires du reste du monde, et doit les garantir de la visite toujours funeste des étrangers, les mœurs douces et simples que je croyais être leur partage, et la tranquillité dont je supposais qu'ils devaient jouir, d'après les récits du capitaine Cook et de M. Forster. Mais dès que nous eûmes connu ces hommes barbares, je trouvai que la barrière qui les environne est faite pour les contenir dans leurs limites, et

pour empêcher qu'on aille se faire dévorer par ces barbares ; car c'est le sort auquel doivent s'attendre les infortunés navigateurs qui feraient naufrage sur des côtes aussi périlleuses, et seraient forcés de chercher un asile au milieu de ces féroces sauvages.

« Des sentimens exagérés d'humanité, ont fait juger beaucoup trop légèrement sans doute, que Cook en avait usé avec trop de rigueur à l'égard des insulaires du grand Océan ; mais d'après ce qui nous est arrivé à Tongatabou et à la Nouvelle-Calédonie, où les naturels ont toujours été les aggresseurs, il me paraît certain qu'il faut renoncer à les visiter, ou qu'il est indispensable de leur imposer par une très-grande sévérité. Nous avons trouvé le souvenir de ce célèbre navigateur cher à plusieurs habitans de Tongatabou, et principalement à la famille de Fatafé, avec laquelle il avait eu des relations plus particulières qu'avec les autres familles. Cependant quelques habitans qui avaient été moins bien traités par lui, le taxaient de dureté.

Le 9 mai, les Français sortirent du port de Balade. Le 13, ils fûrent hors des récifs. Ils s'en trouvèrent si près deux fois, et à la pointe du jour, qu'ils n'eurent que l'espace nécessaire pour achever l'évolution qui les fit éviter. Le 19, on vit le groupe d'îles, nommées par Carteret, *Iles*

de la reine Charlotte. D'Entrecasteaux voulait mouiller dans une baie de l'île Santa-Cruz, pour y prendre des renseignemens sur La Pérouse; deux canots furent envoyés en avant pour sonder; on fit des échanges avec les naturels, dont les pirogues entouraient les frégates. La physionomie de ces insulaires est en général désagréable et sinistre. Ils avaient dans leurs pirogues du fruit à pain de deux espèces, des ignames, des cocos, des patates sucrées; on fit crier un cochon pour s'assurer s'ils connaissaient ce quadrupède, et on jugea qu'il ne leur était pas étranger, parce qu'ils montrèrent leur île, comme pour indiquer qu'il y en avait à terre.

Les canots avaient été suivis d'un grand nombre de pirogues. Les Français faisaient des échanges avec les insulaires, quand ils virent l'un d'eux se lever, tendre son arc, et le diriger sur un canot; on coucha en joue le sauvage qui sans être effrayé, décocha sa flèche et blessa un matelot. On tira des deux canots sur la pirogue où était l'agresseur, il fut atteint, et tomba. Ses compagnons se jetèrent à la mer ainsi que plusieurs hommes des autres pirogues, qui, au même instant prirent toutes la fuite. On les laissa aller. La pirogue abandonnée fut amenée et embarquée à bord de *la Recherche;* elle avait été creusée dans un tronc d'arbre dont le bois était très-léger, et

si spongieux, qu'il était imbilé d'eau. ...
des flèches : comme les sauvages avaien...
pointe de celles qu'ils avaient échangées con...
marchandises d'Europe, on voulut connaître si ...
pointe était empoisonnée; les essais que l'on ...
prouvèrent qu'elle ne l'était pas. Vraisemblablement ils n'avaient épointé ces flèches que dans la vue de les rendre moins dangereuses si on voulait les tourner contre eux, ou pour conserver cette pointe, et l'adapter à de nouvelles flèches.

La côte méridionale de Santa-Cruz présente une masse de verdure assez élevée qui paraît impénétrable aux rayons du soleil. On apercevait près du bord de la mer des cases peu distantes les unes des autres; plusieurs paraissaient environnées de murs d'appui faits en pierres sèches; un très-grand nombre de pirogues était à sec sur le rivage. Cette côte est bordée de rochers sur lesquels la lame est assez forte pour empêcher les canots des Européens d'en approcher. Les naturels mettent leurs pirogues en mer avec une grande agilité. On en vit lancer à l'eau plusieurs qui tentèrent vainement de joindre les frégates dont la marche était trop rapide pour qu'ils pussent les atteindre.

Quand les frégates furent le long de la côte septentrionale de Santa-Cruz, elles ne purent découvrir l'île Swallow de Cartreret, dont cepen-

dant elles ne devaient pas être bien éloignées Nulle terre ne paraissait dans l'est. D'Entrecasteaux fit mettre en panne vis-à-vis d'un petit hameau dont la position était très-agréable. Les naturels firent des démonstrations pour engager les Français à descendre à terre; ils lancèrent des pirogues à l'eau, et se dirigèrent vers les vaisseaux. Deux canots furent mis à la mer, et allèrent au-devant d'eux. Alors les pirogues qui s'étaient avancées au large, prirent la fuite. Les naturels se retirèrent sur le rivage, cependant à la vue des étoffes qu'on leur montra, en se rapprochant d'eux, ils revinrent près des canots. Les échanges se firent avec assez de tranquillité, mais avec une extrême méfiance de la part des naturels. Dans le nombre des ornemens qu'ils donnèrent, il y avait des colliers de grains de verre qui provenaient certainement des manufactures anglaises. On aperçut dans les pirogues une hache qui au lieu de pierre avait pour tranchant un morceau de cercle de barrique; il ne pouvait venir que d'un navire européen; mais comme les Français avaient fait passer pour des haches aux îles des Amis et à la Nouvelle-Calédonie, des morceaux de fer ainsi façonnés, d'Entrecasteaux pensa que celle-là provenait du *Swallow* de même que les grains de verre; car ces objets ne pouvaient faire présumer le passage de La Pérouse

dans cet archipel : il en aurait laissé des traces moins équivoques.

On vit dans ces pirogues quelques cochons ; il n'y avait pas de volaille. Sans doute les premiers ne sont pas communs, puisque les naturels ne voulurent pas les échanger.

Les femmes restèrent sur l'île ; leur jupe leur descendait jusqu'au genou ; une pièce d'étoffe leur couvrait la tête et le reste du corps. Elles avaient l'air d'inviter les Français à descendre à terre. Une chaîne de rochers défend aussi de ce côté l'approche du rivage : on ne put pas y aller.

La côte de Santa-Cruz, quoique verdoyante, n'offre aucune trace de culture. Les cocotiers ne paraissent pas mieux y réussir qu'à la Nouvelle-Calédonie : les bananes, les patates, les ignames et les fruits à pain ne doivent pas y être très-abondans. Il semblerait que le bord de la mer seulement est habité. Les cases sont plus élevées que celles des îles des Amis, et ont l'air plus commodes et plus vastes ; elles sont de forme oblongue et ont des portes et des fenêtres. La physionomie des naturels est repoussante. Ils joignent à une laideur extrême un air sombre qui inspire la méfiance et le dégoût. Il aurait sans doute fallu avoir recours à la force, si on eût fait un long séjour parmi eux ; c'est ce qui détourna d'Entrecasteaux d'aller mouiller dans la baie Trévanion, où tout

annonce que Mendana avait formé son établissement.

Bientôt on força de voiles pour aller reconnaître la partie méridionale des îles Salomon. On vit le 25 mai le cap Surville. La côte de San-Christoval est très-hachée et très-verdoyante. Cette île ne paraît guère habitée d'après l'étendue et l'épaisseur des bois ; on n'aperçut de villages que dans les endroits où ils s'éclaircissent un peu. Dans toute la journée du 26, on ne vit qu'une seule pirogue, qui ne s'approcha pas jusqu'à la portée de la voix. Le lendemain il en vint plusieurs le long des frégates. Les insulaires ressemblaient à ceux de Santa-Cruz. Ils n'avaient rien à donner en échange de ce qu'ils reçurent. Une pirogue qui accosta *la Recherche* le 28 s'enfuit avec précipitation au son de la cloche qui annonçait le changement de quart. On avait remarqué qu'en général tout bruit un peu fort et auquel les oreilles des hommes sauvages n'étaient pas accoutumées, leur causait une grande frayeur.

Les frégates passèrent dans le détroit qui sépare San-Christoval de Guadalcanar, et relevèrent plusieurs îles situées à l'ouest et reconnues par Surville. On se convainquit de l'exactitude des vues qu'il avait données, et de celle du portrait qu'il fait des insulaires, qu'il représente comme des hommes perfides.

L'Espérance avait été entourée pendant la nuit précédente par une soixantaine de pirogues. Deux insulaires étaient montés à bord; ils y restèrent quelque temps, et invitèrent les Français à descendre à terre. Vers le milieu de la nuit ils s'en allèrent; on était sans méfiance, et toutes les personnes de quart se tenaient sur la dunette pour parler aux insulaires. Vers quatre heures du matin il partit de la plus grande des pirogues une douzaine de flèches; le patron de la chaloupe fut blessé au bras; les autres ne firent pas de mal. Les traîtres s'enfuirent aussitôt avec précipitation, et le coup de fusil qu'on leur tira ne les atteignit pas; mais une fusée qui éclata près de leur pirogue, leur causa une frayeur extrême.

Les autres pirogues revinrent bientôt; les insulaires continuèrent à inviter les Français à se rendre à terre. C'était sans doute pour les y attirer qu'ils avaient constamment refusé de faire des échanges à bord des frégates. Leurs dispositions étant connues d'après l'acte d'hostilité qu'ils venaient de commettre, leur conduite les fit juger capables des perfidies les plus atroces.

Plusieurs pirogues se détachèrent le 29 de l'île des Contrariétés; elles étaient de la structure la plus élégante, et d'une légèreté inconcevable. Les nageurs s'asseyent sur des bancs placés au fond pour leur donner de la stabilité.

Ces insulaires étaient nus comme presque tous ceux du grand Océan, mais on n'en avait pas encore vu qui fussent parés d'autant d'ornemens; ils avaient des colliers de coquillages, artistement travaillés, des bracelets, des plumes dans leurs cheveux. Ils reçurent avec plaisir des morceaux d'étoffe, de la clincaillerie et des clous. Ils appelaient les cocos *niou*.

On rentra ensuite dans le détroit; d'Entrecasteaux avait eu le plaisir de vérifier un des principaux points de l'assertion de Fleurieu, qui dans un excellent ouvrage intitulé : *Découvertes des Français au sud de la Nouvelle-Guinée en* 1768 *et* 1769, avait présumé que l'archipel des Arsacides était le même que les îles Salomon. Il aurait bien voulu reconnaître en entier cet archipel; mais il lui parut avec raison bien plus important de ne pas s'écarter de la route que La Pérouse avait dû parcourir.

Il prolongea donc la côte méridionale de Guadalcanar; la terre est bien boisée, et si élevée, qu'elle arrête les nuages; le temps doit y être constamment pluvieux. Pendant trois jours que les frégates y furent retenues, elles éprouvèrent des grains et des orages. On vit plusieurs naturels assis sur le rivage, à l'ombre de belles plantations de cocotiers et de bananiers.

Le 6 juin, on était vis-à-vis des îles Hammond;

la partie de la côte méridionale de l'archipel Salomon, qui est à l'ouest de ces îles, ayant été vue l'année précédente, d'Entrecasteaux crut devoir s'en éloigner, pour aller reconnaître les côtes septentrionales de la Louisiade, découvertes par Bougainville, et où La Pérouse avait annoncé qu'il se rendrait, après avoir visité les îles Salomon.

Le 11, on vit le cap de La Délivrance de la Louisiade. Il appartient à une île qui fut nommée *île Rossel*. Elle est couverte de bois épais. L'approche en est défendue par des brisans qui se prolongent à plus de treize lieues dans l'ouest. La partie de cet archipel que l'on reconnut, n'est qu'un amas d'îles, qui sont de même entourées ou liées par des récifs près desquels on ne trouve pas de fond.

Le 13, les frégates se virent environnées de terres basses et d'écueils, au milieu desquels des courans très-rapides de l'ouest-nord-ouest les avaient portées pendant la nuit. Elles restèrent toute la journée dans cette position dangereuse, dont elles ne purent sortir qu'à minuit.

Cet archipel avait offert beaucoup d'indices d'habitations; on avait souvent aperçu de la fumée. Le 16, on vit des naturels sur le rivage, et l'on entendit leurs cris. Deux petites pirogues où il n'y avait que trois hommes, se détachèrent de la côte et se dirigèrent vers la *Recherche*, mais la marche de

cette frégate était beaucoup trop rapide pour qu'ils pussent l'atteindre. Peu de temps après, une plus grande pirogue mit à la voile ; d'Entrecasteaux fit ralentir sa marche pour l'attendre, et afin d'attirer les naturels, on mit sur une planche, surmontée d'un petit pavillon d'étoffe rouge, des clous et des couteaux. Ils s'approchèrent de l'*Espérance*. Ils étaient timides et méfians; on ne put les déterminer à monter à bord; alors un officier gagna leur pirogue à la nage; ils témoignèrent de la crainte en le voyant venir à eux, quoiqu'ils fussent au nombre de douze ; il ne trouva pas d'armes dans leur pirogue; il n'y avait qu'une hache dont le tranchant était de pierre; ils ne voulurent pas s'en dessaisir. Ils avaient les cheveux laineux comme les insulaires de l'archipel de Salomon; ils étaient d'une taille médiocre et d'une complexion faible. Plusieurs portaient des bracelets tressés avec de la bourre de cocos, et des touffes de plumes dans leurs cheveux : leur ventre était serré par une corde qui en faisait plusieurs fois le tour; quelques-uns avaient le visage barbouillé de noir. Il est vraisemblable qu'ils voyaient pour la première fois des Européens, car ils faisaient peu de cas du fer. Leurs pirogues, qui sont assez bien sculptées, et peintes de diverses couleurs, avaient deux mâts et un balancier, sur lequel est une espèce de treillage, qui empêche de faire mouvoir

les pagayes, du côté où il est placé; elles ont un gouvernail de l'avant et un autre de l'arrière. On admira l'habileté de ces insulaires à faire route au plus près du vent, lorsqu'ils se dirigèrent vers la côte.

Le lendemain, on se trouva près d'une autre île d'un aspect ravissant. Tout annonçait une grande fertilité, et une population assez nombreuse. Les habitans de plusieurs petits hameaux se rassemblèrent sur le rivage, pour jouir du spectacle que leur offrait la vue des frégates.

Deux grandes pirogues s'arrêtèrent à une distance considérable, et bientôt reprirent le chemin de terre. Il en vint de moins grandes dans la journée ; elles s'approchèrent assez pour que l'on fît des échanges. Les insulaires n'avaient pas d'armes, ils ressemblaient à ceux que l'on avait vus la veille. Deux pirogues étaient près de l'*Espérance ;* tout à coup, sans la moindre provocation, l'une d'elles lança sur les Français une grêle de pierres ; heureusement, personne ne fut blessé : on tira sur ces perfides des coups de fusil, seulement pour les épouvanter.

Le 19, tandis qu'on naviguait avec la plus grande précaution, pour ne pas être entraîné par les courans, sur les îles que l'on avait à l'ouest, un grand nombre de pirogues vint autour des frégates. On ne put déterminer aucun des insu-

laires à venir à bord ; un vieillard en témoigna le désir, les autres l'en empêchèrent. Les étoffes rouges furent les seuls objets qui excitèrent leur cupidité. Sans doute ils aiment beaucoup les odeurs, et ont dans leurs îles différentes espèces d'arbres et de plantes aromatiques ; tous les objets qu'ils donnèrent étaient parfumés ; une écorce parut provenir du laurier nommé *culilaban*, qui est très-répandu dans les Moluques. Ils invitaient les Français à venir à terre; mais leur conduite devait naturellement inspirer de la méfiance.

L'*Espérance* s'étant trouvée très-près de terre dans la matinée, avait communiqué avec un grand nombre de pirogues. Vers midi, les insulaires avaient fait remarquer aux Français deux pirogues qui partaient de deux îles différentes, et qui allaient à la rencontre l'une de l'autre. Ils firent entendre qu'elles allaient se livrer combat, et que les vaincus seraient mangés par les vainqueurs. Ils manifestèrent en ce moment une joie féroce, comme s'ils eussent dû prendre part au festin. Bientôt les deux pirogues en vinrent aux prises. Les combattans se tenaient debout sur le balancier de leur pirogue, armés de pierres d'une main, et tenant de l'autre un bouclier pour se couvrir; ils se lancèrent des pierres pendant un demi-quart d'heure, avec beaucoup de force et une grande agilité; ensuite ils se séparèrent, et

chacun regagna son île. Ces boucliers étaient les premières armes défensives que l'on eût trouvées parmi les insulaires du grand Océan; ceux-ci échangèrent aussi un casse-tête qui était assez large et aplati à l'une des extrémités. Le bouclier était d'un bois très-dur, et avait près de trois pieds de haut. On fixe cette arme au bras gauche avec trois petits bouts de rotain.

Ces sauvages, quoique très-nombreux, n'avaient exercé aucun acte d'hostilité; cependant, l'un d'eux se leva tout à coup dans sa pirogue, et la dirigea sur le second chirurgien de l'*Espérance*, qui était sur la préceinte, en dehors du bâtiment. On aperçut assez à temps les mouvemens de l'insulaire, pour le coucher en joue: la pirogue où il était, s'éloigna sur-le-champ. Le groupe d'îles d'où venaient ces pirogues, fut nommé *Iles d'Entrecasteaux*; il fait partie de la Louisiade.

On prolongea jusqu'au 25 des îlots très-bas; au delà on voyait vers le sud des terres très-hautes; la prodigieuse quantité de hauts fonds, que l'on rencontrait à chaque instant, empêcha de les côtoyer de près. La reconnaissance que l'on venait de faire, prouva que la Louisiade est un archipel qui peut avoir 6 degrés d'étendue en longitude, et pas plus de deux degrés et demi en la-

Le 26, on vit les montagnes de la Nouvelle-Guinée, les plus hautes qu'on eût encore aperçues ; on distinguait en avant des terres de moyenne élévation, dont quelques-unes pouvaient appartenir à des îles situées près de la côte.

Le 29, les frégates débouquèrent par le détroit de Dampier ; ce ne fut pas sans courir de grands risques, car les reflets du soleil avaient empêché d'apercevoir un banc sur lequel on vit le fond des deux côtés du navire ; il était dépassé, lorsque le commandant donna ordre de sonder. On reconnut ensuite de nouveaux dangers ; et quand on les eut passés, on accosta de fort près la côte de la Nouvelle-Bretagne. Son aspect est très-agréable ; sa population doit être très-nombreuse, car le rivage est couvert d'habitations entourées de bocages de cocotiers.

La petite île la plus proche à l'ouest de la Nouvelle-Bretagne offrit aux Français le spectacle inattendu d'une éruption. La clarté du jour ne permettait pas d'apercevoir les flammes, mais une fumée épaisse sortait par intervalles du sommet de la montagne. Un torrent de lave embrasée se précipita le long de ses flancs jusqu'à la mer dont il fit bouillonner les eaux.

On suivit ensuite la côte septentrionale de la Nouvelle-Bretagne, le long de laquelle on découvrit plusieurs petites îles nouvelles, toutes très-

montueuses : un groupe fut nommé *Iles françaises*. Lorsqu'on fut parvenu vis-à-vis l'extrémité orientale de la Nouvelle-Bretagne, d'Entrecasteaux prit le parti de faire route par Java, où il devenait chaque jour plus pressant d'arriver. Le vin qui restait à bord s'était aigri, les farines s'étaient échauffées, le biscuit était vermoulu, la viande salée avait éprouvé une grande altération. Le scorbut faisait déjà des ravages parmi des hommes dont une navigation longue et pénible avait épuisé les forces. Le commandant lui-même était grièvement malade : son état avait tellement empiré, que le capitaine de *l'Espérance* et les officiers de *la Recherche* justement alarmés, le sollicitèrent plusieurs fois de se séparer de la première de ces frégates qui retardait la marche de la sienne, et à se rendre sous le plus bref délai à l'île de Waigiou. Il résista long-temps à des instances si pressantes ; enfin il y céda le 19 juillet ; il était trop tard ; il expira le lendemain.

A la nouvelle de sa mort, la consternation fut générale dans les équipages des deux frégates. Le 21 on lui rendit les derniers devoirs. Il fut facile de reconnaître pendant cette triste cérémonie que chacun sentait vivement la grandeur de la perte qu'il venait de faire : chacun rendit hommage aux vertus dont celui que l'on pleurait n'avait pas cessé de donner l'exemple.

D'Auribeau prit le commandement de l'expédition qui fut dirigée par M. de Rossel, devenu capitaine de *l'Espérance*.

Déjà l'on avait rejoint la route de l'année précédente, et l'on avait passé devant les îles de l'Amirauté. Le 11 août, on distingua les sommets des montagnes de Waigiou ; les vents contraires avaient prolongé la traversée des frégates, dont la position devenait de jour en jour plus critique. Enfin, le 17 elles laissèrent tomber l'ancre près de la côte de Waigiou, et le lendemain dans le port de Boni.

On put juger d'après les discours des insulaires, qu'ils redoutaient beaucoup l'approche des vaisseaux hollandais. Ils visitèrent souvent les Français, et leur apportèrent des tortues dont le bouillon procura un grand soulagement aux malades. S'étant aperçus du besoin qu'on en avait, ils les firent payer dix fois leur valeur. Ils vendirent aussi des œufs de tortue cuits et desséchés, de la chair de tortue boucanée, des poules, des cochons, des oranges, des cocos, des cannes à sucre, des bananes, des patates, des papayes, des ignames, du riz, ainsi que beaucoup d'autres comestibles.

La plupart des insulaires vont presque nus, à l'exception d'une ceinture d'étoffe grossière qui paraît être fabriquée avec l'écorce du figuier. Les

chefs portent un pantalon très-large et une camisole d'étoffe qu'ils achètent des Chinois : ceux-ci vinrent mouiller de temps en temps dans le lieu où étaient les frégates.

Cette île que ses habitans nomment *Ouarida*, est haute, très-inégale, et couverte d'arbres très-grands et très-touffus. Les naturalistes enrichirent leurs collections d'un grand nombre d'oiseaux curieux. Dans les différentes excursions que l'on fit, on ne rencontra qu'un très petit nombre de naturels. Les bords de la mer, quoique susceptibles par leur fertilité de nourrir une population nombreuse, sont peu habités. On n'y vit que peu de cases, dont la plupart étaient désertes ; elles paraissaient n'avoir été abandonnées que depuis très-peu de temps ; les habitans se retirent dans l'intérieur du pays à l'approche des vaisseaux qui paraissent sur la côte. Cette méfiance peut être attribuée à ce qu'ils sont continuellement en guerre avec leurs voisins. Tous les habitans des îles à l'est de Java ont coutume de s'attaquer à l'improviste pour faire des prisonniers qu'ils vendent ensuite aux Hollandais. Ceux-ci même enlèvent souvent des insulaires par supercherie.

Le chef de Ravak, petite île à l'ouest du mouillage, vint à bord des frégates, la veille de leur départ, et fut comblé de présens. Voyant qu'on virait au cabestan pour desaffourcher *l'Espérance*,

il se précipita dans la mer par un des sabords de la batterie, et ne se donna pas le temps de regagner les gens de sa pirogue; ceux-ci avertis par les cris perçans qu'il poussait, s'éloignèrent à l'instant; il ne put les rejoindre qu'à quelque distance au large.

Les insulaires s'étaient tenus éloignés des Français pendant les premiers jours de la relâche, mais lorsqu'ils connurent les intentions de leurs hôtes, leur nombre augmenta.

Le 27 août on partit de Waigiou; le 3 septembre on mouilla dans la rade de Bourou. Aussitôt le résident hollandais envoya un caporal offrir aux Français tous les rafraîchissemens dont ils avaient besoin. Bientôt des pirogues apportèrent du poisson, des fruits, des ignames et un bœuf. Ces attentions et l'aspect du pays firent naître des sensations agréables dans l'esprit des Français.

« Autant nous avions eu de plaisir au commencement de la campagne, dit M. de Rossel, à contempler dans des pays nouveaux les beautés de la nature sauvage, autant nous en eûmes à retrouver une terre cultivée et des hommes civilisés. Les mêmes beautés de la nature brute qui nous avaient d'abord transportés, ne nous frappaient plus que par leur triste monotonie; nous n'éprouvions que du dégoût à rencontrer des déserts pareils à ceux de la Nouvelle-Hollande. Ce

sentiment de curiosité qui avait excité en nous le désir de visiter les peuples sauvages et de connaître leurs mœurs, était entièrement éteint. Ces hommes si voisins de l'état de nature et sur la simplicité desquels nous avions eu des idées exagérées, ne nous inspiraient que des sentimens pénibles : nous avions vu plusieurs d'entre eux se livrer aux excès de barbarie les plus révoltans, et tous étaient encore plus corrompus que les peuples civilisés. Nos yeux fatigués depuis long-temps du spectacle de côtes arides et désertes, se reposaient avec une douce satisfaction sur un pays fertile qui nous rappelait nos anciennes habitudes; et notre âme, jadis accablée du poids de ses réflexions sur le sort de ces peuples féroces, s'épanouissait à l'aspect du bourg de Cayéli, de ses mosquées, de ses maisons assez nombreuses pour former une espèce de cité. Nous ne faisions plus de vœux que pour nous rapprocher de notre patrie. A cet éloignement de notre terre natale, tout Européen devenait un compatriote, tout Français eût été de notre famille. »

Le 4, tous les officiers allèrent faire une visite au résident Henri Commens, qui les reçut avec cordialité. Pendant le séjour des frégates, il s'empressa de rendre aux Français tous les services qu'ils pouvaient désirer; il leur fit faire par les esclaves de la Compagnie, leur provision d'eau et

de bois, et leur fournit tous les jours de la viande et des fruits.

Bourou serait susceptible d'alimenter un commerce considérable d'épiceries, si la compagnie hollandaise n'y faisait pas arracher soigneusement les jeunes plants de muscadier et de giroflier qui lèvent naturellement. L'établissement qu'elle y a formé n'est destiné qu'à empêcher les autres nations de l'Europe de prendre part au riche commerce dont les Hollandais se sont attribué le monopole. Les fortifications avaient été augmentées depuis l'époque où Bougainville visita ce port en 1768.

Deux vieillards qui avaient connu ce navigateur, firent une visite aux officiers français; ils les abordèrent avec la gravité que ce peuple met dans toutes ses actions, mais lorsqu'ils eurent appris que ces étrangers étaient des compatriotes de Bougainville, la joie éclata sur leurs visages; et ils versèrent des larmes de joie. M. de Rossel combla de présens ces deux intéressans vieillards, et leur donna à chacun une des médailles que l'on avait eu soin de distribuer dans le courant du voyage. « Lorsqu'ils se retirèrent, ajoute cet habile marin, je ne pus m'empêcher de porter envie au navigateur bienfaisant et humain qui le premier leur avait appris à chérir le nom français. »

Le bourg de Cayéli est habité par les Malais

mahométans. Les plus aisés font le commerce avec le peu de bâtimens chinois et hollandais qui viennent mouiller dans la rade ; ils leur achètent du riz, des toiles et quelques autres objets. Le reste des habitans est très-pauvre et peu laborieux. Ils se nourrissent de sagou, qu'ils préparent de différentes manières ; de poisson, que la pêche leur fournit en abondance, et des fruits que la terre produit presque sans culture.

Le bourg de Cayéli est bâti sur le bord de la mer dans une grande plaine marécageuse, bornée par de hautes montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre, et offrent un aspect très-pittoresque. On voit de grandes plantations de sagoutier tout près de l'établissement hollandais. Nulle part l'arbre qui fournit le bois de tek ne s'élève autant. On admire deux longues allées de ces arbres, qui ont plus de cent vingt pieds de haut. Le cayou-pouti des Malais croît abondamment dans les collines. L'île produit plusieurs bois de marquetterie assez recherchés des Chinois, et d'autres propres à la teinture.

Une rivière considérable traverse la plaine et se jette dans la mer, à quatre milles au nord-ouest du bourg ; elle est très-profonde et très-large. Ses rives sont ombragées par de très-beaux arbres ; Bourou doit, sans doute, à la grande élévation de ses montagnes, une rivière aussi forte.

L'intérieur du pays est habité par les naturels de l'île qu'on nomme en malais *Alfouras;* il est divisé, ainsi que le territoire d'Amboine, en cantons, ayant à leur tête des chefs ou Orang-kaies, parmi lesquels la compagnie a soin d'exciter une grande rivalité; elle les entretient dans la crainte de sa puissance, pour s'assurer qu'ils travailleront de bonne foi à extirper les arbres à épicerie qui croissent dans leur territoire; elle désire même qu'ils n'aient pas à se plaindre de son gouvernement, afin qu'ils ne songent point à en changer.

Les oiseaux, surtout les perroquets, sont tellement multipliés sur cette île, qu'il est très-vraisemblable qu'elle en tire son nom, qui en malais signifie oiseau. Les cerfs, les chèvres et les sangliers sont si répandus dans les bois, que les naturels en fournissent au résident, tant qu'il en veut, pour deux coups de fusil par chaque pièce. On y rencontre aussi le babiroussa.

Le 15 septembre, on sortit de la rade de Cayéli; le 3 octobre, on mouilla le long de la côte de Boutoun; près d'un village entre les hautes montagnes de l'intérieur de l'île et le bord de la mer, s'élevaient des collines garnies d'habitations, qu'entouraient des terrains cultivés. Plusieurs pirogues se détachèrent du rivage et vinrent à bord des frégates, apporter des volailles, des ignames, des bananes, des giraumons. Les insulaires préfé-

raient aux pièces de monnaie, des haches, des limes, des couteaux et des outils de charpentier.

On suivit la côte de Boutoun jusqu'au détroit de Salayer. Le grand nombre de pirogues qui vint visiter les frégates, annonçait une population nombreuse. Indépendamment des vivres, elles apportaient une quantité de singes, de perroquets et de cacatoès, que les matelots échangèrent contre de vieilles hardes, dont les insulaires parurent très-avides.

Le 8 octobre, on était vis-à-vis de la ville de Boutoun, bâtie en grande partie au pied d'une montagne peu élevée, mais très-escarpée, au sommet de laquelle on voyait de grands bâtimens entourés de murailles, qui ressemblaient à des fortifications. C'est la résidence du sultan, qui étend sa domination sur l'île de Mouna, et sur plusieurs îles voisines. Il est allié de la Compagnie, qui n'a pas d'établissement à Boutoun, où elle ne trouverait aucun avantage pour son commerce. Le sultan a consenti à ce que toutes les îles dont il est souverain fussent visitées annuellement par deux sergens qu'on y envoie du comptoir de Macassar, et qui sont chargés de faire extirper tous les plants de giroflier et de muscadier.

Deux orang-kaies vinrent visiter le commandant de l'expédition, et demandèrent au nom du sultan, d'où étaient les frégates, et où elles allaient.

On les reçut très-amicalement, et on satisfit à leurs questions. Ils exagérèrent beaucoup leur importance; on n'y eut pas recours, et on n'eut pas lieu de s'en repentir, car à l'exception des bœufs, on obtint en abondance toutes les denrées que le pays pouvait fournir.

Plusieurs officiers et les naturalistes allèrent à terre, et visitèrent les environs de la ville de Boutoun; le paysage leur parut très-agréable, et le terrain bien cultivé. Ils firent quelques tentatives pour être admis auprès du sultan, mais l'accès du palais leur fut interdit. Cependant les sergens hollandais qui faisaient leur tournée, les conduisirent dans l'enceinte des murailles, qui avait paru considérable; ils y trouvèrent une grande ville dont les rues sont fort étroites, quoique assez bien alignées. Les maisons sont à un étage, bâties en bois comme presque toutes celles des Orientaux, et couvertes en feuilles de palmier.

Les habitans ont poussé l'industrie plus loin que les insulaires de tout cet archipel; ils fabriquent une assez grande quantité de toiles de coton généralement d'un assez beau tissu; quelques-unes sont même d'une finesse remarquable. Le rouge et le bleu sont leurs couleurs favorites; ils demandaient un prix excessif de ces toiles.

L'île est exposée aux incursions des Papous et des insulaires de Céram et de Mindanao. Les pre-

miers sont leurs ennemis les plus redoutables ; leur nom seul leur cause de l'effroi.

Le 11 octobre on passa le détroit de Salayer; le 16 on eut connaissance de la côte occidentale de Madouré. L'on mouilla plusieurs fois le long de la côte de cette île. Le 19, un officier partit dans le grand canot pour aller à Sourabaya dans l'île de Java, exposer au gouverneur le motif du voyage des frégates, lui demander l'entrée du port, et lui faire le détail de tous les besoins qu'on éprouvait.

Le canot devait être de retour le 20 ou le 21 au plus tard; cependant on ne le revit pas le 22; l'on conçut de vives inquiétudes : les Français avaient remarqué que depuis leur arrivée au mouillage, aucune embarcation ne s'était approchée d'eux; ils avaient même cru remarquer que tous les bateaux pêcheurs qui naviguaient le long de la côte, avaient pris soin de les éviter. Cette méfiance, jointe à l'absence prolongée de l'officier, donna lieu de craindre que la France ne fût en guerre avec la Hollande; d'un autre côté, la lettre des états généraux dont l'officier était porteur, rassurait sur le sort des frégates, même dans le cas où cette supposition aurait été fondée. Il était temps que cette incertitude finît, car la dyssenterie exerçait ses ravages à bord des bâtimens. On envoya un autre canot en parlementaire à Sourabaya.

Le 25, le commandant reçut une lettre de l'officier; il l'informait des grands événemens qui s'étaient passés en France depuis le départ de l'expédition, et ajoutait que la guerre étant déclarée entre ce pays et la Hollande, le commandant de Sourabaya n'avait pas voulu le laisser revenir à bord des frégates avant d'avoir reçu des ordres de Batavia. Dans la crainte que les dispositions de la régence ne fussent pas favorables, le commandant jugea qu'il n'y avait pas un moment à perdre, et qu'il fallait s'occuper de mettre l'expédition en sûreté. Il rassembla les officiers des deux états-majors, leur représenta l'état des choses, et leur demanda leur avis sur le parti qu'il y avait à prendre. Malgré l'extrême détresse où l'on se trouvait, on résolut d'un consentement unanime de mettre à la voile le lendemain pour l'Ile-de-France.

Au grand étonnement de tout le monde, l'officier revint au milieu de la nuit; il annonça que le conseil supérieur de Batavia levait toutes les difficultés qui s'étaient opposées à l'entrée des frégates dans la baie de Sourabaya, et promettait de les traiter comme celles d'une puissance amie. Le commandant crut devoir profiter des offres qu'on lui faisait. En conséquence, aussitôt que les pilotes furent arrivés, il fit le signal d'appareiller. Le 27 octobre, on mouilla à l'entrée de la rivière de Sourabaya.

L'effet produit par la nouvelle des événemens survenus en France amena la fin de l'expédition. Les frégates furent désarmées et vendues au gouvernement hollandais. D'Auribeau mourut à Samarang le 24 août 1794. M. de Rossel, commandant de la frégate *l'Espérance*, s'embarqua ensuite pour l'Europe sur un vaisseau hollandais, et se chargea, comme le plus ancien officier de l'expédition, de rapporter tous les papiers qui contenaient le résultat des travaux de la campagne. Mais ayant été pris par une frégate anglaise dans le nord de l'Ecosse, il fut conduit en Angleterre. Les papiers et les plans qui avaient été retenus par l'amirauté, lui furent enfin rendus à l'époque de son retour en France, et sans doute cette autorité britannique a pu faire usage des renseignemens qu'elle a tirés de ces documens, lorsqu'en 1797 et 1798 elle envoya reconnaître les découvertes faites à la terre Van-Diemen, comme on le verra dans une autre partie de cet ouvrage.

En 1808, M. de Rossel publia la relation du voyage de d'Entrecasteaux, rédigée d'après le journal même écrit en entier de la main de ce navigateur jusqu'à sa mort.

On a vu, en lisant l'extrait de cette relation, que La Pérouse n'avait paru dans aucun des lieux visités par d'Entrecasteaux. L'on est malheureusement trop fondé à croire que les frégates *la*

Boussole et *l'Astrolabe* ont péri dans les parages qui leur restaient à parcourir au nord-est de leur dernier point de départ, parages où tous les navigateurs ont jusqu'à présent rencontré des écueils qui étaient inconnus. La manière dont elles ont toujours navigué à la portée de la voix, aura rendu commun à toutes deux le même écueil; elles auront éprouvé le malheur dont elles avaient été si près le 6 novembre 1786, et auront été englouties avant de pouvoir aborder à aucune terre.

Plusieurs fois le bruit a couru que des infortunés échappés au naufrage avaient été recueillis sur une île déserte par des navigateurs; mais ces récits répétés ont tous un air de ressemblance; les circonstances n'en sont pas vraisemblables et ils ne soutiennent pas un examen sérieux.

On a cherché à tirer parti d'une circonstance racontée par M. La Billardière, un des naturalistes de l'expédition de d'Entrecasteaux, dont il a aussi publié une relation. Il dit que la pirogue des insulaires étrangers, qui, le 4 mai, arrivèrent dans le port de Balade, avait une de ses planches enduite d'une couche de vernis. Elle semblait, dit-il, avoir appartenu à quelque vaisseau Européen, et je ne pus en douter, quand j'eus reconnu que la chaux de plomb entrait en grande quantité dans la composition de ce vernis. Cette

planche provenait sans doute d'un vaisseau d'une nation civilisée, qui s'était perdu sur leurs côtes; j'engageai ces sauvages à nous raconter ce qu'ils savaient à ce sujet; ils firent voile aussitôt à l'ouest, en nous promettant de revenir le lendemain pour apporter les renseignemens; mais ils ne furent pas fidèles à leur promesse, et nous n'eûmes pas occasion de les revoir.

Le récit de d'Entrecasteaux ne fait pas mention de la planche vernie; au reste elle pouvait provenir du naufrage d'autres navires que ceux de La Pérouse : car depuis 1788, les parages situés entre la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Hollande, ont été fréquentés par les Européens avant le voyage de d'Entrecasteaux, et quelques bâtimens y ont péri. Le mouvement de la mer a pu porter leurs débris loin des lieux témoins de leurs désastres.

Il est très-douteux qu'on retrouve des traces de La Pérouse sur l'archipel presque inconnu qui est à l'est, et au nord-est de la Nouvelle-Calédonie. En effet, si ce navigateur eût péri dans un archipel habité et si rapproché d'autres terres connues, il semble qu'une partie de son nombreux équipage eût pu se sauver, et même parvenir à donner de ses nouvelles. Les bancs de corail, indiqués par d'autres marins, qui en ont été les victimes, mais qui ont pu ensuite se sauver, ou

ceux qui se prolongent si avant en mer tout à l'entour de la Nouvelle-Calédonie, auront sans doute été le théâtre des dernières malheurs de La Pérouse.

M. Beautemps Beaupré, membre de l'Académie des Sciences, à qui nous devons le bel atlas qui accompagne la relation de l'expédition de d'Entrecasteaux, dans laquelle il servait comme ingérieur hydrographe, ainsi qu'on l'a vu plus haut, pense que très-probablement la faiblesse de l'équipage de La Pérouse ne lui ayant pas permis de gagner assez tôt Tongatabou, comme il l'avait projeté, il aura voulu relâcher à la Nouvelle-Calédonie, où il devait espérer, d'après ce qu'en avait dit Cook, de trouver des vivres, un mouillage et des habitans hospitaliers; mais qu'au lieu de ce qu'il s'y était promis, il n'aura trouvé que la mort; sur cette chaîne effroyable de récifs, où les vaisseaux de d'Entrecasteaux pensèrent se perdre plus d'une fois; et si quelques personnes de l'équipage purent gagner la grande terre, ils durent y devenir victimes des habitans qui, suivant ce que nous apprend le voyage qu'on vient de lire, sont au nombre des plus féroces antropophages.

VOYAGE

DE PORTLOCK ET DIXON

AUTOUR DU MONDE ET PRINCIPALEMENT A LA CÔTE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE. (1785 A 1788).

Les énormes profits que les deux vaisseaux employés dans le dernier voyage du capitaine Cook avaient fait à la Chine sur les fourrures qu'ils y avaient portées de la côte nord-ouest de l'Amérique, excitèrent les spéculations d'un grand nombre de négocians armateurs. Bientôt les Européens et les habitans des Etats-Unis de l'Amérique se montrèrent empressés de puiser à cette nouvelle source de richesses; le commerce des pelleteries semblait assurer des bénéfices si immenses, et se présentait avec des attraits si irrésistibles, que les Espagnols même et les Portugais sortant de leur indolence, se disposèrent à faire des expéditions, ceux-ci de Macao, ceux-là des Philippines.

Dès 1785, des Anglais avaient expédié des navires de Canton, de Calcutta et de Bombai. Les navigateurs expédiés pour la côte nord-ouest, y

avaient fait des découvertes, mais la plupart ne publièrent pas les relations de leurs voyages.

La première expédition, qui partit d'un port d'Europe, fut celle de Portlock et Dixon. Au mois de mai 1785, une société de commerce fut formée à Londres; elle équipa deux grands navires, le *King George* (roi George), de 329 tonneaux, et le second, *Queen Charlotte* (reine Charlotte), de 200 tonneaux. Portlock commanda le premier de ces navires, Dixon le second : tous deux s'étaient formés sous le capitaine Cook aux grandes navigations.

Les deux vaisseaux partirent le 2 septembre 1785 de la rade des Dunes. Le 3 janvier 1786, on vit les îles Falkland où l'on relâcha pendant vingt jours. Le 4 février, le cap Horn fut doublé. Le 24 mai, on découvrit Ovaïhy. Le 26, on mouilla dans la baie de Karakakoa. Des pirogues chargées de provisions entourèrent bientôt les bâtimens. On ne put pas aller remplir les futailles à terre, parce que les indigènes avaient mis le tabou sur les sources d'eau douce. Alors il fallut aller à Vahou : on y trouva une source d'eau excellente; mais il était difficile d'en approcher et surtout de débarquer et de rembarquer les futailles à cause d'un récif qui bordait presque entièrement la côte. Dixon voyant cet obstacle, se servit d'un moyen excellent pour y obvier. S'étant aperçu que

la plupart des naturels avaient dans leurs pirogues des calebasses pleines d'eau, il ordonna de les acheter. On donna en échange des clous, des boutons et d'autres bagatelles. Ce trafic fut si fort du goût des Indiens, qu'ils ne s'occupèrent plus que d'aller chercher de l'eau et de l'apporter aux vaisseaux. Non-seulement ils furent approvisionnés d'eau avec une très-légère dépense, mais les embarcations, les futailles et les cordages ne souffrirent pas, et les matelots ne furent pas mouillés. On porta les malades à terre, espérant qu'un court séjour leur serait avantageux; la chaleur était si étouffante, et les naturels si importuns, qu'il fallut les ramener à bord. Le 5 juin on partit, et le 7 on alla mouiller dans la baie d'Yam, sur la côte d'Oniheou. Les malades furent portés à terre, on embarqua quelques vivres et l'on fit voile le 13.

Le 16 juillet on aperçut la côte nord-ouest de l'Amérique. On avait dans la matinée été entouré d'oiseaux de mer, et l'on avait vu flotter beaucoup de goëmon et de pièces de bois. Le soir, on vit un grand nombre de baleines, qui jouaient à l'entour des vaisseaux. Le 19, à l'instant où l'on entrait dans la rivière de Cook par 60 degrés de latitude nord, on fut surpris d'entendre un coup de canon, qui paraissait avoir été tiré d'une baie devant laquelle on se trouvait. Portlock fit aussi-

tôt répondre à ce signal, tout en s'épuisant en conjectures pour deviner d'où il provenait, Au moment où l'on entrait dans la baie, une chaloupe qui s'était détachée du rivage, s'avança vers *le Roi-George;* ceux qui la montaient étaient des Russes. Bientôt plusieurs pirogues qui leur appartenaient s'approchèrent du vaisseau. On apprit qu'ils étaient venus d'Ounalachka pour traiter des pelleteries. Les rameurs des pirogues étaient des naturels de Kodiac. Les Russes avaient eu de fréquentes querelles avec les habitans de la baie. Plusieurs fois ils en étaient venus aux mains avec eux; ils ajoutèrent qu'ils ne se couchaient jamais sans avoir auprès d'eux leurs fusils chargés.

Les Anglais remontèrent la rivière dans l'espérance de rencontrer des indigènes et de pouvoir se procurer des pelleteries. N'ayant pu en traiter qu'une petite quantité, ils partirent de ces lieux, dont Cook a donné une description détaillée. Après avoir vainement essayé de pénétrer dans la baie du Prince-Guillaume, ils quittèrent la côte du Nord pour se porter sur celle du nord-ouest. Les vents, les orages les contrarièrent continuellement; ils ne purent aborder nulle part, quoiqu'ils eussent eu plusieurs fois connaissance de la terre: cependant ils parvinrent à l'entrée de Noutka; mais la saison était si avancée que le 28 septembre, Portlock résolut d'abandonner la côte,

pensant avec raison qu'il y aurait moins de danger pour la santé des équipages à les occuper à la mer, en allant aux îles Sandwich, et en revenant de cet archipel à la côte, que de les faire hiverner dans un pays dont la rigueur du climat et la rareté des subsistances devaient également lui faire redouter le séjour.

On chercha vainement dans cette traversée l'île de Nuastra-Senhora da Gorta : les Anglais n'eurent pas plus de succès que La Pérouse. Le 15 novembre, on aperçut Mona-Roah, la plus haute montagne d'Ovaïhy. Comme on avait éprouvé l'année précédente que la baie de Karakoa n'offrait qu'un mauvais mouillage, on résolut d'en chercher une autre au sud-ouest que Cook avait visitée; elle ne fut pas trouvée convenable; et après avoir louvoyé au milieu des îles en ralliant la terre pour se procurer des vivres, on laissa tomber l'ancre dans une baie de Vahou.

Les Anglais restèrent aux îles Sandwich jusqu'au 13 mars 1787. Leurs relations avec les naturels furent très-amicales. Tiri-tiri, roi de Vahou, leur fit plusieurs visites; c'était un homme d'une cinquantaine d'années et de bonne mine; il était accompagné de ses deux neveux, Piapia et Miaré, qui parurent les plus beaux hommes que l'on eût vus dans cet archipel. Tiri-tiri apportait toujours quelques présens, tels que des cocos,

des poissons, ou un petit cochon; Dixon lui en donnait toujours dix fois la valeur, pour se concilier sa bienveillance. Un jour on prit un gros requin; Dixon sachant que ce serait un cadeau très-agréable à faire au roi, en avertit des naturels qui étaient à bord. Tiri-tiri dépêcha aussitôt son fils et plusieurs de ses officiers dans une grande pirogue pour recevoir le poisson, et donner en retour un cochon; mais le fils du roi se fit payer le don que son père envoyait.

Le 15 décembre après-midi, toutes les pirogues s'éloignèrent des vaisseaux; et l'on n'en revit pas dans la soirée, ce qui surprit beaucoup; on soupçonna qu'il y avait eu un tabou dans l'île, ou défense d'en sortir. Le 16 on n'en vit pas davantage. Enfin le 17 vers 10 heures du matin, un Indien que l'on ne connaissait pas, vint à bord avec un petit cochon, et apporta aussi une branche de cocotier pour fixer au haut du mât. Cette circonstance fit espérer aux Anglais que le tabou était levé. Bientôt après un vieux prêtre qui leur faisait de fréquentes visites, arriva selon sa coutume avec différentes bagatelles dont il recevait toujours cinq fois la valeur. On l'avait fortement soupçonné d'être la cause du tabou, parce que le 15 il avait quitté le *Roi-George* d'un air mécontent, et qu'on ne l'avait pas revu depuis; on ne se trompait pas, mais on ne put rien appren-

dre de lui sur ce qui avait eu lieu dans l'île. Il répéta plusieurs fois d'une voix forte que Tiri-tiri était un menteur et un fourbe. D'après ces exclamations, on resta convaincu qu'il s'était passé quelque chose de contraire aux usages et aux lois.

Vers midi, Tiri-tiri vint à bord, et fit son présent accoutumé; un grand nombre de pirogues arrivèrent ensuite; on acheta des provisions, mais on ne put pas s'informer exactement de la cause du tabou. Des indigènes donnèrent à entendre qu'une fête solennelle s'était célébrée sur le sommet d'une montagne que l'on apercevait des vaisseaux. Effectivement, le 14 on avait vu les naturels très-occupés sur cette montagne; le lendemain on reconnut distinctement qu'ils élevaient un édifice sur le sommet, qui le 16 fut entouré pendant toute la journée d'une foule nombreuse; dans la soirée, il y avait eu des feux allumés près de l'édifice; le 17 on n'avait presque pas vu de naturels sur la montagne. Toutes ces circonstances indiquaient qu'il y avait eu une cérémonie. On crut comprendre aux discours des insulaires qu'il s'y était offert un sacrifice humain; mais on ne savait pas si un homme ou une femme avait été immolé.

Bientôt on eut l'explication de ce mystère, elle fut horrible. Comme on remarquait qu'il n'y avait

plus de femmes dans les pirogues qui venaient à bord, on en demanda la raison. On apprit qu'on les empêchait de s'embarquer parce qu'une femme avait mangé du cochon à bord d'un des navires anglais. Cette nourriture leur est interdite; alors on conjectura que cette malheureuse avait été victime de la rigueur de la loi religieuse de son pays.

Une autre cause avait rassemblé les insulaires sur la montagne. La maison que l'on y avait vue en construction, s'élevait par ordre de Tiri-tiri. Il voulait que les insulaires vinssent y déposer tout ce que leur procurerait leur commerce avec les Anglais. Quand elle fut achevée, il fit tabouer la baie; les insulaires reçurent l'ordre d'apporter sur la montagne les objets qu'ils avaient reçus, et le roi trouva moyen, sous différens prétextes, de s'en approprier la moitié. Cette circonstance fit deviner le motif de la colère du grand prêtre.

La chaloupe du *Roi-George* était amarrée à l'arrière de ce vaisseau. Un mousse y avait l'œil le jour et la nuit. Quelques insulaires profitant d'une nuit très-noire, s'avancèrent en pirogue vers le bâtiment; malgré l'obscurité, on les vit très-occupés autour du cablot de la chaloupe. Alors Dixon tira deux coups de fusil par-dessus leur tête; ils s'éloignèrent avec précipitation. On hissa prudemment l'embarcation à bord, et l'on eut en

général peu à se plaindre des vols, parce que l'on empêchait, autant qu'il était possible, les naturels de rôder autour des vaisseaux.

Le 19 décembre, on quitta le mouillage pour aller prendre celui d'Otouaï. Piapia et un autre insulaire, échanson du roi, s'embarquèrent avec Portlock pour le suivre en Angleterre; leurs parens et leurs amis témoignèrent, en se séparant d'eux, une grande affliction qu'ils partagèrent, mais dont la nouveauté de ce qui les entourait tempérait la vivacité.

Les vaisseaux firent, à leur nouveau mouillage, leur provision d'eau et de vivres avec la plus grande facilité; lorsque l'on vit que les naturels n'en apportaient plus autant, l'on gagna Oniheou. La rade de cette île n'étant pas bonne, on revint à la fin de janvier 1787, mouiller dans celle d'Otouaï. Abbenoué, un des chefs, qui avait très-bien accueilli les Anglais l'année précédente, leur donna encore des marques d'amitié. De leur côté, ils lui rendirent un grand service en le dissuadant de se livrer à sa passion pour l'ava. L'usage immodéré de cette boisson l'avait couvert d'une lèpre blanche, et avait beaucoup affaibli sa vue. Quand il eut cessé d'en boire, ses infirmités diminuèrent à vue d'œil. Son fils Tyheïra rendait aussi de fréquentes visites aux Anglais; mais c'était uniquement dans des vues intéressées; et il était si avide,

qu'il ne dédaignait pas le don de la plus légère bagatelle.

D'autres chefs venaient aussi voir les Anglais, entre autres un frère du roi, qui arrivait toujours dans une grande et belle pirogue, et accompagné d'une suite nombreuse. Il apportait rarement quelque chose dont il voulût disposer. Sa fille, jolie enfant de sept ans, était ordinairement avec lui. Il lui témoignait une tendresse vraiment paternelle, et la portait presque toujours dans ses bras; quand il était fatigué, ses officiers s'efforçaient à l'envi de se charger de ce précieux fardeau. Dixon fit présent à cette petite fille d'un collier de verroterie, dont elle fut enchantée.

Le 5 février, le roi vint à bord du *Roi-George*.

On vit parmi les gens de sa suite, Piapia qui, dégoûté de la mer, s'était débarqué.

Les questions du roi d'Otouaï décélaient un homme doué d'une curiosité louable et de bon sens. Il comprit parfaitement l'usage de la boussole, et demanda vers quel point répondait la situation de l'Angleterre. Il voulut aussi savoir à quelle distance cette île était de la sienne.

Abbenoué avait invité les officiers des vaisseaux anglais à un grand repas. On profita de cette occasion pour faire une excursion dans l'île. Elle consiste, comme celles de cet archipel, en une montagne au pied de laquelle une plaine se pro-

longe jusqu'à la mer. Le terrain quoique sec, parut fertile ; la plus grande partie était inculte et tapissée seulement d'une herbe longue et forte. On arriva dans le village de Rappa, auquel conduisait une belle allée de cocotiers, de chaque côté, des terres humides étaient plantées en cannes à sucre et en tarro. On avait espéré voir les naturels travailler aux étoffes qu'ils fabriquent ; cette attente fut déçue, parce que les ouvriers, excités par la curiosité, quittèrent leur ouvrage, et entourèrent les étrangers.

Pendant que l'on causait avec eux, on entendit un bruit semblable à celui de pierres lancées avec violence ; au même instant, les insulaires s'enfuirent avec précipitation. C'était Tyheïra, qui de crainte que la foule n'incommodât les Anglais, avait pris ce moyen de la dissiper.

Après le repas, qui fut exquis, l'on visita une autre partie de l'île. On remonta pendant deux milles, dans une pirogue conduite par un naturel, une petite rivière qui serpentait dans une vallée étroite et rocailleuse. Ses bords étaient extrêmement pittoresques. On alla ensuite à pied vers un village où Abbenoué faisait sa résidence, et où il avait plusieurs maisons.

En revenant de ce village sur le bord de la mer, on rencontra beaucoup d'habitations éparses ; leurs maîtres invitaient les Anglais à s'asseoir sous

l'ombrage des arbres qui les entouraient; les femmes leur apportaient des cocos, d'autres éventaient ceux qui paraissaient fatigués. On était ravi de leurs bons procédés. La vallée que l'on suivait était entièrement consacrée à la culture du tarro.

Au mois de mars on se rendit à Vahou. Les habitans n'apportèrent pas de vivres à cause du tabou. D'après les renseignemens que les Anglais recueillirent, il leur parut que Tiara, roi de cette île, ennuyé de leurs fréquentes visites, avait pris ce moyen de s'en débarrasser, parce qu'il craignait qu'ils ne voulussent s'établir chez lui. Ils essayèrent donc de se procurer des provisions à d'autres îles; ils n'en eurent qu'une petite quantité, et le 13 mars ils firent voile pour l'Amérique.

Le 23 avril, les Anglais étant par 59° 9′ nord et 50° 4′ ouest de Greenwich, virent la terre; c'était l'île Montagu, située vis-à-vis de la baie du Prince-Guillaume. Le 24, cinq pirogues les accostèrent. Les naturels firent beaucoup de signes d'amitié, mais ils n'avaient aucune espèce de pelleteries à échanger. Lorsqu'on leur eut dit le mot de leur langue qui signifie peau de loutre, ils montrèrent la baie. Ayant aperçu à bord des chiens, ils sifflèrent comme lorsqu'on appelle un de ces animaux en Europe, et leur répétèrent le mot *touzer* (ici). Ils avaient fait usage de plusieurs mots anglais. Cette circonstance et quelques autres in-

dices donnèrent lieu de penser que des vaisseaux de cette nation se trouvaient dans la baie, ou en étaient sortis depuis peu de temps.

Ces Indiens avaient des pendans d'oreille en verroterie, des couteaux et différens outils de fer, que sans doute ils tenaient des Russes. On attendit pendant quelques jours, espérant qu'ils viendraient trafiquer. On finit par entrer dans la baie, et l'on nettoya les vaisseaux.

Cependant, Dixon partit le 5 mai avec les chaloupes des deux bâtimens et un canot pour visiter les anses de la baie et traiter avec les Indiens. On en vit plusieurs qui, pendant la nuit, épièrent l'occasion de voler les embarcations. Il acheta quelques peaux de loutre; mais les intentions des Indiens lui parurent suspectes; quelques-uns lui avaient fait entendre qu'un vaisseau se trouvait dans une crique du voisinage; on l'y conduisit; il vit que c'était *le Nootka*, senau anglais, parti du Bengale, et commandé par le capitaine Meares. Celui-ci vint ensuite à bord du *Roi-George*, et apprit à Portlock que depuis quelques années plusieurs navires venus des Indes-Orientales avaient traité des fourrures sur cette côte.

Portlock et Dixon voyant que cet endroit n'était pas très-favorable à la traite, résolurent de se séparer. *Le Roi-George* resta dans la baie, *la*

Reine-Charlotte partit pour Noutka. *Le Roi-George* envoya sa chaloupe à la rivière de Cook, et fut plusieurs fois visité par les Indiens. C'étaient tous des voleurs déterminés, et le portrait que La Pérouse a tracé de ceux qui habitent le port des Français, convient parfaitement à ceux de la baie du Prince-Guillaume. Portlock longea ensuite la côte en allant à l'est, et découvrit plusieurs hâvres, à l'un desquels il donna son nom; il est par 57° 48′ nord. Tandis qu'il y était à l'ancre, il détacha sa chaloupe pour visiter la côte au sud-est et traiter des fourrures, elle parvint dans sa course à l'embouchure d'un canal étroit dans lequel elle s'engagea, ce qui la fit aboutir à la partie septentrionale de la baie de Guadaloupa des Espagnols, à l'est-nord-est de leur mont San-Jacinto et du cap del Engano (cap et mont Edgecombe de Cook) par 57° 10′ nord. Cette route prouva que ce cap et cette montagne forment la partie méridionale d'une île étroite, d'environ dix lieues de long, et qu'ils n'appartiennent pas au continent. Portlock imposa des noms à tous ces endroits, termina sa traite, fit route pour les îles Sandwich, et ensuite pour la Chine.

Dixon, de son côté, en allant à l'est, découvrit à la hauteur de la baie de l'Amirauté de Cook, vers 59° 30′ nord un port qu'il nomma port *Mulgrave*, et y mouilla. C'est le même que la *baie de*

Monti de La Pérouse. Les habitans auxquels on adressa quelques mots de la langue de la baie du Prince-Guillaume, ne les comprirent pas. Il était évident qu'ils appartenaient à une nation différente; d'ailleurs, la forme de leurs pirogues le prouvait suffisamment. On leur vit beaucoup de grains de verroterie, des couteaux et des outils de fer; ce qui indiquait que des vaisseaux européens avaient précédé Dixon dans cet endroit; d'ailleurs, les Indiens n'apportèrent que des pelleteries médiocres.

Les détails que le navigateur anglais donne sur le pays et sur ses habitans, ne diffèrent en rien de ceux qu'on lit dans la relation de La Pérouse. Mais l'Anglais y trouva une femme qui lui parut jolie, lorsqu'elle se fut débarbouillée : c'était apparemment un objet unique dans son espèce.

Le commerce que l'on faisait dans cet endroit était si peu important qu'on le quitta le 4 juin. Le 11, on aperçut le cap Edgecombe; le lendemain pendant qu'on manœuvrait pour entrer dans une grande baie qui semblait offrir un bon mouillage, (c'était la baie Guadaloupa des Espagnols, nommée *Norfolk-Bay* par Dixon), on vit s'avancer avec beaucoup de vitesse une grande chaloupe pleine de monde. Ils vendirent quelques fourrures, et firent entendre qu'on en trouverait en quantité dans une baie voisine. Dès qu'ils avaient aperçu

le vaisseau anglais, ils avaient arboré à une longue perche une touffe de plumes blanches que l'on avait prise de loin pour un pavillon, ce qui avait occasioné des conjectures à l'infini.

Un officier qui faisait la reconnaissance des embranchemens de la baie, aperçut une caverne dans le flanc d'une montagne. La curiosité l'y conduisit, ses yeux furent frappés de l'éclat d'un objet qui brillait dans le fond de l'antre; il s'approcha, et vit que c'était une boîte carrée renfermant une tête humaine. La boîte était ornée de petits coquillages, et paraissait n'avoir été déposée que depuis peu de temps dans cet endroit. Le même usage avait été observé au port Mulgrave.

Les Indiens de cette baie préféraient en échange de leurs pelleteries, le fer aux autres marchandises; cependant ils acceptèrent aussi des bassins d'étain; ils se souciaient peu des haches et des houes; ils dédaignaient les grains de verroterie. Au bout de quelques jours le commerce déclina, les Indiens n'apportaient plus que des lambeaux de peau, la plupart usés; ils n'avaient plus autre chose à offrir.

Un vieillard très-intelligent fit comprendre que deux vaisseaux étaient venus dans ces parages, il y avait bien long-temps, et que l'un d'eux était beaucoup plus grand que *la Reine-Charlotte*,

qu'ils portaient un grand nombre de canons, et que les hommes qui montaient ces bâtimens étaient de la même couleur que les Anglais, et vêtus comme eux : ce vieillard montra une chemise de toile blanche qu'on lui avait donnée et qu'il gardait comme une curiosité. On l'examina, et on reconnut qu'elle était faite à la manière des Espagnols. Ainsi l'on jugea que les bâtimens dont parlait ce vieillard, étaient ceux de l'expédition espagnole qui avait exploré ces côtes en 1774 et 1775, et dont Dixon avait connaissance; les détails en avaient été publiés en anglais; il le dit dans sa relation, il n'ignorait donc pas que les Espagnols avaient imposé des noms aux lieux où il se trouvait.

On emplissait les pièces à eau à un ruisseau qui coulait à peu de distance du vaisseau; et on abattait du bois dans le voisinage. Les Indiens furent d'abord assez tranquilles, mais ils ne tardèrent pas à essayer de vider les poches des Anglais et même de voler les outils des ouvriers. Il fallut donc prendre des précautions pour se mettre à couvert de leurs attaques; et l'on n'alla plus à terre que bien armé. Heureusement la vue des fusils leur imposa un certain respect et prévint toute querelle.

La côte de la baie était bien garnie de pins; on y voyait une prodigieuse quantité de noisetiers,

des arbres et des arbustes chargés de fleurs, des groseilliers et des framboisiers. On y cueillit beaucoup de persil excellent, et de la saranne.

Les oiseaux aquatiques étaient peu nombreux et farouches; les Anglais pêchèrent avec succès différentes espèces de poissons. Les naturels prenaient des flétans et des saumons, qu'ils étendaient sur le rivage pour les faire sécher; mais on n'eut pas occasion de connaître le procédé qu'ils employaient.

On n'évalua pas à cinq cents personnes le nombre de tous les habitans de la baie; ils ressemblaient absolument à ceux du port Mulgrave. Leur trafic, et tout ce qu'ils font est en général réglé avec beaucoup d'ordre; ils arrivaient toujours au vaisseau à la pointe du jour, et chantaient pendant une demi-heure avant de parler d'affaires. Le chef de la horde dirigeait les échanges. Si une horde survenait pendant que le chef d'une autre trafiquait, elle attendait avec patience que la négociation fût finie; si elle croyait qu'il eût conclu un marché avantageux, elle le chargeait de ses intérêts. Quelquefois ces hordes montraient de la rivalité entre elles, et mettaient en usage tous les moyens possibles de soustraire aux yeux les unes des autres les objets qu'elles avaient obtenus en échange de leurs marchandises.

Vers midi, les Indiens quittaient le vaisseau,

et retournaient au rivage, où ils restaient plus d'une heure à prendre leur repas. Ils revenaient ensuite; et puis regagnaient le rivage à quatre heures. Vers le soir, ils venaient aussi faire visite aux Anglais; mais ce n'était plus pour commercer. Quelquefois cependant, on recevait dans cet instant de très-belles pelleteries de ceux qui avaient passé la journée chez leurs voisins. Quand toutes les affaires étaient finies, ils se mettaient à chanter, et ne cessaient qu'à l'approche de la nuit.

Au moment où un chef avait conclu un marché, il répétait très-vite par trois fois, le mot *coucou* : aussitôt les Indiens qui étaient dans les pirogues, répondaient par le mot *ouah*, prononcé en forme d'exclamation, et avec plus ou moins de force, selon que le marché leur paraissait mériter plus ou moins leur approbation.

Ces Indiens, comme leurs voisins, sont vêtus d'une blouse de peaux cousues ensemble. Un jour, un de leurs chefs aperçut une pièce d'étoffe des îles Sandwich, étendue pour sécher, il la demanda, elle lui fut cédée sans difficulté, et il l'emporta aussitôt avec de grandes démonstrations de joie, sans chanter avant son départ. Le lendemain, à la pointe du jour, on le vit revenir, vêtu d'une blouse faite de cette étoffe, et plus vain de sa nouvelle parure, que ne le serait un petit-maître européen qui porterait un habit d'un

goût absolument nouveau. Le vêtement neuf était parfaitement cousu, et ne faisait pas moins d'honneur à l'habileté qu'à l'activité de l'ouvrier.

On supposa qu'ils avaient une idée quelconque d'un être suprême, auteur et créateur de toutes choses. Un jour que l'on demandait à un des chefs la signification de quelques mots de sa langue, et qu'on lui montrait le soleil, il prit des peines infinies pour faire comprendre que, malgré la supériorité apparente que les Anglais avaient sur eux, par la possession de plusieurs objets utiles dont ils étaient privés, leur origine était la même que celle des Indiens, que ceux-ci venaient également d'en haut, et que le soleil animait et vivifiait toutes les créatures de l'univers. On supposa que leurs chansons du soir et du matin étaient des actes d'adoration en l'honneur d'une intelligence céleste.

Le 23 juin, on quitta cette baie, en prolongeant la côte au sud; on ne vit pas d'Indiens; on rencontra un port excellent où l'on mouilla, et que Dixon nomma *Port de Banks*, en l'honneur de sir Joseph Banks, le compagnon de voyage de Cook dans sa première expédition, et qui fut constamment le promoteur éclairé de toutes les entreprises favorables aux sciences et aux arts. C'était le lieu le plus agréable et le plus pittoresque que l'on eût vu sur cette côte. Quoique les flancs des collines

soient couverts de neiges perpétuelles, les pins qui, plus bas, s'élevaient de toutes parts, en rendaient l'aspect moins affreux que celui des montagnes nues qui bordent la rivière de Cook. Malgré les charmes de ce port, on n'y séjourna point, parce qu'on n'y vit ni maisons ni habitans.

Entre 55 et 56 degrés, Dixon vit une longue chaîne de petites îles qui remplissent en avant du continent l'espace compris entre ces deux parallèles. La Pérouse les avait reconnues, et leur avait donné le nom collectif *d'Iles espagnoles*, parce que c'est dans la partie méridionale de ce petit archipel que se trouve le port *Buccarelli*, découvert en 1775 par les navigateurs de cette nation.

En continuant sa route dans le sud-sud-est, Dixon découvrit le 12 juillet une terre à 54° 24' nord; c'était la partie septentrionale du groupe d'îles connues aujourd'hui sous le nom *d'Iles de la Reine-Charlotte;* La Pérouse l'avait découverte l'année précédente.

Dixon entra dans une baie, et eut le plaisir de se voir entouré de pirogues qui venaient du large. Les Indiens avaient beaucoup de pelleteries; mais ce ne fut qu'après avoir bien satisfait leur curiosité en examinant attentivement le navire qu'ils regardaient d'un air ébahi, qu'ils consentirent à trafiquer. Il paraît que les Anglais furent très-con-

tens des marchés qu'ils conclurent dans cet endroit. Les Indiens semblaient se disputer à qui se déferait le plus promptement de ses peaux ; ils les jetaient même à bord du vaisseau quand ils n'apercevaient pas assez tôt quelqu'un pour les recevoir ; on leur paya très-exactement tout ce qu'ils fournirent ; ce n'était pas difficile, car ils vendaient leurs marchandises à bien bon marché. Ils ne reçurent que du fer en échange des fourrures les plus précieuses ; en moins d'une demi-heure on acheta plus de trois cents peaux de castor de première qualité. On pouvait supposer à l'empressement des Indiens et à la quantité des belles peaux qu'ils apportaient, que ce commerce avait pour eux les charmes de la nouveauté. Cette baie fut avec raison, et par reconnaissance nommée *Cloak-Bay* (baie du manteau) : les Anglais ne revenaient pas de la beauté et de la quantité de ceux de peaux de loutre qu'ils avaient traités dans cet endroit.

Les jours suivans on acheta encore des manteaux dans d'autres baies ; les Indiens de ces endroits-là préférèrent les casseroles d'étain, les casseroles de cuivre et les bouilloires de fer-blanc au fer. Dixon trouva qu'il était beaucoup plus avantageux pour lui de traiter en prolongeant la côte qu'en restant mouillé dans une baie.

Arrivé le 7 juillet près de l'extrémité méridio-

nale des îles de la Reine-Charlotte, il vit les pirogues sortir d'une espèce de fort, situé sur une petite île. La ressemblance que l'on trouva entre cette redoute, et celle de l'île Hippa sur la côte de la Nouvelle-Zélande, en fit donner le nom à l'îlot. Cette fortification paraissait mettre les Indiens à l'abri de toute attaque subite. La pente qui conduisait jusqu'à la plage, était très-escarpée, et d'un accès difficile. Tous les autres côtés étaient protégés par des broussailles impénétrables, qui croissaient entre les pins; et indépendamment de ces défenses naturelles, les Indiens avaient élevé des parcs, des barricades et des barrières, ce qui rendait cette position inexpugnable pour les hordes voisines. Ceux que l'on avait vus depuis la baie du Manteau paraissaient d'un caractère plus sauvage et moins sociable que ceux avec lesquels on avait traité auparavant, on les soupçonna même d'antropophagie, et ces suppositions acquirent plus de force chez Dixon, quand il eut vu la redoute. Les Indiens qui en étaient sortis, trafiquèrent fort tranquillement avec les Anglais; puis les invitèrent par signes à les suivre à terre, leur donnant, en même temps, à entendre que, s'ils allaient plus à l'est, les indigènes leur couperaient la tête. Ces indications prouvaient au moins qu'ils étaient brouillés avec leurs voisins; et leur air martial, les couteaux et les lames

dont ils étaient armés, annonçaient assez qu'ils leur faisaient la guerre.

Quoique ces Indiens se fussent comportés honnêtement, leurs importunités réitérées pour engager les Anglais à se rendre à terre, éveillèrent les soupçons ; on pensa qu'ils ne voulaient les attirer dans leur redoute que pour les y égorger.

Dans des pirogues que l'on vit le 9 juillet, se trouvait un vieillard qui paraissait avoir une certaine autorité sur les autres. Il n'avait pas de pelleteries à sa disposition, mais il fit entendre qu'à l'est de l'île, il en procurerait une grande quantité. Dixon lui fit présent d'un bonnet de chasse pour le remercier de sa bonne volonté. Ce cadeau parut ajouter à la considération qu'on avait pour lui ; mais en même temps il excita l'envie de ses compagnons qui étaient dans les autres pirogues.

Il y avait parmi ces Indiens plusieurs femmes défigurées comme celles du Port-des-Français, par une fente à la lèvre inférieure. On voulut acheter une des parures qui garnissait cette fente. La femme qui la possédait, rejeta long-temps toutes les offres qu'on lui fit ; mais elle finit par succomber à celle de quelques boutons de cuivre. Cette plaque avait trois pouces neuf lignes de long et deux pouces sept lignes dans sa plus grande largeur ; un morceau de nacre était in-

crusté au milieu, et elle était bordée en cuivre. Ces Indiens parurent d'une horde différente de celle de l'Hippa.

Les Anglais continuèrent à trafiquer sur la côte occidentale de cet archipel jusqu'au 25 juillet; alors voyant qu'il n'y avait plus rien à espérer dans cette partie, Dixon doubla la pointe méridionale, afin non-seulement de tenter fortune sur la côte opposée, mais aussi, si le temps le permettait, de faire le tour de ces îles, et de déterminer leur position et leur étendue. Arrivé à 53° 10′ nord, il jugea que la terre qu'il voyait à l'est était le continent; il en nomma un cap qu'il apercevait dans l'éloignement, *cap Dalrymple* : hommage rendu, à juste titre, à un savant navigateur dont les recherches, suivant l'expression de Fleurieu, ont tant contribué à débrouiller le chaos des navigations anciennes, et dont les travaux hydrographiques et les écrits, en perfectionnant la navigation du globe, ont facilité les communications entre les deux mondes.

Dixon n'eut qu'à se féliciter du parti qu'il avait pris. Les pirogues ne cessaient pas de l'accoster, et de lui apporter de très-belles pelleteries. Parmi les Indiens qui l'entouraient, il reconnut le vieux chef qu'il avait vu de l'autre côté des îles, et qui paraissait un personnage très-important. On lui permit de monter à bord. Il raconta très-longue-

ment que dans un combat il avait perdu le bonnet dont on l'avait gratifié, et pour convaincre de la vérité de son récit, il montra plusieurs blessures qu'il avait reçues en défendant son trésor; on lui en donna un autre, et cette marque de faveur ne fut pas perdue, car cet homme rendit des services signalés à Dixon, en entretenant la bonne intelligence avec les Indiens, et en dirigeant les échanges.

On demanda à ce vieillard, en lui montrant la côte du continent, si l'on y pourrait trouver des pelleteries; il fit entendre qu'elle était habitée par des peuples différens du sien qui n'entendait pas leur langue, qui était toujours en guerre avec eux, qui en avait tué un grand nombre, et qui avait beaucoup de leurs têtes en sa possession. Il paraissait prendre un plaisir singulier à parler sur ce sujet, et finit par conseiller de nouveau de ne pas aborder cette côte. On ne le comprit pas assez pour savoir si les corps des vaincus restés sur le champ de bataille sont dévorés par les vainqueurs; mais on n'avait que trop de raisons de croire que cette horrible coutume est en usage sur toute cette partie de la côte. Ils conservent les têtes comme des trophées.

Cet homme avait réellement l'air d'être destiné par la nature à gouverner une race d'antropophages. Sa grande taille, son corps mince, mais

musculeux et robuste, ses grands yeux à fleur de tête, son front ridé par l'habitude de froncer le sourcil plus que par l'âge, son visage alongé, ses joues creuses, son air de férocité, faisaient qu'on ne pouvait le regarder sans une certaine émotion.

Dixon voyant le 30 juillet qu'il n'avait plus à espérer de traiter beaucoup de fourrures dans l'endroit où il se trouvait, et que le temps marqué pour rejoindre Portlock à Noutka était presque expiré, redescendit le long de la côte orientale, comme il l'avait remontée.

Les îles de la Reine-Charlotte s'étendent de 51° 42′ à 54° 24′ nord. En quelques endroits, elles sont très-hautes. Les éminences sont couvertes de pins, dont la sombre verdure forme un contraste agréable avec la blancheur de la neige qui couvre continuellement les parties les plus élevées.

Le climat parut doux et tempéré; le terme moyen du thermomètre fut de 7°-77° (R). Pendant que Dixon rangea la côte occidentale, les vents soufflèrent constamment du nord-ouest; ensuite ils furent variables.

Les habitans de cet archipel sont extrêmement brutaux et féroces; ils ont l'air belliqueux et sont bien armés. Nullement jaloux de leurs femmes, ils leur permettaient de monter à bord, et même les en pressaient quand les matelots les y invitaient.

Mais on reconnut bientôt que leur principal objet, en venant sur le vaisseau, était de piller; elles prenaient tout ce qui leur tombait sous la main, et se montraient fort adroites dans cette opération.

Un jour, une d'elles donna une preuve de sensibilité bien remarquable. Un chef et sa femme témoignèrent un vif désir de monter à bord; Dixon le leur permit, mais ils avaient avec eux un petit enfant, et paraissaient ne pas se soucier de le confier aux autres Indiens qui étaient dans la pirogue. Le chef monta donc seul sur le pont, puis il descendit dans la chambre et s'en alla très-satisfait. La femme, après avoir tendrement embrassé son enfant, s'élança sur le vaisseau, et commença par faire entendre qu'elle n'était venue que pour satisfaire sa curiosité, et en demanda la permission de l'air le plus modeste. Quand elle eut tout regardé à son aise, Dixon lui fit présent de grains de verroterie et de boutons de cuivre. A peine rentrée dans sa pirogue, plusieurs femmes s'approchèrent d'elles et se mirent à parler avec une extrême volubilité en apercevant la verroterie. Vraisemblablement elles lui reprochaient de ne l'avoir obtenue qu'au prix de ses faveurs; car aussitôt elle serra son enfant contre son sein avec une tendresse inexprimable, fondit en pleurs et eut l'air accablée de tristesse jusqu'à ce que les

caresses de son mari et les excuses de ses compagnes lui eussent rendu la gaîté et la tranquillité. Le chef prit en ce moment son enfant dans ses bras, et le montra aux Anglais pour leur faire comprendre qu'il ne lui était pas moins cher qu'à sa femme ; ses signes annoncèrent aussi que, quoiqu'il n'eût pas reçu d'eux de présent, il espérait que l'on n'oublierait pas son enfant. Dixon lui donna deux morceaux de fer, et distribua des boutons de cuivre à toutes les femmes de la pirogue ; de sorte que cette troupe, qui n'était venue que par curiosité, s'en alla fort contente.

Toutes les hordes de ces Indiens paraissent indépendantes les unes des autres ; chacune a un chef, et est divisée en familles qui ont un chef subordonné au premier ; quoique celui-ci contracte les marchés pour la tribu entière, chaque famille, lorsqu'elle n'est pas contente des conditions, dispose à son gré de ses pelleteries.

Dixon arrivé devant Noutka, n'y trouva pas Portlock, mais instruit par plusieurs bâtimens anglais qui sortaient de cette baie, que la traite pour cette année y était épuisée, il fit voile le 9 août pour les îles Sandwich. S'y étant ravitaillé, il partit pour la Chine, et mouilla devant Macao le 8 novembre. Il alla ensuite à Canton, et fut rejoint par Portlock, dont la traite n'avait pas

été aussi brillante que la sienne. Le 10 février 1788, les deux vaisseaux partirent de Macao; dans leur route ils se séparèrent; Dixon arriva le 17 septembre devant Douvres, et apprit que Portlock était entré depuis quinze jours dans la Tamise,

Le voyage de Dixon ajouta aux connaissances que l'on avait de la côte nord-ouest de l'Amérique; mais un de ses compatriotes, le capitaine Meares, dont on va lire la relation, lui contesta la priorité de la découverte des îles de la Reine-Charlotte; il l'attribua aux capitaines Lowrie et Guise, qui en août 1786 allèrent de Noutka à la baie du Prince-Guillaume, et dans cette traversée virent ces terres, et il ajouta que Dixon n'avait pu les qualifier d'îles que par conjecture, puisqu'il n'avait pas passé entre ces terres et le continent dans toute la longueur du canal qui les sépare, et n'avait pas même aperçu la mer à l'extrémité septentrionale de ce canal. L'assertion de Meares fit naître une réponse de Dixon, et il en résulta une guerre polémique très-vive. Chacun des contendans faisant honneur de celles de son concurrent à un autre navigateur, plutôt que de lui en laisser la jouissance. Il est impossible de prendre un parti entre eux; mais il est certain que La Pérouse, en allant du Port-des-Français à Monterey en 1786, découvrit le 10 août une longue suite de terres, en suivit et examina les côtes

pendant dix jours, et les prolongea du nord au sud sur une étendue de cinquante lieues; après avoir doublé le cap le plus méridional au sud du 52me. parallèle, il reconnut en repiquant au nord à l'est de ces terres, qu'elles étaient détachées du continent; mais il ne put à cause des vents du nord s'élever assez haut dans le golfe où il était engagé, pour s'assurer si elles faisaient partie d'un archipel comme il le présumait, ou si elles appartenaient à une grande presqu'île liée au continent par un isthme que l'éloignement ne lui aurait pas permis d'apercevoir.

Le voyage de Dixon fut publié par quelqu'un qui signa W. B. On sut ensuite que ces lettres signifient *William Beresford*, il était subrecargue sur le navire *la Reine-Charlotte*. Quand on lit ce journal, on croit sans peine ce que Dixon dit de l'ignorance de son auteur sur tout ce qui concerne la marine et la navigation. On peut lui pardonner son manque de savoir; mais il mérite bien d'autres reproches pour la manière dont il a parlé de La Pérouse et de ses découvertes. Il paraît que c'était un de ces hommes malheureusement nés, que l'envie tourmente sans cesse, et qui n'éprouvent de satisfaction qu'à décrier leur prochain.

Cette relation, remplie de détails insignifians et inutiles, a rencontré un traducteur, qui par son ignorance de la langue anglaise et de l'art

nautique, a trouvé le moyen d'ajouter à ses nombreux défauts.

Portlock de son côté fit paraître une relation de la partie de son voyage le long des côtes de l'Amérique quand il fut séparé de Dixon, elle offre peu de circonstances remarquables.

VOYAGE DE MEARES

DE LA CHINE A LA CÔTE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE, EN 1788 ET 1789.

Plusieurs expéditions étaient parties de Macao pour l'Amérique, lorsqu'en 1786, des négoçians du Bengale armèrent *le Noutka* et *le Sea-Otter* pour une expédition du même genre. Le capitaine John Meares commandait le premier de ces navires, qui était de deux cents tonneaux, et le capitaine William Tipping, le second.

Meares partit le 12 mars, et au sortir de la mer de Chine, prit sa route par les îles Aléontiennes qu'il vit le 1er. août, et avec quelques-unes desquelles il communiqua. Ayant ensuite mouillé à l'entrée de la rivière de Cook, il traita quelques peaux avec les Indiens qui prenaient plaisir à prononcer le mot *Anglais*, *Anglais*; il pensa que d autres navires de sa nation avaient depuis peu de temps visité cet endroit; il sut depuis que c'étaient *le Roi-George* et *la Reine-Charlotte*; il vit aussi des Russes qui, après avoir trafiqué, retournaient passer l'hiver à Kodiak.

On était déjà au 20 septembre, le temps était

très-mauvais; Meares résolut d'entrer dans la baie du Prince Guillaume, et d'hiverner dans une anse où il serait à l'abri des accidens de mer; mais il ne put y être à l'abri des attaques des indigènes; ils le volèrent, le harcelèrent, l'attaquèrent; il fut obligé de faire feu sur eux. Cet acte de fermeté produisit un très-bon effet; on n'eut plus à s'en plaindre.

Afin d'être moins exposé à leurs insultes, l'équipage resta dans le navire. L'hiver fut très-rude à passer; le froid excessif, l'obscurité, la privation d'alimens frais répandaient un découragement général, le scorbut fit des ravages affreux, vingt-trois hommes, et entre autres le chirurgien, moururent. Au mois de mai 1787, le temps était plus doux : un chef Indien vint annoncer que deux vaisseaux avaient paru dans le voisinage. Le 19 on vit arriver des canots de *la Reine-Charlotte*. On fut enchanté de se retrouver avec des compatriotes; Meares eut à se louer de Dixon; mais Portlock profitant de sa triste position, se conduisit envers lui de la manière la plus dure et la plus intéressée, et finit par exiger un engagement signé par Meares de ne pas traiter davantage dans la baie. Contraint par la nécessité, Meares souscrivit à cette condition.

Ce fut avec bien de la joie que l'on quitta la baie le 2 juin; on eut beaucoup de peine, à cause

des vents contraires, de s'éloigner de cette côte funeste; enfin on arriva aux îles Sandwich où l'on passa un mois; on s'en éloigna le 2 septembre avec Tianna, un des chefs et frère du roi d'Otouaï; le 20 octobre, Meares attérit à Macao. Il sut que le *Sea-Otter*, sa conserve, qui avait fait voile de Calcutta peu de jours après lui, était arrivé à la baie du Prince Guillaume; des navires Anglais l'y avaient vu au mois de septembre 1786; il en repartit bientôt, et depuis ce temps on n'en entendit plus parler.

Meares que son précédent voyage avait mis à même d'acquérir des notions précises sur les parages qu'il fallait visiter de préférence pour faire un commerce avantageux à la côte nord-ouest de l'Amérique, s'associa en 1788 avec plusieurs négoçians anglais, établis dans l'Inde, et arma deux navires pour une nouvelle expédition. Il commanda *la Felice*, et le capitaine Douglas *l'Iphigénie*; les équipages étaient composés d'Européens et de Chinois; on fut très-content de ces dernières. Meares embarqua sur son navire Tianna pour le ramener dans sa patrie. Ouini, jeune femme de l'île d'Ovaïhy, amenée de cette île à la Chine sur un bâtiment anglais; un jeune homme de Movi et Comekala, Indien de Noutka, montèrent aussi sur le bâtiment de Meares pour retourner chez eux.

Le 22 janvier, on fit voile de Macao, on traversa l'archipel des Philippines ; le temps fut très-mauvais. Ouiny, dont la santé était déjà délabrée, succomba le 5 février aux fatigues du voyage, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connue. Elle avait quitté son pays par un événement singulier. Un navire sous pavillon impérial, et commandé par le capitaine Barclay, avait relâché à Ovaïhy, en allant de la côte nord-ouest de l'Amérique à Canton. Madame Barclay qui avait voulu partager avec son mari les peines et les dangers d'un si long voyage, fut si enchantée des manières aimables de la pauvre Ouiny, qu'elle la prit avec elle pour l'emmener en Europe. Mais la santé de cette jeune femme était si mauvaise à l'époque du départ de M. Barclay, qu'on fut obligé de la laisser à la Chine.

L'*Iphigénie* avait eu son mât de misaine cassé. Quand les navires furent devant Samboïngan, sur la côte méridionale de Mindanao, on envoya un détachement à terre pour examiner la nature des bois qui couvraient la côte. Les Espagnols détachèrent du fort une pirogue avec quatre prêtres. Ceux-ci montèrent à bord du Meares, et l'engagèrent à bien recommander à ses gens de ne pas pénétrer trop avant dans les forêts, parce qu'elles étaient infestées de Malais, dont le caractère perfide était malheureusement trop connu. Cet avis

n'empêcha pas que, lorsqu'on alla prendre le bois dont on avait besoin, on ne perdît un Chinois, qui probablement s'égara, et fut pris par les Malais, dont une troupe nombreuse et bien armée errait dans les environs du lieu où les charpentiers étaient à l'ouvrage.

Comme les réparations dont l'*Iphigénie* avait besoin, devaient prendre un certain temps, les deux navires convinrent de se séparer. Meares, après avoir été très-bien accueilli par le gouverneur espagnol, qui lui envoya du bétail et des provisions, partit le 12 février.

Meares eut beaucoup de peine à gagner le sud-est, et à sortir des îles qui s'étendent depuis Mindanao jusqu'à la ligne. Il laissa Vaigiou au sud-ouest, doubla les îles Freewill de Carteret, dont les habitans sauvages eurent avec lui des rapports d'amitié, et échangèrent des cocos pour du fer. Enfin, le 1er. mars, il les perdit de vue; pendant cette traversée, le temps avait été constamment sombre, il faisait une chaleur étouffante, le vent était variable et soufflait par rafales; de temps en temps, il tombait des torrens de pluie, ce qui entretenait à bord une humidité continuelle et très-malfaisante pour l'équipage.

En avançant au nord-ouest, Meares ne fut pas plus heureux; le mât de misaine consentit au point de la jointure avec le pont. Plusieurs animaux

moururent, la plupart des plantes que l'on s'était proposé de porter aux îles Sandwich, succombèrent aux intempéries du climat; le 2 avril, le vaisseau fut sur le point de périr dans une tempête affreuse. Deux jours après, le reversement de la mousson eut lieu; les vents soufflèrent de l'est-sud-est, le temps devint agréable et doux. Alors on était par 24° 44′ nord et 145° 41′ à l'est de Greenvich. On eut connaissance d'une terre; les brisans empêchèrent d'en approcher. C'était un groupe d'îles arides qui furent nommées *Iles Grampus*, parce que l'on vit un très-gros marsouin qui sautait hors de l'eau près du rivage.

Cette partie de l'Océan pacifique peu fréquentée encore à l'époque du voyage de Meares, offre fréquemment des écueils, la navigation exigeait beaucoup de précautions, surtout quand des amas de goëmons flottans indiquaient le voisinage de rochers dont la violence des vents les avaient arrachés.

Le vent favorable avait poussé Meares à peu près jusqu'au 29me. degré de latitude. Il s'avançait le plus qu'il pouvait au nord, afin de profiter des vents qui avaient passé au nord-ouest, et amenaient un air glacial; on était sorti des climats où la chaleur est étouffante.

Le 9 avril, sur les neuf heures du matin, on crut découvrir un vaisseau qui paraissait faire force

de voiles; mais personne, même avec le secours des lunettes, ne pouvait déterminer quelle route il suivait. C'était une chose si extraordinaire de rencontrer un vaisseau dans ces parages, que l'on ne savait que penser; enfin, quand on ne fut plus qu'à deux lieues de l'objet qui donnait lieu à des conjectures sans nombre, on reconnut que c'était un rocher immense qui s'élevait seul au milieu de la mer. On le nomma la *Femme de Loth.* Vers midi, on se trouva par le travers de cet écueil prodigieux, dont la hauteur fut estimée à 350 pieds; il y en avait un petit à fleur d'eau, à 50 pieds de distance de sa base occidentale; on voyait à son flanc sud-est une caverne dans laquelle les vagues se précipitaient avec un fracas épouvantable. Ce rocher, situé par 29° 30′ nord, et 142° 23′ est, est peut-être une masse qui, par sa dureté, a résisté à de grandes convulsions de la nature, dont les effets auront détruit les terres qui l'environnaient.

Différens indices annoncèrent dès le 12 avril le voisinage de la terre; le temps devint très-orageux et froid; enfin le 11 mai au matin, on découvrit Noutka-Sound. Un vaisseau était à la voile le long de la côte. Le 13, Meares laissa tomber l'ancre dans Friendly-cove.

L'Indien Comekala, vêtu en partie à l'européenne, excita l'attention et l'envie d'Hanapa,

un des chefs du pays; ses compatriotes l'admiraient, on lui fit l'accueil le plus distingué; il avait d'ailleurs droit à des égards, étant frère de Maquilla, principal chef de Noutka. Sa mise était si singulière qu'il est bon de la décrire. Un habit d'uniforme rouge complet, un chapeau à trois cornes, de beau linge, des bas, des souliers, n'avaient pas paru à Comekala une parure suffisante. Il avait garni son habit d'une quantité de boutons et de morceaux de cuivre; ses oreilles en étaient surchargées; une demi-feuille de cuivre à doublage, formait son hausse-col; enfin il avait attaché à l'extrémité de ses cheveux, noués en queue, tant de queues de casseroles, que leur poids entraînait sa tête en arrière, et il tenait à la main une énorme broche à rôtir en guise de javelot. Ses parens le comblèrent de marques d'affection; des hurlemens de joie l'accueillirent. Il fut mené en grand cortége à la demeure du roi, où les personnes de distinction furent seules admises; un grand repas fut préparé, la chair de baleine fut prodiguée; mais Comekala qui avait perdu l'habitude de ce mets, n'y fit pas honneur comme s'il n'eût pas quitté son pays natal; la fête se termina pas des chants et des danses qui durèrent toute la nuit.

Dès que le temps le permit, on envoya un détachement à terre pour y dresser une tente,

l'on fit de l'eau et du bois, et l'on radouba le navire. Meares s'occupa en même temps de mettre sur le chantier un petit bâtiment destiné à l'aider dans la traite des pelleteries le long de la côte, et de construire une maison pour loger son monde.

Le 16 mai, Macquilla et Callicum, les principaux chefs de Noutka, arrivèrent dans l'anse, accompagnés de douze canots de guerre. Les Indiens, en s'approchant du vaisseau européen, entonnèrent une chanson très-mélodieuse, quoique bruyante; ils étaient la plupart vêtus de longues robes faites de magnifiques peaux de loutres de mer. Un duvet d'oiseau de couleur blanche, dont leur tête était parsemée, la faisait paraître comme poudrée; leur visage barbouillé de rouge et de noir offrait la ressemblance d'une gueule de requin, une ligne spirale tracée sur ces couleurs rendait leur figure encore plus effroyable.

Ils firent deux fois le tour du vaisseau en chantant et battant la mesure avec leurs pagayes contre le bord de leur pirogue; à la fin de chaque couplet, ils étendaient leurs bras au nord et au midi, baissant insensiblement leur voix d'une manière si imposante qu'il en résultait un effet auquel les meilleurs orchestes d'Europe n'atteignent pas fréquemment. Lorsqu'ils arrivaient à l'arrière du vaisseau, ils se levaient tous à la fois en répé-

tant ces mots : *Ouakch*, *Ouakch* (amis, amis). Ces cérémonies préliminaires terminées, les deux chefs montèrent à bord, c'étaient deux hommes robustes, de belle taille, et de bonne mine. Une peau de phoque remplie d'huile leur fut apportée, ils en burent un peu, et ensuite la renvoyèrent à leurs gens restés dans les pirogues; ceux-ci ne tardèrent pas à vider le vase qui contenait cette liqueur précieuse.

Meares fit présent aux deux chefs de plusieurs objets en cuivre et en fer, et d'autres choses de leur goût; ils s'en montrèrent reconnaissans, car à l'instant même se dépouillant de leurs belles peaux de loutres, ils les jetèrent d'une manière que les Anglais trouvèrent singulièrement gracieuse aux pieds de ceux-ci, et restèrent absolument nus. On se piqua de générosité, on les gratifia chacun d'une couverture de laine dont ils furent enchantés, et ils rentrèrent tout joyeux dans leurs pirogues qui les ramenèrent à terre. Ce qui frappa surtout les Anglais, fut la politesse exquise de ces Indiens en faisant un présent; quelque valeur qu'il ait aux yeux de celui qui le donne, il semble s'efforcer de ne pas laisser à celui qui le reçoit l'idée qu'il en doit avoir de l'obligation. Beaucoup de peuples civilisés ne poussent pas la delicatesse si loin.

Maquilla confirma par sa conduite la bonne opi-

nion qu'on avait conçue de lui au premier abord: non-seulement il céda volontiers un coin de terre dans son territoire, pour y bâtir la maison qui s'élevait, mais il promit encore d'aider à accélérer les travaux et protéger le détachement qui devait rester à Noutka. Pour reconnaître tant de bienveillance et pour le maintenir dans ces bonnes dispositions, Meares lui fit présent d'une paire de pistolets, qu'il n'avait pas cessé de regarder d'un œil d'envie, depuis le premier jour qu'il les avait aperçus; Callicum reçut aussi des dons, les femmes de sa famille en furent de même comblées: excellent moyen de s'assurer l'appui de ces chefs.

Quoique Meares fût très-enclin à se confier à leurs bons sentimens, cependant il pensa qu'il serait prudent de leur faire connaître la puissance des armes européennes, en l'employant dans le cas où ils dévieraient de la bonne voie qu'ils avaient suivie.

Maquilla tenait parole pour la construction de la maison, ses gens travaillaient de grand cœur; ils allaient chercher le bois dans les forêts, et rendaient tous les services qu'on leur demandait. Le soir, ils recevaient leur paie, qui consistait en morceaux de fer, ou en grains de verroterie. Ces encouragemens produisaient le meilleur effet, et l'on ne trouvait pas assez d'occupation pour tous les Indiens qui se présentaient.

Cependant on ne négligeait pas le commerce des pelleteries; dès le moment de son arrivée, Meares convint avec les Indiens d'un prix pour chaque sorte de peaux. Mais ils se montrèrent aussi fins que les Européens les plus habiles, et profitèrent de tous leurs avantages; comme on espérait gagner beaucoup, on en passait par tout ce qu'ils voulaient, quoique ce ne fût pas conforme aux premiers accords.

Au bout de quelque temps, ils changèrent entièrement l'ordre suivi précédemment dans leur trafic avec les Anglais; au lieu de faire des échanges d'après la valeur des objets, on se faisait mutuellement des présens, ce qui avait lieu avec un certain apparat. Quand Maquilla ou Callicum jugeaient à propos de faire un présent, un de leurs gens venait prier le *tighi* ou capitaine d'aller à terre; celui-ci acceptait toujours l'invitation, et se chargeait des objets qu'il comptait donner.

Arrivé à la maison des chefs, où se trouvait un grand nombre de spectateurs réunis pour voir la cérémonie, les peaux de loutres étaient apportées avec de grands cris de joie et des gestes de satisfaction, et on les mettait aux pieds des Anglais: le silence de l'espoir succédait, chez les Indiens, à ces premiers transports, et ils attendaient avec la plus vive impatience ce qu'on allait donner au retour. On ne manquait jamais de remplir complé-

tement leurs désirs muets; l'intérêt le commandait; et d'ailleurs, les Indiens avaient fait entendre que lorsque leur provision de peaux serait épuisée, ils entreprendraient une expédition pour s'en procurer une plus grande quantité. Ce moyen, entre beaucoup d'autres, entretenait l'activité du commerce entre les Européens et les Américains.

Plusieurs vaisseaux avaient précédé Meares à Noutka; la communication fréquente des étrangers avait fait faire aux Indiens des progrès dans la civilisation, mais on fut surpris de ne trouver chez eux aucune des marchandises d'Europe qu'ils avaient reçues en échange de leur pelleteries. Il était difficile d'imaginer comment ils avaient pu, en si peu de temps, dissiper tous leurs trésors.

Comekala avait d'abord été très-utile aux Anglais pour conclure leurs arrangemens avec ses compatriotes; mais bientôt les intérêts de ceux-ci lui furent plus chers que ceux de ses bienfaiteurs; la politique conseillait de ne pas lui laisser soupçonner le mécontentement que sa conduite inspirait. Les Anglais employèrent donc tout leur crédit auprès de Maquilla, son frère, pour qu'il l'élevât tout d'un coup à une haute dignité, en lui faisant épouser une femme d'une naissance distinguée. La demande fut accordée, et les Anglais furent invités à la noce, qui eût lieu avec la

plus grande magnificence. La moitié d'une baleine, une quantité considérable de poissons, et de l'huile en proportion, formèrent un repas somptueux, auquel près de trois cents convives assistèrent; tout s'y passa dans le plus grand ordre, et chacun exprima sa satisfaction de cette fête splendide.

Maquilla avait commencé par confier à Comekala la garde de ses trésors les plus précieux, entre autres, d'un mortier de cuivre que Cook lui avait laissé. Cet ustensile de cuisine, au lieu d'être employé à un usage servile, était devenu le symbole de la grandeur royale; on le tenait toujours très-brillant, et dans les visites ou les entrevues de cérémonie, il était porté devant Maquilla pour ajouter à la pompe de sa dignité. Comekala ne pouvait, en regardant cet objet, oublier que l'amitié des Anglais pour lui ne s'était jamais démentie.

Le 6 juin, Maquilla invita les Anglais à venir recevoir un grand présent. On le trouva vêtu complétement à l'européenne, avec une chemise à manchettes, ses cheveux en queue et poudrés. Plusieurs chefs portaient comme décoration quelque partie de l'habillement anglais, et leur vanité en paraissait très-satisfaite. Tous s'étaient débarbouillés, de sorte qu'en entrant dans la maison, l'on eut de la peine à les reconnaître. Cet

embarras les amusa beaucoup ; ils se levèrent et saluèrent comme leurs hôtes : la manière dont ils ôtaient leurs chapeaux, les gestes singuliers qui accompagnaient leurs saluts, et les mots anglais qu'ils répétaient à tort et à travers sans les comprendre, formèrent une scène très-divertissante. Ce prélude comique fut suivi de l'affaire sérieuse de recevoir en don de très-belles peaux de loutres et un daim. La générosité du chef fut amplement récompensée ; la satisfaction éclata de chaque côté.

Depuis le retour de Comekala parmi les siens, ceux-ci avaient pris goût aux différentes parties de l'habillement européen ; souvent un chapeau, un soulier ou un bas décidaient la conclusion d'un marché. On encourageait soigneusement cette fantaisie qui devait finir par leur faire adopter l'usage des étoffes de laine.

Malgré l'amitié qu'on se montrait mutuellement, il y eut quelques vols commis par les Indiens ; Meares fermait les yeux là-dessus pour ne pas troubler la bonne harmonie ; mais il ordonna de n'admettre que les chefs dans l'endroit où l'on travaillait. D'ailleurs, il était très-prudent de se bien tenir sur ses gardes. On savait que l'on se trouvait au milieu d'antropophages. Callicum avait pour oreiller un grand sac rempli de crânes humains qu'il montrait comme des trophées de ses

prouesses ; il était probable que les corps des victimes auxquelles ces crânes avaient appartenu avaient été dévorés par ce chef et par ses compagnons dans un banquet de réjouissance après une victoire. Un jour un canot étranger vint dans la baie, et vendit plusieurs peaux de loutres aux Anglais. Les Indiens leur proposèrent aussi d'acheter une main d'homme desséchée et toute ridée. L'horreur que cette proposition inspira fut au comble quand on aperçut un cachet qui formait le pendant d'oreille d'un de ces Indiens. On savait qu'il avait appartenu à un Anglais massacré l'année précédente avec l'équipage d'un canot. Les matelots voulaient user de représailles ; Meares eut beaucoup de peine à les contenir. Du reste, ces Indiens étaient innocens ; ils tenaient ces objets des naturels de la baie où l'équipage du canot avait été égorgé.

Le 10 juin, la plus grande partie de la peuplade indienne décampa pour aller pêcher à deux milles de distance, afin de pourvoir à la provision d'hiver : jusqu'aux maisons furent emportées.

Meares voyant que le travail de la maison et du navire que l'on construisait était en bon train, fit ses dispositions pour aller avec son vaisseau traiter des pelleteries et reconnaître la côte que Cook n'avait pas explorée, au sud de Noutka.

La veille de son départ, il fit une visite de céré-

monie à Maquilla, lui porta un beau présent, lui recommanda les Anglais qui devaient rester dans la maison; et pour s'assurer sa bienveillance, il lui promit de la lui laisser avec tout ce qui en dépendait, lorsque le navire quitterait la baie pour toujours. Il lui annonça ensuite qu'un autre bâtiment, dont le capitaine était de ses amis, devait bientôt arriver dans la baie. A sa grande surprise, Maquilla le pria de lui laisser une lettre pour cet ami. On ne supposait pas en effet que ces gens eussent la moindre idée de la possibilité de communiquer ses pensées à autrui sur le papier, et l'on désirait vivement apprendre comment ils avaient acquis cette connaissance. Enfin, on se rappela que l'aide-chirurgien d'un bâtiment anglais arrivé dans la baie en 1786, était de son plein gré resté avec ces Indiens, et avait passé quatorze mois chez eux pour apprendre leur langue et observer leurs mœurs. Durant son séjour, il avait tenu un journal que Meares avait lu à la Chine. Cette lecture faisait frissonner d'horreur. Cependant les Indiens avaient traité cet Anglais aussi bien qu'ils l'avaient pu. Ils demandèrent de ses nouvelles avec beaucoup d'intérêt.

Le 11 juin, Meares mit à la voile; le 13, il arriva vis-à-vis la demeure d'Ouicananich, chef Indien, qu'il avait vu à Noutka. Celui-ci vint au-

devant du vaisseau avec sa petite flotte, et le conduisit au port. Son village bâti sur une des îles qui forment ce havre, était trois fois plus grand que celui de Noutka : de toutes parts s'élevaient des forêts impénétrables. Les Indiens mirent leurs pirogues à l'eau, et apportèrent du poisson, des oignons sauvages, et de petits fruits qu'ils échangèrent contre des morceaux de fer. Les Anglais descendirent à terre et furent accueillis par une foule de femmes et d'enfans. Admis dans la maison où ils devaient être régalés, sa vaste étendue les surprit : d'ailleurs, elle ressemblait à celles de Noutka dont le capitaine Cook a donné la description; mais les proportions en étaient gigantesques; les troncs d'arbres qui portaient le toit étaient si gros que le mât d'un vaisseau de ligne du premier rang aurait, en comparaison, paru d'une grosseur ordinaire. On ne pouvait concevoir par quel moyen ce peuple, à qui la mécanique est inconnue, avait réussi à élever les énormes solives que l'on voyait à la hauteur où elles se trouvaient.

La famille du chef était composée au moins de huit cents personnes, divisées par groupes, suivant les divers emplois qu'elles avaient à remplir. Ouicananich, entouré d'autres chefs, était assis à l'extrémité de l'appartement, sur une petite plate-forme entourée de grandes caisses; au-des-

sus, pendaient des vessies remplies d'huile, et de grands morceaux de chair de baleine. Des guirlandes de crânes humains, arrangées avec une sorte de régularité, étaient disposées dans tous les endroits où l'on avait pu en placer; on les regardait comme l'ornement le plus magnifique de cette demeure.

Déjà le repas était commencé, il y avait devant chaque personne une grosse tranche de baleine bouillie, de petits plats de bois remplis d'huile et de soupe de poisson; elle se mangeait avec une écaille de moule qui servait de cuiller. Les domestiques étaient sans cesse occupés à remplir les plats à mesure qu'ils se vidaient, et les femmes à détacher une écorce d'arbre qui tenait lieu de serviette. Si l'on devait juger l'excellence des mets par l'appétit de ceux qui mangeaient, et la quantité dont ils se gorgèrent, c'était certainement le régal le plus splendide que l'on pût imaginer; jusqu'aux petits enfans dont quelques-uns n'avaient pas plus de trois ans, prirent part au festin avec la même avidité que leurs parens. Quant aux femmes, il ne leur est pas permis de participer à ces repas de cérémonie.

Ouicananich fit les honneurs de sa maison de la manière la plus gracieuse, et le banquet fini, demanda à voir les présens qu'on lui apportait; il y avait entre autres plusieurs couvertures de laine

et deux bouilloires de cuivre, objets dont la nouveauté fixa les regards de l'assemblée. Les deux bouilloires furent aussitôt confiées à la garde de deux hommes qui reçurent l'ordre de les serrer dans les coffres royaux; c'étaient de grandes caisses grossièrement construites et ornées de dents humaines. Cinquante hommes apportèrent ensuite chacun une peau de loutre, longue de six pieds et d'un noir de jais. C'était le présent que le roi faisait aux Anglais. La satisfaction fut égale de part et d'autre, et les Anglais comblèrent de présens quatre dames de la famille d'Ouicananich qui vinrent les saluer. Deux étaient âgées, les deux autres étaient jeunes, et l'on trouva l'une d'elles très-jolie.

Meares resta jusqu'au 28 avec ces Indiens, qui parurent moins civilisés que ceux de Noutka. On se tint donc sur ses gardes; Ouicananich à qui les précautions que l'on prenait, toutes les fois qu'il venait à bord, n'avaient pas échappé, finit par s'en irriter, quitta brusquement le vaisseau, et défendit aux Indiens de rien apporter aux Anglais. Cet état de choses nuisait trop à ceux-ci pour qu'ils ne le fissent pas cesser; ils allèrent à terre. La réconciliation eut lieu et fut scellée par des présens mutuels. Celui qui satisfit le plus Ouicananich fut un pistolet, auquel on joignit deux charges de poudre; il l'avait déjà demandé. De-

puis long-temps ces Indiens connaissaient l'usage des armes à feu. Ouicananich se trouvait à Noutka en 1779, lorsque Cook y aborda.

Les richesses que les Anglais répandaient parmi les Indiens, inspirèrent à deux chefs voisins d'Ouicananich un vif désir d'en avoir leur part. Celui-ci les avait empêchés d'avoir aucune relation avec Meares, qui, de son côté, pour ne pas causer de jalousie à Ouicananich, n'avait pas voulu les recevoir à son bord; alors ils conclurent un traité en forme avec Ouicananich. Ils lui livrèrent toutes les pelleteries qu'ils avaient en leur possession, et promirent de vivre en bonne intelligence avec les Anglais; chaque chef devait avoir ensuite la faculté de traiter avec eux; il en résulta une augmentation de commerce pour les Anglais. Ce traité dont les conditions étaient avantageuses à Ouicananich, lui coûta ses deux bouilloires en cuivre; il ne se résigna pas aisément à ce sacrifice; mais Meares l'en dédommagea par des présens d'une grande valeur, tels qu'une paire de pistolets, un fusil, plusieurs charges de poudre, et six épées à poignées de cuivre.

Quand il se fut procuré toutes les pelleteries qui se trouvaient chez Ouicananich, il sortit du port auquel il donna le nom de Port-Cox, en l'honneur d'un de ses amis. La nature des affaires de Meares ne lui avait pas permis d'explorer soi-

gneusement cette côte, mais il supposa que depuis Noutka, elle est coupée de canaux nombreux qui passent à travers les îles, dont elle est bordée, les découvertes postérieures ont confirmé cette opinion.

Dans toutes ses relations avec les Indiens, il avait constamment été plus ou moins dupe de leur adresse. Cet esprit de finesse est, à ce qu'il paraît, général chez les habitans de cette partie de l'Amérique, car plusieurs voyageurs ont fait la même observation. Les femmes surtout jouaient toutes sortes de tours aux Anglais, et quand ils s'en apercevaient, elles en plaisantaient avec tant d'esprit qu'il n'y avait pas moyen de leur adresser des reproches; elles étaient plus jolies que celles de Noutka, et joignaient à cet avantage une modestie et une pudeur que les offres les plus séduisantes ne purent vaincre. Jamais elles ne consentirent à monter à bord du vaisseau; mais ces beautés farouches étaient barbouillées d'ochre délayé dans l'huile, et en général fort sales.

Les sujets d'Ouicananich, quoique moins civilisés que ceux de Maquilla, étaient plus industrieux et plus actifs. A la pointe du jour, quelque temps qu'il fît, les hommes allaient en mer pour tuer des baleines, poursuivre des loutres ou pêcher du poisson; les femmes se répandaient

dans les bois pour cueillir des fruits, ou traversaient les bancs de sable et les rochers pour chercher des homars, des crabes et des coquillages.

Meares en allant au sud vit le long de la côte plusieurs villages; des canots se détachèrent de terre, et les Indiens invitèrent les Anglais à venir mouiller devant leurs habitations, chacun voulait assurer à sa peuplade le commerce exclusif avec le vaisseau. Le 29 juin on se trouva par 48° 39′ vis-à-vis d'un bras de mer fort large. Meares ne put l'examiner comme il le désirait, et après quelques scènes désagréables avec les Indiens qui obéissaient à un chef nommé Tatoutché, dont il reçut la visite, il poursuivit sa route au sud. Il reconnut le cap Flattery de Cook, et vit le village de Kouinouittet où l'équipage du canot anglais dont il a été question plus haut, avait été massacré. Assailli dans cet endroit par une tempête qui le poussait sur la côte, il crut qu'il allait être jeté sur les bords inhospitaliers habités par des cannibales; heureusement le vent changea, et lui permit de s'éloigner.

Il était parvenu le 7 juillet à 45° 13′ de latitude, après avoir nommé différens points de la côte. Dans un seul endroit une pirogue s'en détacha pour s'approcher du vaisseau; elle ne contenait qu'un homme fait et un autre plus jeune; on ne put jamais les déterminer à monter à bord; on

leur donna divers objets, et l'on reçut en échange deux peaux de loutre; leur air d'étonnement semblait indiquer qu'ils n'avaient pas encore vu de vaisseau; ils ne comprenaient pas la langue de Noutka, et celle qu'ils parlaient en différait totalement; ils ressemblaient d'ailleurs aux Indiens qui habitent plus au nord, mais leur pirogue n'était pas construite comme celle de Noutka. Meares qui avait presque toujours eu mauvais temps, et qui redoutait avec raison les coups de vent, fréquens dans ces parages, fit route au nord, et ne rallia la côte que lorsqu'il fut à la hauteur du bras de mer qu'il avait vu précédemment. Il voulait s'assurer de l'existence d'un détroit découvert par Jean de Fuca en 1592, et qui, suivant les idées de quelques géographes, conduisait dans l'intérieur de l'Amérique. Le capitaine Berklay avait retrouvé ce détroit en 1787; un autre capitaine y avait mouillé et commercé avec les naturels en 1788. Meares reconnut l'entrée telle que Fuca l'avait décrite; il vit que la pointe qui la terminait au nord était très-élevée et surmontée d'un rocher très-haut et semblable à une colonne; alors il la fit visiter par sa chaloupe, qui remonta jusqu'à onze lieues dans l'intérieur, où le bras de mer était encore fort large. A l'instant où ils voulaient descendre à terre, les Anglais, au nombre de trente, avaient été attaqués par deux pirogues

remplies d'Indiens ; l'action fut très-vive ; les Indiens se battirent avec un courage indomptable, leur chef et d'autres furent tués à coups de fusils ; plusieurs Anglais furent blessés de coups de flèches, d'autres meurtris de coups de massue et d'une grêle de pierres ; ils eurent beaucoup de peine à sauver leur vie ; il fallut revenir à bord.

Pendant qu'ils naviguaient pour regagner la mer, ils rencontrèrent une petite pirogue montée par deux Indiens, sujets d'Ouicananich, qui leur vendirent du poisson, et leur offrirent aussi deux têtes d'hommes fraîchement coupées et encore dégouttantes de sang. Que l'on se figure, s'il est possible, l'effroi que les Anglais durent éprouver à cette vue, eux qui avaient failli tomber au pouvoir de sauvages non moins cruels que ceux qu'ils avaient devant les yeux. Ceux-ci tenaient les têtes par les cheveux, d'un air triomphant et joyeux ; et quand les Anglais leur eurent exprimé le dégoût et l'horreur que ces objets leur inspiraient, ces cannibales leur dirent d'un ton et avec des regards de satisfaction, que c'étaient les têtes de deux sujets de Tatoutché, chef de cet endroit, qui avait récemment déclaré la guerre à Ouicananich. Cette rencontre produisit chez les hommes de la chaloupe un abattement qui ne se dissipa que lorsqu'ils furent de retour auprès de leurs compatriotes.

L'engagement que les gens de Meares avaient eu avec les Américains, ne l'empêcha pas de prendre possession au nom du Roi d'Angleterre, des terres voisines du détroit. Il est probable que Jean de Fuca, dans un temps plus ancien, en avait également pris possession au nom du Roi d'Espagne. Tous deux avaient usé du droit de la convenance, qui n'est pas toujours d'accord avec le droit des gens, mais certains peuples civilisés les mettent sur la même ligne. Il ne manque à toutes ces prises de possession par des souverains étrangers, que la ratification par le souverain naturel et seul légitime. le propriétaire. Malheureusement quand celui-ci est le plus faible, il est obligé de se soumettre, et il en résulte que là, comme ailleurs, le droit du plus fort finit par triompher.

Meares n'ayant pu examiner le détroit comme il le désirait, le quitta, et le 26 juillet fut de retour à Noutka. Il trouva tout son monde en bonne santé, la construction du vaisseau était fort avancée. Maquilla et Callicum s'étaient montrés religieux observateurs du traité qu'ils avaient conclu.

Si Meares pendant sa navigation au sud de Noutka avait éprouvé de fréquentes inquiétudes sur le sort de ses compagnons qu'il avait laissés dans cet endroit, ceux-ci de leur côté n'en ressentaient pas de moins vives pour sa conservation

et celle de son équipage ; ils conçurent même de cruelles alarmes, lorsqu'ils furent instruits de l'engagement qui avait eu lieu dans le détroit de Jean de Fuca, et dont les détails furent grossis par les Indiens. Craignant pour eux-mêmes, ils redoublèrent de précaution. Leur maison entourée d'un retranchement et d'une palissade de pieux très-forts, et défendue d'ailleurs par des buissons touffus, les mettait dans le cas de défier toutes les forces des Indiens.

Les Anglais observaient religieusement le dimanche : non-seulement ils suspendaient leurs travaux ce jour-là ; mais ils s'habillaient plus proprement qu'à l'ordinaire, et les forgerons ainsi que les armuriers se lavaient soigneusement. Ces circonstances excitèrent tellement la curiosité des Indiens, qu'ils en demandèrent la cause ; la manière dont ils reçurent les explications qu'on leur donna, laissa entrevoir quelque chose de leur religion.

Tandis que Meares formait un plan pour retourner chez Ouicananich, où il espérait trouver une ample provision de pelleteries, une révolte éclata à bord de son vaisseau. Déjà des mouvemens d'insubordination s'étaient manifestés dans son équipage, pendant qu'il traversait l'archipel des Philippines ; les chefs avaient été punis. Pour prévenir les suites fâcheuses d'une

nouvelle sédition, Meares fit transporter les armes dans la chambre; cette précaution sauva le vaisseau; car lorsque les mutins qui profitèrent du moment où il ne restait qu'un officier à bord, coururent à la chambre, celui-ci eut le temps d'y arriver avant eux, se plaça à la porte avec un fusil chargé, les empêcha d'avancer, et appela du secours par la fenêtre. On l'entendit de dessus le pont du navire en construction, où la plupart des officiers se trouvaient en ce moment. Ils se rendirent aussitôt à bord de *la Felice*, s'armèrent, et repoussèrent l'équipage sur le pont pour terminer l'affaire promptement; on savait que dans l'équipage il se trouvait beaucoup de braves gens; les officiers déclarèrent donc qu'ils allaient en venir aux dernières extrémités, engagèrent les matelots disposés à obéir à se séparer des autres, et couchèrent le rassemblement en joue; alors la plupart se joignirent à Meares, et il n'en resta que huit qui restèrent sourds à toute exhortation de rentrer dans le devoir. Comme le capitaine se trouvait le plus fort, il lui fut facile d'en finir sans effusion de sang. Il laissa aux mutins l'alternative d'être mis aux fers, ou envoyés à terre parmi les sauvages: ils choisirent le dernier parti, ils furent en conséquence débarqués avec ce qui leur appartenait, et toute communication avec eux fut interdite.

La sédition avait été en partie causée par l'impatience des matelots de rester si long-temps dans un pays désagréable, au milieu d'un peuple de cannibales ; le dessein des mutins était de s'emparer du vaisseau pour le condure aux îles Sandwich, où ils comptaient se remettre de leurs fatigues. Afin de calmer entièrement les esprits, Meares promit qu'aussitôt après l'arrivée de *l'Iphigénie*, il partirait pour les îles Sandwich.

Le lendemain du jour où la révolte éclata, Maquilla et Callicum vinrent à bord protester de leur attachement et offrir les services que la circonstance pouvait rendre nécessaires. Supposant que les matelots étaient les esclaves des officiers, ils complimentaient ceux-ci avec un mélange de surprise sur leur douceur extraordinaire ; et Maquilla, par horreur pour le crime des rebelles ainsi que par zèle pour la sûreté des chefs, prit quelques officiers à part, et leur proposa de réunir plusieurs de ses sujets et d'exterminer sur-le-champ les mutins. On pense bien que cette demande fut rejetée avec indignation ; mais il fallut, pour détourner Maquilla de son projet, lui prouver par des signes répétés qu'il inspirait de l'horreur. Callicum se conduisit avec plus de prudence et de jugement, car il pria Meares de l'autoriser à recevoir dans sa maison les coupables exilés du vaisseau ; Meares y consentit, bien persuadé que l'hospitalité d'un

Noutkanien serait une punition pour un matelot anglais, et que d'ailleurs les exilés ne seraient pas maltraités.

Effectivement on vit le lendemain ces hommes mutins et si insolens, occupés à aller chercher de l'eau, et à faire d'autres travaux domestiques auxquels les esclaves seuls étaient employés. Ils ne pouvaient jamais quitter la maison de Callicum sans être accompagnés d'Indiens de la plus basse condition, dont ils recevaient les ordres. Cette contrainte dut être bien mortifiante pour eux, qui, au lieu de se servir d'une pirogue que Meares leur avait donnée pour aller à la pêche, eurent la paresse de se défaire d'une partie de leurs vêtemens pour acheter du poisson aux naturels. Les chefs prirent grand soin de s'assurer ces habits, et sans doute le désir de s'en mettre en possession dicta leurs offres relatives aux prisonniers. Ce fut bientôt fait, et lorque les bannis eurent tout donné, ils furent contraints d'aller en mer aider les naturels à pêcher, non pour eux-mêmes, mais pour leurs nouveaux maîtres.

Le 6 août, on vit un bâtiment au large. On le reconnut pour un rival qui venait traiter des pelleteries sur cette côte : ce qui décida Meares à faire une seconde visite à Ouicananich pour se mettre en possession de celles qu'il avait dû rassembler. On partit donc le 8, et le soir on ren-

contra le bâtiment nommé *la Princesse-Royale*, qui était parti d'Europe depuis vingt mois, et avait doublé le cap Horn. Meares se montra généreux envers ses compatriotes, et leur rendit tous les services qui étaient en son pouvoir : ils avaient beaucoup souffert dans leur long voyage, car leur navire n'était que de cinquante tonneaux. Le capitaine Duncan qui le commandait apprit à Meares qu'il avait rencontré Dixon retournant à la Chine, abondamment fourni de provisions, et quoique son vaisseau appartînt aux mêmes armateurs que *la Princese-Royale*, il n'avait soulagé en rien la détresse de Duncan. Celui-ci avait fini sa traite à la côte nord-ouest, se disposait à gagner les îles Sandwich, et ne voulait entrer dans un port de l'Amérique que pour y faire du bois et de l'eau.

Ouicananieh fit encore un très-bon accueil à Meares, qui, après en avoir reçu beaucoup de pelleteries fort belles, quitta le port Cox le 20 août, et fut de retour à Noutka le 24. Le 26, il eut le plaisir de voir arriver *l'Iphigénie*, sur le sort de laquelle il commençait à concevoir des inquiétudes.

Les Indiens ayant annoncé le 7 septembre que sous peu de jours ils quitteraient Noutka pour aller prendre leurs quartiers d'hiver à trente milles de distance de la côte, les Bunnis qui se voyaient sur le point d'être dénués de toute ressource, de-

mandèrent à Meares à revenir à bord. Comme ils avaient expié leur mauvaise conduite par de longues souffrances, il les reçut, mais en leur déclarant qu'ils perdraient neuf mois de solde qui leur étaient dus, et que celle qu'ils recevraient à l'avenir, serait proportionnée à leur bonne manière de se comporter. Ils acceptèrent ces conditions, qui n'étaient que justes. A l'arrivée du navire à la Chine, on eut pitié d'eux, et ils reçurent tout ce qu'on leur devait.

La côte nord-ouest de l'Amérique, auparavant négligée par les vaisseaux des nations civilisées, était devenue un des marchés les plus fréquentés. Le 17 septembre, on découvrit au large un navire; bientôt il entra dans le port : c'était *le Washington*, parti des Etats-Unis de l'Amérique en 1787, avec sa conserve *la Columbia*.

Le 20 septembre, Meares eut la satisfaction de voir ses efforts couronnés en lançant à l'eau le vaisseau qu'il avait fait construire; il fut nommé à bon droit *North-West America* (l'Amérique du nord-ouest), puisqu'il était le premier qui fût sorti de dessus les chantiers dans cette contrée. L'opération intéressa vivement les Noutkaniens et Tianna, qui voulut être à bord quand le navire fut mis à l'eau.

Bientôt *le North-West America* fut équipé et pourvu d'un équipage, et Meares ayant terminé

ses affaires, appareilla de Noutka le 24 septembre, laissant *l'Iphigénie* et le nouveau bâtiment sous ses ordres pour continuer les achats de pelleterie. Le 18 octobre, il attérit à Ovaïhy, et apprit aux insulaires que Tianna reviendrait sous peu de temps. Après avoir pris quelques provisions, il voulut s'en procurer aussi à Otouaï, mais il n'y trouva rien; il fit donner des nouvelles de Tianna à la femme de cet insulaire, et ensuite acheta des habitans d'Oniheou, autant d'ignames qu'il put en trouver, car il ne lui restait plus ni biscuit ni farine. Le 5 décembre, il laissa tomber l'ancre dans la rade de Macao.

Observations de Meares sur Noutka.

Le long séjour de ce navigateur dans la rade de Noutka, lui fournit les moyens, quoique très-occupé des opérations de son commerce, d'ajouter plusieurs traits essentiels au portrait que Cook a tracé des habitans de cette contrée.

L'illustre navigateur qui l'y avait devancé, ne croyait pas que ces Indiens fussent antropophages. Mais Meares acquit la preuve qu'ils se livraient à cet usage révoltant. La première fois qu'il les vit revêtus de leur habit de guerre, que Cook a décrit, leur air était si féroce, qu'il inspirait de l'effroi; cependant on les trouva si doux et si polis dans les relations habituelles avec les Anglais et

entre eux, que leur manière de se déguiser ainsi, parut moins affreuse. Ils semblaient avoir des notions exactes du bien et du mal, par leur confiance, quand ils suivaient les principes de la rectitude, et par leur inquiétude quand ils agissaient d'une manière contraire : ils se montraient extrêmement sensibles aux reproches qu'on leur adressait lorsqu'on les surprenait en faute. Comment concilier ces qualités aimables avec leur barbarie?

Callicum et Hanapa témoignèrent leur aversion pour la chair humaine, mais ils convinrent que leurs compatriotes en mangeaient; Maquilla en était si avide, qu'à chaque lune, il sacrifiait un esclave à son appétit dénaturé. Le jour fatal arrivé, un certain nombre d'esclaves était assemblé dans sa maison. Les chefs d'un rang inférieur appelés à prendre part au détestable banquet, entonnaient la chanson de guerre, dansaient autour du feu, y jettaient de l'huile pour en entretenir la flamme. Alors on bandait les yeux de Maquilla, qui s'avançait à tâtons pour saisir un des esclaves. Son activité pour en attraper un, leurs mouvemens de terreur pour lui échapper, formaient une autre scène de ce spectacle inhumain; rarement elle durait long-temps. L'esclave frappé par le sort, était à l'instant égorgé, coupé en morceaux, et ses membres palpitans devenaient la portion de chaque convive.

Meares eut d'abord de la peine à croire ce récit révoltant; mais un jour Maquilla en montant à bord, se fit une blessure à la jambe. Le chirurgien se disposait à mettre une compresse sur la plaie, Maquilla l'éloigna, et se mit à sucer le sang qui en coulait. On lui manifesta l'étonnement et l'horreur qu'il inspirait, il ne répondit qu'en se lèchant les lèvres, se passant la main sur le ventre, et s'écriant : *clouche*, *clouche* (bon, bon). Il avoua sans hésiter qu'il mangeait de la chair humaine, et exprima le plaisir qu'il prenait à s'en régaler. Enfin, comme on frémissait de ces horribles détails, il dit que peu de temps auparavant la cérémonie de manger un esclave, avait eu lieu dans les environs. On parvint par des menaces à lui arracher la promesse de ne plus se livrer à de tels actes d'inhumanité et à les proscrire dans son territoire, et on lui fit entendre d'un ton très-déterminé, que s'il manquait de parole, sa vie en répondrait.

L'état sauvage est généralement un état d'hostilité continuelle; aussi les peuplades de Noutka, sont-ils constamment en guerre avec les tribus éloignées et mêmes entre elles. Les surprises et les ruses forment le système offensif de leur art militaire; et pour moyens de défense, ils ne connaissent que la vigilance et la précaution; c'est pourquoi leurs villages sont ordinairement bâtis

dans des positions où on ne les attaquerait pas sans danger ; néanmoins, ils ne se fient pas à une sûreté de ce genre ; car en paix, comme en guerre, leurs femmes font toujours sentinelle pendant la nuit ; assises autour de grands feux, elles se tiennent éveillées les unes les autres par le récit des combats de leur nation, ou des prouesses de leurs maris et de leurs enfans. Un seul homme est en sentinelle en-dehors de la maison, posté de manière à pouvoir entendre le moindre bruit dans les bois ou sur l'eau. Cette vigilance sans relâche est une partie essentielle de leur gouvernement, car parmi ces peuples sauvages, l'occasion de remporter un avantage, suffit souvent pour donner le signal de la guerre.

Les chefs de cette contrée ont un usage qui paraît tirer son origine des guerres des différens états les uns avec les autres ; ils se cèdent réciproquement leurs femmes. Souvent une beauté occasionne une guerre dans les déserts de Noutka, comme jadis elle en causa une dans les plaines de Troie. Une femme est quelquefois nécessaire pour apaiser un vainqueur, ou pour obtenir des conditions de paix favorables. Le privilége des chefs d'avoir autant de femmes qu'il leur plaît, dérive peut-être de l'expérience des avantages politiques que l'on peut retirer des attraits d'une femme, soit en paix, soit en guerre.

Dans le territoire de Noutka, le nombre des femmes ne parut pas proportionné à celui des hommes ; au nord, il est au contraire plus considérable.

Les cérémonies du mariage consistent simplement dans un repas que donnent les parens des deux époux. On n'eut pas l'occasion d'observer celles qu'ils pratiquent aux funérailles ; on observa seulement de petites caisses oblongues contenant des corps d'enfans morts, qui étaient suspendues aux branches des arbres ; au bout d'un certain temps, ils enlèvent ces corps et les enterrent.

On ne put se procurer des idées exactes de leur religion. Ils ont généralement dans leurs maisons des idoles ou des images de forme monstrueuse qui occupent exclusivement une place distinguée, mais ils ne leur rendent pas d'hommages d'adoration ni même de respect.

Ils croient que jadis leurs ancêtres virent arriver à Noutka un vieillard qui avait une pirogue tout en cuivre ainsi que les avirons ; tout le monde s'assembla pour contempler un si étrange spectacle, le vieillard rama le long du rivage, puis descendit à terre, et dit aux Indiens qu'il venait du ciel, qu'un jour leur pays serait détruit, qu'ils périraient tous, mais ensuite recevraient une nouvelle vie dans le lieu d'où il venait. Les Indiens tuèrent le vieillard, et prirent sa pirogue,

c'est ce qui leur a fait connaître et priser le cuivre. Les images qui se voient dans les maisons, sont destinées à représenter le vieillard et à perpétuer le souvenir de sa mission.

Cook avait estimé la population du village de Noutka à 2,000 individus; Meares ne supposa pas qu'elle eût changé; la baie renferme deux autres villages qui contenaient chacun 800 habitans; quatre villages au nord et quatre au sud de la baie en ont à peu près autant; de sorte que la totalité des sujets de Maquilla, ne se monte qu'à 10,000, nombre bien peu considérable pour une si vaste étendue de pays; mais des guerres fréquentes désolent ces petits états, et l'acharnement avec lequel se battent ces peuples cannibales, expliquent le peu de progrès de la population.

Après Maquilla, le chef le plus puissant de cette côte, est Ouicananich. Deux autres également libres et indépendans, Détoutché et Hanna gouvernent deux petites îles voisines de ses états. Ouicananich compte environ 13,000 sujets; il vit avec plus de magnificence que ses voisins dont il est également aimé et redouté. Son peuple est hardi, fier, robuste, et sous ce rapport l'emporte sur les Noutkaniens; mais il n'est pas si sauvage que celui de Tatouchi qui habite au sud du détroit de Fuca. Meares n'eut pas beaucoup de communica-

tion avec ces Indiens, mais d'après le nombre de ceux qui entourèrent le vaisseau, il pense que l'île où réside Tatouchi, a 5,000 habitans.

Le territoire de ce chef s'étend jusqu'à Kouinaïth, et renferme cinq villages avec 3,000 habitans; on les vit en prolongeant cette côte. Ouicananich en nomma encore plusieurs situés plus au sud. Ils sont habités par des Indiens qui diffèrent des Noutkaniens par le langage, les mœurs et les usages.

Meares observa comme Cook, que le continent de l'Amérique depuis le cap Saint-James jusqu'à Kouìnaïth, ne présente à l'œil que des chaînes immenses de montagnes ou des forêts impénétrables. Quelquefois le terrain s'abaisse le long de la mer; mais au-delà, les monts boisés s'élèvent, leurs cimes les plus hautes sont aiguës, et couvertes de neiges perpétuelles.

L'hiver commence au mois de novembre par des pluies et de violens coups de vent du sud-est; il y a rarement de la gelée avant le mois de janvier; mais elle n'est pas assez forte pour empêcher les Indiens de naviguer dans la rade avec leurs pirogues. Les anses et les ruisseaux sont généralement gelés, cependant aucun habitant ne se souvenait d'avoir vu la baie prise par les glaces.

L'hiver dure jusqu'en mars; la terre est alors couverte de neige; elle fond dans le pays bas

en avril, et dès ce moment, la végétation fait de grands progrès. Avril et mai sont les mois de printemps; les fruits sauvages sont mûrs en juin. Au nord de Noutka, le froid augmente, et les hivers sont plus longs; par conséquent, ils durent moins long-temps au sud de ce point.

Le thermomètre, au milieu de l'été se tenait souvent à 70°(16°. 87. R.) surtout dans les anses et les ports à l'abri du vent du nord; le soir il baissait rarement au-dessous de 40° (3°. 55.); néanmoins on se chauffait avec plaisir en mai et en septembre; Meares en attribue la cause aux vents de sud-est qui apportent des pluies froides; au contraire, les vents de nord-ouest sont seulement frais, et accompagnés d'un temps clair. Les vents les plus fréquens en été, sont les vents d'ouest qui soufflent sur le Grand-Océan au nord du 30me. parallèle septentrional; tandis que les vents d'est se font sentir au sud. Il est douteux que les vents de sud qui règnent pendant l'hiver, soient assez impétueux dans aucune saison pour mettre des obstacles à la navigation le long de la côte.

Elle est pourvue d'un grand nombre de bons ports, et n'est pas embarrassée d'écueils. Meares ne remarqua l'embouchure d'aucune rivière considérable : les ruisseaux qui partout se jetent dans la mer, sont formés par les pluies et la neige qui s'écoule des montagnes. Il ne vit non plus qu'un

petit nombre de sources. Ces circonstances combinées avec les récits des Indiens, lui donna lieu de penser que ce qu'il a pris pour le continent, n'était réellement qu'un groupe d'îles.

Les observations de Meares sur les productions naturelles de ce pays, se rapportent à celles de Cook. Il nous apprend de plus qu'en été des bancs immenses de harengs et de sardines fréquentent la côte. Les Indiens les pêchent et les font sécher. Ils préfèrent la sardine aux autres poissons, excepté au saumon : celui-ci se prend en juillet, août et septembre; il est très-délicat; on le fend, on le fait sécher, et on l'empaquette.

On vit dans les mains des Indiens des morceaux de cuivre natif qui firent conjecturer qu'il doit se trouver à l'ouest et à peu de distance de leur pays, des mines de ce métal. Ils en avaient différens objets qui certainement n'étaient pas de fabrique européenne.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES VOYAGES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

